N° 21 — JANVIER 1906

LA VOIE

REVUE MENSUELLE
De Haute Science

SOMMAIRE

PRIX DU NUMÉRO......... **Un franc**

Abonnements:

France.	UN AN	12 Fr.	Union postale.	UN AN	15 Fr.
—	SIX MOIS	7 Fr.	—	SIX MOIS	8 Fr.

RÉDACTION - ADMINISTRATION
5, rue du Pont-de-Lodi
PARIS

VENTE ET DÉPOT
Lucien BODIN
Libraire Éditeur
5, rue Christine — PARIS



PREMIÈRE PARTIE

LE TE DE LAOTSEU

Le deuxième livre sacré du Taoïsme forme avec le premier un tout complet ; il en est cependant tout aussi distinct qu'une application peut être distincte de son principe.

Laotseu cependant ne fit, avec ces deux livres, qu'un seul traité, ou, comme nous disons en Chine, qu'un seul *King* ; car il pensait avec raison que le premier livre ne serait utile que si le lecteur s'appliquait le second; et il savait aussi que le second ne serait intelligible et adéquatement employé, que lorsque le premier aurait été digéré et compris. C'est pour bien spécifier cette nécessité réciproque qu'il réunit les deux livres sous un seul titre.

Mais ce qui est rationnel en Chine, où vraiment la compréhension du Tao d'abord et du Te ensuite peut donner lieu à une direction politique générale, et même à une règle de conduite journalière pour les individus, devient anormal, après la traduction du texte dans les

langues de l'Occident, ce pays où les Sages, les Initiés et les Philosophes sont regardés comme inutiles hors des spéculations, et comme tout à fait incapables du gouvernement. Le Tao et le Te doivent être réunis dans les nations où on peut les mettre en pratique ; ils doivent être séparés, comme ils le sont par leurs propres qualités, dans les pays où on les étudie pour la seule ascèse, personnelle ou collective, et où ils se heurtent à la plus entière impossibilité de réalisation.

C'est, croyons-nous, ce que n'ont pas très bien saisi les premiers traducteurs des textes Taoïstes, MM. Gauthier, de Rémusat, Julien, et même le dernier en date, M. Alexandre Ular, qui, tout en ayant parfaitement su profiter des travaux de ses prédécesseurs, ne pouvait saisir et n'a pu saisir la raison des distinctions ou des assemblages opérés par eux.

Ainsi qu'ont pu s'en rendre compte les lecteurs de la *Voie métaphysique*, le premier livre, le *Tao*, la *Voie*, est l'explication rationnelle des problèmes cosmogoniques et métaphysiques, contenus dans les textes de la tradition primordiale jaune, et spécialement dans le Yiking : la Voie — qui est le Tao de Laotseu — est précisément le cycle hélicoïdal symbolique que la « création » (pour parler occidental) gravit tout le long du « jour de Brahma » c'est la série des modifications du Yiking, y compris la modification finale, la Transformation, qui termine et couronne la création. Nous n'avons là rien d'humain, en ce sens que nous n'avons rien qui s'applique exclusivement à l'homme. C'est la *Voie*, au mouvement immuable et éternel, le long de laquelle, d'un mouvement relatif propre, s'enroulent les contingences (matière, vie, pensée, force, et, entre au-

tres choses, humanités), et dans laquelle, lorsqu'elles y rentrent, se détruisent ces contingences, en tant que formelles, pour n'être plus que des participants parcellaires de l'absolu.

Le Te de Laotseu est le livre de raison, d'après lequel l'humain, conformé tel que nous le savons aujourd'hui, peut composer ses idées, ses moyens, et même sa conduite, du moment qu'il a connu le Tao, et qu'il sait où il est dirigé par la volonté du Ciel, et comment il peut, temporairement et méritoirement, se conformer à cette volonté, et se préparer relativement à en recevoir les effets.

Ainsi, si j'ose poser l'expression d'une image folle, mais décisive, le Te est l'application du Tao au composé humain sur la Terre. Le Te n'a donc aucun des caractères métaphysiques du Tao ; il a tous les caractères rationnels d'un principe éternel et intangible, qui, pour le bien d'êtres parcellaires, se réduit à des contingences, et se resserre dans des limites formelles.

On voit donc comment le Te est distinct du Tao, et comment on ne peut arriver au Te que par le Tao. Ceux-là qui, sans connaître le Tao, essaieraient de se conformer au Te, ne feraient qu'une œuvre périssable et se consumeraient en vain; ils n'atteindraient jamais que l'apparence vide de leur idéal. Aussi bien, on ne s'étonnera pas que, tout en étant un livre de pratique rationnelle, le Te se ressente de sa céleste origine, et soit constamment enveloppé de l'atmosphère métaphysique. C'est en cela que la raison de Laotseu diffère de la morale de Kongfoutseu. Ces deux hommes, dont le dernier ne fut qu'un savant, tendaient tous deux à tracer les les règles du bonheur que l'humanité pouvait atteindre;

Kongfoutseu, de l'observation des hommes, de la psychologie analytique des individus, monte à ce bonheur. Laotseu, des lois infrangibles de la métaphysique, y descend. Ainsi, ces deux esprits, même lorsqu'ils se parlèrent, jamais ne se rencontrèrent. Ils semblaient occuper le même point dans l'espace, par rapport à un plan horizontal ; mais sur le vertical (cette comparaison, empruntée à la géométrie descriptive, est aussi juste qu'une comparaison peut l'être), Kongfoutseu était au bas de la montagne dont il contemplait le sommet inaccessible, et vers lequel il criait son désir ; Laotseu était sur la cime, d'où il abaissait ses regards vers la terre, où il ne daigna descendre, mais qu'il enseigna de ses divins conseils.

Et c'est dans le titre même du second livre, et dans sa signification concrète, que nous pouvons apercevoir sa différenciation d'avec le Tao ; car Laotseu n'était pas moins subtil que profond, sous ses naïves apparences ; et c'est ici une des plus singulières preuves de cette subtilité. Le caractère Te signifie la Vertu, ou la Rectitude, c'est-à-dire la Vertu par la Logique et par la Raison. Mais, au sens concret du terme, la rectitude est la *Ligne droite* ; c'est du reste ce qui a permis à M. Alexandre Ular, qui ne paraphrase point le sens profond des caractères, et fréquemment se tient à l'écorce extérieure du fruit caché et inconnu, d'intituler sa traduction : *Le Livre de la Voie et de la Ligne droite*. Comprenons comment le sens concret du caractère *Te* est le symbole précis du *Tao terrestrisé*.

Que nos lecteurs veuillent bien se reporter au schéma métaphysique où nous avons inscrit en quelques lignes le Cycle taoïste, et au raisonnement par lequel nous

avons établi : 1° que ce cycle universel était une hélice à éléments définissables, sauf un seul ; 2° que, dans le cylindre fictif de la volonté céleste, le circulus vital d'une humanité quelconque était le cercle, tangent en un point quelconque de la corde ascendante, et perpendiculaire au pas de l'hélice, pris en ce point sur la surface latérale du cylindre.

Nous avons dit comment ce schéma cylindrique devenait conique à l'infini, et comment le sommet de ce cône à l'infini métaphysique (1) était précisément la volonté céleste, et le lieu métaphysique du Nirvana. La spire évolutive sur le cylindre — et à l'infini sur le cône — représente le *Tao*, ou la voie transformatrice. Projetons le tout sur ce cercle vital humain que nous venons de tracer à l'intérieur du cylindre fictif, dans les conditions que nous venons de dire, et qui répondent aux conditions métaphysiques qui régissent la vie humaine. La volonté céleste se projette au centre du cercle, la spire se projette en un diamètre, qui est le diamètre tiré du point commun à l'hélice et à la circonférence. Ce diamètre, qui est l'image de la spire ascensionnelle pendant la vie, a deux points surhumains, le point qui appartient à l'hélice du Tao, le point qui est la projection de la volonté du ciel. Et ce diamètre est une *ligne droite*. Donc — et le symbole graphique le dit nécessairement — l'homme qui veut suivre les enseignements du Tao, doit, pendant sa vie, suivre une *Ligne droite*, c'est-à-dire obéir à la *Rectitude*, pratiquer la vertu. Car,

(1) Par opposition à l'infini mathématique, au delà duquel le cône se révolue en nappes inverses.

par l'effet des idéogrammes, la ligne droite, la Rectitude et la vertu se traduisent par un seul caractère, qui est le *Te*.

Si l'on réfléchit profondément à ce symbole, si simple, si éclatant, qui contient cependant le plus complet des arcanes rationnels, et si on a constamment en esprit le résultat de ces réflexions, le texte du Te de Laotseu s'éclaircira de la plus vive lumière, et il suffira, pour le comprendre, et même pour le pratiquer (autant du moins que le permettent les trépidantes contingences de la race blanche), de quelques commentaires très résumés dont nous allons faire suivre le texte de chacune des pages du Maître.

I. — *Une grande vertu n'est pas la vertu ; mais être ainsi, voici venir la vertu. Une médiocre vertu n'est pas l'absence de vertu ; mais être ainsi, voici partir la vertu. Une grande vertu ne se manifeste pas, parce qu'elle ne veut pas se manifester ; une médiocre vertu se manifeste parce qu'elle veut se manifester. Puis l'homme manifeste une grande pitié (humanité), sans s'en rendre compte ; puis il manifeste une grande équité, et tient à s'en rendre compte ; puis il manifeste une grande générosité (solidarité et convenances), mais elle ne lui sert pas, et soulage les autres. — La Voie perdue, il garde la vertu ; la vertu perdue, il garde la pitié ; la pitié perdue, il garde l'équité ; l'équité perdue, il garde les rites (générosité, solidarité convenances). Celle-là, même petite, est véritablement le commencement du mal. Voilà ce que savent dès longtemps les hommes qui connaissent la Voie ; ils ont connu cela en premier. Aussi le Sage s'attache partout à l'Ab-*

solu, nulle part au contingent ; il reste dans le principe, et s'écarte de l'effet. Il néglige cette chose-ci et conserve celle-là.

La Vertu, qui est la Rectitude, n'est pas en soi du domaine de l'homme ; il s'en approche indéfiniment sans pouvoir l'atteindre, tant qu'il sera homme : c'est là son meilleur destin. Mais, s'il possède toute la Rectitude qu'un homme est capable de posséder, il participe aux mêmes mérites que ceux-là qui, n'étant plus hommes, peuvent posséder et possèdent la totalité de la Rectitude. Et de plus, cette acquisition et cette possession sont les présages indubitables de la conquête de la Rectitude, dans les plans ou cycles de révolution qui la comportent essentiellement.

De même, et à l'inverse (ce qui est en haut est comme ce qui est en bas, mais en sens contraire), celui qui se contente d'une médiocre rectitude et ne fait aucun effort pour l'augmenter, n'est pas sans rectitude ; mais il n'a le mérite d'aucune rectitude, et il descend vers l'absence de la rectitude. Celui qui n'avance pas recule.

La caractéristique de la rectitude est de ne pas se manifester et de ne pas vouloir se manifester. La seule volonté de montrer ou de vouloir répandre sa Rectitude perd la rectitude. Elle n'apparaît aux yeux des hommes que par ses qualités négatives, et par l'exclusion de tous actes qui ne comportent pas rectitude. C'est ainsi que la doctrine du non-agir conscient et volontaire s'applique à la conduite des individus. — Comme conséquence immédiate, la Rectitude qui se manifeste sciemment, par une suite d'actes réfléchis, est la rectitude médiocre, c'est-à-dire le commencement de l'absence de toute rectitude.

Hors la rectitude, l'homme sage manifeste, par le fait même de sa sagesse, la pitié, qui est la bonté, la charité, l'altruisme désintéressé ; et il le manifeste inconsciemment, comme une émanation mécanique et nécessaire de sa vertu antécédente.

Hors cet altruisme, il manifeste une grande justice ; mais il ne peut s'y attacher qu'en se rendant compte de ce qu'il fait, la justice étant une notion réfléchie et comparative ; ici il veut donc sa manifestation. — Hors la justice, il manifeste la générosité ou solidarité ; et ici est le commencement du mal, car la manifestation est voulue, et appelle des séries de manifestations.

Ainsi, on peut ranger les différents états de l'esprit du sage dans cette gradation descendante : la Rectitude qui ne se manifeste pas et ne veut pas se manifester ; l'Humanité, qui se manifeste, sans qu'on veuille la manifester ; la justice, qui se manifeste parce qu'on veut la manifester ; la Solidarité, qui se manifeste, qu'on veut manifester, et qui exige, par sa définition, que les autres la manifestent réciproquement entre eux. C'est pourquoi, quoique encore louable, la Solidarité, qui est le commencement des actions humaines réciproques, est le commencement du mal.

Aussi, pour demeurer dans la Voie — qui, sur la terre, est la rectitude — le Sage s'attache au seul principe des actions et se détache de toutes les actions, et ne considère que la cause, en refusant de considérer l'effet.

II. — *Qui garde la rectitude gagne l'unité ou perfection. Le ciel, pour perfection, a la pureté. La terre, pour perfection, a la paix. L'âme, pour perfection, a la sur-*

naturelle connaissance. Le vide, pour perfection, a la plénitude. Les dix mille êtres, pour perfection, ont la naissance (la vie). Les Rois, pour perfection, ont les hommes droits. Or, tout ceci est justement l'unité. Si le ciel n'était pas en pureté, il frémirait de sa ruine. Si la terre n'était pas en paix, elle frémirait de son écroulement. Si l'âme n'était pas en surnaturelle connaissance, elle frémirait de sa disparition. Si le vide n'était pas en plénitude, il frémirait de son anéantissement. Si les dix mille êtres n'étaient pas en vie, ils frémiraient de leur fin. Si les rois et les grands n'étaient pas en droiture, ils frémiraient de leur renversement. C'est pourquoi les grands regardent l'argent (ce qui est faux) comme le remède du mal. Les princes ont les petits pour aides, et ainsi les rois agissent sans hypocrisie. Bien certainement, c'est l'argent qui fait les voleurs : n'est-ce pas vrai ? Ce qui est juste n'est pas le Juste. Qui donc ne veut pas que le bonheur, semblable au diamant, lui tombe du ciel comme des cailloux ?

La Rectitude donne la perfection, qui est l'unité ; et c'est ainsi que la *Voie* rationnelle est le moyen de la *Voie* métaphysique, et que la Voie humaine s'accorde à la Voie générale. Car, l'Unité, nous l'avons vu, est le commencement et la fin de la Voie.

Mais quelle est cette rectitude qui est le signe de la Voie rationnelle ? Cette rectitude consiste précisément à ce que chaque chose possède, essentiellement et totalement, la qualité qui lui convient, et remplisse ainsi le but qui est posé devant elle. C'est ainsi que la rectitude est obtenue par le ciel quand il a la pureté, pour laquelle il est fait ; par la terre, quand elle a la paix, en stabilité morale et matérielle ; par l'âme, quand elle a la surnatu-

relle connaissance ; par les êtres, quand ils ont la Vie, etc., etc. : tout cela est de l'unité.

Or, si ces qualités de l'unité (qui sont des aspects de l'Unité par rapport à toutes ces choses) n'emplissaient point ces choses, elles seraient détruites par le fait même de leur non-concordance à la Voie, par suite donc, de leur inutilité générale. Par ainsi, et pour parler métaphysiquement, les êtres objectifs n'ont d'existence que pour pouvoir manifester en eux les attributs du subjectif. C'est-à-dire que le Ciel n'est fait que pour faire comprendre la pureté ; la terre, pour faire comprendre la stabilité ; les êtres, que pour faire comprendre la Vie, etc., qui sont des aspects de l'Unité. Toutes ces qualités son de nécessité essentielle, comme l'Unité elle-même ; mais les choses concrètes où elles se manifestent ne sont que d'une nécessité relative.

Cette proposition, qui est presque un axiome métaphysique, prend une acuité singulière quand on la fait descendre sur le plan politique, comme le Maître et ses adeptes n'ont eu garde d'y manquer.

Les souverains, en effet, sont faits pour rendre l'état social, sinon harmonique, au moins supportable ; mais, en leur appliquant l'impeccable raisonnement métaphysique, on voit que les souverains ne sont nécessaires qu'autant qu'il existe des êtres à organiser en société. L'ètat social suscite des souverains ; mais, dès lors même, il appert que les rois sont faits pour les nations, et non les nations pour les rois. Une race demeure une entité de fait : le souverain de cette race est un rouage organisateur et modérateur, qui n'est pas d'une nécessité essentielle, mais d'une nécessité secondaire et temporaire comme son œuvre même. L'œuvre accomplié,

l'organe devient inutile et doit être supprimé. Car, même si le souverain remplit bien son office, il ne doit pas être conservé quand il ne sert plus à rien. C'est ainsi que le le Maître dit que ce qui est juste n'est pas le Juste. Le Juste n'est pas un acte pour organiser et contrôler la justice ; le Juste est l'état assez parfait pour n'exiger, au contraire, aucun acte de justice, non plus que l'existence d'aucun justicier.

C'est en suivant ces préceptes que le bonheur, qui est aujourd'hui rare comme le diamant, deviendra fréquent comme les cailloux du chemin.

III. — *Le cercle, voilà le mouvement de la Voie ; que les faibles l'utilisent. Les hommes et les choses naissent. Nés, ils disparaissent.*

En ce qui concerne l'humanité, la Voie est devenue la Rectitude, et la surface gauche évolutive est devenue un plan : c'est pourquoi le mouvement apparent de la Voie, sur la terre, est un cercle. C'est sur ce cercle et à son intérieur que doit se mouvoir la faiblesse humaine. On dit qu'elle est faible, puisque le mouvement demeure plan, et n'a pas de force ascensionnelle. De ce mouvement sur plan horizontal, l'action de la Rectitude fait une ligne droite.

Cette ligne droite a son commencement à la naissance, et sa fin à la disparition des êtres vivants. Ceux-ci d'ailleurs ne meurent point, mais ils disparaissent par rapport au plan de la Rectitude humaine.

IV. — *Les vrais sages entendent la Voie ; ils font de suite ce qui la concerne. Les Sages moyens entendent la*

Voie ; ils y pensent respectueusement. Les Sages derniers entendent la Voie ; ils y pensent amicalement. Mais ils n'y pensent pas assez, et ils en parlent trop souvent pour la suivre. Qui connaît la Voie est semblable à un parfum. Qui monte à la Voie est aisé comme qui descend. Qui manque à la Voie est pareil au néant. La grande vertu est comme un abîme. La grande pureté est comme l'ordre. La vertu parfaite est comme sans terme. La forte vertu est comme l'augmentation indéfinie. Le Sage, simple et droit, est fort comme les multitudes. C'est un grand carré qui n'a pas d'angles. C'est une grande racine qui n'a pas de fin. C'est une grande voix qui n'a pas de son. C'est une grande image qui n'a pas d'ombre. La Voie éclate par son seul nom : celui qui marche à la Voie marche à la toute-puissance.

Les Sages qui sont touchés et remplis par la Rectitude, c'est-à-dire qui tendent de toutes leurs pensées humaines à la Voie Inhumaine, sont de trois catégories, correspondant aux trois plans de l'occulte. Les Initiés s'assimilent à la Voie et à son mouvement ; ils sont parfaits. Les Sages pensent continuellement et respectueusement à la Voie, comme à l'Ancêtre qui est mort (et par conséquent éternellement vivant) ; il manque à leur perfection de croire à leur mouvement propre non coordonné à celui de la Voie. Les savants pensent sympathiquement à la Voie, comme à quelque ami qui est vivant, c'est à dire qu'ils lui portent la même affection qu'à une contingence ; et ils n'ont rien de la perfection, puisqu'ils ignorent la nature essentielle de la Voie ceux-là parlent trop pour longuement penser ; car le silence est la seule éloquence digne de la Voie et des adeptes de la Voie. Qui connaît la Voie est semblable à un

parfum, c'est-à-dire à ce qu'il y a au monde de plus réel et de plus immatériel ; car tout le monde connaît le parfum, et nul ne l'a vu ni touché. Qui monte à la Voie, avec les qualités du Sage qui vient d'être comparé au parfum, agit comme s'il descendait, car sa non-volonté d'action le tient immobile entre la montée active et la descente active, et il a toutes les facilités de celui qui obéit sciemment à la nature essentielle du Ciel. Qui manque à la Voie est pareil au néant, car, hors la Voie, nul n'a de raison d'être, et la contingence qui ne se rapporte pas au mouvement de la Voie, est comme un effet sans cause. La grande vertu est comme un abîme, c'est-à-dire insondable, même pour l'homme qui la possède. La perfection est comme sans terme, c'est-à-dire qu'elle est infinie ; la forte vertu — ou vertu humaine, est comme l'augmentation indéfinie, c'est-à-dire qu'elle se perfectionne tous les jours en s'augmentant, mais qu'elle ne sera jamais la perfection infinie, puisqu'on peut lui ajouter quelque chose.

Enfin, on voit que le Sage, dont la valeur représente celle des multitudes, perd peu à peu ses particularisations, qu'il garde sa forme, mais qu'il perd les déterminations de sa forme ; qu'il recule à l'infini ses limites, comme ferait un carré sans angles, une racine sans fin, une voix sans son, une image sans ombre, etc. Or, celui qui recule ses limites tend à perdre sa forme, à se confondre donc à la Voie, dont il acquiert, par sa désindividualisation, la toute-puissance impersonnelle.

V. — *La Voie a produit Un. Un a produit Deux. Deux a produit trois. Trois a produit les dix mille êtres.*

Tous les êtres ont le principe Am enveloppant le principe Duong. En vérité, l'esprit qui conjoint ces deux principes apporte l'équilibre. Les hommes qui ignorent cela sont isolés et sans racines. Le Roi Cong (1) *a approuvé ceci. Les hommes, dit-on, qui s'emparent de quelque chose ont néanmoins un avantage : peut-être ils conservent ce dont ils se sont emparés. Le vulgaire agit ainsi. Mais nous disons ceci : les violents n'ont pas moyen de gagner la Mort heureuse. Que les pères enseignent cela à leurs enfants.*

Cette page est la loi de la *Création*, c'est-à-dire la loi des modifications des êtres, écoulés, par la volonté du Ciel, dans le courant des formes. Nous prions le lecteur de se reporter, pour le détail, aux textes de la *Voie métaphysique*. Mais le sublime résumé de cette page a ceci de spécial qu'il fait ressortir le principe ternaire, qui, dans les traditions de l'humanité tout entière, préside aux manifestations créatrices. Il faut donc le mettre en lumière comme le document le plus propre à déterminer la synthèse universelle en ce qui concerne la vérité cosmogonique.

Mais nous insistons aussi sur la clarté avec laquelle ce principe ternaire est, par le Maître, maintenu dans le domaine de la manifestation, et n'affecte pas le domaine purement abstrait. Les traditions et révélations occidentales appliquent ce principe ternaire àl'Essence divine elle-même; et, observant dès lors un résultat inintelligible, elles concluent nécessairement à ce qu'elles appellent : le *Mystère de la Trinité*, mystère dont on ne voit

(1) Entité légendaire représentant la multitude des sages.

la résolution nulle part. La Tradition jaune,au contraire, si elle nous présentait un mystère, nous présenterait le mystère de l'Unité, en nous prévenant que cet axiome ne nous paraît mystérieux que parce que notre état humain parcellaire se rebute à la compréhension de l'Unité seule existante; et c'est ainsi que l'Etre-non-être, à soi-même identique, nous paraît brumeux, bien que nous le sentions profondément, nécessairement Seul. Pour éclairer cette obscurité, qui nous est personnelle, la Tradition primordiale émet le principe ternaire,en ayant soin toutefois de le séparer pieusement de l'Essence Une et Totale, et nous donne ce principe ternaire comme un éclaircissement. Ainsi, et plus justement, la Trinité n'est plus un mystère, mais bien une explication. Et,du moment qu'on ne nous contraint pas — par je ne sais quel artifice — à appliquer cette tripartition à l'Unité Indivisible, elle devient en effet une lumière véritable. Habituons-nous à la considérer comme telle.

La Voie, qui est le mécanisme modificateur et transformateur, expression de la volonté du Ciel (Etre non-Etre) a produit Un. Un, ou la première manifestation, c'est le principe actif de la volonté céleste, que, par abréviation, on nomme parfois le Ciel (Thien)

Un a produit Deux, qui est le principe passif, la mère de toutes choses, comme le dit la première page du Tao. On a expliqué, en effet, comment la seule affirmation du principe actif détermine le principe passif.

Deux a produit Trois. L'union de Un et de Deux consiste précisément dans le Trois, qui est la manifestation de la Volonté du Ciel dans la série des modifications.

Trois a produit les dix mille êtres ; c'est-à-dire que

l'écoulement des êtres dans le courant des formes (ou, en langage occidental, la création) est le résultat tangible immédiat de l'acte conceptuel de l'union de Un et de Deux, acte qui constitue le Trois.

La condition des modifications est l'évolution, c'est-à-dire le mouvement, mais la condition de chaque modification est d'être conforme à la Voie, c'est-à-dire avantageuse et rationnelle : c'est pourquoi l'esprit, qui unit rationnellement l'action des deux principes, apporte l'équilibre, qui est la Rectitude initiale, et non réfléchie par une action.

Tel est le mécanisme de la création issue de l'Unité, par le moyen explicatif du ternaire.

En ce qui concerne la Rectitude et la vie humaine, il convient que les avantages que confère à l'état humain le bénéfice de l'évolution, ne soient acquis que grâce à la marche naturelle des choses, et non pas par le violent effort des individus. Et ce qui est acquis en dehors de la normalité, c'est-à-dire de l'acquiescement volontaire au mouvement de la Voie et à la Rectitude, ne sert de rien, malgré les apparences ; c'est-à-dire que ce qui semble avantageux, après une semblable acquisition, à l'homme pendant sa vie, perd toute sa qualité au passage au plan supérieur, et dès la disparition du plan humain. C'est pourquoi le Maître dit : « Les violents ne se préparent pas la Mort Heureuse » . Cet arcane de la Mort Heureuse sera discuté ailleurs longuement (1).

VI. — *Les hommes, précisément très doux, commandent*

---

(1) Voir *la Voie* du 15 décembre 1905 : *Les adieux du Sage*.

et deviennent très forts. Qui commande pénètre dans l'entrecolonnement, là où rien ne lui appartient. Nous comprenons donc que commander est un grave avantage. Nous enseignons sans parler, nous arrivons sans commander, et c'est un grand avantage : peu d'hommes sont capables de cela.

C'est par la douceur — c'est-à-dire par le silence et par l'inaction, c'est-à-dire par la concentration de l'énergie, que l'homme arrive à commander à la nature et aux autres hommes. Ainsi, il domine sans avoir aucun des caractères et sans faire aucun des gestes du dominateur. Or celui qui, sans violence (ainsi qu'il est dit à la page précédente), parvient à un tel résultat, est chez lui partout, dans sa maison, dans la maison des autres (où rien ne lui appartient) et là même où il n'y a pas de maison (dans l'entrecolonnement). Au plan métaphysique, cela dit que l'immatérielle volonté pénètre l'action et la force matérielles. Cela est, en effet, un grand avantage. Conformément à ce précepte, le Sage doit savoir enseigner sans parler (1) et gouverner sans commander : ceci est l'influence de l'exemple de celui qui se conforme à la Voie silencieuse et toute-puissante.

VII. — *Le renom de science permet d'approcher du bien ; la connaissance de la science permet d'augmenter le bien. Gagner et perdre admettent également le malheur. Il faut donc, assurément, quitter ce qu'on aime le plus. Qui possède beaucoup perdra beaucoup. Et cependant on*

---

(1) Cf. le Livre du Revers, ou Phankhoatu, dans l'introduction du Te de Laotseu (Bailly, Paris).

dit n'avoir jamais assez. On a assez travaillé, et pourtant on dit n'avoir pas assez travaillé. Ainsi on va loin et longtemps.

VIII. — *La grande citadelle humaine manque d'un rempart ; et on ne peut en fermer la brèche. Le Sage a un grand avantage : il n'a pas besoin d'implorer. Droit, il y a moyen d'accomplir ; de travers, il faut s'abstenir. L'agitation triomphe du froid ; l'immobilité triomphe de la chaleur. La pureté et la paix font les hommes droits.*

Le texte de ces deux chapitres n'est pas parvenu intact ; il concerne le renoncement aux qualités de l'espèce, qualités qui d'ailleurs sont insuffisantes et présentent toujours une brèche. Mais il vaut mieux s'abstenir de tout commentaire sur des pages qu'on sait n'être pas expresses, que des philosophes chinois considèrent même comme entièrement remaniées, dont certains termes demeurent presque intraduisibles dans l'esprit taoïste, et qui ont donné lieu à des interprétations multiples, et à des controverses sans fin.

IX. — *Quand les hommes ont la Voie, les traces des hommes violents sont peu nombreuses* (1). *Quand les hommes n'ont pas la Voie, les retenir engendre leur colère. Le crime n'est pas grand d'avoir des aspirations ; le travers n'est pas grand de ne pas connaître assez ; l'étrangeté n'est pas grande de désirer acquérir. Qui connaît avoir assez a assez.*

(1) Les hommes violents sont couramment comparés à des chevaux, dont le caractère est dans le texte.

C'est ici la conséquence politique de la Rectitude: quand les hommes s'y conforment, l'empire est en paix (car les hommes violents s'appliquent aussi aux armées et aux choses militaires) ; quand les hommes ne s'y conforment pas, la douceur n'a plus de rôle à jouer ; la violence s'exerce par les violents, et même entre eux.

Très subtil est le précepte qui suit : l'aspiration à sentir, à connaître, à posséder, n'est pas une grande faute, ou mieux, une grande médiocrité, car il est bien entendu que ces aspirations sont naturelles aux hommes que nous sommes. Mais ce qui serait démérite, ce serait de céder à ces aspirations vers des buts médiocres, et de nous conduire comme si nous y avions cédé. C'est pourquoi le Maître dit que, malgré ces désirs innés, nous devons nous déclarer satisfaits, et que, à force de nous vouloir satisfaits, nous serons satisfaits réellement.

X. — *Sans sortir de sa maison, le Sage connaît tous les hommes ; il sait qu'ils ne sont pas heureux. Il connaît la Voie du Ciel ; quoique éloigné, il connaît les plus petites choses. Ainsi,le Sage ne marche pas, mais aboutit ; ne voit pas les choses, mais sait leur nom ; ne travaille pas, mais produit.*

Le Sage ne sort point de sa maison, c'est-à-dire qu'il ne se distrait pas de ses idées, et qu'il ne se répand pas en sentiments hors de son cœur. Mais il connaît tous les hommes, et, sachant qu'ils agissent différemment, connaît qu'ils sont malheureux. Comme il sait la Voie, il a beau être éloigné des préoccupations ordinaires de l'humanité, il les connaît par le menu, sans toutefois y participer. Il peut donc profiter de sa science des choses, sans avoir

à souffrir de l'influence que ces choses auraient sur lui, s'il s'occupait d'elles directement, et autrement que dans leur cause. Ainsi donc, il atteint le but parce qu'il sait les causes, et sans avoir besoin de se servir des moyens médiats et usuels. Sa raison aboutit à la lumière, sans que son cœur ait battu, et parce qu'il n'a pas battu Son esprit atteint à la connaissance abstraite, sans qu'il ait vu le concret, et parce qu'il ne l'a pas vu. Son intelligence produit les résultats de la cause première, sans qu'il ait scruté les causes secondes, et parce qu'il ne les a pas scrutées.

MATGIOI.

Matière, Plans et Etats de Conscience

I. — *Tout objet de perception est mouvement ; toute perception résulte d'une modification de mouvement.*

II. — *Au mouvement, l'esprit postule un mobile : il nomme ce mobile* matière.

III. — *Aux modifications de mouvement, l'esprit postule une cause : il la nomme* force.

De ces trois notions : mouvement, matière et force, la première seule peut être considérée comme réalité objective ; les deux autres sont de pures abstractions. Comme il n'est pas d'impression sensorielle qui n'ait son origine dans un mouvement transmis à un centre vibratoire, il s'ensuit que les multiples aspects du monde objectif — la *Manifestation* tout entière — tout ce qui existe et tout ce à quoi l'imagination peut attribuer les notions de forme et de qualité — tout cela est mouvement, et notre conception de l'univers pourrait se borner là.

Mais *parce que* nous ne saurions concevoir de mouvement sans mobile, nous imaginons « quelque chose

qui existe *per se* et dont l'état, caractérisé par un attribut qui ne soit pas une forme de mouvement, demeure constant, invariable, quelles que soient les conditions de vitesse et de position par lesquelles il passe. Ce « quelque chose », nous l'appelons matière, élément matériel — et son unique attribut est *l'inertie*, mot qui n'a pas d'autre sens que celui d'une pure et simple négation : la négation de tout élément commun par lequel l'état *mouvement* et l'état *matière* pourraient, en réagissant l'un sur l'autre, se modifier réciproquement.

D'autre part, tout change, tout se modifie sans interruption, et nos perceptions, basées sur la notion de différences, n'existent que par ces changements. Ce sont là des effets auxquels l'esprit postule une cause ; Or, il ne la trouve pas dans la notion *mouvement*, puisque c'est cela même qui est modifié : subissant la cause, le mouvement ne peut en être l'agent. Il ne la trouve pas non plus dans la notion *matière*, puisque, par définition, l'élément matériel est inerte, c'est-à-dire incapable d'agir sur le mouvement. Ne pouvant déduire cette cause des notions précédentes, l'esprit la crée comme il a déjà créé l'élément matériel — et il l'appelle Force.

Ainsi, derrière cette résultante concrète — le mouvement manifesté comme objet de sensation — l'esprit perçoit deux composantes abstraites qu'il dénomme matière et force. Remarquons-le : tout irréductibles que soient l'une à l'autre ces deux notions, elles ne constituent pas deux unités distinctes, mais bien une dualité inséparable, parce qu'inséparablement liée à l'unité commune — le mouvement — qui sert de base objective à leur concept. On peut se les représenter comme les deux pôles + et —, les deux aspects actif-

passif d'une seule chose non manifestée en soi, mais dont ce qui nous apparaît comme mouvement serait le reflet sur le plan de la manifestation ; la force, qui régit le mouvement, étant l'aspect actif, le pôle + ; la matière qui le subit, étant l'aspect passif, le pôle —.

L'une et l'autre sont constantes, rigoureusement immuables. Pour l'élément matériel, cela résulte immédiatement de sa définition ; il en est de même pour la force, car elle ne saurait être modifiée que par une cause étrangère à elle-même, et elle est, par définition, la cause de tout changement. Aussi, le principe à double aspect, le bi-axiome moderne : conservation de l'énergie et conservation de la matière, se réduit-il à une tautologie quand on l'applique au substratum matériel et à la force abstraite ; il n'est d'ailleurs vraiment rigoureux que dans ce cas, à l'exclusion de toute application portant sur l'une ou l'autre des deux classes d'objets de perception auxquelles on attribue les dénominations respectives d'*énergie* et de *matière pondérable*.

Qu'est-ce que l'énergie et qu'est-ce que la matière dite pondérable ? Nous remarquerons d'abord que cette dernière dénomination est pleinement contradictoire : en tant qu'on admette — ainsi qu'on a toujours prétendu le faire jusqu'à présent — l'irréductibilité des deux notions force et matière, il tombe sous le sens que la matière ne saurait être, *par elle-même*, pondérable, attendu que le poids est le résultat d'une force, s'exprime en unités de force, et ne saurait, sauf infirmation de la distinction fondamentale entre force et matière, être donné comme attribut à la matière. En fait, un « corps matériel » tel qu'un morceau de cuivre, n'est pas plus *matière* qu'un agent impondérable, comme la

chaleur ou l'électricité, n'est *force*. Ce sont là deux *formes* complexes d'un même tout unique, qui est la dualité force-matière, aussi nécessairement présente dans ce que nous appelons énergie que dans ce que nous appelons matière. C'est ce qui explique l'origine de l'antinomie que je viens de signaler : si la matière du physicien et du chimiste se trouve être — d'une façon tant soit peu déroutante pour la raison — caractérisée par un attribut *force*, cela provient de l'adaptation gratuite d'une notion abstraite — le substratum inerte, postulé comme condition de possibilité pour le mouvement — à des objets concrets. L'esprit est libre de créer des entités métaphysiques, mais il n'est pas le maître de les imposer à la nature par une identification *a priori* avec des objets de perception ; et lorsque le physicien cherche la matière là où son imagination la place, que trouve-t-il ? la force, ou tout au moins précisément ce qui se rattache dans son esprit à l'idée de force par opposition à l'idée de matière. Comment, en effet, la matière intervient-elle, en mécanique et en physique ? Par la notion de *masse* ; et comment la masse est-elle qualifiée qualitativement ? Par la gravitation, qui est essentiellement une force. Et nulle autre qualification ne semble possible : *on ne mesure pas la matière* — quantitativement, la matière *n'existe pas*. Qualitativement non plus, puisque toute qualité est mouvement.

Et cependant, il y a à la base de cette distinction que notre conscience établit entre la forme *énergie* et la forme *matière* quelque chose de réel, un élément fondamental de différenciation qui doit vraisemblablement se reproduire sur toute l'échelle des états de conscience. Ce critérium, nous le trouvons dans *la possibilité ou*

l'impossibilité de concevoir un objet (1) *donné comme mobile ou substratum d'un mouvement..* Si cette possibilité existe, nous rangeons l'objet dans la catégorie matière : c'est le *corps*, pondérable ou non ; dans le cas contraire, il rentre dans la catégorie *énergie*, C'est là une distinction rationnelle, parce qu'elle se rattache à l'idée générale de manière telle que nous l'avons définie plus haut. Cette idée est tout entière contenue dans la nécessité d'attribuer un mobile au mouvement, forme concrète de toute manifestation. Nous ne découvrons, il est vrai, nulle part ce mobile idéal, puisqu'il ne possède aucune des qualités qui le rendraient perceptible à nos sens ; mais la nature nous offre toute une classe de perceptions dont les formes diverses sont susceptibles d'être considérées à l'état de repos ou de mouvement *relatifs*, et participent par là au caractère fondamental de notre substratum métaphysique. Cela suffit pour que l'idée abstraite de matière s'attache à ces formes, s'y incarne, pour ainsi dire ; elles sont, à ce point de vue, réellement *matière* par rapport au mouvement qui les fait ou les ferait passer d'une position à une autre *sans modifier leur état initial.* D'autre part, en tant que *formes perçues,* elles sont *mouvement,* et le substratum de ce mouvement est l'atome, dont les trajectoires fermées déterminent leur contour apparent; enfin, ces atomes eux-mêmes, matière par rapport à ces formes, sont mouvement comme formes atomiques

(1) Par objet, j'entends ici tout ce qui peut être perçu par nos sens : aussi bien une modalité de l'énergie, comme la chaleur, qu'un corps pondérable.

qualifiées par certains caractères physico-chimiques, mouvement par rapport à un substratum moins complexe — et ainsi de suite : *chaque forme manifestant soit l'aspect passif (matière) soit l'aspect actif (énergie), suivant le niveau d'où on la considère dans la gradation des phénomènes.* Ainsi, les notions d'énergie et de matière, conçues comme absolues par notre esprit, se révèlent comme relatives dans l'ordre des choses manifestées.

Telle est la donnée qui nous apparaît comme fondamentale, non seulement dans le domaine restreint où les déductions d'ordre scientifique nous permettent actuellement de pénétrer, mais encore dans toute l'étendue, comparativement infinie, des plans et états de conscience hyperphysiques que la philosophie orientale ouvre à nos spéculations. Partout, en effet, nous retrouverons cette question d'aspect relatif, conditionné par le point de vue auquel on se place : or ce *point de vne,* dans son acception la plus générale, constitue ce que nous appelons un *état de conscience,* et le champ qu'il embrasse, l'étendue qu'il découvre, nous l'appelons un *plan.* C'est maintenant de cette double notion : plan et état de conscience, que nous allons nous occuper, ce qui précède n'ayant pas d'autre objet que de servir d'introduction à cette étude.

Je viens de définir le *plan* comme étant le champ de perception ouvert à un état de conscience ; mais qu'est-ce qu'un état de conscience ?

La conscience en soi, la conscience intégrale, nous la concevons comme une et infinie ; mais, dans cet état, elle est essentiellement potentielle, non manifestée, non active au sens que nous attachons à ce terme.

De même que la lumière ne nous apparaît que par les objets lumineux, ainsi la conscience ne se manifeste que par ou à travers un organisme matériel ; conditionnée par cet organisme, elle est dès lors soumise à ses limitations, et par là participe à sa nature matérielle. Elle nous apparaît dès lors, non plus comme conscience absolue, mais comme état de conscience : ce qui veut dire conscience conditionnée par un état de matière.

Maintenant, cet état de matière, quelle est son origine, l'origine de la différenciation à laquelle il doit les caractéristiques qui constituent son être ? Il conditionne la conscience ; mais qui le conditionne lui-même ? Un état de mouvement ? C'est entendu ; mais la question n'est que reportée du mot matière au mot mouvement.

A cela, le philosophe hindou nous répondra : Tout ce qui est doit son être à un seul et même principe, qui est la Vie Une répandue dans l'Univers — et toute forme est modelée par cette vie. Et, si nous lui demandons ce qu'est, par rapport à ce principe absolu, cet autre principe absolu que nous avons appelé conscience intégrale, il nous dira que ce sont là deux dénominations d'une seule et même chose.

Ne tournons-nous pas dans un cercle vicieux ? Nous avons tout d'abord admis que la conscience était conditionnée par la matière; nous trouvons ensuite que la matière est conditionnée par la vie, et enfin que vie et conscience sont identiques... Mais, d'autre part, rappelons nous ce qui précède : ne nous sommes-nous pas heurtés à une difficulté du même ordre lorsque, postulant un mobile au mouvement, nous n'avons pu qualifier ce mobile que comme *mouvement lui-même ?* Et comment avons-nous

levé cette difficulté ? *En reconnaissant qu'il ne fallait pas chercher le critérium de différenciation dans l'absolu, mais bien dans le relatif, ce critérium se trouvant dans une considération de* degré *et non de* nature. Le cas est le même ici : la pétition de principe qui vient d'être signalée a son origine dans le fait que nous avons mis en présence des concepts absolus, partant irréductibles. Il nous faut revenir sur nos pas et considérer que,*de même que ce qui apparaît comme matière par rapport à certaines possibilités de mouvement est en même temps mouvement par rapport à un état inférieur de matière* (inférieur parce que moins complexe, moins matériel parce que plus subtil); *ainsi ce qui apparaît comme vie par rapport à certaines possibilités de conscience est en même temps conscience par rapport à un état inférieur de vie.* On comprendra dès lors que *chaque état de conscience puisse trouver dans un état inférieur, qui est vie-matière par rapport à lui, sa base de manifestation, exactement comme chaque mouvement trouve dans un autre mouvement le substratum nécessaire à sa manifestation.*

Je crois cette conception strictement conforme à la donnée théosophique qui nous montre la vie-conscience comme manifestée à tous les degrés de l'échelle, non seulement jusqu'aux derniers confins des règnes inférieurs, mais encore dans l'atome lui-même. D'où il résulte nécessairement que tout substratum matériel capable de conditionner une forme de conscience est lui-même une forme de conscience relativement inférieure. Par exemple, la pensée se trouve conditionnée sur le plan physique par les cellules cérébrales, mais celles-ci représentent elles-mêmes des consciences, relativement à un état vital moins élevé. Nous retrouvons donc encore

et nous retrouverons partout l'expression de cette loi générale suivant laquelle les aspects se différencient, non pas en nature absolue, mais seulement par des degrés dans l'ordre de la manifestation. On peut se faire de cette notion une idée concrète au moyen de l'image suivante : considérons une chaîne constituée par des maillons tous *identiques* : chacun d'eux est *poids mort*, c'est-à-dire *matière* par rapport aux maillons qui sont au-dessus de lui, et il est en même temps *force* par rapport aux maillons inférieurs. L'aspect Force prédomine au plus haut degré dans le maillon supérieur qui supporte tous les autres et l'aspect Matière dans le dernier maillon. C'est ainsi que s'échelonnent, suivant une gradation insensible, la succession des états de force-matière qui, sous la dénomination générale de plans, forme la trame de l'univers — celle des *corps*, qui sont les formes tissées sur cette trame — et celle des états de conscience qui s'expriment par ces corps : ces trois catégories *plans. corps et états de conscience* pouvant être figurées par trois sections de la chaîne unique suivant laquelle la manifestation tout entière se déroule.

Ces idées abstraites deviendraient plus facilement accessibles si nous pouvions faire tenir dans une image le processus suivant lequel on peut se figurer que ces états successifs s'enchaînent et se déduisent les uns des autres, manifestant des aspects de plus en plus proches du concept Matière, de plus en plus distants du concept Esprit. Or, il existe un procédé de représentation symbolique, dont le principe est esquissé dans le petit traité intitulé Philosophie Esotérique de l'Inde (1). Pour faire

(1) Par le Brâhmachârin Chatterji, Bailly Editeur.

comprendre comment la Cause Première, non manifestée, engendre toutes choses sans être modifiée elle-même, l'auteur emploie l'image suivante : « Considérons, dit-il, un charbon ardent, fixons-le à un fil de fer et faisons-le tourner rapidement. Nous verrons un cercle. Ce cercle existe dans notre conscience; il est produit par le morceau de charbon sans que ce dernier ait subi la moindre modification. Le charbon produit un cercle, mais reste lui-même un point... Prenez maintenant ce premier cercle comme unité (c'est à dire comme mobile) et faites-le tourner autour d'un nouveau centre. Vous obtiendrez une nouvelle figure plus complexe, entièrement due à ce charbon unique. » Et ainsi de suite, « de proche en proche, ajoute-t-il, avec ce seul charbon, vous remplirez l'espace infini. Le processus cosmique est analogue à cela, bien qu'aucune comparaison ne puisse le rendre réellement concevable ».

Il ne faut pas en cela chercher autre chose qu'une image, mais l'image est extrêmement suggestive, et nous allons voir le parti que l'on peut en tirer pour l'étude qui nous occupe.

Pour simplifier les choses, il est préférable, tout en conservant le principe, de lui donner une forme plus élémentaire. Nous partirons comme précédemment du point géométrique; mais, au lieu de supposer qu'il décrive un cercle, nous le ferons vibrer de façon à ce qu'il engendre une droite, ou plutôt un segment de droite. En second lieu, ce segment, pris comme mobile et vibrant suivant une direction perpendiculaire à la sienne, engendrera une surface plane, un rectangle ; enfin, ce rectangle, vibrant à son tour suivant la direction perpendiculaire à son plan, engendrera un solide, le paral-

lélipipède rectangle. Nous pourrons de la sorte embrasser trois stades de différenciation,d'où procèdent trois formes ou états de l'étendue : la droite, le plan et le solide ; et ce sont ces formes que nous prendrons comme images de trois états de matière ou de trois états de conscience, correspondant à trois grands plans de l'univers. Notre notion des dimensions, réduite à trois états seulement, ne nous permet pas d'aller plus loin ; mais les éléments dont nous disposons seront suffisants pour nous permettre de mettre en lumière la plupart des points principaux que nous trouvons énoncés dans les ouvrages théosophiques.

Voyons tout d'abord comment ce mode de représentation s'applique aux notions générales qui viennent d'être exposées. La génération des formes par un processus de ce genre se conçoit sans difficulté. Le point, qui n'a ni dimensions ni forme, contient en lui la potentialité de toute forme ; dans le monde géométrique, il n'apparaît pas comme *manifesté*, au sens propre du terme mais toute manifestation procède de lui. Partout et dans tous les cas identique à lui-même, il est essentiellement un : deux droites peuvent différer en longueur, deux rectangles en longueur et largeur, deux parallélépipèdes en longueur, largeur et hauteur, mais aucun élément ne peut différencier un point d'un autre point. Un, non manifesté mais racine de toute manifestation dans le monde spécial auquel il appartient, tels sont les caractères qui en font un remarquable symbole de la Mulaprakriti hindoue.

A ce principe unique en son essence vient s'adjoindre un second principe, qui sera le mouvement, correspondant ici au Purusha : et à partir de maintenant, toutes

choses participeront des deux principes; toutes choses seront à la fois matière et mouvement. Le premier élément manifesté sera symbolisé par la droite : par rapport au point dont la vibration la décrit, la droite est mouvement ; en tant que forme manifestée, permanente et capable d'être déplacée dans l'espace sans être modifiée par ce déplacement, elle est matière (rappelons-nous la définition qui a été donnée plus haut de la matière). C'est à ce titre qu'elle apparaît au stade suivant qui, par la vibration de la droite, engendre le rectangle ; de même, le rectangle sera mouvement par rapport à la droite et mobile ou matière par rapport au solide. Ce double caractère, nous l'avons précédemment signalé comme *nécessairement* inséparable de toute chose manifestée dont la nature, rapportée aux deux termes de la dualité abstraite matière-énergie, est, comme nous l'avons dit, essentiellement *relative*. Notre représentation symbolique met le plus simplement du monde cette relativité en évidence : ce n'est, je le répète, qu'une image, mais une image très adéquate à son objet.

Précisons davantage. Chaque forme considérée à l'état statique : droite, plan, solide, correspondra pour nous à la notion de matière sur un plan donné ; ce sera la matière-type de ce plan, l'état qui le caractérise. La droite, par exemple, figurera l'élément matériel du plan mental ; le rectangle, celui du plan astral ; le parallélipipède, celui du plan physique (ce sont là, ne l'oublions pas, de pures conventions représentatives, tout à fait arbitraires.) Les notions d'énergie, pour le monde inorganique, et de vie, pour les formes organiques, correspondent ici au mouvement vibratoire : c'est le principe qui crée les formes et qui les maintient, le mouvement

du point pour la droite, le mouvement de la droite pour le rectangle, le mouvement du rectangle pour le parallélipipède. Et, remarquons-le, de même que la vie est *une* dans toutes les formes qu'elle génère, de même, ici, un seul mouvement, une seule modalité vibratoire nous suffit pour concevoir la génération successive de nos trois formes-types ; cette modalité, c'est le mouvement vibratoire en ligne droite, le mouvement rectiligne : en lui attribuant le point comme mobile, on réalise la droite ; en lui attribuant la droite, on réalise le rectangle ; en lui attribuant le rectangle, on réalise le parallélipipède. Le principe demeure le même, seul le substratum change. Nous pouvons concevoir que c'est par un processus analogue que l'énergie se différencie et que la vie se spécialise ; l'un des termes de la différenciation, c'est ce que nous appelons, en physique, l'énergie en général, c'est-à-dire la cause unique, postulée mais non sensible, non manifestée, de toutes les modalités énergétiques connues sous les dénominations de chaleur, lumière, courant électrique, etc. Cette forme particulière d'un principe plus général, qui serait l'énergie cosmique, appartient en propre au plan physique : c'est l'une des deux caractéristiques dont l'autre est une forme matérielle (atôme physique) déterminée. Dans notre symbolisme, la forme matérielle correspondrait au solide (parallélipipède) ; l'énergie abstraite, base de nos modalités, au mouvement du rectangle.

Avant d'aller plus loin, examinons d'un peu plus près cette dernière conception pour voir si, avec elle, nous n'avons pas dépassé les limites permises à une convention. Par mouvement du rectangle considéré comme le substratum de l'énergie physique, il faut entendre :

mouvement d'une forme matérielle non perceptible par un sens physique, quel que puisse être le degré de sensibilité de ce sens ou des instruments qu'on viendrait lui adjoindre. En d'autres termes, il s'agit d'un objet placé hors du champ de la conscience de l'homme physique. Notre symbole est valable en ce sens que, pour l'état de conscience conditionné par les trois dimensions du plan physique, le rectangle, en tant que surface absolue, étendue réduite à deux dimensions, n'existe pas. Notre intelligence abstraite conçoit le plan comme limite d'un solide dont une dimension sur trois irait en décroissant jusqu'à devenir nulle ; mais cette limite est en dehors de toute possibilité de perception : le plan n'existe pas comme objet; ce n'est pour nous qu'un pur concept. C'est à ce point de vue que nous sommes autorisés à lui attribuer dans notre système la place de l'élément invisible, impondérable, intangible que nous concevons comme substratum de l'énergie. Mais il ne faudrait pas en conclure que nous attribuons, même à titre d'hypothèse, deux dimensions seulement à la matière du plan astral : nous ne visons qu'un procédé de représentation, sans aucune réalité objective.

Voici donc les grandes divisions qu'en théosophie nous dénommons *Plans* définis quant à leurs deux caractéristiques individuelles : l'état matière et l'état énergie. A la base de chaque plan, nous concevons d'une part une certaine forme ou état matériel type : c'est l'élément atomique de ce plan ; et d'autre part, une spécialisation déterminée de l'énergie cosmique par laquelle cette forme existe, et d'où dérivent en outre toutes les manifestations phénoménales propres au plan considéré. La représentation symbolique que nous avons donnée de

cette conception met tout d'abord clairement en lumière la dépendance de l'état matière à l'état énergie, le premier n'existant que par le second. En cela, nous sommes d'accord avec les conceptions de la Physique moderne, et plus spécialement avec celles que le Dr Lebon développe dans son livre intitulé l'Evolution de la Matière. La même représentation nous a permis de figurer l'enchaînement des états successifs suivant lesquels la manifestation tout entière se déroule de plan à plan ; nous avons vu comment le processus qui, partant du non manifesté, fait successivement apparaître la forme type de chaque plan a son image dans la génération, par le point, de ce qu'on pourrait appeler les trois états de dimension manifestés à notre conscience : c'est à dire la droite, le plan et le parallélipipède, ou plus généralement, la ligne, la surface et le volume. A l'origine de cette génération, nous trouvons un seul et même substratum, le point, et une seule et même nature de mouvement, le mouvement vibratoire rectiligne. Lorsque ce mouvement entraîne le point, la droite apparaît ; lorsqu'il entraîne la droite, le plan apparaît ; lorsqu'il entraîne le plan, le solide apparaît. C'est ainsi que toutes choses procèdent de la dualité initiale, premier stade de la différenciation caractérisé par Purusha et Mulaprakriti ; et c'est encore ainsi que chaque forme atomique contient en soi toutes les formes atomiques des plans supérieurs.

Comment le processus inverse — celui qui aboutit à la dissociation d'un état de matière — peut-il être défini au moyen du même procédé ? On peut le concevoir de deux manières : d'abord, par la cessation pure et simple du mouvement générateur de cet état ; c'est

alors une vie qui prend fin, la mort d'un état matériel. Dans ce cas, ainsi que dans le suivant, l'image du cercle lumineux sera peut-être plus concrète et plus suggestive. Ce cercle, produit par la rotation d'un charbon incandescent, est un objet de perception, une forme matérielle qui disparaîtra si le mouvement circulaire est interrompu ; il ne restera dès lors que le point lumineux isolé.

Mais une autre cause diamétralement opposée : un accroissement de vitesse — peut conduire au même résultat. Le charbon a été supposé tenu par un fil, qui est le rayon matériel du cercle décrit. Sur ce fil, il exerce du fait de sa rotation un effort — la force centrifuge — qui croit proportionnellement au carré de la vitesse. Sa résistance étant naturellement limitée, il arrivera un moment, si la vitesse continue à croître, où il se rompra ; le cercle cessera dès lors d'exister : c'est une forme matérielle qui disparaîtra par dissociation.

Ceci peut être considéré comme général. En fait, toute forme permanente, telle qu'une forme ou structure atomique, est le résultat d'un équilibre entre deux actions opposées : l'attraction centripète et la force centrifuge, déterminée par l'état de vitesse. Lorsque la valeur de celle-ci, modifiée par une cause extérieure, cesse d'être en rapport avec les conditions d'équilibre dynamique, celui-ci étant rompu, la forme s'évanouit. L'exemple le plus simple de ce fait est dans le changement d'état par lequel la matière physique apparaît comme solide, liquide ou gaz. Dans le premier état, la force centripète l'emporte : les molécules sont cohésives ; mais si, en fournissant de la chaleur au corps, on accroît la vitesse de la vibration moléculaire, la force centrifuge aug-

mentera, et il arrivera un moment où son action équilibrera celle de l'attraction centripète : la matière passera alors à l'état liquide. Une nouvelle addition de chaleur pourra, en faisant définitivement prédominer l'action centrifuge, amener le liquide à l'état gazeux. La dissociation chimique est l'exemple d'un cas analogue ; enfin, les découvertes récentes de la physique ont mis en évidence des dissociations beaucoup plus profondes encore, et à la suite desquelles la matière pondérable, l'atome, semble s'évanouir.

Ceci nous conduit à compléter par une notion nouvelle et très importante les vues exposées précédemment. Nous avons admis que toute forme matérielle était le résultat — ou, si l'on veut, l'enveloppe — d'un mouvement vibratoire ayant pour substratum une forme encore, mais inférieure au point de vue matière —forme atomique par rapport à la première. A ce mouvement, nous n'avions jusqu'à présent attribué aucune limite de vitesse admettant implicitement que la relation entre le mouvement générateur et la forme générée était tout entière dans la notion de position ou d'amplitude régies par une certaine loi directrice, et nullement dans la notion de vitesse ou fréquence vibratoire. Nous devons maintenant préciser davantage l'allure du phénomène en concevant que — d'après les faits d'expérience qui viennent d'être relatés, *une forme donnée ne peut subsister au delà d'une certaine vitesse de l'atome dont la vibration la génère.* Si cette vitesse est dépassée, à la première forme en succède une autre, moins matérielle, au sens relatif que nous avons attribué à ce terme. D'ailleurs, la nécessité d'une limite inférieure s'en déduit immédiatement : cette limite correspondant à l'apparition du degré sui-

vant dans l'ordre de la matérialité croissante. La loi ci-dessus doit donc être complétée comme suit :« *Toute forme ou état matériel correspond à une échelle déterminée de vitesse vibratoire hors des limites de laquelle elle cesse complètement d'exister.* »

Cette considération est extrêmement importante, car elle fournit la raison pour laquelle un état donné de matière ne peut effectivement *répondre* qu'à une série déterminée de vibrations. Répondre, cela veut dire : en premier lieu, transmettre la vibration ; en second lieu, être modifié plus ou moins profondément — ou, comme on dit aussi, être affecté — mais non détruit par elle. Le phénomène est le suivant : étant donné un état vibratoire localisé dans une certaine région de l'espace, cela constitue une Forme — forme d'un objet ou forme phénoménale, peu importe. D'autre part, une vibration transmise par le milieu ambiant, parvient jusqu'à cette forme, et tend conséquemment à modifier son état vibratoire actuel ; alors, si le rythme de la vibration extérieure rentre numériquement dans l'échelle des fréquences propres à la forme considérée, il y aura, de la part de celle-ci, réponse, c'est-à-dire qu'elle sera affectée dans son état actuel, plus ou moins modifiée par le nouvel état vibratoire qui lui est imposé, tout en continuant à subsister. Si au contraire le rythme extérieur est incompatible avec cet état, deux cas pourront se présenter : ou bien le mouvement interne ne sera nullement modifié par l'action extérieure : c'est le cas le plus général, celui où, pour la matière en question, cette vibration n'existe pas — pas plus que n'existent pour l'œil les vibrations sonores; ou bien encore l'impulsion ambiante imposera bon gré malgré son rythme à la matière, et

dans ces conditions celle-ci sera dissoute. Telle est, rapidement exposée, l'allure générale du phénomène ; il resterait beaucoup à dire sur ce sujet, mais il est maintenant temps de passer des états de matière aux états de conscience.

J'ai défini l'état de conscience comme étant la Conscience Une conditionnée par un état de matière. Ses limitations, comme faculté de percevoir la vie, seront dès lors celles de la matière à l'égard des vibrations ambiantes ; il s'ensuit qu'il existera, pour chaque état de conscience, une gamme de perceptions connexes de la gamme de vibrations capables d'affecter l'état de matière correspondant. Ce parallélisme absolument rigoureux doit autoriser l'application au cas présent du procédé de représentation symbolique par lequel nous avons précédemment cherché à rendre compte du processus de différenciation de l'énergie-matière. Puisque les quatre entités géométriques : point, ligne, plan et volume — ont pu servir à figurer autant d'états de l'énergie-matière, il n'y a pas de raison pour qu'elles ne puissent pas jouer le même rôle à l'égard des limitations connexes de la vie-conscience ; ceci demande toutefois une justification plus précise.

Je rappelle deux des conclusions de notre étude préliminaire, à savoir que : 1° ce qui apparaît comme vie par rapport à certaines possibilités de conscience est en même temps conscience par rapport à un état inférieur de vie ; 2° chaque état de conscience trouve dans un état inférieur, qui est vie-matière par rapport à lui, sa base de manifestation.

Dans le cas présent, l'aspect conscience correspond au mouvement vibratoire, l'aspect vie à la forme ma-

nifestée : droite, plan, solide, prise à l'état statique Chacune de ces formes est, d'autre part, le substratum d'un mouvement vibratoire : elle constitue donc la base de manifestation d'un état de conscience. Mais le résultat de cette manifestation s'exprime à son tour par une forme de la vie : le mouvement du point engendre la droite; celui de la droite engendre le plan, etc. D'où il résulte que chaque forme apparaît sous un double aspect, suivant qu'on la considère comme substratum ou comme résultat d'un état vibratoire ; le premier aspect est d'ordre objectif : c'est la droite *vue* comme forme existante ; le second est d'ordre subjectif : c'est la droite *conçue* comme mouvement vibratoire du point. La droite manifestée sera Vie par rapport à la conscience qui cherche à s'exprimer par elle, c'est-à-dire par rapport au mouvement qui la prend pour substratum; elle sera Conscience par rapport au point qui, en vibrant, lui permet de se manifester.

Ces images schématiques, si simples qu'elles soient, n'en permettent pas moins de mettre en évidence plusieurs points intéressants. C'est d'abord la génération des formes successives de la vie par l'effort de la conscience qui cherche à s'exprimer par elles ; derrière la vibration, nous concevons comme cause motrice une volonté qui veut se révéler consciente, et cette volonté édifie la forme adéquate à chaque état de conscience. Le processus va du simple au complexe : du point, symbole de la vie potentielle, au solide à trois dimensions, expression totale de la vie manifestée, en passant par les deux formes intermédiaires, ligne et plan.

Au point de vue de l'aspect « forme », le processus est ascendant : du point jusqu'au solide, la vie s'accumule;

chaque dimension nouvelle marque un progrès dans la manifestation. Par contre, l'aspect « conscience » décroît : par ses spécialisations successives, la conscience restreint de plus en plus ses potentialités. Ainsi, la vibration du point peut rayonner dans toutes les directions : elle remplit les trois dimensions de l'espace. Lorsque la vibration ayant la droite pour substratum s'opère dès lors, non plus par rapport à un centre, mais par rapport à un axe, son champ d'expansion se trouve réduit de trois à deux dimensions ; enfin, avec le plan, une seule dimension subsiste. *Ainsi, les dimensions de la conscience varient en raison inverse des dimensions de la forme.* Ceci concerne les limitations potentielles propres à chaque état de conscience, pris en soi ; mais, lorsque cet état de conscience s'exprime à travers une forme particulière, prise dans l'ensemble des formes du même ordre et considérée à part, alors il subit, en plus des précédentes, toutes les limitations propres à cette forme. C'est la limitation de la vibration ponctuelle, astreinte à s'exercer suivant UNE droite déterminée ; celle de la vibration de la droite, astreinte à s'exercer suivant UN plan déterminé. Alors apparaît l'individu, le Moi, manifesté à travers un état de conscience et une forme adéquate à cet état, et doublement limité de la sorte, d'une part, par suite des conditions générales qui caractérisent l'état, et, d'autre part, par celles qui sont spéciales à la forme considérée.

Une pareille forme est ce que nous appelons un CORPS et notre procédé graphique va trouver sa dernière application dans la représentation schématique de l'ensemble constitué par les corps de l'homme. Le solide correspondra au corps physique, la forme la plus

matérielle, la seule qui puisse impressionner un état de conscience conditionné par la matière physique. Mais le solide contient en soi le plan, dont la vibration constitue son être subjectif (par opposition à la forme objective, qui est le solide *statique*), et par suite aussi la droite, aspect subjectif du plan, et le point, aspect subjectif de la droite. Ces formes correspondront à autant de corps, savoir : le plan au corps astral, la droite au corps mental, le point, symbole de l'unité, au corps buddhique. Les dimensions nous manquent pour pousser plus loin la correspondance ; je dois en outre reproduire ici l'observation déjà faite précédemment, à savoir que ces correspondances sont purement symboliques.

Maintenant, il est de toute évidence qu'un état de conscience conditionné par la vibration d'une forme sera impuissant à percevoir cette forme. Elle est hors de son champ de perception parce qu'elle est *en* lui-même ; et ceci est vrai *a fortiori* pour toute la série des formes plus subtiles d'où celle-ci dérive, et qu'elle contient comme le solide contient le plan, la ligne et le point.

Appliqué à nos conventions géométriques, ce principe absolu se traduira comme suit : l'état de conscience symbolisé par la droite ne perçoit pas le point ; l'état inférieur symbolisé par le plan ne perçoit ni la droite ni le point, et le dernier état symbolisé par le solide ne perçoit ni le plan, ni la droite, ni le point.

Suivant que le Moi s'identifie avec tel ou tel état de conscience, il participe à ses limitations ; son champ de perceptions sera donc d'autant plus restreint que la forme conditionnant l'état de conscience sera elle-même plus grossière. Mais comment passera-t-il de cet état de

conscience à un autre ? Ici, nous ne pouvons que procéder par déduction, en généralisant un peu le sens des données qui précèdent :

Etant donné que l'identification du Moi avec un état déterminé de conscience peut être conçu comme étant le fait de sa participation au mouvement vibratoire qui caractérise cet état, il s'ensuit que le Moi réalisera sa libération de cet état en se soustrayant à ce mouvement, en s'évadant, pour ainsi dire, du tourbillon qui lui masque les choses d'un autre monde. C'est ainsi que, s'il cesse de suivre le mouvement du plan, il pourra percevoir le plan, et ainsi de suite. Chaque mouvement abandonné lui dévoile un nouveau monde, et chaque nouveau monde *lui révèle une dimension nouvelle.* Ceci résulte de ce qui a été dit précédemment sur les limitations croissantes de la conscience : nous avons vu en effet que le nombre des dimensions ouvertes à la conscience variait en raison inverse du nombre de dimensions de la forme qui la conditionne.

Je ne pousserai pas plus loin la recherche des enseignements que peut fournir ce mode de représentation symbolique ; aussi bien, il a rempli sa tâche, puisqu'il a permis de traduire ou de retrouver les points les plus caractéristiques de l'enseignement théosophique sur la matière, les plans, les états de conscience et les corps. On peut toutefois se demander quel est le but d'un exposé comme celui qui vient d'être présenté, et s'il était vraiment bien utile de faire tenir dans une représentation aussi aride que celle-là un ensemble de données qui auraient tout aussi bien pu être exposées d'une façon moins abstraite et dépourvue surtout des répétitions fastidieuses que le procédé rendait obligatoires, sans pour

cela leur donner plus de charme.Eh bien,c'est dans ces répétitions mêmes que se trouve la raison d'être de notre thèse, car elles attestent l'unité absolue du plan de la manifestation, sous quelque angle qu'on le considère. Nous avons vu le processus se dérouler avec une uniformité parfaite. qu'il s'agisse de matière, d'énergie,de vie ou de conscience ; et, si nous avons pu mettre cette uniformité en évidence, c'est grâce à cette représentation des formes qui,s'appliquant indistinctement à ces divers aspects, a permis de réaliser ainsi leur synthèse, sous une forme abstraite, il est vrai, mais cependant très simple.

Cette synthèse, à son tour, va nous permettre d'aborder deux notions absolument fondamentales : ce que l'on désigne dans la philosophie hindoue par TANMATRA et TATTVA. Je dis qu'elle va nous permettre de les aborder, parce que je ne crois pas qu'il soit possible de s'en faire une idée précise, aussi longtemps qu'on n'a pas reconnu l'unité complète qui régit toutes les formes et toutes les phases de la manifestation. En effet, qu'il s'agisse d'états de matière ou d'états de conscience, de la nature d'une perception ou du sens qui la manifeste, des formes de l'énergie moderne, ou des anciens éléments (éther, air, etc.) partout, on retrouve les tattvas et les Tanmâtras ; et ce caractère d'universalité n'est pas sans jeter quelque trouble dans l'esprit occidental, habitué aux classifications et aux distinctions entre natures de phénomènes. Toutefois, Mme Besant donne, dans l'Evolution de la conscience, une définition synthétique : je reproduis le passage où cette définition figure :

« *Formation des atomes.* — Le troisième Logos divise

la matière en atomes et cette opération comporte trois « degrés :

« 1° Détermination des limites dans lesquelles vi- « brera la vie animatrice, sa propre vie enclose dans « l'atome ; les limites ainsi fixées sont appelées en ter- « mes techniques la *mesure divine* (Tanmâtra) et con- « fèrent aux atomes d'un plan leurs propriétés caracté- « ristiques.

« 2° La « mesure divine » engendre dans la matière « les lignes qui déterminent la forme de l'atome, les « axes de croissance » fondamentaux, dont les axes des « cristaux nous offrent l'analogie la plus proche. L'en- « semble de ces axes est appelé un Tattva. »

Tenons-nous à ces définitions ; et, puisque nous avons prétendu donner un schéma général de la manifestation voyons si les deux notions ci-dessus y trouvent leur place.

Comment avons-nous conçu la création d'une forme ? Par la vibration d'une autre forme. Mais cette vibration ne saurait être quelconque; il faut de toute nécessité qu'elle obéisse à une loi directrice. Par exemple, la droite prise comme mobile peut vibrer d'une façon absolument quelconque, variable d'un instant à l'autre, sans détermination fixe : cela n'engendrera pas une forme ; pour qu'une forme apparaisse et persiste, il faut que la vibration demeure uniforme : il faut donc qu'elle soit déterminée par une loi qui, en limitant les potentialités vibratoires, rende la manifestation possible. Cette loi, c'est le Tanmâtra. Ainsi, pour engendrer le plan il nous a fallu imposer à la droite l'obligation de vibrer suivant une direction fixe : cette obligation est le Tanmatra propre à cette forme de la manifestation que nous

avons appelée le plan. Une limitation analogue imposée aux potentialités vibratoires du plan lui fera engendrer le parallélipipède. Le Tanmâtra est donc une limitation, mais une limitation inhérente à la possibilité même de la forme : c'est cette limitation qui constitue l'acte créateur lui-même. Nous remarquerons en outre que toute forme manifestée comporte, en plus de ses limitations propres, toutes celles des formes antécédentes, puisqu'elle procède de celles-ci.

La loi, une fois établie, son expression se manifeste, ainsi que nous venons de le voir, par une *direction* imposée à la genèse de la forme ; c'est suivant cette direction que la forme prend naissance et qu'elle se développe. Cela c'est le Tattva : il serait, dans notre système, figuré par l'axe, ou plus exactement par *l'ensemble des axes* qui régissent le développement d'une forme ; car, en réalité, une forme placée à un degré quelconque sur l'échelle de la manifestation procède non pas seulement de la vibration qui la manifeste, mais aussi de *toutes les vibrations* par lesquelles les formes antécédentes ont pris naissance. Ce caractère est commun au Tanmâtra et au Tattva : c'est ainsi que Mme Besant dit que « le champ magnétique de chaque atome se trouve composé de « tous les tanmâtras et tattvas placés au-dessus de lui ». L'interprétation de cette phrase, assez difficile à saisir au premier abord, est immédiate si on la rapporte aux notions précédentes.

En résumé, le Tanmatra est la base de toute manifestation définie, l'acte par lequel, parmi toutes les possibilités chaotiques de l'Univers encore non manifesté, certaines de ces possibilités sont isolées du reste et amenées à la manifestation. Le Tanmâtra d'une forme

comprend en soi toutes les qualités futures qui pourront apparaître au cours de l'évolution, *exactement comme la définition d'une entité mathématique comporte en soi toutes les propriétés inhérentes à cette entité.* Toute chose, quelle que soit sa nature, procède donc d'un Tanmâtra qui lui est propre, et de la série des Tanmâtras afférents aux formes antécédentes.

Le Tanmâtra, notion abstraite, n'est pas susceptible d'une représentation schématique ; la première possibilité de ce genre apparaît avec le Tattva, expression de la loi directrice. Pour les quatre stades que nous avons représentés par le point, la droite, le plan et le parallélipipède, les Tattvas correspondants seront figurés par: un point, un axe, deux axes perpendiculaires, trois axes perpendiculaires

HADRIEN.

LES ENSEIGNEMENTS SECRETS DE LA GNOSE

III

Le monde individuel et le Démiurge

Nous avons vu que, des trois plans que forme le champ d'évolution de l' « Homme collectif gnostique », le monde pneumatique est le plus élevé ; nous l'avons ainsi étudié ; mais il faut préciser que, si haut qu'il se place, si imposant que soit son rôle de lien entre le Plérome et les plans inférieurs, il n'en fait pas moins partie de l'Univers Hylique : tout ce qui est de la création est de l'hylique ; et tout objet — matière ou esprit — ne sort de l'hylique que pour se fondre au Plérome, c'est-à-dire qu'on ne sort de l'hylique qu'à la condition de se défaire de toutes qualités plurales effectives, et d'obtenir la qualité une et essentielle.

Les deux autres plans de l'Univers Hylique sont le plan inférieur — ou matériel — et le plan médian — ou

volitif. La vie individuelle agit et se détermine sur ce plan médian. Notons que, pour le métaphysicien, ce plan n'a guère plus d'importance que le plan monadique où git la matière insensible, et a singulièrement moins d'importance que le monde pneumatique, où influent les interplanétaires déjà évolués. Mais rappelons aussi que l'enseignement gnostique ne s'en tient pas à la seule doctrine, et que son but immédiat est un altruisme général ; en ce sens, il est donc juste que nous donnions, à l'étude du plan où nous nous agitons, une importance relative très supérieure à son importance intrinsèque ; nous ne nous attacherons même,en ce plan volitit, qu'aux manifestations involutives ou évolutives de l'*Adam terrestre* (1), c'est-à-dire aux volitions de l'humanité terrestre, et à toutes les circonstances qui déterminent et influencent ces volitions. Ainsi nous aurons fait mieux qu'une étude dogmatique ; nous aurons fait une œuvre pratique, à tous instants applicable, où ceux de l'espèce humaine n'auront pas à démêler leur voie, puisqu'elle y sera décrite à l'exclusion de toutes autres. Mais nous répétons que, pour être véridiques, nous devons à chaque instant penser que des manifestations, non pas analogues ou parallèles, mais proportionnelles, existent dans tous les mondes composant l'Univers Hylique, et susceptibles de porter des vies volitives, qui constituent à chacun leur humanité particulière, sous des modes et des formes qui nous sont indéterminés ; et nous devons penser aussi qu'un travail d'évolution individuelle et d'ascèse générale doit s'effec-

(1) Cf. la *Voie* : juillet 1905, p. 31 et suiv.

tuer avec succès dans tous ces mondes, par des méthodes adéquates aux vies qui s'y agitent, pour que le Plérome soit réintégré, et pour que l'Unité Bienheureuse soit reconstituée. L'antique formule hindoue : « L'univers ne sera pas sauvé si un seul être n'est pas sauvé » subsiste, dans la Gnose, avec toute sa nécessité philosophique et son ampleur universelle.

Nulle part, avons-nous dit dans notre précédente étude, nulle part dans le monde universel et pneumatique, nous ne rencontrons la notion de la mort, non plus que la notion complémentaire, la Naissance. Tout ce qui est sujet à la naissance ou soumis à la mort est du domaine individuel. Les phénomènes de la naissance et de la mort, voilà les caractéristiques de la vie individuelle.

Nous ne rétablirons pas ici le raisonnement métaphysique qui démontre que la naissance et la mort, dans le plan individuel, sont des phénomènes correspondants, et que, considérés hors du plan où ils se produisent, ils sont des phénomènes identiques. Nous précisons seulement que, dans l'Universel, la naissance et la mort qui ne s'appliquent qu'aux individus sont des phénomènes négligeables. En effet, la naissance et la mort n'affectent rien dans l'essence des éléments qui composent l'être humain, éléments de matière, de personnalité, d'esprit ; elles affectent leur réunion momentanée ; c'est cette réunion qui est précisément la vie individuelle ; le premier des phénomènes affermit le composé ; le second le dissocie ; mais tous deux sont sans action sur la quantité, la qualité, et *a fortiori* sur l'essence de ces éléments. « L'individu » humain est donc constitué d'abord, détruit ensuite, par la naissance et par la mort humai-

nes ; et si l'on conçoit donc que la personnalité ne s'émeuve point de phénomènes qui ne l'affectent point, on sent que l'individu doit attacher une suprême importance à des contingences qui le créent et qui l'annihilent.

Etudions donc ces phénomènes, en sachant que la personnalité ne s'y intéresse point,mais en retenant que l'individu, représentation relative, temporaire et protéique de la personnalité, se sent intimement lié à cette personnalité, dont il est l'effluve tangible. Quelle est la conséquence de cet état vraiment singulier, où l'homme tient à toutes les qualités essentielles de la personnalité, tout en se comprenant seulement un *individu*, c'est à dire incapable de retenir ces qualités et d'y participer ? C'est que l'individu, obscurément mais invinciblement conscient qu'il est de l'Eternel (dans le sens latin de cette forme de langage), et connaissant à l'expérience de chaque jour qu'il est, en tant qu'individu, inévitablement périssable, crée, dans la contingence qui l'entoure, une série de notions qu'il revêt des caractères qualitatifs de la personnalité éternelle, qu'il s'attache à ces notions, qu'il y plie , et parfois même y martyrise son individu actuel, et qu'il satisfait, dans l'établissement de ses dogmes et de ses lois, la nécessité qu'il a de se savoir immortel.

Donc, dans toutes les manifestations humaines, sociales ou autres, nous retrouvons cette conception,et ce sera une lumière très vive dont nous éclairerons l'histoire de notre univers particulier, en nous souvenant que toutes les créations de l'homme sont faites par lui dans le but de se perpétuer au delà du terme normal,

imposé à l'individu relatif par le développement des contingences.

Ainsi,la première création intellectuelle de l'homme est celle qui est capable de relier son existence actuelle à l'éternité, par l'intermédiaire des existences plus ou moins évoluées à travers lesquelles il doit graviter vers le but terminal. C'est la création de la science, de son avenir et de sa fin, autrement dit, du *Dogme religieux essentiel*.

La base du Dogme religieux essentiel est la *Tradition* ; c'est l'héritage de la divine origine, obscurément mais profondément ressentie, héritage normal, à l'influence duquel nous ne pouvons nous soustraire, que certaines races ont conservé longtemps intact et exclusif, que d'autres ont appuyé, renforcé, parfois dénaturé, soit de conceptions spéciales, soit de révélations particulières. Nous distinguons donc immédiatement la religion traditionnelle, demeurée simple, nette, rigoureuse, et d'un caractère général, et les religions révélées, qui en s'adaptant aux tendances des peuples, se recouvrent de symbolismes, de doctrines particulières, de principes soumis aux contingences des lieux et des durées, et s'embarrassent parfois dans les obscurités qu'y introduisit la trop forte et continue participation des hommes.

— Hors des anciennes humanités traditionnelles, la Vérité Une n'était, dans les humanités neuves qu'étaient les peuples barbares, l'apanage que d'un petit nombre d'hommes, Sages, Pontifes, Chefs, qui portaient des noms divers, et pour qui la Tradition était simple et familière. Afin de la faire entendre autant que possible aux cerveaux enfantins et grossiers dont ils avaient la charge, ils étaient contraints d'utiliser les Révéla-

tions ; ils recouvraient donc la vérité de voiles d'autant plus épais que leurs peuples étaient moins civilisés, et ils créaient ainsi de toutes pièces les symboles et les mythes. Cette création n'allait pas sans une certaine mise en scène apte à capter pour toujours la confiance populaire ; d'où fondation des castes rétribuées. Telle est l'origine des religions révélées. Mais, en même temps, ces Sages se devaient à eux-mêmes de confesser la Vérité immaculée pour le petit nombre de ceux qui pouvaient la regarder en face ; et c'est ainsi que furent fondés les temples et les collèges occultes, qui conservaient, en même temps que la tradition, la direction secrète des nations.

C'est ainsi que, dans les peuples de pasteurs, enfantins et simples comme l'Egypte et la Gaule, les Pharaons et les Druides frappèrent les esprits et établirent le culte populaire des éléments, c'est-à-dire de la personnification des besoins matériels, cependant que les collèges initiatiques, dont sortit Moïse, conservaient intact le dépôt sacré. D'autre part, les chefs des nations mieux assemblées, comme la Grèce et Rome, créèrent le culte des sentiments, c'est-à-dire de la personnification des besoins du cœur ; ici, l'imagination au lieu des sens était frappée. Et là aussi, la parole divine sortait des centres initiatiques jalousement entretenus : les sanctuaires de Diane, de Cérès, en Grèce ; les temples de la Pierre-Noire, en Syrie ; les collèges des vestales et des sibylles, dans l'empire Romain; les temples d'Alexandrie, etc.

Au contraire, et pendant le même temps, les peuples traditionnels érigeaient le culte des Idées, c'est-à-dire ne s'adressaient qu'à la raison et à la logique des hom-

mes. Sans révélations particulières, ils n'avaient, pour conserver la tradition par une manière plus indélébile et plus sûre que la transmission orale, ils n'avaient point de temples ni de collèges, mais les livres et les savants initiés ; et, en guise de culte, ils créèrent, au-dessus des idéographies qui servaient de truchements à leurs philosophes, les hiérogrammes, qui furent les premiers et qui sont restés le plus purs pantacles de l'humanité. Ainsi parurent, avec le *Tableau du Fleuve*, les trigrammes de Fohi, les hexagrammes de Wenwang, l'Inyang, le Swastika, puis les hiéroglyphes et les cunéiformes. C'est ce qui rattache l'initiation chaldéenne et égyptienne à la source thibétaine. Ces symboles graphiques constituent les premières et les meilleures formes du savoir humain, sous un dehors mathématique et axiomal.

Nous y insistons spécialement ; car de même qu'au commencement il y avait de la science traditionnelle et point de mystères, nous voyons qu'aujourd'hui la Gnose, pour qui la Vérité est Une et aussi axiomale, n'admet pas les mystères dont s'entourent les religions révélées, et les explique par les principes scientifiques et métaphysiques primordiaux, dont elle a pieusement conservé le dépôt.

***

Ainsi l'initiation primordiale fut donnée aux peuples primitifs par un enseignement identique, mais approprié aux races, aux époques et aux latitudes, quant aux symboles et aux livres : ainsi Ram, Fohi, Manou, Zarathonstra, etc., furent d'abord les hérauts, puis les conservateurs, puis les occulteurs d'une même tradition. Mais

comment cette tradition eût-elle été utilisable, c'est-à-dire connue de l'humanité comme un guide toujours impeccable, si elle fût demeurée au fond des temples, dogme technique, abstrait, exclusivement conceptuel, sans applications possibles aux individus et à leurs actions ?

Cette tradition initiatique ne pouvait pas être répandue, c'est-à-dire défigurée, par les collèges occultes qui en avaient la garde ; d'ailleurs cette diffusion sacrilège ne leur eût servi a rien, bien au contraire. Mais elle était utile pour les conquérants, pour les conducteurs de peuples, qui désiraient naturellement tenir leur puissance de plus haut que de leur propre force, et qui désiraient donner à leur commandement l'origine céleste et le sceau divin, que seule la tradition pouvait leur prêter.

C'est ainsi que les législateurs construisirent sur la tradition les lois et les codes, et que avec toute la prudence et la pureté d'intention des Sept Sages grecs, ces lois et codes ne pouvaient être qu'une déformation de la vérité conservée dans les temples. Ces déformations et imperfections étaient les seuls moyens possibles pour appliquer à l'homme les enseignements pratiques de la perfection ; et, dès lors qu'ils furent tombés dans la contingence et imposés à l'obéissance des foules, les principes sacrés communièrent à toutes les médiocrités des individus.

Il ne pouvait en être autrement. Nous avons vu, en effet, que la caractéristique humainement conceptible de l'imperfection est *la limite* ; à mesure donc que le général se particularise, et que le particulier s'individualise, l'imperfection apparaît et se multiplie : c'est l'inéluctable conséquence de la « création », conséquence contre la-

quelle la volonté, aidée du Rayon céleste, doit réagir victorieusement.

Or la tradition était générale et unique, et parfaite ; les livres et les symboles furent particuliers aux races ; les lois se divisèrent aux nations et jusqu'aux individus, suivant les actes réfléchis qu'elles eurent à provoquer, les actes passionnels qu'elles eurent à refréner, et aussi suivant les ambitions, forcément intéressées, des conquérants et des juristes qui inspirèrent leurs prescriptions. Ainsi de Thiên à Fohi, de Fohi à Kongfoutzeu, ainsi du Ciel aux Egyptes, et des Egyptes à Moïse, ainsi de Zeus à Thalès, et de Thalès à Solon et Lycurgue, et de ceux-ci aux légistes latins, et au fur et à mesure des diversités, des multiplicités, des précisions, les lois générales défigurées se transmuent en des injonctions péjoratives, où la seule passion parle désormais, et où tout le bon devient médiocre, et où tout le médiocre devient mauvais, et où cependant, par suite de la plus déplorable coutume, ce médiocre et ce mauvais régissent imprescriptiblement la douloureuse humanité.

Nous voyons, pour la première fois, la dégénérescence d'un principe parfait, parce que unique, en une multitude de réglementations médiocres, parce que individuelles ; et nous avons dit l'inévitable de cette déformation. Quelle est donc cette influence mauvaise et déprimante, à qui nul de nos êtres, nulle même de nos pensées ne se peut soustraire ? Cette influence, dans la Gnose, a reçu le nom de « Démiurge », et nous avons, en constatant pour la première fois sa contingente existence, défini sa situation, sa valeur, et son rôle dans l'évolution humaine. Le Rayon céleste, nous l'avons dit,

est emprisonné dans la matière ; la volonté de l'esprit humain et l'effort divin tentent à l'en faire sortir : cet effort produit un effort de sens contraire, qui est le penchant de la matière à demeurer matière, et la propension des choses involuées à se soustraire à l'évolution ; c'est un effort négatif, en ce sens qu'il n'est point produit par un dynamisme ; c'est un obstacle de fait, semblable à celui qu'opposent, au prisonnier qui agit pour fuir, les murs inertes de sa geôle. Cet obstacle de fait, ce choc en retour de l'effort ascensionnel, la Gnose les dit l'œuvre du Démiurge, roi du plan individuel, expression concrète de la limite.

Sans y insister, car nous étudierons ces notions en détail en d'autres moments, plus intérieurs, de l'initiation gnostique — nous pouvons établir de suite, d'après le point d'appui et le sens des forces que nous encontrons — l'action du Démiurge sur trois plans, action analogique aux trois plans gnostiques où se déroule l'évolution : sur le plan inférieur, c'est le Démiurge individuel ou attrait inférieur que chaque homme ressent en lui-même, résumé des passions et des appétits matériels ; sur le plan moyen, est le « *Spiritus mundi* », attrait inverse de la nature que symbolise le Lucifer accroupi au centre de chaque planète; enfin, sur le plan supérieur, l'organisateur du monde matériel, le Jéhovah le dieu antropomorphe, qui pousse à un excès surhumain toutes les passions humaines, ombre monstrueuse que la matière, interceptant le Rayon céleste, prolonge et intervertit dans notre cérébralité dévoyée.

Cette action du Démiurge se retrouve à tous les instants de l'évolution ; c'est contre elle que nous élèvent les enseignements gnostiques. Elle existe partout où

existe la limite ; elle diminue à mesure que l'individualité se fond dans la collectivité, pour disparaître entièrement enfin de l'évolution. Mais de même que l'ombre reproduit grossièrement les contours de l'objet, le Démiurge reproduit grossièrement les formes que notre œuvre prête complaisamment à la divinité : c'est pourquoi telles humanités égarées, soit par leurs propres passions, soit par les chefs et les législateurs qu'elles suivirent, se tournent vers l'œuvre du Démiurge comme elles feraient de l'œuvre divine, et instaurent, sur le plan humain, ce dualisme qui est l'erreur suprême de notre univers, ce culte du Binaire, d'où sortent les problèmes les plus insolubles, les superstitions les plus ridicules et les plus odieuses tyrannies.

Nous ne pouvons pas insister longuement sur la logique historique avec laquelle les déformations, de plus en plus graves, de la Tradition initiatique, se sont installées en directrices de l'humanité, et s'imposèrent aux individus, en dénaturant, dès leur naissance, les cerveaux et les notions. Les premières lois, physiologiques et hygiéniques furent désintéressées ; plus tard, les lois civiles et criminelles ne furent utiles qu'à une partie de l'humanité, et tout d'abord à cette partie qui les inventa. — Ainsi, la liberté initiale, contrainte par les lois, devint tantôt un droit, tantôt un devoir.

Ainsi s'instaurèrent le bien et le mal, notions inventées par les créateurs des droits et des devoirs, et des lois qui les déterminaient ; à côté des lois vinrent les codes, puis les états de légalité et de justice, la jurisprudence et toutes formes judiciaires, amoindrissants du droit initial, et négatifs de la liberté première.

Les lois suscitentle pouvoir, restrictif de la liberté,

établi dans le but de prêter la force à la loi, dont la nécessité et la justice essentielle n'étaient point suffisantes pour en assurer l'exécution volontairement consentie. Le pouvoir appel la contrainte, la violence, le bon plaisir, le «droit du plus fort» et tous les systèmes politiques basés sur la coercition et l'autocratie.

Dès lors, libre carrière est donnée à tous les illogismes et à toutes les dégénérescences. Le pouvoir, qui s'est manifesté, non pas avec justice, mais avec une apparence de justice qui lui sert d'excuse, de palliatif et de bouclier, pour défendre la loi générale, se met au service des fantaisies des individus ; s'appuyant sur ce principe, faux en soi, que la force doit protéger la loi, l'individu qui a la force proclame loi son caprice, et se sert de cette force pour imposer son caprice aux autres individus dénués de force. Ainsi chaque morcellement de la loi générale, c'est-à-dire chaque addition faite aux législations, correspond à une nouvelle manifestation du pouvoir, de plus en plus arbitraire et restrictive, d'où confusion conséquentielle, et identification de la force et du droit.

Quand les possesseurs du pouvoir ont perdu de vue l'essence divine, dont, en la ravageant, ils firent sortir le Droit humain, ils ne sentent plus que l'avantage matériel de la force, et ils s'en servent pour opprimer ce qui reste de divin dans le droit. Alors s'établissent les sociétés politiques basées sur la contrainte, les autocraties, les monarchies héréditaires (dites, par une dérision suprême, de *droit divin*, ce droit dont elles sont précisément la négation concrète, à tel point que les religions les plus tyranniques et les plus éloignées de la source primitive se refusent au droit héréditaire ou familial, et nomment leur pontife autocrate au suf-

frage secret) : ces régimes amènent avec eux tous les abus du pouvoir sans frein moral et sans contrôle intellectuel : les armées, les guerres, les impôts, les persécutions de tout genre, les inquisitions, les peines corporelles, etc. Et toutes ces créations de la pire médiocrité humaine s'imposent catégoriquement à une espèce, dont les meilleurs cerveaux se dépriment par le nivellement obligatoire au plus bas degré de l'échelle intellectuelle, nivellement où l'hégémonie du plus fort trouve et maintient par les pires méthodes son unique garantie.

Telle est l'organisation du Désordre matériel que l'on appelle l'ordre social.

Du physique, ce désordre monte à l'intellectuel, et se nomme l'erreur. L'individu crée des masques à la vérité générale ; de faux sacerdotes se substituent aux initiés véritables ; le respect intérieur se traduit en un culte extérieur, une liturgie hylique. Les hiérarchies sacrées se conforment aux hiérarchies profanes, dans leur autocratie, dans leur extérieur, dans leurs passions. La tradition devient une religion, puis se particularise en plusieurs religions ; les religions se matérialisent et, sous l'influence démiurgique, tombent dans la superstition et dans les plus basses pratiques.

Tel est l'état intellectuel et social du plan humain que la Gnose appelle l'Empire du Demiurge, tel que la fait ou, pour mieux dire, la contrefait l'individualisme égoïste de l'espèce.

Or nous sommes dans l'empire du Démiurge ; en ce qui concerne l'humanité terrestre, elle s'y trouve d'autant mieux plongée, que toute l'œuvre postmoïsiaque, ou l'instauration du Jéhovihsme juif, n'est autre chose

que la glorification du Démiurge, et qu'on a même tenté de rattacher au culte juif le christianisme moderne, ce reflux de l'océan bouddhique sur le rivage occidental.

L'époque et le lieu de notre naissance humaine nous met au milieu de cet état;loin de nous y conformer et de lui obéir, notre devoir individuel — devoir que la Gnose dès son premier enseignement nous démontre (1) — est de nous perfectionner, et , à travers nous-mêmes, de réformer l'état social actuel de notre univers. La résignation aux revers matériels sera notre premier mérite ; la suppression de tout ce qui est en nous soumis à l'influence démiurgique sera le but de notre continuel effort.

Considérons, d'une façon très résumée, les étapes de ce labeur ascensionnel. Notre perfectibilité individuelle provient de la lumière dont le Rayon céleste, emprisonné en notre espèce, éclaire notre personnalité ; notre volonté de perfectionnement provient de ce Rayon même, qui tend, grâce à nous, à réintégrer son foyer central. En ce qui concerne l'individu, toute ascèse constitue une reprise sur l'empire du Démiurge, car tout perfectionnement — c'est-à-dire toute extinction d'appétits matériels et de passions, correspond à la suppression, par inutilisation, des lois particulières et des pouvoirs qui en protègent les applications, également particulières.

Et, en ce qui concerne la personne métaphysique, la suppression des particularismes et des individualités conduit à la restriction et, peu à peu, à la disparition de la limite, et à la reconstitution de l'*Homme gnostique*,

(1) Cf. les Ténèbres Extérieures.

c'est à dire à la conception, désormais positive, de l'Adam Kadmôn.

C'est de cette façon que le véritable gnostique travaille et aboutit à la destruction de l'univers hylique, et que son labeur est à la fois méritoire pour lui-même, et avantageux à ses sous-multiples, qui en profitent immédiatement. Cet effort est essentiellement positif; il ne se connaît pas le droit d'opposer une violence à une violence, ni de combatte une négation par une négation. L'empire du Démiurge, falot autant qu'odieux, ne doit succomber que sous ses propres ruines et sous la démonstration de sa vanité ridicule : l'attaquer directement serait lui donner une apparence d'existence, qu'il ne devrait dès lors qu'à nous-mêmes ; et c'est la seule erreur où nous devons nous garder de tomber.

Car, et c'est, en terminant cet exposé du monde démiurgique, une constatation consolante, tout effort est méritoire et bénéfique. Souvenons-nous de notre liberté humaine, afin de faire librement des efforts et de ne pas nous endormir dans l'inertie ou dans le culte extérieur de la contingente nature; mais sachons que cette liberté humaine n'est pas totale, qu'elle s'arrête aux limites mêmes de cette humanité, de cette vie terrestre, pour laquelle et pendant laquelle elle nous fut concédée ; par ainsi, nos efforts, alors même qu'ils nous semblent n'avoir pas atteint le but et s'être émoussés, inutiles, dans le vide extérieur, nos efforts portent leurs fruits pour nous-mêmes, pour d'autres, pour nos sous-multiples, pour tout ce qui, dans l'humanité, près de l'humanité, ou hors de l'humanité, a besoin d'évoluer.

Il n'y a donc pas d'effort mauvais : l'homme qui cherche ne se trompe jamais ; car il lui suffit de chercher

pour avoir le mérite de la découverte. Toutes les révélations, toutes les traditions sont ici d'accord, depuis les mystérieux pantacles de la Chine, jusqu'à cette phrase si méconnue de nos jours, du Christ aux païens, qui demandaient ailleurs un Messie ou un Dieu : « Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais pas trouvé. » L'ignorance, la chute, toutes ces relativités que l'humanité appelle le mal, consistent uniquement dans une négation, c'est-à-dire dans l'inertie. Tout l'effort, de quelque côté qu'il soit tenté, est du positif, et, que nous y pensions directement ou indirectement, ou même point du tout, libère peu à peu le Rayon divin enchaîné dans la matière, volatilise de son ardeur les eaux miroitantes qui inversent l'image de la Vérité, et reconstitue la Cité céleste, qui est la Consciente, Eternelle et Nirvanique Unité.

SIMON THEOPHANE.

Nous sommes heureux d'offrir à nos lecteurs, sous la signature de notre ami Francis Warrain, une série d'études qui constitueront une paraphrase et un éclaircissement définitif de l'œuvre, si profondément ésotérique, mais si abstruse de l'illustre Wronski. Ce travail considérable d'assimilation fait autant d'honneur à l'auteur qu'il éveillera d'intérêt dans le monde des occultistes. La « Voie » ne pouvait négliger cette occasion unique de porter la lumière sur l'un des textes, demeurés le plus obscurs, de la Haute Science.

N. D. L. D.

Expression de la vie dans l'espace et le temps

La Vie, telle que nous la connaissons, se développe à travers l'espace et le temps en quantité et en qualité. Or les mathématiques tendent à exprimer toutes ces conditions en quantités. Elles quantifient l'espace par la grandeur continue et le temps par le nombre discontinu ; elles ramènent la qualité le plus possible à des groupes de nombres ou de grandeurs, mais en échange la quantité se revêt en elles de qualités. Elles réduisent la continuité des grandeurs spatiales en discontinuités numériques

par la mesure ; et elles transforment la discontinuité des nombres successifs en continuités géométriques. Enfin, elles expriment la synthèse de l'espace et du temps sur laquelle repose la vie et le mouvement par des intensités et par des vitesses, intensités qui compactent l'espace en déterminations individuelles quantitatives ; vitesses qui unifient le temps en l'amenant à se transformer en une certaine quantité d'espace.

Ainsi, il y aura lieu de chercher l'expression des fonctions de la vie dans les fonctions algorithmiques, géométriques et mécaniques.

Cette traduction des lois de la vie par le symbolisme mathématique a pour but, en établissant un rapport de correspondance entre deux ordres de concepts abstraits, de mettre mieux en évidence leurs diverses relations, d'élargir le point d'appui des opérations de la pensée, enfin de suggérer une compréhension plus vive et plus esthétique en faisant participer à une même idée ses manifestations irradiées dans nos divers modes de perception.

Sans doute, ce procédé d'investigation présente un écueil : celui de substituer inconsciemment le symbole à l'objet qu'il traduit imparfaitement et d'attribuer à l'objet ce qui n'appartient qu'au symbole. Mais cet inconvénient n'existe pas moins quand on raisonne uniquement sur des termes abstraits strictement définis ; car toute définition stricte s'écarte forcément de la réalité qui ne peut être abstraite. En réunissant divers symboles d'ordres différents (les définitions logiques, les formules algorithmiques, les figures géométriques, les évocations mécaniques et peut être encore la représentation d'une espèce biologique), on peut au contraire former une synthèse esthétique où l'analogie jouera le rôle d'un stimulant et fera entrevoir

une foule de relations insoupçonnées, et aptes à fournir des déductions éminemment rationnelles.

Ainsi, le travail qui va suivre devra être envisagé à peu près comme celui des statistiques graphiques usitées en physique, en psychologie, en économie sociale. Mais il s'en distingue cependant. Car, dans les statistiques des sciences expérimentales, on choisit arbitrairement un mode de représentation graphique des quantités de diverse nature ; les faits sont exprimés par des points situés, puis on cherche à induire la loi générale et les propriétés de la courbe qui lui correspondent.

Ici nous avons procédé en sens inverse. Cherchant à découvrir la correspondance métaphysique des principaux algorithmes et des figures géométriques d'après leurs propriétés mathématiques, nous avons poursuivi l'analyse des fonctions métaphysiques en étudiant les propriétés des algorithmes et des figures correspondantes. Sans doute, ces rapprochements ne sont pas d'une sûreté absolue ; mais quand on constate sur un nombre de points assez nombreux une corrélation étroite, on est fondé à croire qu'elle n'est pas fortuite, et si l'exactitude de la représentation existe dans une certaine zone, on peut induire qu'elle se poursuit tant que la continuité persiste.

Ce procédé, très usité dans les raisonnements mathématiques, possède en particulier l'avantage de conduire l'examen des concepts jusqu'aux cas limites, de faire pressentir ce qu'ils deviennent pour les valeurs infimes ou nulles, positives ou négatives, réelles ou imaginaires etc.

Par là, les notions que nous sommes portés à considérer comme le summum de généralisation nous apparaissent comme les cas particuliers de possibilités beau

coup plus générales, insoupçonnées et témérairement niées par certains savants. (1)

Il est hors de doute qu'il existe une corrélation réelle entre les fonctions matéphysiques et mathématiques, et l'imperfection des tentatives pour la découvrir ne doit pas faire condamner ce genre de recherches. Ce n'est que par une série de perfectionnements successifs, qui seront provoqués par les erreurs mêmes des essais précédents, que l'on parviendra à s'approcher de plus en plus de la vérité. Les théories vertébrales de Gœthe et d'Oken étaient les premiers pas nécessaires de l'anatomie comparée; et, si les schémas de ces maîtres sont reconnus défectueux, leur plan général subsiste et la voie qu'ils ont frayée paraît être la bonne. Du reste, le grief qu'on pourrait adresser à ces tentatives métaphysiques retomberait également sur la physique mathématique, la chimie moléculaire, la psychométrie, etc., qui ne peuvent ramener leurs observations à des éléments mathématiques qu'à la condition d'adopter des unités de mesures et des corrélations quantitatives arbitraires entre éléments de qualités hétérogènes, jusqu'au moment où les corrélations découvertes élimineront, par des transformations progressives, ce qu'il y a d'arbitraire, et atteindront enfin l'unité vraie qui sert de base aux différenciations qualitatives.

---

(1) Cet avantage à lui seul suffirait pour justifiait la méthode en dépit de la part de convention inévitable qui entache les rapprochements adoptés, bien que les corretations adoptées ici nous aient paru s'imposer d'elles même.

LA SYNTHÈSE DE LA QUANTITÉ

Le schéma de la Réalité établi par Wronsky n'est autre chose que la détermination de la vie dans sa conception la plus générale ; c'est la formule de la synthèse concrète. Nous avons vu, d'autre part, que cette synthèse est constituée d'un élément ordonnateur, actif, spirituel, répondant au pôle du savoir, et d'un élément indéterminé passif et matériel répondant au pôle de l'être. Or l'ordre a pour terme l'unité synthétique ; la manière dont l'ordre opère définit l'essence, et l'unité résultant de l'ordre exprime cette essence. Sous l'influence de l'ordre, l'indétermination est définie ; mais, tant que l'ordre parfait n'est pas établi, l'élément passif reste incomplètement déterminé. Or le résidu non pénétré par l'essence n'en n'a pas moins été séparé de ce qui a reçu une qualification ; ce résidu a donc subi une distribution, une délimitation ; il constitue donc la limite de la manifestation de l'essence dans la passivité, c'est-à-dire de la qualité ; et ce caractère de limitation commun à tout ce qui est inqualifié, est une sorte de qualité négative : la quantité. Ainsi, la quantité est le caractère primitif que revêt la passivité matérielle et indéterminée, sous l'influence de l'activité spirituelle et idéale.

Il résulte de cela que la qualité enserre l'indétermination non encore pénétrée, et sa limitation constitue une forme.La forme est la frontière commune à la qualité et à la quantité. C'est elle qui détermine et sépare les individualités. Or l'unité inhérente à toute qualification,envisagée dans chacune de ces circonscriptions, est ce qui établit chaque individualité; elle se nomme alors substance, si on considère son état, force si on considère son action. On voit que le résidu indéterminé contraint l'acte à se diviser, et ainsi, dans la matière, se réalise la pluralité qui est le fondement du Nombre. D'autre part, la quantité, considérée comme définie simplement par ce qui demeure inqualifié, est ce qu'on nomme Grandeur. Enfin la comparaison de ce qui est qualifié avec ce qui demeure inqualifié consiste en une prédominance relative de la qualité ou de la quantité, de l'activité ou de la résistance,et c'est, dans sa résultante indistincte et primitive, ce qui constitue l'Intensité. Intensité, Grandeur et Nombre sont les trois modes de la quantité. Et nous voyons que la quantité résulte du premier contact de l'activité spirituelle et de la passivité matérielle, et qu'elle repose sur la multiplication divisionnelle de l'un-Tout, qui revêt alors ce mode d'existence que nous nommons Individualité.

L'individualité définit l'unité abstraite, base de la quantité. Zéro et l'infini correspondent à l'évanouissement de la quantité : zéro à la potentialité virtuelle, active, l'infini à la potentialité virtuelle passive : zéro à l'insaisissable source de l'acte, l'infini à l'universalité qualitative de l'essence.

La production de la quantité et de la qualité (et par conséquent de la forme) sont donc les deux faces cor-

rélatives de la pénétration réciproque de l'esprit et de la matière. Et comme cette pénétration tend vers l'établissement de la vie, la matière évolue de la quantité vers la qualité. Cependant tout ordre en se perfectionnant détruit des ordres provisoires et relatifs, et aussi l'évolution du kosmos présente certaines séries regressives de la qualité vers la quantité : c'est ce qui correspond à l'entropie de l'univers. Les physiciens, étudiant la matière principalement au point de vue de la quantité et éliminant de leurs observations justement ce qui s'en dégage pour se spiritualiser, ont considéré cette eutropie du monde physique marchant vers la dissolution comme le fait principal de l'évolution. Ils s'étonnent qu'en dépit des formules, la réversibilité des phénomènes ne puisse se produire. C'est probablement parce que cette eutropie ne résulte que de la réaction d'un mouvement inverse constructif s'opérant en dehors du domaine dit inorganique, et s'élevant vers les régions psychiques et spirituelles. Dans ce domaine, la quantité ne subsiste dans la qualité qu'en se transformant en valeur. La valeur est l'élément quantitatif dématérialisé; c'est la réalisation de l'impulsion du bien qui a établi la vérité par l'ordre. La beauté est la réalisation de l'idée directrice de l'ordre, l'épanouissement de la vérité grâce à laquelle le bien se produit. Et ainsi l'œuvre de la vie réalise une opération esthétique où l'unité synthétique s'établit au sein d'une pluralité homogène, qu'elle diversifie pour solidariser les éléments et évanouir la quantité dans la qualité. Mais elle réalise aussi une opération préparatoire consistant à établir une distribution quantitative au sein du désordre et de l'indétermination chaotique.

Dans la vie absolue parfaite, la synthèse explicite d'ici-bas se ramène à une identification de son principe propre avec tous ses éléments : identification dont les manifestations sublimes de la vie en ce monde sensible nous donnent une lointaine idée. Mais dans la sphère de la relativité, l'existence individuelle est soumise à la quantité. La quantité restitue à la qualité répartie entre les individus l'universalité de l'essence, mais en même temps elle établit les séparations entre individus, sans lesquelles toutes relation s'évanouirait dans la confusion, tant que l'ordre n'est pas parfait.

Le kosmos se manifeste dans son ensemble comme établi sur l'Energie, le Temps et l'Espace: Ce sont là les composantes mêmes de la Vibration-Pensée, qui est l'acte vital de l'univers : l'énergie constitue l'impulsion motrice de cet axe ; le Temps en est l'axe directeur, et l'Espèce en définit l'expansion. L'Energie à laquelle correspond l'Intensité est cette projection du désir, où l'opposition qualitative élémentaire de l'activité et de la passivité se confond en une seule réalité, sous forme du plus et du moins, distinction d'où résulte une direction. Et ainsi le désir-énergie est à la fois la source de la quantité qui va se développer et de la qualité qui permettra le concours téléologique de ce développement, et sera, sous forme de valeur, l'identité finale de la quantité et de la qualité.

L'Intensité est l'identification par confusion des individualités d'un moi et d'un non-moi ; elle règne dans la sphère émotive, où nous ne discernons qu'à travers un voile épais la qualité des choses en même temps que la quantité y apparaît vague et comme activité ou passivité dominante Et nous trouvons dans cette opposition

la racine du caractère qualitatif qui s'impose dans toute généralisation mathématique.

Si nous considérons l'Intensité pure, abstraction faite du germe qualitatif impliqué dans l'opposition qu'elle contient et projeté en direction résultante, elle constitue vis-à-vis de la quantité l'élément fondamental ou neutre d'une réalité qui a pour élément être la Grandeur, et pour élément savoir le Nombre (1). Car la Grandeur est l'aspect particulièrement passif de la quantité, ce qui n'a pas été ordonné, la quantité où l'action intelligible ne se manifeste que par la forme qui la délimite. La grandeur est donc continue, c'est-à-dire que la quantité y demeure sous une forme d'intensité passive, où rien ne vient établir de distinction. — Le Nombre est au contraire l'aspect particulièrement actif, distributif dans la quantité, où l'intensité se présente comme répétition d'acte ; il est essentiellement discontinu.

Or l'Intensité, appliquée pleinement à la Grandeur ou au Nombre pour les développer en éléments universels réalise l'Espace et le Temps ; et nous voyons là le domaine de deux des branches fondamentales des mathématiques : la géométrie et l'algorithmie (2).

---

(1) Le schema qui suit est développé suivant les principes de Wronsky, mais ce n'est pas des œuvres de Wronsky : nous donneront plus loin à titre de renseignements quelques-uns des schémas dressés par Wronsky relativement aux objets que nous traitons, mais ils diffèrent sensiblement de celui-ci parce que les points de vue envisagés ne sont pas identiques.

(2) Wronsky nomme Algorithmie, la science des Nombres dans toute sa généralité, comprenant l'Arithmétique et l'Analyse. Ce nom est tombé en désuétude, mais nous le conserverons car aucune dénomination plausible ne l'a remplacé.

Mais de la Grandeur et du Nombre dérivent deux éléments transitifs : la Grandeur remplit fonction discontinue du nombre en devenant Mesure (distance) ; le nombre remplit la fonction continue de la grandeur en devenant Durée (intervalle). La géométrie devient métrique et l'algorithmie s'applique à l'étendue.

Dans la partie systématique de ce système, le Temps parcourant l'Espace représente l'S en E, c'est la Vitesse de là la Cinématique, géométrie du mouvement ; l'Espace agissant sur le Temps représente l'E en S, c'est la Périodicité : de là la Statique, qui étudie la stabilité résultant du mouvement lui-même ; Temps et Espace s'identifient en un concours final sous l'influence téléologique impriméepar l'intensité dirigée: c'est le Mouvement, objet de la Dynamique. En effet le Mouvement unifie l'Espace, et répartit le Temps dans l'Espace; en outre, il développe une énergie et révèle un but. L'essence de la force apparaît donc ici comme une identification de cette opposition polaire de toute existence individuelle, étendue et durée concourant vers une fin commune sous l'influence d'un désir. Et ce concours décèle l'origine obscure de l'Intensité, source de la Grandeur et du nombre.

Enfin, la parité coronale du système de la quantité doit nous représenter, en une quantité à la fois intense, étendue et temporelle, la qualité épanouie du germe de l'énergie dirigée ; c'est le Corps Vivant, terme de l'évolution de la quantité, objet où la matière est revêtue de l'esprit par la forme : c'est l'objet de l'Esthétique, et l'Art apparaît ainsi comme étant le couronnement des mathématiques.

Nature du Temps et de l'Espace

Aux trois modes de la quantité : intensité, grandeur et nombre, qui sont les trois modes de la manifestation de l'existence individuelle, correspondent trois relations qui permettent aux individualités de demeurer distinctes ; ce sont : la Force-Résistance, l'Espace et le Temps. Ces trois entités sont donc, si l'on veut, des formes subjectives de la pensée et de l'existence relative, qui consiste dans l'opposition et la liaison d'un moi et d'un non-moi, d'un sujet et d'un objet ; mais ce sont en même temps les conditions de l'existence individuelle, et l'individualité ne subsiste que par rapport à elles.

Ainsi, l'individualité et ces trois entités s'impliquent réciproquement.

Force-résistance, temps, espace peuvent être à bon droit considérés soit comme de simples formes subjectives, soit comme des réalités objectives, suivant l'ordre des individualités considérées; car toute existence individuelle baigne dans un milieu dynamique, spatial et temporel, et elle crée à son tour en elle-même un milieu analogue.

Ainsi se résout, il me semble, cette controverse qui, depuis Kant, a tant agité la philosophie. Le double aspect de ces entités nous permettra d'éclaircir, je l'espère, bien des problèmes. Nos conceptions de la force, de l'espace et du temps sont évidemment relatives aux conditions spéciales de notre conscience et de de notre existence : mais ces modes spéciaux qui nous sont propres ont une valeur absolue en tant que sym-

boles des modes universels qui constituent l'essence de ces entités.

La Force-Résistance, l'Espace et le Temps ont donc bien une existence propre, mais leurs modes de manifestations sont relatifs aux êtres divers qui, par leur individualité, sont conditionnés par ces entités et les conditionnent à leur tour. Et,comme la raison nous permet de concevoir sous forme d'orientation, de limite, la nature absolue des choses, elle nous fournit en même temps la faculté d'imaginer des modes étrangers à notre propre milieu vital sous forme irreprésentable, et nous permet ainsi d'étudier des temps et des espaces qui s'appliquent peut-être à d'autres êtres, ou qui sont à l'état de simple possibilité. Cela indique immédiatement la valeur précieuse de la pangéométrie,et montre qu'il y aurait également à généraliser la notion des modes d'existence temporelle, question peu étudiée jusqu'ici.

Balmès a montré que le temps et l'espace sont des manifestations du principe de contradiction, qui est pour ainsi dire la base de l'existence relative et individuelle.

Nous acquerrons la perception d'objets individuels en constatant,dans la représentation,la fixité de certaines données se trouvant en relations variables avec d'autres ; cette variation implique la succession, et la séparation qu'elle indique au sein de la représentation globale implique la simultanéité. A la variation des relations correspond une exclusion de fait entre certaines choses qui n'existent qu'en se substituant les unes aux autres. A la séparation qui est manifestée et qui est la base des relations entre les choses correspond une effectivité de coexistence entre objets individuels.

On peut dire, avec Balmès, que deux choses sont dans le temps ou dans l'espace l'une par rapport à l'autre, suivant que la manifestation de l'une exclut ou non de la même représentation la manifestation de l'autre. Mais, pour constater cette exclusion ou non-exclusion, il est nécessaire d'opposer dans le sujet pensant la condition opposée. A l'exclusion qui caractérise la relation de temps, il faut, pour avoir conscience de la disjonction des deux termes de cette relation, que la pensée oppose une conjonction de ces termes dans un domaine intérieur qui est la mémoire. Et c'est ainsi que la mémoire est un espace subjectif : ce que nous appelons l'espace est sans doute la mémoire cosmique. A la non-exclusion qui caractérise la relation d'espace, il faut, pour avoir conscience de la conjonction des deux termes sans les confondre, que la pensée oppose une disjonction de ces termes dans un domaine intérieur, qui est la conception. Et c'est ainsi que la conception est un temps subjectif ; et ce que nous appelons le temps est sans doute la conception cosmique.

Temps et Espace se distinguent donc en fonction de l'existence individuelle comme l'effectivité de non-coexistence ou de coexistence.

Inversement, vis-à-vis des formes, le Temps correspond à la possibilité, l'Espace à l'Impossibilité d'une diversité de formes en un même individu.

Ainsi, Temps et Espace sont l'un et l'autre des exclusions d'existence, l'une par rapport à l'ensemble de la représentation au sein de laquelle s'isolent les individus, l'autre par rapport à la considération même des individus distincts.

Sous ces deux rapports, le Temps et l'Espace impli-

quent la pluralité et la grandeur : la pluralité, en ce que toute relation n'existe qu'entre plusieurs termes; la grandeur, en ce que toute relation implique un contenant commun des objets. Mais la grandeur ne s'applique que médiatement au temps, et le nombre ne s'applique que médiatement à l'espace.

Considérés en eux-mêmes comme essence universelle dont dérivent les faits particuliers qui les manifestent, le Temps n'est autre chose que l'universalité du Nombre, et l'Espace l'universalité de la Grandeur.

Fonctions du Temps et de l'Espace

Or, nous l'avons vu, le Nombre résulte de la division de l'acte par la résistance matérielle, et la Grandeur, de ce qui demeure inqualifié dans la résistance matérielle. Le Temps, étant l'universalité du Nombre, est le moyen qui permet à l'individualité (opposée par sa nature à l'universalité) de recevoir l'universalité des formes : il réalise le développement de cette universalité au sein de l'exclusivisme individuel. L'Espace, étant l'universalité de la Grandeur, est le moyen par lequel l'existence individuelle peut, en conservant son exclusivisme, réaliser par sa collection l'universalité d'existence.

Temps et Espace sont les deux moyens d'emprise exercée par l'Esprit sur la matière pour établir l'ordre dans le chaos et le transformer en harmonie. Ils sont l'un et l'autre la modalité sous laquelle la Principiation et l'Activité s'appliquent à l'individualité, qui est l'appétition du chaos vers la Liberté.

La Principiation sous le mode successif du Temps devient la Causalité. Mais c'est à tort, à mon sens, que l'on a voulu réduire l'essence du Temps, celle de Causalité, car il existe des successions qui n'ont aucun lien causal. La Causalité s'introduit dans le Temps pour l'unifier et y définir une direction.

L'Activité, sous le mode étendu de l'Espace, devient le Mouvement. Le Mouvement réunit les séparations de l'Espace et y établit des orientations.

Ainsi, le Temps et l'Espace sont les premiers degrés d'ordre s'établissant au sein de l'indétermination sous l'influence de la Principiation et de l'Activité, qui se transforment en pénétrant dans la matière. Le désir né de l'obstacle qui s'oppose à la volition prend conscience, par le Temps et par l'Espace, des tendances et des idées compactées dans la volition et des modalités qui permettront le progrès vers la fin.

Le Mouvement unifie l'espace au moyen du Temps : la Principiation y devient Force, et, dans ce temps intérieur qu'est la conception, le mouvement devient Jugement.

La Causalité synthétise le Temps au moyen d'un milieu qui embrasse à la fois la cause et l'effet. Dans le Temps, l'Activité devient Cause ; dans l'Espace objectif, elle se traduit par le mouvement ; dans l'espace subjectif ou mémoire, elle devient raisonnement.

La séparation établie par le Temps entre le Désir et la Réalisation est la condition préalable de la seriation progressive du mouvement qui élimine la douleur à mesure qu'elle s'établit.

La Séparation établie par l'Espace entre l'Appétition et l'Union développe les deux forces opposées : con-

densation et expansion, qui sont les sources de tout mouvement défini, et dont l'harmonie amène la paix et le bonheur.

Causalité et Mouvement sont le double aspect subjectif et objectif, qualitatif et quantitatif, de l'identification du Temps et de l'Espace.

On a souvent attribué au Temps l'irréversibilité, à l'Espace la réversibilité des relations. Il y a là, à mon sens, une erreur. Toute réversibilité implique succession, et l'Espace n'est en lui-même ni réversible ni irréversible. Par contre, le Temps n'est irréversible que si on y introduit d'une manière plus ou moins implicite une notion de progrès et par conséquent de finalité. Mais il y a des phénomènes successifs réversibles, par exemple chanter une gamme en allant du grave à l'aigu ou vice versa. Si l'irréversibilité domine cependant dans les grands cycles de succession, c'est que l'évolution est dirigée vers une fin et que, partout où l'ordre s'établit, les mouvements reçoivent une orientation et une finalité définies. De là une irréversibilité croissant avec l'ordre.

La réversibilité demeure dans les phénomènes secondaires, qui sont encore des infiniment petits par rapport au degré de l'ordre actuel. L'Espace, étant le réservoir des énergies non encore utilisées, est ainsi le champ où domine la réversibilité; mais celle-ci en est éliminée dès que l'on introduit dans l'Espace une différenciation dynamique, autrement dit, une causalité : ainsi, la gravitation rend irréversibles les diverses directions centrifuges et centripètes, qui sont aussi intransformables l'une dans l'autre que le passé et le futur, dont la notion implique une finalité.

L'Espace (et la mémoire, cet espace interne) conserve

les formes. Il est constitué par l'acquis qui persiste à travers les renouvellements d'actions accomplies dans le Temps; car la répétition introduit à travers les substitutions qui en résultent une intensité d'ordre croissant qui émane de la nature qualitative du nombre : ainsi, le Temps destructeur ne renouvelle que partiellement son œuvre. Dans la mesure où l'œuvre est dirigée par une raison ordonnatrice, elle est efficace ; la part de destruction tient à ce qui demeure de chaotique, de non assimilé dans l'ordre. Mais l'acquis constitue une permanence,une fixité qui,distinguée et séparée du milieu des renouvellements temporels, constitue l'espace. L'Espace semble donc dériver du Temps. Il constitue un capital d'activité.

Mais,à son tour,l'Espace tendà se convertir en Temps quand il met en œuvre cette activité capitalisée en vue d'une action mieux dirigée ; car la conservation opérée par l'espace accroît l'ordre, et les énergies potentielles se trouvent ainsi devenir de véritables instruments, intensifiant l'efficacité des actes. On entrevoit déjà la nature et les relations des algorithmes mathématiques élémentaires : la sommation et la graduation. On voit aussi comment chaque individu, par des efforts stériles et des jeux sans résultat, établit, au sein du chaos appétitif, l'ordre mental et organique, et arrive à se créer des fixités de concepts et d'instruments, sorte d'espace établi dans sa sphère individuelle, qui lui serviront à réaliser un progrès.

Ce processus est commun aux domaines organique, psychique, social, et à bien d'autres..

Mais la finalité de tout désir étant la possession de son objet, implique la résolution du temps et de l'espace

qui l'en séparent, tout en lui permettant de frayer des voies pour l'atteindre. Partout où une finalité est atteinte, Temps et Espace s'identifient dans l'acte vital pur, acte qui a pour propre fin la jouissance même d'agir, de compacter des tendances en volition efficace, en un mot de créer. Et l'activité réalisatrice présente en elle-même cette double essence, dont le temps (action) et l'espace (réalisation) sont les émanations dans la matière.

Chaque être individuel vit tantôt sous le mode du temps, tantôt sous le mode de l'espace, et c'est en cela qu'on a pu considérer le Temps et l'Espace comme des formes subjectives.

L'individu condense l'espace par le temps, et fixe le temps par l'espace. Le résultat de cette œuvre est la quantité devenant concrète et qualifiée par la vie. La mesure dans laquelle un individu est vivant est la mesure dans laquelle il participe à l'universel ; la mesure dans laquelle son unité propre se dépouille de la quantité, non pour se dissoudre dans l'universelle indétermination, mais pour conserver une unité purement quailfiée et participant à l'universel déterminé : la personnalité.

C'est la possibilité de cette transformation réciproque du temps et de l'espace qui permet aux arts du temps, comme la musique, de suggérer des sensations de couleurs et de figures, et aux arts du dessin d'évoquer des sons, des mouvements, des successions. Le Temps et l'Espace, étant la zone de transformation de la quantité en qualité, opèrent le passage de la sensibilité à la compréhension explicite ; ils sont le lien d'un double courant intellectuel en sens inverse, l'un quantifiant toute qua-

lité : sciences mathématiques : l'autre qualifiant toute quantité : productions esthétiques.

Toute vie est l'enveloppe d'un temps et d'un espace, et les individus ne sont plongés dans le temps et l'espace que dans la mesure où leur vie est bornée. Chaque Temps et chaque Espace sont l'œuvre d'une vie supérieure : c'est l'ordre établi dans la quantité, la distinction des formes et leur indépendance relative aux individualités. Cette vie supérieure, c'est le sujet permanent à travers ses états de conscience et indivisible à travers son corps. Qui ne reconnaît là le processus même des fonctions de la vie organique, différenciant les organes pour permettre la possibilité de plusieurs fonctions, et en même temps rendant la forme de l'organe persistante à travers les particules de matière qui se succèdent ? Je ne puis développer ici toutes les applications du principe sous peine de perdre de vue notre sujet. Mais on conçoit que Temps et Espace sont relatifs à un développement cosmique vital, l'acte de la vie considéré dans ce qu'il a d'universel, analysé dans ses deux racines: son élément savoir et son élément être ; tandis que la vie est cet acte vu dans ce qu'il a d'individuel, ou plutôt d'unité, de réalisation.

F. WARRAIN.

MÉDECINE SYNTHÉTIQUE

L'inoculation des virus

La médecine est ou devrait être la Science des Sciences, car c'est la Science de la vie qui embrasse et synthétise toutes les autres. Je ne suis pas médecin, ce que je regrette profondément, mais j'ai la conviction, et c'est là mon excuse, de pouvoir traiter sans outrecuidance le sujet qui fait l'objet de la présente note.

Ayant remarqué qu'au cours de récents congrès et notamment de celui de la tuberculose, il était difficile, pour ne pas dire impossible, de démêler dans l'amas des faits, si importants qu'ils fussent, une méthode, une synthèse en un mot, j'ai cherché à combler cette lacune dans la mesure de mes moyens, et j'aborde en conséquence la question des virus.

Dans toute substance à l'état évolutif, on doit distinguer deux choses : le ferment (on devrait dire le formant) qui relève du mouvement proprement dit, de la forme;

et la substance évoluée. Le premier joue le rôle d'élément actif, de mâle, si l'on veut, par rapport à la substance qui est passive. Cette dernière évolue sous son action, par voie de multiplication. Tous les corps, d'ailleurs, sont produits par multiplication, même les corps chimiques,ainsi que je l'ai vu nettement par ailleurs.

Il est telles réactions pour lesquelles la chaleur, plutôt dire le mouvement nécessaire, est fournie par les corps eux-mêmes, qui l'abandonnent en passant du potentiel maximum caractéristique de l'instabilité au potentiel minimum qui correspond au repos, à l'équilibre stable. La transformation s'opère plus ou moins rapidement, mais il faut un déclanchement préalable, le cristal pour l'expérience bien connue de la solution sursaturée de sulfate de soude, l'allumette pour le feu, l'étincelle électrique, etc., etc.

Les virus sont des ferments ; ils fournissent ce déclanchement sur la substance appropriée, et si la transformation est opérée aux dépens du milieu organique, on comprend les terribles effets qui peuvent en résulter dans certains cas.

Le virus renferme le mouvement spécifique propre à chaque affection.

Le complément du virus, c'est l'élément passif, soluble et volatil, c'est là un fait d'expérience, quand le virus proprement dit est plutôt insoluble. L'élément passif est d'ailleurs composé de la même matière que l'élément actif.

L'élément passif peut devenir actif et passer lui-même à l'état de virus quand il est couvé, (c'est l'expression qui traduit le mieux ma pensée) dans les conditions vou-

lues ; et à chacune de ces transformations, l'acuité du virus augmente.

Le virus,quand il agit sur les liquides de l'organisme humain, les transforme, d'où la maladie. Il en est qui coagulent très rapidement les albumines.Comment peut-on les combattre ?

J'avoue que, dans l'état actuel de mes connaissances, si modestes qu'elles puissent être, je n'aurais jamais eu l'idée de combattre un virus en inoculant ce même virus, fût-il atténué ainsi que l'on dit, sans préciser, d'ailleurs, ce que l'on entend exactement par un virus atténué.

J'ai donné, il y a plus de quinze ans, comme un postulatum physique, cette affirmation : Toute force s'appuie sur une résistance, que je considère aujourd'hui comme une de ces vérités scientifiques.... de la Palisse.

Je suis bien obligé d'y revenir à propos des virus. L'élément résistant contre le virus, c'est l'élément passif, ce n'est donc pas le virus atténué qu'il faut inoculer, mais bien l'élément passif correspondant afin de neutraliser dans l'organisme l'élément mâle virulent, et l'empêcher par là même d'agir.

La pratique devient dès lors la suivante : prendre une culture vivante, neutre par conséquent, dans laquelle le virus actif et son correspondant passif se contre-balancent, séparer la partie active qui est colloïdale,et qui ne traverse pas des filtres appropriés, et donner des inoculations, non pas avec cette partie colloïdale, mais bien avec la partie qui a traversé le filtre.

Je suis persuadé que l'action bienfaisante de certains virus atténués provient de l'élément passif, comme aussi l'action parfois nocive de certains autres, de la présence de l'élément actif.

La médecine procède donc encore en quelque sorte à tâtons, bien que l'on doive reconnaître que ces tâtonnements constituent déjà un pas considérable.

Maintenant, je dois clore cet aperçu trop rapide, mais dont on tirera peut-être quelque profit par cette observation que les anciens alchimistes dignes de ce nom prétendaient guérir, en détruisant le virus lui-même dans l'organisme par leur médecine.

Malheureusement, on les a taxés de marchands de panacée universelle ; et on a méprisé systématiquement tous leurs travaux, qui étaient pourtant tenus en haute estime par certains de nos prédécesseurs des siècles antérieurs, ainsi que le montrent les extraits suivants que j'ai tirés d'un vieux dictionnaire du XVIIIe siècle, mangé par les rats et qui m'est tombé par hasard sous la main, dans un grenier de campagne.

« Il y a une pharmacie galénique pratiquée par les « anciens et une pharmacie chymique qu'on appelle au- « trement hermétique ou art distillatoire, que Paracelse « a nommée spagyrique, qui enseigne à résoudre les « corps mixtes, à en connaître les parties, à en séparer les « mauvaises, à en assembler et exalter les bonnes.

Et à l'article Alchymie :

« On dit aussi Alquimie ou simplement Chimie. C'est « une science qui apprend a dissoudre tous les corps na- « turels et à les résoudre dans leurs principes. L'Alchimie « n'est décriée qu'à cause qu'il y a plusieurs ignorans, « charlatans et chercheurs de pierre philosophale qui se « vantent de savoir l'alchimie pour attraper des duppes « et des avares :

L'auteur du dictionnaire qui, si j'ai bonne mémoire

était l'abbé de Chalivey, écritaussi à l'article Pierre Philosophale !

« Pierre Philosophale... que personne n'entend, et « quand on veut bien mépriser un Chymiste on l'appelle « un souffleur, un chercheur de Pierre Philosophale. On « fait accroire que Raymond Lulle,Arnaud de Villeneuve, « Paracelse, le Trévisan, Nicolas Flamel, Sendivagius , « auteur du *Cosmopolite*,ont eu la Pierre Philosophale ».

Ailleurs :

« Alchymiste ou chymiste....... On a obligation aux « alchymistes de la découverte des plus beaux secrets de « la nature,de la fonte et de la préparation des métaux

Et enfin sous la ru brique *Sel.*

« *Sel.* — Terme de chimie, substance acide qui « entre en la composition de tous les corps et qui est un « de leurs principes physiques. Les chimistes ne connais- « sent que trois principes : le sel, le soufre et le mercure. « Il n'y a à proprement que deux sels en la nature, « l'acide et l'alkali dont tous les corps sublunaires sont « composés. Le sel des chymistes reste ordinairement « meslé parmi la terre après la distillation, et est de cou- « leur blanche et de consistance sèche et friable. »

CLAVENAD.

DEUXIÈME PARTIE

LETTRE DE CHINE

Les Siéfa

On sait bien que, dans toute l'Asie, et spécialement dans le Thibet et dans les Indes, il faut distinguer deux sortes de savants. Les uns sont nos maîtres véritables et les gardiens de la Vérité Ancienne. Ils possèdent certainement tous les pouvoirs, mais ils n'en manifestent aucun, et ne font usage que des pouvoirslqu'ils ont acquis sur eux-mêmes et su: leurs passions. Ils demeurent parmi les hommes, volontairement obscurs et éloignés des fonctions publiques, se refusant à l'éclatant enseignement par la parole. Lorsqu'on va les trouver, il est pourtant bien reconnu qu'ils répondent à toutes les questions qui leur sont posées avec la franchise et la simplicité du cœur, et qu'ils savent, aussi

bien et même mieux que personne, diriger les hommes en la présence des calamités qui sont prêtes à fondre sur eux. Mais on les reconnaît toujours, au milieu de la foule, à ces signes : qu'ils ne communiquent leur science qu'à ceux qui la leur demandent instamment et qui en sont dignes, et qu'ils ne font d'actions extraordinaires que lorsqu'elles sont commandées par l'intérêt général ou par le bien d'autrui.

C ux-là sont très peu nombreux, parce qu'il est très difficile de se savoir puissants et de ne pas vouloir montrer sa puissance, -et parce qu'il est plus difficile encore de renoncer à tirer des avantages de ses connaissances extraordinaires Ceux-là seuls cependant peuvent se dire à bon droit disciples des vieux maîtres, et possesseurs de la Vérité.

Le plus grand nombre de ceux qui étudient n'ont pas la patience d'atteindre le plus haut degré de la science ; ils s'arrêtent volontiers sur les échelons qui sont éclatants et avantageux ; ceux-là se répandent dans les villes et les campagnes, moins pour faire des adeptes que pour étonner le peuple ; et, avec ce qu'ils savent des lois naturelles, ils font des spectacles capables de charmer la multitude, et surtout de leur faire gagner leur existence, et de leur permettre de vivre en voyageant beaucoup et en n'étudiant rien. Ils prennent le nom désormais avili, de *taosse :* en réalité, ce sont les jongleurs dont j'ai déjà parlé, et contre lesquels il faut prévenir les esprits simples et la facile croyance de la foule.

Il faut savoir que jamais les Lamas jaunes, ou maîtres supérieurs, ne se permettraient de se donner ainsi en spectacle, fût-ce pour beaucoup d'argent, et que ce sont seulement les lamas médiocres ou indisciplinés qui se livrent à ce genre de représentations peu estimables. Evidemment, les sages n'empêchent pas ces spectacles ; car il ne faut jamais reprocher ni renier, en public, ses fils, même égarés et indi-

gnes. Mais il ne faut pas y attacher d'importance, ou surtout y voir une puissance au delà de la puissance humaine. Pour qui connaît la science des lamas, tout est aisé dans les choses de la nature ; mais il est bien plus difficile de forcer ses passions que d'expérimenter les lois exceptionnelles de la matière. Et les jongleurs qui, pour de l'argent, expérimentent plus fréquemment ces lois, ne le font que parce que précisément ils ont été incapables de se corriger eux-mêmes, et que leurs maîtres les ont reconnus impuissants devant leurs passions.

J'ai dit quelques-uns de leurs spectacles ; je dirai une autre fois les deux spectacles qu'ils font le plus volontiers, parce qu'ils leur rapportent beaucoup d'argent ; ces deux spectacles sont l'enterrement temporaire, et l'ouverture des entrailles sans souffrance.

Aujourd'hui, je veux simplement vous dire le texte exact de la formule qu'ils prononcent juste avant leur exhibition, et en tenant en main l'instrument Pur-bu contre les maléfices extérieurs (1) :

« Je te connais, tu me connais ; fais, mon ami aîné, ce « que je te demande (ici l'annonce du spectacle). Qu'est-« ce que cela pour ta grande puissance ? Je sais bien que ce « que je te demande coûte cher. Mais fais-le quand même ; « car tu seras payé de ta peine, et tu auras tout ce qui te « sera dû. »

Cette formule, qui est prononcée en thibétain sacré, et parfois écrite en sigillogrammes hiératiques, ne change jamais. Elle sera très facilement compréhensible, si l'on sait que le *vieux frère aîné* est l'agent psychique universel de force, que les possesseurs des lois entières de la matière déga-

---

(1) Cette formule, appliquée successivement aux effets que l'on veut produire, porte le nom de *Siéfa*.

gent de la nature, condensent en un lieu, et appliquent à une action; et si l'on sait que le *paiement de ce qui est dû* consiste dans la perte nerveuse de l'opérateur, perte qui va souvent à la prostration et à l'évanouissement, et par laquelle il restitue de lui-même, par choc en retour et inévitablement, la force errante empruntée au courant universel.

NGUYEN V. CANG.

BIBLIOGRAPHIE

Par vocation : vie et aventures d'un soldat de fortune (Calmann-Lévy, Paris, 1905).

Le lieutenant-colonel Péroz, dont je m'honore d'être l'ami, donne, sous ce titre, ses souvenirs de vingt-cinq années, « roman vécu à travers les dernières époques de cette fin de siècle ». Je ne suivrai pas l'auteur, dans cette revue de haute science, dans toutes ses aventures de guerre, mais j'en tirerai cet enseignement salutaire, à savoir que, mises au service d'une nature ardente et généreuse, la volonté et la logique savent tirer parti, en les tempérant, de toutes les exubérances. Péroz, qui eût, sous le premier empire, fait un très jeune général, et, au temps des grandes bandes, un soldat historique, s'est trouvé, par la compression du siècle où il vécut, contraint dans son originalité, et contraint souvent dans son individu. Mais la puissance de sa personnalité, en le poussant aux coins les plus reculés de notre méthodique univers, permit encore à ses qualités singulières de se développer, pour le plus grand bien de sa patrie, qui n'est plus à même, encerclée par les con-

ventions et les codes, d'utiliser comme il faut les enthousiasmes de ses enfants. Il y a là une étude de caractère et de tempérament que l'auteur n'a pas faite ,*ex-professo*, mais qui se dégage victorieusement d'une lecture toujours attachante.

Il nous sera permis de préférer, non pas le commencement de l'homme, mais le commencement de l'œuvre, alorsque, gamin de treize années, l'auteur court sous les balles et sous la neige de 1870, pour calmer les premières convulsions de son âme française. L'enfant, qui ne reculait pas devant les conséquences pénibles et même sanglantes de ses convictions, portaiten germe le futur collaborateur del' épopée soudanaise, et c'est un plaisir délicat que de poursuivre à travers les pages du livre, la floraison et l'épanouissement complet du caractère type annoncé par de si jeunes promesses.

Outre cela, ce qui, à la *Voie*, nous rapproche davantage do l'homme d'action que le livre met seul en scène,ce sont les idées générales très nobles qui mettent en mouvement cette âme de soldat.

L'auteur semble ne pas daigner s'y arrêter, ni en tirer la moindre philosophique quintessence ; mais elles éclatent quand même entre les lignes ; l'on sent comment il eut au cerveau mieux que de la discipline sans raisonnement, et comment il connut et pesa les responsabilités qui lui échurent ; et mieux que chez les froids tacticiens d'aujourd'hui,on connaît le cœur qui battait en lui, le même cœur qui battait sous la cuirasse des aventuriers du passé dont il se réclame, quand on lit la phrase qui ferme l'histoire de sa vie : « Du tourbillon mugissant des vents emportant au lointain de l'Océan les sonorités saintes de l'église de l'île du Diable,se détache une voix d'argent qui jette au ciel — car les hommes ne l'entendent pas, — la supplication ardente : *Parce Domine !*

M. G.

AVIS DIVERS

Le *Voile d'Isis* vient de réapparaître dans son ancien format. Regrettons que sa publication ne soit que mensuelle. Le prix d'abonnement est de 3 fr.

Le truc du Spirite

Berlin. — Le docteur Epstein, spirite américain, qui donne actuellement des séances d'évocation d'esprits dans un grand hôtel de Berlin, a été victime d'une cruelle mésaventure.

L'assistance attendait, plongée dans d'épaisses ténèbres, quand, tout d'un coup, la lumière électrique se ralluma, et apprit alors aux spectateurs ce qui devait servir à représenter l'esprit : c'était un mannequin de carton badigeonné de peinture lumineuse.

Dans son indignation, l'assistance réclama le remboursement du prix des places et le pauvre spirite dut s'exécuter.

N° 22 FÉVRIER 1906

LA VOIE

REVUE MENSUELLE

De Haute Science

SOMMAIRE

PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

PRIX DU NUMÉRO........ **Un franc**

Abonnements:

France.	UN AN......	12 Fr.	Union postale.	UN AN...	15 Fr.
—	SIX MOIS....	7 Fr.	—	SIX MOIS.	8 Fr.

RÉDACTION - ADMINISTRATION
5, rue du Pont-de-Lodi
PARIS

VENTE ET DÉPOT
Lucien BODIN
Libraire Éditeur
5, rue Christine — PARIS

PREMIÈRE PARTIE

LE TE DE LAOTSEU

II

XI. — *Qui étudie un jour augmente ; qui suit la Voie un jour progresse. Il progresse et progresse encore, et ainsi jusqu'à ce qu'il n'agisse plus. Mais, alors même qu'il n'agit plus, il n'est pas sans agir. Et alors il soigne les hommes et les préserve des calamités ; car parfois les calamités sont proches, et les hommes ne sont guère capables de s'en préserver.*

Cette page, sous cette allure naïve, cache la promesse de la personnalité immortelle, basée sur la vérité métaphysique de la Voie universelle et de la volonté du Ciel. Etudier mène à la Voie ; suivre la Voie mène au progrès, puisque la Voie est une hélice ascendante ; et ce progrès est indéfini et dure indéfiniment, comme dure la progression de l'hélice elle-même.

Au point de vue général,cette vérité se dit : le Sage qui suit la Voie arrive à ne plus agir ; mais ne plus agir n'est pas être sans agir ; car la non-action volontaire est une action; seulement c'est une action concentrée, résorbée, et puissante de toutes les forces qu'elle n'a point projetées hors de la personnalité, et usées dans la manifestation.

Au point de vue de la personnalité, tant surhumaine qu'humaine, cette vérité se dit : le Sage qui suit la Voie et que la Voie anime progresse jusqu'à sa mort ; mais pour celui-là, la mort n'est pas une cessation d'agir ; après la mort la personnalité continue à agir suivant la Voie, au-dessus du plan circulaire humain et parallèlement. Et même les actes de cette personnalité surhumaine ne sont pas indifférents ou inutiles à l'humanité, que jadis cette personnalité traversa; les volontés d'agir ou de non-agir qui animent la personnalité surhumaine ont un effet réflexe sur les hommes, qu'elles préservent bénéfiquement, de tels ennuis ou de telles traverses,dont la vertu de la personnalité seulement humaine ne saurait les préserver. Ainsi tous les efforts sont bons pour tous ; et nous trouvons ici la doctrine alexandrine et gnostique de l'ascèse des sous-multiples par les volontés, les travaux et même les souffrances des êtres qui leur sont supérieurs. Nous pouvons appliquer ce texte à l'état humain, dans lequel nos volontés et nos actes peuvent être bénéfiques pour les êtres qui sont nos sous-multiples personnels.. C'est là le lien entre la vie et la mort, et par dessus la vie et la mort, que signalent excellemment les doctrines théosophiques.

XII. — *Le Sage n'a pas d'affections particulières ; les cent familles sont ses affections. Qui est bon. dit-il, je suis bon avec lui ; qui n'est pas bon, je suis bon quand même. Voilà la vraie bonté. Qui est sincère, je suis sincère avec lui ; qui n'est pas sincère, je suis sincère quand même. Voilà la vraie sincérité. Le Sage vit parmi les hommes et pèse les générations dans la balance de son cœur. Les cent familles l'ont dans les yeux et les oreilles ; il est le père et le modèle universels.*

Ici est là règle de l'altruisme général : le Sage ne connaît ni l'amour ni la haine, qui sont des sentiments spéciaux pour tels ou tels individus ; mais il connaît l'affection désintéressée et générale pour toute l'espèce humaine. Cette affection est une volonté raisonnée, et n'est pas un sentiment passionnel. Aussi le Sage se conduit de la même façon avec tous les hommes, quels qu'ils soient ; il est bon et honnête envers tous les hommes, mauvais même et malhonnêtes ; car il est ainsi parce que la Voie lui commande d'être ainsi, pour lui-même et indépendamment des autres ; il doit donc aimer, secourir et édifier tous les autres, indépendamment de la vertu ou des vices des autres : c'est en cela que l'altruisme du Sage se distingue de la charité de l'ignorant, ou de la mutualité de l'égoïste. Ainsi, tous les hommes se tournent vers lui, et le regardent et l'écoutent comme s'il était leur père.

XIII. — *Pour un enfant qui naît, huit morts. On pronostique dix naissances, il n'y en a que trois ; les hommes donnent naissance à des enfants ; au moindre contact, les voici morts. Ainsi il naît dix, il reste trois. Pourquoi ce mal ? Parce qu'aujourd'hui les hommes veulent trop*

posséder, et vivre, et produire. Qui écoute assidûment la Voie peut créer et vivre ; en marchant sur sa route, il n'a pas besoin de se détourner du tigre. . Qui va en guerre et n'a pas assez de défenses, en un clin d'œil ne sait où se cacher, meurt et ne peut être sauvé. Contre le Sage, le tigre ne peut user ses ongles, le soldat ne peut briser la pointe de son épée. Pourquoi ? En suivant la Voie, le Sage qui est sur la terre ne peut pas mourir.

Bien entendu, il ne s'agit ici ni de la vie ni de la mort humaines, matérielles et animales ; il s'agit de l'homme qui suit la Voie et qui vit utilement, et de l'homme qui ne suit pas la Voie et qui n'a pas plus de mouvement qu'un cadavre, ou dont les mouvements sont inutiles (c'est à dire qui ne profite pas, par absence de rectitude, des avantages de la stase humaine). Pour faire sentir combien peu s'intéressent au but final, le Maître dit que, sur dix qui sont prêts à vivre, trois seulement vivent par et avec la Voie.

Pourquoi ? Parce que, en recevant la vie pour suivre la Voie, ils se sont trompés; ils ont oublié le but pour lequel ils avaient eu la vie, et s'attachent à la vie seule, avec les avantages (possession, production, mouvement) relatifs inhérents à ce don de la vie. Or ils perdent ces avantages en même temps que la vie, et ils ont donc vécu sans bénéfice. Ils arrivent ainsi au moment du passage à une autre modification, à la mort, sans être suffisamment armés contre elle ; ils la craignent, cherchent à la fuir, n'y réussissent pas, et la subissent sans profit. Le Sage, au contraire, qui ne tient pas à la vie, parce qu'il n'est attaché qu'aux avantages qui sont au-dessus de la vie, ne craint pas la mort. (Ici viennent les comparaisons des ongles du tigre et de l'épée du soldat.) La mort

ne peut rien contre lui, car il continue à vivre réellement, après la mort humaine, avec les objets de ses désirs. C'est pourquoi le Sage se modifie, mais ne peut pas mourir.

On verra, à la fin du traité, un chapitre consacré au peuple, où il est dit, au contraire, qu'il faut lui faire aimer la vie; c'est là un moyen de direction politique du peuple entre les mains des Sages, qui, par leur détachement de la vie, se sont mis au-dessus de la vie.

XIV. — Ici la Voie produit ; la Vertu unit ; les êtres se forment ; ils deviennent des modes. *Aussi, les dix mille êtres vénèrent la Voie et respectent la Vertu, car la Voie est vénérable, et la Vertu respectable.Personne ne les fit ; elles existent par elles. La Voie produit, unit, accroît, accorde, forme, normalise, nourrit, protège. Elle produit les êtres et ne se les approprie pas ; elle agit et ne s'intéresse pas ; elle est grande et ne gagne rien de neuf. Telle est sa profonde Rectitude.*

C'est ici la grande formule du Taoïsme.Elle est directement l'explication du tétragramme de Wenwang : *uyan* , *heng* , *li* , *tsheng*, que nous avons commenté dans la *Voie Métaphysique*, et qui est la clef qui ouvre tout le Yiking. Une fois de plus, on voit par là comment le taoïsme est directement issu de la tradition primordiale, pure de tout mélange et de toute addition. La Voie produit : c'est le principe d'activité posé ; c'est le Non-Etre se voulant l'Etre ; c'est le Un, détermination positive du zéro. La vertu unit : c'est le principe de passivité, perfection égale et de détermination contraire à la perfection active ; c'est l'Etre se faisant créateur ; c'est le Deux, action féminine de l'Unité. — Les êtres se

forment : c'est l'origine du courant des formes ; c'est le créateur agissant sa première volonté ; c'est le Trois, union de l'Un et du Deux. — Ils deviennent des modes : c'est l'être devenant les êtres dans le courant des formes, et y recevant des limites ; c'est la première manifestation de la volonté créatrice ; c'est le Quatre, produit de l'union que représente le Trois.

Or le Un, qui est le principe actif masculin, est issu de la Voie. Le Deux, qui est le principe passif féminin, est issu de la Rectitude ; le Trois et le Quatre représentent les résultats humains de l'union de la Voie et de la Rectitude sur le plan humain. C'est l'homme issu de l'union du Ciel et de la Terre, que proclame le Yi-King, et que proclame avec lui, par son titre, à l'heure actuelle encore, la plus ancienne et la plus puissante ds sociétés secrètes de l'univers. Il faut, sans penser pouvoir jamais écrire tout ce qui peut être dit là-dessus, méditer profondément la Grande Formule. Elle éclaire tout le Taoïsme métaphysique et toute la philosophie jaune à tous les âges.

On peut remarquer la différence qu'il convient de garder dans les sentiments envers la Voie et la Vertu: on vénère l'une, qui est divine ;on respecte l'autre, qui est l'application — et comme la traduction — humaine de la première. Seules ces deux choses sont nées d'elles-mêmes, et non pas d'une union; mais, comme tout est issu de la Voie, il faut tout rapporter à la Voie. Ainsi, la Voie produit (le principe), unit (la Rectitude), accroît (l'origine), accorde (le courant des formes), forme (les dix mille êtres), normalise (les modifications), nourrit et protège (les passages modificateurs).

La Voie produit, mais hors cette production, les êtres

sont indépendants. La Voie agit, mais, hors cet acte, les actifs sont responsables. La Voie est grande, mais, hors cette grandeur, les hommes sont libres. Et c'est ainsi que se manifeste la propre vertu de la Voie. Car, du moment qu'elle s'applique à l'homme, la Voie, elle aussi, a sa Rectitude, et, en vertu de son originelle perfection, s'y conforme.

XV. — *Le principe initial des hommes, voilà le modèle de tous les hommes. Qui connaît le principe veut aussi connaître les conséquences : qui connaît les enfants est respectueux de la mère. Ainsi, les générations ne cessent point. Fermer sa porte, c'est être stable jusqu'à la mort ; ouvrir à l'assiduité, s'égaler aux circonstances, c'est n'avoir pas besoin d'aide pour la mort. Qui comprend le plus subtil est clair. Qui observe la bonté est le plus fort. Qui aspire à l'éclatante Voie se tourne à sa clarté. Ne jamais quitter cette clarté, c'est la recherche continuelle de la Voie.*

Le principe initial, c'est la Voie ; mais le principe initial humain est la Rectitude ; celle-là est le modèle auquel tous les hommes doivent se conformer. Celui qui connaît ce principe veut connaître ses conséquences ; et il s'attache à ce qu'elles soient convenables et méritoires, c'est-à-dire normales ; celui qui connaît de telles conséquences est respectueux du principe qui les a engendrées. (Ici, les enfants sont les conséquences, et la mère est le principe.) Telle est la condition de l'immortalité pour les hommes.

Pour un homme en particulier, fermer sa porte, c'est prolonger sa vie , et au contraire l'ouvrir, c'est se pousser soi-même à la mort : c'est un symbole par quoi il

faut entendre que la volonté de la non-action (et l'isolement parmi les multitudes) est la condition de l'immortalité ; tandis que la dispersion dans les sentiments de la foule, symbolisée par la porte ouverte, dissémine les forces de la vie et conduit à la mort inutile. Or, celui qui vit obscur et réfléchi, derrière sa porte fermée, connaît le plus subtil, et pourtant sa conduite est claire et simple; il observe la bonté, et pourtant, c'est le plus fort des hommes. Il doit cela à la Voie, vers qui il se tourne sans cesse ; il se revêt de l'éclat de la Voie, et, ne quittant jamais des yeux cette clarté, il la suit et la recherche continuellement, et communie un jour à sa qualité universelle.

XVI. — *Former un homme qui sait la Voie, c'est suivre la Voie, et la Voie le chérit comme un fils ; le peuple le vénère et l'écoute. Mais vouloir acquérir sans travail, laisser la terre inculte et le corps passionné, ignorer les caractères, rechercher de continuels avantages, boire, manger, chanter, désirer l'augmentation de ses biens, accomplir le mal et le vol , ce n'est pas là la Voie.*

C'est suivre la Voie que considérer le courant des formes dans la stase humaine. Le composé qui forme l'humanité est soumis à la Voie comme tous les autres qui sont venus avant, ou qui viendront après. Ainsi la volonté du Ciel est d'abord satisfaite, parce que la forme humaine se manifeste dans le courant d'après la Voie ; elle est satisfaite en second lieu si les êtres limités par cette forme obéissent à la Rectitude, qui est leur Voie temporaire dans l'intérieur de cette forme, et à ce moment du courant où ils se meuvent.

Le Maître ne dit pas ici ce qu'est cette Rectitude;

mais il indique assez clairement ce qui est le contraire de cette Rectitude, parce que l'on retrouve ici à la fois la doctrine métaphysique du non-agir et la doctrine sociale du non-régir.

XVII. — *Qui sait agir fortement n'a pas besoin de secours ; qui sait conserver ne peut perdre ; ses enfants et les enfants de sa race ne finiront jamais. De qui dirige bien son esprit, la vertu est droiture ; de qui dirige bien sa famille, la vertu est abondance ; de qui dirige bien son village, la vertu est durée ; de qui dirige bien sa province, la vertu est éclat ; de qui dirige bien tous les hommes, la vertu est universelle Ainsi, me considérant, je connais autrui ; considérant ma famille, je connais les familles ; considérant mon village, je connais les villages ; considérant ma province, le connais les provinces ; considérant les hommes de ma race, je connais tous les hommes Comment connaissons-nous cela ? Par l'expérience même.*

Cette page est la première qui donne ouvertement des conseils sociaux, sous une forme abstraite et philosophique : nous en trouverons ainsi plusieurs éparses dans le traité, et rédigées avec moins de retenue. Car Laotseu ne fut jamais un maître craintif, et il va toujours jusqu'au bout de ses pensées.

Ici, il déclare que l'observance continuelle de la Rectitude donne l'immortalité. Mais cette rectitude humaine n'est pas d'un unique aspect comme la Voie céleste : suivant celui à qui elle s'applique, et suivant ses fonctions ou son statut social, elle change de qualité, tout en demeurant la Rectitude, c'est-à-dire la voie particulière que chaque humain doit suivre. C'est ainsi que la rectitude individuelle est et amène la droiture ; que

la rectitude familiale est et amène la prospérité ; que la rectitude du groupement ou communiste est et amène la stabilité ; que la rectitude de la race est et amène la splendeur ; que la rectitude sociale est et amène l'unité harmonieuse et universelle. — Quelle est la méthode de cette généralisation ? C'est de conclure du particulier — non pas au général — mais à tous les autres particuliers, et d'un collectif à tous les autres collectifs. Cette méthode, qui a pour elle l'expérience, n'est vraie que si les individus et les collectivités ont des marches parallèles et des mobiles analogues, c'est-à-dire s'ils se conforment chacun à la Rectitude qui leur est propre.

XVIII. — *Quand on conserve la vertu comme les enfants qui viennent de naître, les bêtes venimeuses ne peuvent piquer, les quadrupèdes féroces attaquer : on n'hérite pas de mauvaises choses. Les os sont grêles, les nerfs sont mous ; mais on a l'harmonieuse beauté. Ainsi on est à la fois puissant et bon ; l'intelligence est agile ; par la suite, on est parfait,sans crainte, et pacifique. Connaître la paix, c'est la constance ; connaître la constance, c'est la clarté. Quand l'esprit commande à l'âme, voilà la force. Mais les choses fortes peuvent mourir. Ainsi cela n'est pas le Tao ; aujourd'hui cela est hors du Tao.*

Cette page précise les avantages humains que confère une normale Rectitude. Lorsque le Sage a la rectitude comme l'aurait l'enfant qui vient de naître, c'est-à-dire simplement, naturellement et sans efforts, il est au-dessus de tous les dangers et de toutes les douleurs ; c'est-à-dire qu'il peut en être atteint matériellement, mais n'en est plus affecté intellectuellement. Ainsi, la

douceur et la faiblesse donnent des os grêles et des nerfs mous, ce qui, dans la lutte, ne vaut pas la charpente massive et les muscles puissants. Mais à qui ne veut pas agir, la force est inutile, et, tandis que les os forts et les gros muscles sont laids, celui qui ne lutte pas possède l'harmonieuse beauté.

Dans cette harmonieuse beauté, l'intelligence est agile ; mais, puisqu'il a renoncé volontairement aux moyens physiques de la lutte, le Sage est pacifique ; la paix lui apporte la constance, et la constance lui apporte la clarté. Ainsi, partout et toujours son esprit commande à son âme, et sa logique à sa sensibilité. Par là il devient immortel, puisqu'il n'est attaché à rien de périssable. Au contraire, les choses dont on peut dire qu'elles sont fortes, peuvent diminuer de force, s'affaiblir, disparaître. Et ceux qui, par quelqu'une de leurs affections, disparaissent, n'appartiennent pas encore à la Voie.

XIX. — *Qui sait ne parle pas. Qui parle ne sait pas. Le Sage clôt sa bouche ; il ferme ses yeux ; il se couche pour penser activement ; il ouvre son cœur ; il assemble ses lumières intérieures, tout en se mêlant au vulgaire extérieur. Le voilà donc bien profond. Il ne se soucie ni d'amis ni d'ennemis ; il dédaigne à la fois les avantages et les pertes, les honneurs et les disgrâces. Son exemple fait du bien à tous les hommes.*

Ceci est la loi de l'isolement intellectuel (1). Le Sage doit se taire. Le Sage clôt sa bouche, non seulement pour

(1) Cf. Les Mystères de la Solitude (Stan de Guaita).

préserver sa science du contact salissant de l'ignorance, mais pour ne pas perdre son propre souffle et sa force vitale. Le Sage clôt ses yeux, non seulement pour ne pas disperser inconsidérément ses lumières, mais pour ne pas perdre sa puissance nerveuse et volontaire en l'accrochant aux objets de sa vision. Il se couche, non pas seulement pour éviter les distractions de la foule extérieure, mais pour ne pas perdre, en d'inutiles mouvements, les forces naturelles que sa science a concentrées en lui-même. Souffle, puissance personnelle, forces extérieures, il applique tout à l'activité de sa pensée. Ainsi, il réunit en un faisceau, dont l'éclat est tourné en dedans, toutes ses lumières intérieures; de la sorte, illuminé au dedans, obscur au dehors, il se mêle à tout le vulgaire extérieur, et s'y confond sans étonner et sans choquer quiconque. Là est la condition de sa sécurité individuelle. Dans ces conditions, il passe, sans amis et sans ennemis, également diversifiants, parmi la foule indifférente; il n'a cure des honneurs et de la gloire; il est au-dessus des disgrâces, et de l'obscurité, et du mépris. Rien ne le flatte; rien ne l'atteint. Voilà le vrai modèle de la Rectitude sociale.

XX. — *La loyauté gouverne l'empire ; l'artifice commande aux armées. L'absence du mal est propice à tous les hommes. Comment savons-nous qu'il en est ainsi ? Par ceci : les hommes défendent-ils le mal ? les villages sont appauvris et prennent les armes. L'empire est-il troublé par les chefs ? les gens se révoltent et toutes choses dépérissent. Un chef intelligent réunit-il les hommes ? il y a beaucoup de voleurs. Les hommes font-ils des lois ? Il y a beaucoup de crimes. C'est pourquoi le Sage dit :*

je n'agis pas, et ainsi les gens des villages s'amendent. Je veux le repos, et les gens des villages se rectifient. Je ne fais pas de violences, et les gens des villages s'enrichissent. Je n'ai pas d'ambition, et les gens des villages se simplifient.

Le chapitre XX du second volume est à la Rectitude comme le chapitre II du premier volume est à la Voie. C'est le dogme des relativités se créant l'une l'autre et n'ayant point d'existence essentielle, que Laotseu fait passer du plan métaphysique au plan social. Mais ce qui est système généralisateur dans le premier — car la négation de la relativité est une ascèse évidente dans le monde métaphysique — tend à devenir système nihiliste dans le second, où les relativités semblent seules revêtues d'une réalité objective. C'est pourquoi le Maître a enveloppé sa pensée de « ténèbres extérieures », assez faciles d'ailleurs à dissiper.

La loyauté (droiture, simplicité) gouverne l'empire, c'est-à-dire maintient la paix ; l'artifice (mensonge, violence) commande aux armées, c'est-à-dire pousse à la guerre et au désordre. C'est là un apophtegme dont l'humanité tout entière est convaincue, encore que ceux qui la dirigent n'y conforment pas toujours leur conduite et leurs aspirations. Mais de quoi est faite la loyauté ? et de quoi l'artifice ? de quoi est faite la simplicité ? de quoi la complication? Les enseignements oraux du Taoïsme permettent de déclarer que, ici,le maître entend par simplicité la loi naturelle, et, par complication, les lois qui ne sont pas naturelles. Et c'est de cette lumière toute crue, et sans la moindre atténuation, qu'il veut éclairer les phrases qui suivent : beaucoup de défenses amènent beaucoup de misères, c'est-à-dire lorsque des

prohibitions humaines viennent aggraver les prohibitions de la loi naturelle, il n'y a plus de prospérité possible. Beaucoup de chefs amènent beaucoup de troubles c'est-à-dire : lorsque des maîtres s'imposent par la force et aggravent de leur autorité les prescriptions de la loi naturelle, il n'y a plus d'ordre possible. Lorsque les hommes intelligents se réunissent, il y a des voleurs, c'est-à-dire : lorsque l'habileté des hommes se substitue à la simplicité de la loi naturelle, il n'y a plus rien de possible, sinon le régime de la fourberie. Lorsque les hommes font des lois, il y a beaucoup de crimes ; c'est-à-dire : lorsque les lois conventionnelles créent, hors de la nature, le bien et le mal, civique ou social, il n'y a plus rien de possible, que le crime et la transgression perpétuelle. C'est ici la pure doctrine libertaire, telle que la tradition gnostique jadis la conserva, telle que Rousseau la rêva, telle que Proudhon la réintégra. Elle est d'une logique indiscutable ; et si on s'y oppose, en Occident, avec une violence si passionnée, ce n'est pas tant à cause des principes qu'elle professe, qu'à cause des conséquences que certains prétendent en extraire.

Cette discussion est certainement hors et, sans doute, au-dessous de nos préoccupations, ici même. Mais remarquons que cet exposé éclatant et dirimant est suivi de l'exprès conseil donné au Sage, par lequel il est dit quel usage il faut faire de la doctrine. — Le Sage n'agit pas, et ainsi les hommes, tout entiers à la seule action de la Rectitude, s'amendent. Le Sage se repose sans commander, et ainsi les hommes se contrôlent eux-mêmes, et se rectifient par la voie naturelle. Le Sage ne commet aucune violence, et ainsi les hommes s'enrichissent et s'améliorent. Le Sage n'a pas d'ambitions,

et ne légifère pas : ainsi les hommes, délivrés de toutes entraves et difficultés, se simplifient, font des actions rares, simples, toujours les mêmes, et conformes à leur intérêt et à leur conscience naturelle (car ce n'est que par les lois conventionnelles et sans généralité que l'intérêt peut devenir ou paraître contraire à la conscience de la Rectitude).

XXI. — *Si le Sage enseigne avec circonspection, les gens du peuple deviennent sincères ; si le Sage enseigne avec clairvoyance, les gens du peuple se découvrent. Le bien subsiste,le bien accompli en appelle un autre : la mémoire en demeure jusqu'au bout. Ce qui n'est pas droit est trompeur. Les hommes droits qui viennent à la Voie sont enseignés ; ceux qui savent profiter sont doux ; ceux qui s'éloignent s'égarent longtemps. Ainsi l'homme parfait peut enseigner de suite, mais n'enseigne que vers le soir ; il enseigne perpétuellement, et non pas dans un temps déterminé ; il est droit, et ne veut pas redresser. Il est éclatant, et ne veut pas éblouir.*

Cette page,étant une de celles qui subirent des interpolations nombreuses, est sujette, en Chine même, à des interprétations diverses. Comme elle ne renferme d'ailleurs aucun précepte de dogme concernant soit la Voie, soit la Rectitude, nous obéirons à notre réserve habituelle en nous abstenant de tout commentaire.

XXII. — *Le gouvernement des hommes, l'action du Ciel ne sont pas semblables à la tranquillité de la tombe. Et pourtant, quelle tranquillité ! Aussi, dès longtemps, les hommes la vénèrent. Vénérer longtemps, c'est accumuler la vertu ; accumuler la vertu, c'est s'accorder en*

paix. S'accorder en paix, c'est reculer les limites; reculer les limites, c'est le moyen de gouverner. Quand l'empire est aimé comme une mère, il dure et s'étend. Car ce sont là des raisons profondes et de beaux titres ; c'est ainsi vivre longtemps et observer constamment le Tao.

Le gouvernement des hommes doit prendre pour modèle l'action du Ciel: l'action du Ciel, qui est la tranquillité par excellence, n'est en rien la tranquillité de la tombe : la tombe est l'inertie matérielle de la chose morte ; le Ciel est l'inaction volontaire de l'Etre ; Laotseu saisit toute occasion pour différencier la non-action de l'inertie, et la tranquillité de l'immobilité. Le gouvernement idéal des hommes serait donc la tranquillité, mais la tranquillité attentive; et, de même que l'action du Ciel est intérieure et invisible, l'action du souverain doit être l'inertie à l'extérieur (l'impossibilité de dépasser les frontières) et l'action à l'intérieur (le souci du bonheur du peuple, et de la solidarité entre tous les hommes). C'est pour cet acquiescement à la Rectitude et pour cette ressemblance avec la Voie que les hommes vénèrent le Souverain. C'est vraiment là le moyen de gouverner, et il n'y en a point d'autres. Pour s'identifier à la Voie, l'empire s'identifie à l'immensité et à la durée même de la Voie

Au point de vue individuel, et en dehors du plan social, accumuler la Vertu, c'est s'accorder; s'accorder, c'est se ressembler, s'identifier. Les individus qui s'identifient reculent les limites de l'individualité, et commencent ainsi leur évolution .

XXIII. — *Gouverner un grand empire ressemble à la cuisson comme d'un petit poisson. Le souverain doit se*

servir du Tao pour guider tous les hommes. Il y a beaucoup de mauvais et peu de bons : n'est-il pas vrai qu'il y a beaucoup de mauvais et peu de bons ? Les mauvais n'aiment pas les autres hommes : n'est-ce aussi pas vrai, cela? Partout les hommes ne s'aiment pas entre eux : les mauvais n'aiment pas les bons ; mais le Ciel les réconcilie et les pacifie dans la vertu.

Toute cette page est d'un singulier symbolisme. — Le poisson doit être cuit à petit feu, de même que l'empire doit être gouverné avec prudence ; le poisson est imperceptible et immobile au milieu de l'eau qui bout et qui le projette à droite et à gauche; de même, le souverain est seul au milieu d'un peuple immense, dont les mouvements l'affectent et dont l'opinion l'influence. D'ailleurs, est-il meilleur de cuire le poisson dans une eau brusquement bouillante, ou peu à peu dans une eau tiède ? Vaut-il mieux gouverner l'empire avec les forts et les audacieux, ou avec les doux et les faibles ? l'eau froide et l'eau bouillante s'excluent ; et de même les forts dédaignent les faibles, et les mauvais haïssent les bons. Cela est un fait certain que les hommes ne s'aiment pas entre eux : les doux n'aiment pas les forts, qu'ils appellent violents et mauvais ; les forts n'aiment pas les doux, qu'ils appellent inertes et faibles. Et cependant, ils ne s'appellent bons, mauvais, faibles et violents que parce qu'ils sont des hommes ; en réalité, ils ne sont rien de tout cela. C'est pourquoi lorsque le Ciel les réunit, au moyen de cette vertu (qui est la Voie) et qui leur fait perdre leur caractère humain, ils se pacifient et se réconcilient.

XXIV. *Un grand pays est comme l'eau profonde ; il sympathise avec tous les hommes. Voilà que cette habitude donne la paix, la prospérité, la force ; la paix amène la douceur. C'est pourquoi un grand pays est doux avec les petits pays, il garde leur sûreté ; les petits pays sont respectueux des grands pays, ils lui gardent leur fidélité ; c'est pourquoi les petits s'attachent au grand, le grand retient les petits. Un grand pays réunit beaucoup d'hommes ; un petit pays en réunit à peine huit. Les deux ont le moyen de faire ce qu'ils veulent. Ainsi la grandeur s'identifie à la douceur.*

L'eau profonde entoure la terre, se glisse dans les moindres interstices, et la féconde et l'embellit ; ainsi un grand pays doit entourer les hommes de sa sympathie bienfaisante. Les hommes reçoivent de lui la paix; de la paix, la prospérité; de la prospérité, la force. Mais, quoique forts, cette méthode indique qu'on n'utilise pas la force ; et ainsi ce genre de force amène la douceur. Ainsi se traduit, en langage social, ce dogme métaphysique que le principe actif cause nécessairement la présence du principe passif, et que, mis en présence l'un de l'autre, ils s'unissent. Conformément à cette union, le grand pays s'unit aux petits pays en assurant leur sécurité, et les petits pays s'unissent au grand en l'assurant de leur fidélité. La protection du fort et la fidélité du faible sont d'égale vertu, et s'équilibrent. Il y a un avantage réciproque ; tous deux sont heureux, car tous deux font précisément ce qu'ils peuvent, et ce qui correspond à leur nombre (1). Ils sont donc chacun dans

(1) Le petit pays a le moins d'hommes possible ; il n'en a que huit : huit est le chiffre des trigrammes primitifs ; il n'y a jamais

leur Rectitude, et cette Rectitude se manifeste précisément par la douceur, qui est une sorte de non-agir social.

XXV. — *La Voie est la condition de tous les hommes : par elle on aime les bons, on se gare des méchants. Les bonnes paroles et la douceur peuvent attirer les hommes. Quant aux méchants, dont il y a parfois, on a établi pour eux un Roi et trois ministres. Unis ensemble, ils vont plus vite et fort que quatre chevaux attelés ; mais ils ne peuvent pas, comme celui qui est tranquille, monter à la Voie. Dès longtemps, le Sage vénérait la Voie ; il la trouvait sans la chercher, et par elle guérissait les malheureux. Ainsi, tous les hommes alors aimaient la Voie.*

Pour les hommes bons, la Voie, qui est la condition de tous, suffit par sa douceur.Pour les méchants,qui n'obéissent qu'à la force, il a fallu établir un roi et trois ministres (quaternaire positif des relativités créées). Mais,si unis, si forts, si parfaits qu'ils soient, ces quatre agents de la puissance ne peuvent faire ce que fait la Voie, seul agent de douceur. Le Sage, qui connaissait la Voie, et qui la trouvait sans la chercher, ramenait autrefois les méchants à la Voie par la Voie. Et ainsi tous les hommes aimaient la seule Voie. Mais cela n'est plus possible depuis qu'il y a « un Roi et trois ministres ». C'est dire que les institutions sociales, même quand leur autorité ne s'exerce que dans le sens de la Recti-

---

pu y avoir moins de huit caractères de transcriptions graphiques. Huit est donc le symbole du minimum numéral.

tude, sont exclusives de la véritable Voie, et que la Voie ne réapparaît universelle à l'homme qu'après la disparition des institutions sociales et des gouvernements.

MATGIOI.

ANALYSE SOMMAIRE DE L'HOMME

Pour tenter une analyse de l'homme, si sommaire soit-elle, il convient de bien fixer la position de ce qu'il nous semble être (un corps fait des matériaux solides, liquides, gazeux, avec des organes et des membres) par rapport à toutes les expériences que la conscience humaine tout entière peut faire, en particulier vis-à-vis d'une intelligence critique et raisonnable.

Le matérialisme élémentaire, en assimilant l'homme à son corps et la pensée à une sécrétion du cerveau, commit une erreur des plus funestes, qui réduisait toutes les expériences de l'homme aux expériences les plus obscures sous leur apparente clarté : je veux parler des expériences des sens (des faits et des analogies scientifiques). La Raison, fondement de toutes les recherches, se trouvait ravalée au niveau des sensations. On ne saurait trop insister sur cette pensée que les faits les mieux connus de la science ne sont que des rapports simples et vrais établis entre des agrégats obscurs :

une pomme tombe vers la terre, simple constatation exacte liant deux formidables inconnus, la pomme et la terre ; le fait énoncé ne fait que reculer une douloureuse échéance : l'au-delà fait d'ignorance et d'obscurités de toute recherche objective.

Raison et sensation, mémoire et matière, esprit et corps, objectivité et subjectivité, sont des façons de constater la dualité où nous nous embarrassons sans pouvoir marcher droit avec l'appui d'une conclusion définitive qui semble devoir nous échapper.

Cependant, la conclusion peut être donnée de différentes manières ; le mental entraîné peut assez facilement rester positif et cependant affirmer que les sensations, les pensées et les iutuitions, ne sont que des modifications de conscience (donnée *a priori* comme base de toute activité).

Si, par le microscope et le télescope, l'homme pose l'insuffisance du monde sensible, n'affirme-t-il pas l'irréalité de celui-ci en même temps que la Réalité se trouve reportée dans la pensée de l'homme, qui seule lui indique une pareille insuffisance et une telle irréalité. Nous ramenons ainsi ces deux termes, conscience et matière, au premier d'entre eux, en même temps que les dualités signalées jusqu'ici se fondent dans cet élément unique : la conscience.

Cependant, une question très importante se pose : comment, d'une manière précise, peut-on dénombrer les chaînons qui permettent de relier la matière à la conscience ; mieux encore, par quelles suites d'explications l'idée de la matière se fond-elle dans la conscience de l'homme, dont elle n'est qu'une modification reconnue ?

En offrant une courte réponse, nous aurons quand même l'avantage, sur notre route, de résoudre plusieurs grands problèmes dont les solutions sont autant de pierres fixées à la base d'un édifice immense où l'on s'entend aux premiers étages — mais où l'on ne se comprend plus guère en montant — dans les nuages ou dans le ciel.

Dans un article paru l'année dernière, je montrais que le matérialisme est une doctrine irréfléchie, qui repose tout entière sur la réalité de la « matière », alors qu'il est impossible de définir celle-ci autrement que comme modification de conscience.

Aux preuves rapides, et je crois absolument décisives que j'avançais, on pourrait en ajouter d'autres : en lisant le livre de M. Bergson « Matière et Mémoire », j'ai trouvé une critique qui, pour être moins simple et plus subtile, n'en paraît pas moins convaincante à un intellectuel. J'en ferai le résumé, non sans rappeler tout ce que l'on peut trouver d'idées philosophiques à base scientifique dans ce livre, qui nous servira ici de point d'appui.

En remontant de la matière vers la conscience, nous devrons successivement placer vis-à-vis de celle-ci le corps, les perceptions, les mouvements de l'action, la mémoire, les sentiments de Liberté et de Fatalité...; éléments de l'action, éléments du désir, éléments intellectuels, ou âme encore, nous devrons pouvoir passer des uns aux autres à moins de nous échouer dans une philosophie incomplète et dénuée de force ; nous pourrions facilement nier que la matière soit donnée en soi : notre philosophie s'arrêterait à une négation sans satisfaire l'esprit dans ses besoins de continuité qu'il pose partout

dans la Science aussi bien que dans la spéculation. Après avoir démoli, il faut construire : la vie l'exige. Sur des ruines, on aime à voir se développer des fleurs nouvelles. Pour nous, la fleur est évidente ; c'est la plus radieuse de toutes : la conscience.

Mais les esprits positifs de nos jours aiment qu'on leur répète sous des formes nombreuses et chères des démonstrations achevées. Il faut leur donner satisfaction·

M. Bergson semble avoir fait son livre pour des philosophes cherchant une pensée profonde avec toute la prudence et la précision d'un expérimentateur scientifique :

— Monde et matière. Il faut fixer en premier lieu leur valeur. La matière, c'est l'ensemble des images (que je vois, que je sens...)

— Le corps ! C'est un centre d'action. Il ne saurait faire naître une représentation. C'est encore le point de contact de la perception pure et du souvenir pur.

— Qualités et mouvements. Elles rentrent les unes dans les autres. Il n'y a que des mouvements et des groupes de mouvements.

— Perception pure et souvenir pur. Leur rencontre fait naître ce que nous voyons (perceptions vécues), la mémoire étant appelée par le corps pour la révélation des dangers possibles.

— Quel est le mécanisme qui permet au souvenir d'entrer en relations avec la perception pure ? M. Bergson l'indique, esquissant ainsi les rapports de l'âme et du corps, et termine son livre par cette conclusion : l'esprit emprunte à la matière les perceptions d'où il tire sa nourriture, et les lui rend sous forme de mouvements où il a imprimé sa liberté.

Nous trouvons dans les premières pages de « Matière et Mémoire » ces remarques :

Nous allons feindre , pour un instant, que nous ne connaissions rien des théories de la matière et des théories de l'esprit, rien des discussions sur la réalité ou l'irréalité du monde extérieur. Me voici donc en présence d'images, au sens le plus vague où l'on puisse prendre ce mot, images perçues quand j'ouvre mes sens, inaperçues quand je les ferme.

Pourtant, il en est une qui tranche sur toutes les autres en ce que je ne la connais pas seulement du dehors par des perceptions, mais aussi du dedans par des affections. C'est mon corps... Tenons-nous-en aux apparences; je vais formuler simplement ce que je vois et ce que je sens.

Tout se passe comme si, dans cet ensemble d'images que j'appelle l'univers, rien ne se pouvait produire de réellement nouveau que par l'intermédiaire de certaines images particulières dont le type m'est fourni par mon corps.

— M. Bergson reprend :

« J'étudie... sur des corps semblables au mien, laconfiguration de cette image particulière que j'appelle mon corps. J'aperçois des nerfs afférents... puis des nerfs efférents... J'interroge les physiologistes...Ils répondent que... les mouvements centripètes, ou du moins certains d'entre eux,font naître la représentation du monde extérieur. Qu'en faut-il penser ?

« Les nerfs (afférents) sont des images,le cerveau est une image;les ébranlements transmis par les nerfs sensitifs et propagés dans le cerveau sont des images encore. Pour que cette image que j'appelle ébranlement

cérébral engendrât les images extérieures, il faudra qu'elles les contînt d'une manière ou d'une autre, e que la représentation de l'Univers matériel tout entie fût impliquée dans celle de ce mouvement moléculair Or, il suffirait d'énoncer une pareille proposition pou en découvrir l'absurdité. C'est le cerveau qui fait part du monde matériel et non pas le monde matériel q fait partie du cerveau... Faire du cerveau la conditio de l'image totale, c'est véritablement se contredir soi-même, puisque le cerveau, par hypothèse, est un partie de cette image. Ni les nerfs ni les centres ner veux ne peuvent donc conditionner l'image de l'un vers... Mon corps, objet destiné à mouvoir des objets est donc un centre d'action ; il ne saurait faire naîtr une représentation. »

C'est là une critique subtile, et cependant claire, s l'on y réfléchit attentivement, du matérialisme. C'es par une telle critique que toute analyse de l'homme doi commencer quand on veut dégager l'homme véritable l'homme réel de l'homme tel qu'il apparaît à nos yeu dans son aspect éphémère.

Si la pensée ne se réduit pas à de simples phénomène cliniques et biologistes, la philosophie se pose d'elle même comme une Science royale : la science de la pensé envisagée en soi. Il semble bien d'ailleurs, que cett science-là est découverte à nouveau ou complétée e des lignes nouvelles, chaque fois qu'un grand savan se met à faire la critique des postulats des sciences po sitives dont il s'est occupé. C'est ce qui est arrivé d nombreuses fois à M. Poincaré dans ses livres « Scienc et Hypothèse », et « La Valeur de la Science ».

Le fait reconnu que la pensée n'est pas créée par l

cerveau entraîne une conséquence immédiate : c'est que l'homme total agissant et pensant ne peut être conditionné d'une manière absolue par son corps, qui n'est qu'une image en rapport avec d'autres images. Lorsque l'homme meurt, cette expérience de pensée, qui a nécessité des organes, et qu'on appelle le monde ou la matière, finit. C'est une façon de penser qui se trouve terminée là.

Le fait reconnu par une analyse serrée que la pensée déborde le cerveau doit entraîner immédiatement avec lui cette conclusion que l'homme intégral dépasse l'homme apparent qui tombe sous les sens, et que l'heure de la mort n'est que la disparition du monde sensible de l'homme apparent.

Cependant, nous savons aussi que la pensée se trouve modifiée par les besoins du corps, et qu'à son tour elle modifie le corps, comme il apparaît dans la pathologie des idées fixes. Où sont les intermédiaires entre la Pensée et le corps ? Par quelles transformations la Pensée pure prend-elle contact avec le corps ?

M. Bergson y répondra par l'étude de la mémoire et de la matière (p. 143) dans leurs relations réciproques, saisies dans le corps et dans les perceptions.

— Tout d'abord, il faudra se représenter autrement qu'on ne fait d'ordinaire le mécanisme de la perception distincte. La perception ne consiste pas seulement dans des impressions recueillies... Mais toute perception attentive suppose véritablement, au sens étymologique du mot, une réflexion, c'est-à-dire la projection extérieure d'une image activement créée, identique ou semblable à l'objet et qui vient se mouler sur ses contours. Si, après avoir fixé un objet, nous détournons brusquement

notre regard, nous en obtenons une image consécutive : ne devons-nous pas supposer que cette image se produisait déjà quand nous le regardions? Un peu plus loin, l'auteur revient sur le mécanisme de la perception. « On se représente la perception attentive comme une série de processus qui chemineraient le long d'un fil unique, l'objet excitant des sensations, les sensations faisant surgir devant elle des idées,chaque idée ébranlant de proche en proche des points plus reculés de la masse intellectuelle. Nous prétendons, au contraire, que la perception réfléchie est un circuit..., de sorte qu'aucun ébranlement parti de l'objet ne peut s'arrêter en route dans les profondeurs de l'esprit ; il doit toujours faire retour à l'objet lui-même. » Nous avons une tendance à penser, en toute occasion, des choses plutôt que des progrès. Au sujet de l'audition verbale, « il y a un progrès continue par lequel la nébulosité de l'idée se condense en images auditives distinctes, qui, fluides encore, vont se solidifier enfin, dans leur coalescence, avec les sons matériellement perçus. A aucun moment, on ne peut dire avec précision que l'idée ou que l'image souvenir finit, que l'image souvenir ou que la sensation commence ». Revenant sur sa critique de la manière dont nous découpons en choses arrêtées et tranchées tout progrès, l'auteur mettra en évidence que c'est en vain qu'on traite images-souvenirs et idées comme des choses toutes faites auxquelles on assigne ensuite pour demeure des centres problématiques. Alors « nous devons, poursuivre cette illusion jusqu'au point où elle aboutit à une contradiction manifeste. Les idées, les purs souvenirs, appelés du fond de la mémoire, se développent en souvenirs-images de plus en plus capables

de s'insérer dans le schème moteur (mouvements par lesquels nous préparons notre corps à l'action). A mesure que ces souvenirs prennent la forme d'une représentation plus complète, plus concrète et plus consciente, ils tendent davantage à se confondre avec la perception qui les attire ou dont ils adoptent le cadre. Donc, il n'a y a pas, il ne peut y avoir dans le cerveau une région où les souvenirs se figent et s'accumulent. La prétendue destruction des souvenirs par les lésions cérébrales n'est qu'une interruption du progrès continu par lequel le souvenir s'actualise »...

Remarquons encore que « la perception complète ne se définit et ne se distingue que par sa coalescence avec une image-souvenir que nous lançons au devant d'elle L'attention est à ce prix,et, sans attention,il n'y a qu'une juxtaposition passive de sensations accompagnées d'une réaction machinale. Mais, d'autre part, comme nous le montrerons plus loin, l'image-souvenir elle-même, réduite à l'état desouvenir pur,resterait inefficace. Virtuel, ce souvenir ne peut devenir actuel que par le perception qui l'attire. Impuissant, il emprunte sa vie et sa force à la sensation présente où il se matérialise. Cela ne revient-il pas à dire que la perception distincte est provoquée par deux courants de sens contraires, dont l'un vient de l'objet extérieur et dont l'autre a pour point de départ ce que nous appelons le souvenir pur. Le premier courant, tout seul, ne donnerait qu'une perception passive avec des réactions machinales qui l'accompagnent. Le second, laissé à lui-même, tend à donner un souvenir actualisé, de plus en plus actuel à mesure que le courant s'accentuerait. Réunis,ces deux courants forment,au point où ils se rejoignent, la perception distincte et reconnue ».

Il nous reste « à chercher ce que deviennent les faits connus, quand on cesse de considérer le cerveau comme dépositaire des souvenirs ». M. Bergson en arrive à une hypothèse psychologique de la plus haute importance. Si l'on ne peut admettre des résidus d'images déposés dans une région de la substance cérébrale, que doit-on entendre par la « Région des images » visuelles ou auditives ? « Une hypothèse reste plausible, c'est que cette région occupe, par rapport au centre de l'audition même, la place symétrique de l'organe des sens, qui est ici l'oreille : ce serait une oreille mentale. » En d'autres termes, « les centres où naissent les sensations élémentaires peuvent être actionnés, en quelque sorte, de deux côtés différents, par devant et par derrière. Par devant ils reçoivent les impressions des organes des sens et par conséquent d'un objet réel; par derrière, ils subissent... l'influence d'un objet virtuel. Les centres d'images, s'ils existent, ne peuvent être que les organes symétriques des organes des sens par rapport à ces centres sensoriels. Ils ne sont pas plus dépositaires des souvenirs purs, c'est-à-dire des objets virtuels, que les organes des sens ne sont dépositaires des objets réels ».

Cependant, il faut convenir que nous avons l'obsession de l'espace, et nous ne pouvons nous empêcher de demander où se conserve le souvenir d'une manière précise, en quels points de l'espace il se tient. « Le passé, une fois accompli, s'il se conserve, où est-il...? La survivance en soi du passé s'impose sous une forme ou sous une autre, et la difficulté que nous avons à la concevoir vient simplement de ce que nous attribuons à la série des souvenirs, dans le temps, cette nécessité de contenir et d'être contenus qui n'est vraie que de l'en-

semble des corps instantanément aperçus dans l'espace. L'illusion fondamentale consiste à transporter à la durée même en voie d'écoulement la forme des coupes instantanées que nous y pratiquons... Mais comment le passé, qui, par hypothèse, a cessé d'être, pourrait-il par lui-même se conserver. N'y a-t-il pas là une contradiction véritable ? Nous répondrons que la question est précisément de savoir si le passé a cessé d'exister, ou s'il a simplement cessé d'être *utile*. Vous définissez arbitrairement le présent ce qui est, alors que le présent est simplement ce qui se fait... Nous ne percevons pratiquement que le passé, le présent pur étant l'insaisissable progrès du passé rongeant l'avenir... La conscience éclaire donc de sa lueur, à tout moment, cette partie immédiate du passé qui, penchée sur l'avenir, travaille à le réaliser et à se l'adjoindre .»

De ces vues profondes de M. Bergson sur le passé, j'essayerai de faire ressortir qu'une des conditions de la découverte en philosophie, c'est, pour le penseur qui s'y adonne, de s'abstraire des questions intéressées et utilitaires ; la pensée la plus haute : idée générale, loi ou hypothèse universelle, est dans son essence même impartiale, les positivistes l'admettent avec nous, impersonnelle donc : comment alors concilier une analyse intellectuelle pénétrante avec des désirs sans nombre qu'on satisfait sous la poussée d'un égoïsme riche et tenace qui développe la partialité de l'esprit ?

Poser la survivance intégrale du passé, c'est affirmer la permanence d'un aspect de la conscience ; c'est avoir une vision de l'homme réel, car le réel suppose le vrai et le permanent ; au moins faut-il abandonner l'éphémère assez sérieusement ; et c'est ce que nous ne faisons guère

en nous laissant prendre aux jeux de l'utile aussi bien qu'aux promesses de l'ambition.

Essayons donc une analyse sommaire de l'homme, en partant du réel pour aboutir à l'irréel et au fugitif que nous rencontrons sous forme de corps, de perceptions, de mouvements, de désirs, de passions. Nous aboutirons à un circuit par lequel la conscience de l'homme se limite successivement à une modification déterminée d'elle-même, qui subit les modifications qui l'ont précédée, tout en s'imposant à celles qui vont suivre Il faut nous figurer des états de conscience solidaires entre eux, le Sutratma des Hindous (c'est-à-dire leur trait d'union, leur unité), fixant leur solidarité même. Nous distinguerons cinq états principaux, cinq limitations qu'on peut se *figurer* ainsi en suivant la méthode antique :

1° La vie corporelle dans sa partie végétative, obscure ;

2° La vie corporelle envisagée dans les organes soumis au contrôle de la volonté, dans les organes de l'action, par exemple : langue, mains, pieds ;

3° La vie perceptive, en rapports intimes avec l'intelligence analytique ;

4° La vie conceptive et sentimentale (abstractions, sentiments élevés, comme l'amitié, l'honneur, ou la loyauté) ;

5° La vie spirituelle ou intuitive, faite des plus hautes aspirations, de l'intelligence la plus abstraite, et de la bonté la plus profonde.

Tous ces états de conscience agissent l'un sur l'autre : en est-il d'inséparables ? C'est là une grande question que l'expérience psychologiqne ou mystique hindoue dit avoir résolue. Il n'y aurait définitivement que

trois états de conscience nettement séparés dont nous pouvons nous faire une idée par la veille, le sommeil avec rêves et le sommeil sans rêves. La conscience à l'état de veille serait spécialement agissante sur un principe cosmique dont la vie corporelle végétative est le symbole terrestre et individuel ; le sommeil avec rêves serait formé de trois principes dont la vie des organes de l'action, la vie perceptive et la vie conceptive sont les symboles présents; enfin le sommeil sans rêves aurait comme point d'appui un principe dont la vie spirituelle ou intuitive est le symbole dans notre état de veille.

Ces principes dans leur ordre ont comme noms dans la philosophie hindoue, Annamaya, Pranamaya, Manomaya, Vignanamaya, Anandamaya, Koshas ; ce sont cinq enveloppes ou limitations de notre Plénitude Atma, la Conscience Suprême.

On nous parle, au sujet de Manomaya (vie perceptive), de cinq organes subtils des sens qui s'y trouvent. Faut-il voir là l'équivalent antique des « régions d'images » de cet œil mental, de cette oreille mentale, etc... dont parle M. Bergson ? Peut-être. Un mouvement général et permanent tient solidaires entre eux ces principes et ces états de conscience ; à chaque instant la vie intellectuelle et spirituelle même se penche sur la vie corporelle; la mémoire se tend vers l'action, et c'est là une réincarnation rapide, symbole fugitif d'une réincarnation plus grandiose, où la mémoire de l'homme invisible crée cet ensemble de penséés familières que nous appelons notre corps. L'enfant se développe et l'homme bientôt fait ses expériences, jusqu'au jour où vient ce décisif retrait de la mémoire qu'on appelle la Mort.

D[r] DEHEL.

DIALOGUES DES VIVANTS

III

L'Evolution et l'Immortalité

Comme un mistral inclément rendait les chemins impraticables et secouait impitoyablement les lourdes fleurs échevelées aux branches des arbres, et que de longues traînées de brume couraient, grises et basses, sur une mer découronnée de son éclat, d'où sortaient confusément, à des intervalles précipités, les têtes ruisselantes des rochers rouges, l'Occidental, dans la villa de l'Oriental, s'accoudait à la vitre zébrée de gouttes de pluie, devant le ciel mélancolique et les nuées fuyantes. Et, malgré qu'ils en eussent, le tour de leur conversation s'imprégnait de la tristesse ennuyée des choses extérieures.

L'Oc. — Ce spectacle changeant, cette nature en mal perpétuel de mutabilité, est insupportable à l'esprit

humain, avide d'ordre et de pérennité. Nous ne changeons guère en Orient de saisons que deux fois par année, au milieu des frissons et des fièvres ; ici, c'est une perpétuelle turbulence: la veille, le jour et le lendemain diffèrent ; c'est une variation qui énerve, fatigue et abîme à la fois le corps et le cerveau. Ne pensez-vous pas — pardonnez-moi — que c'est à cette lanterne magique de votre nature qu'il faut attribuer un peu l'extrême variété et l'inconsistance même des convictions occidentales ? Et pourtant, vous devez, comme nous-mêmes, sentir profondément cette nécessité du calme, de la constance, de l'invariabilité, qui sont les caractéristiques conceptibles de l'Unité éternelle, pour qui nous sommes faits et destinés. Et cette nécessité n'est-elle pas même une angoisse, lorsque nous pensons aux dissociations fatales qui tous les jours s'opèrent sous nos yeux ? Et n'a-t-on jamais plus grande soif de se savoir éternels que quand on pense à ceux que nous disons disparaître, et qui, comme notre ami, se défont dans une terre indifférente, restituant ainsi mécaniquement leurs éléments tangibles à la matière informelle ?

L'Oc. — Les philosophies mystiques, dans tous les temps et tous les pays, ramènent l'homme vers son essence immortelle, provenue de l'Etre éternel et vouée à s'y réunir pour ne s'en plus séparer jamais. Pendant des siècles, comme le fait encore l'Orient sur vos saisons aux changements rares et tranchés, sur la stabilité de vos caractères, l'Occident a déployé, sur nos mobiles saisons et nos caractères vibrants, insatiables, cette grande éternité, âme invisible et sans borne du Ciel visible. Le Christianisme n'était qu'un immense appel à chercher, au delà des jours terrestres, la vie éternelle.

Les Occidentaux de notre époque renoncent, en grand nombre, à leur religion, et pour deux motifs : parce qu'une science matérialiste et myope leur a persuadé que cela seul existe qui peut mourir, et parce que les défenseurs de la religion, loin d'en exalter les vérités vastes et libres, consolantes, ont matérialisé, durci, *cruellisé* l'Eternité, ont fait de ce sublime ciel invisible une voûte d'implacable roc. Mais l'essence immortelle de l'homme demeure toujours liée secrètement à l'Eternité véritable et la retrouvera.

L'Or. — Certainement, je ne pense pas qu'il y ait une seule doctrine traditionnelle ou scientifique qui n'admette pas l'éternité du Ciel, et par conséquent l'éternité de la parcelle de Ciel que nous renfermons en nous, quand même ne serions-nous éternels que par ce seul fait que, le Ciel ayant voulu que nous soyions, nous sommes des émanations de sa Volonté. Nous participons donc à l'Eternité par quelque côté de nous-mêmes, c'est-à-dire par quelqu'un des éléments qui constituent, à l'heure présente, notre composé humain, fugitif et temporaire seulement quant au fait et aux conditions de son association.

L'Oc. — L'Absolu est éternel par lui-même. Comme il est omniscient, il pense éternellement à chacun de nous, Voilà donc deux éléments éternels en rapport avec l'homme : L'Absolu, Dieu, et la pensée particulière de Dieu qui correspond à chaque homme. De plus, le composé humain renferme une partie immortelle, mais créée. Je vous résume ainsi, un peu sèchement, les conceptions fondamentales des doctrines d'Occident sur ce qui, en nous, résiste à la destruction et au devenir.

L'Or. — J'entends bien, et aussi qu'il semble diffi-

cile de déterminer exactement quel est l'élément constant — éternel ou immortel (car il n'y a pas autre chose de possible, pour le métaphysicien, que l'identité finale entre ces deux termes). Vous avez un système dualiste ou ternaire,en Occident et en Orient mineur ; nous avons un septénaire. Je pense qu'il sera très utile de prouver que toutes ces divisions se contiennent les unes les autres, et que, malgré toutes logomachies, les systèmes se valent et se répondent proportionnellement. Nous n'aurons pas trop de tout un jour pour cette détermination, et il faudra la faire. Mais, en attendant de préciser la nature et les formes de cet élément, voulez-vous que nous déterminions son évolution à travers les différents plans des choses? Car je pense que vous entendez bien que toutes les modifications imposées aux êtres sont irrésistiblement bénéfiques.

L'Oc. — Un septénaire peut se dégager de nos doctrines occidentales. Je vais vous en énumérer les éléments. Votre pensée aura tout loisir de les comparer au septénaire oriental; et, lorsque j'aurai la haute joie de vous rencontrer de nouveau, nous tâcherons d'établir, entre les deux septénaires, une concordance qui ne me semble pas difficile, autant du moins que ma connaissance de votre doctrine me permet de l'espérer. Voici donc nos éléments :

1° L'Absolu, Dieu ;

2° La pensée particulière de Dieu, qui correspond à tel homme ;

3° L'ange gardien ou spécial, qui est, pour ainsi dire, *l'intersection* entre cette pensée divine et les éléments humains ;

4° et 5° L'esprit et l'âme, qui ne forment qu'un tout,

mais sont distincts à l'intérieur de ce tout, comme le précise saint Paul ;

6° L'organisme essentiel, psychique, principe d'identité du corps et qui, d'après le R. P. Ortolan, reste lié à l'âme après la mort ;

7° Le corps physique.

Mais, sans nous attarder aujourd'hui à la concordance des septénaires, étudions plutôt l'évolution de la partie humaine proprement spirituelle et immortelle, de l'ellipse à deux pôles : Esprit et âme.

Et certes, j'admets que les évolutions imposées à cette partie aboutissent finalement à un résultat bénéfique au salut. Car l'un de mes premiers accords avec vous fut de proclamer le salut de tous. A ce point de vue, l'on peut affirmer bénéfiques toutes les évolutions, puisque, heureuses ou correctrices, elles mènent, par la vertu ou la chute et le repentir, au salut final, irrévocable.

L'Or. — Donc, voulez-vous déterminer comment ce que vous appelez l'âme immortelle, du moment que vous la dégagez de tous les habits qui la revêtent temporairement, s'élève peu à peu afin de rentrer dans l'Unité définitive, dont elle fut toujours, même aux pires jours d'éloignement, une parcelle intégrante et toujours reconnaissable ?

L'Oc. — La partie immortelle de l'homme s'élève, par des expiations proportionnelles au mal commis, jusqu'à la vision béatifique, à l'union éternelle et irrévocable au Dieu parfait. L'une de ces expiations (elle me semble devoir bien rarement se produire) comporte une éternité d'intensité. C'est l'expiation répondant au mal qu'on a voulu et rêvé éternel. Mais il n'est pas donné au mal de l'être ; et, lorsque la volonté, déçue de

ce rêve impossible, en expie la frénésie, elle répare, grâce à l'intensité d'une douleur relativement éternelle, l'éternité chimérique qu'elle s'efforça de conférer au mal périssable et relatif. Après cette réparation, elle marche, comme les autres volontés repentantes, au salut final.

L'Or. — Voici, de notre côté, ce que je puis dire sur notre tradition évolutive. J'insiste tout d'abord sur ce principe axiomal que cette évolution, dirigée par le Ciel vers lui-même, est générale et avantageuse. Nous avons, dans l'intérieur des plans de vie, des libertés occasionnelles qui sont totales par rapport à chaque plan, mais qui sont relatives par rapport au cycle qui est le total des plans. Ces libertés occasionnelles engendrent des actes; ces actes procurent des mérites; ces mérites appellent des sanctions : toutes ces conséquences sont relatives comme leur cause, et ne peuvent avoir d'influence que sur les plans où elles ont été générées et envers les individus qui les provoquèrent. Donc l'ordre et la succession des plans, c'est-à-dire la direction du mouvement universel dans le cycle, sont hors la portée de ces libertés, et de ces responsabilités, et de ces individus. Cet ordre, ce mouvement sont au gré du Ciel seul, et par suite sont avantageux pour ceux qui y sont soumis. Voilà le *sens* de l'évolution.

Sa méthode? Elle consiste dans l'octroi et l'usage d'une liberté, de moins en moins limitée à mesure que les plans sont plus élevés dans le Cycle universel, mais toujours bornée à ce fait qu'elle ne peut jamais égaler ni contrarier la volonté du Ciel. C'est donc une succession d'états individuels dont se revêt, au fur et à mesure du passage dans les plans, l'élément immortel qui nous fait,

nous aujourd'hui hommes, participer à l'éternelle personnalité. Dans notre stase, cet état individuel est la Vie humaine ; dans d'autres stases, il peut être autre chose ; en tout cas, il est une chose mieux appropriée à l'obtention du but final.

Ses moyens ? Ils consistent dans la totalisation des actes accomplis dans les limites de la liberté individuelle. Ce total — que la morale humaine appelle un mérite ou un démérite, mais dont le signe est indifférent — suit, hors du plan, la personnalité dégagée de l'individu, sur le plan supérieur où le nouvel individu, suivi par cette personnalité, trouve plus ou moins de félicité et de facilité dans ses actes et dans cette partie de son évolution. Pensez-vous que nous puissions là-dessus nous entendre ?

L'Oc. — Ce que vous dites de la volonté céleste, accomplie malgré la liberté laissée aux volontés créées qui se meuvent dans son orbite, s'accorde entièrement avec ce qu'enseignent nos théologiens. Dieu, déclarent-ils, atteint toujours son but, et l'indépendance même des êtres libres ne les empêche pas de concourir à la réalisation des projets providentiels. Saint Thomas d'Aquin nomme *prémotion* l'influence primordiale et souveraine de Dieu sur les libertés. Et Bossuet, dans son *Traité du Libre Arbitre* commente magnifiquement cette théorie de saint Thomas. Si aux théologiens avouant que « la volonté de Dieu s'accomplit toujours », vous unissez l'apôtre saint Paul révélant que « Dieu veut sauver tous les hommes », il vous sera facile de déduire la certitude du salut universel.

Mais n'abolissons-nous pas, vous, sages d'Orient, nous, chrétiens d'Occident, le libre arbitre par cette

prédominance du Ciel, de Dieu ? Pas le moins du monde, car ce n'est pas en enchaînant, en étouffant les libertés que Dieu les dirige ; c'est, au contraire, par le jeu de leurs initiatives, quel qu'il soit, que, librement, mais certainement, elles se conforment au projet divin. La domination qu'exerce sur les âmes ce projet vient de sa perfection et de son immensité, qui prévoient les remèdes à toutes les fautes, à toutes les erreurs possibles, et ne laissent inconsolable, irrémédiable aucun désespoir. On objectera que la volonté peut refuser les remèdes. Il faut répondre que l'attrait secret de l'Infini charme et fixe tôt ou tard la volonté rebelle et lui rend désirable sa guérison. Le mot de l'énigme est là : une liberté humaine effective, mais un attrait divin si profond, si ardent, si sublime que, tôt ou tard, la liberté se donne *librement* à lui.

Quant au « plus ou moins de félicité et de facilité » qu'éprouve l'essence humaine immortelle dans son ascension à travers les stases plus ou moins expiatoires jusqu'au stase de béatitude suprême, cette gradation résulte forcément du caractère proportionnel de l'expiation, et par conséquent de l'ascension. Nos voyants, nos extatiques d'Occident décrivirent cela sous l'aspect de plusieurs régions superposées du Purgatoire, dont les supérieures ne connaissent d'autre douleur que le désir insatisfait, mais sûr qu'il le sera prochainement, de la vue de Dieu.

L'Or. — Vous sentez bien, d'après la détermination très expresse et très claire que je viens de faire du sens, des méthodes et des moyens de l'évolution, que cette évolution ne peut souffrir aucun instant de régression, ni même de stagnation. Tout le mouvement est ascen-

sionnel et bienfaisant. Donc on ne peut ni recommencer deux fois le même plan, ni *a fortiori* redescendre d'un plan à un autre.

L'Oc. — Cela dépend des stases que l'on embrasse dans le terme d'évolution. S'il s'agit des états expiatoires ascensionnels, que nous appelons, d'un terme général, « Purgatoire », il n'y a pas de régression possible. Mais, s'il s'agit de ce que nous appelons « monde », et qui peut s'étendre, au delà des mondes strictement matériels et tangibles, par exemple dans l'*aura* immédiate des planètes, alors il ne semble pas impossible qu'il y ait des régressions : soit un homme bon dans sa jeunesse, mauvais, cruel dans sa vieillesse. Peut-être aussi y a-t-il des régressions plus complexes tenant à ces relations étroitement solidaires entre vivants successifs qui justifieraient l'hypothèse de la réincarnation.

L'Or. — Ne croyez pas que cette tradition soit négative de ce que vous appelez en Occident la Réincarnation. Retenez au contraire que l'Orient est le père de cette doctrine. Mais vous avez donné aux idées de telles dénominations, et à ce terme un tel sens, si précis, si concret, si relatif, que la doctrine tout entière s'en trouve défigurée. Ainsi d'ailleurs les Grecs de la décadence philosophique n'agirent pas autrement avec la métempsycose pythagoricienne. Si vous entendez que, après la dissociation du composé humain qui se nomme la mort, un homme peut redevenir un autre homme, ou un animal ou une matière quelconque d'un plan inférieur, il n'est pas un Oriental qui vous suivra ; la science hindoue se détournera de vous avec une méprisante ironie. Car en vérité, ce délire d'une individualité mal comprise et d'un égoïsme aux abois ne se peut soutenir un

seul instant. Que votre personnalité soit d'essence immuable, et soit pourvue de consciences successives, voilà le vrai, et en même temps le vraisemblable ; mais que cette personnalité se dégage de son individu charnel et humain pour revêtir un autre individu analogue ou inférieur, et demeurer sur le plan humain,voilà le dément, en même temps que l'inutile. Nous n'avons pas, en l'état présent, mémoire de ces consciences successives ; mais nous aurons un jour la totalité de ces consciences dans une auto-connaissance générale. C'est pourquoi le mot et le sens étroit doivent être rejetés. Nous n'avons pas de réincarnations ; nous avons des Renaissances. Et ce terme est celui qu'ont adopté tous les systèmes théosophistes de l'Orient. Je pense qu'il serait bon que vous vous y accordiez.

L'Oc. — Je n'ai aucun parti pris contre la Réincarnation ni pour elle. Des chrétiens primitifs y croyaient. Le Concile de Constantinople a rejeté une certaine Réincarnation liée à des erreurs évidentes, telles que la rechute des âmes après leur entrée dans la béatitude.

Une Réincarnation dépouillée de ces erreurs serait quelque chose de tout différent à juger. De plus, les historiens ne s'accordent pas sur le fait de savoir si la condamnation a été prononcée par le Concile œcuménique de Constantinople ou par un simple synode tenu dans la même ville sous l'influence directrice d'un laïque, l'empereur Justinien, ce qui affaiblirait singulièrement la portée de cette condamnation.

Enfin, le juge en dernier ressort, c'est la vérité. Les Conciles ont désiré exprimer des vérités par leurs formules. Si donc une vérité absolument sûre, prouvée, paraît en contradiction avec le sens de ces formules,

tel que ces Conciles l'ont compris à leur époque et avec avec leur degré de connaissance, il faut creuser ce sens et trouver, au fond de son esprit, la vérité que sa lettre essayait de contredire. Une chose n'est pas vraie parce qu'on la prétend catholique, mais elle est catholique parce qu'elle est vraie.

Pour découvrir si la Réincarnation est orthodoxe ou non, il suffirait, par conséquent, d'établir si elle est vraie ou fausse.

D'après l'actuel bilan des recherches, j'estime que la Réincarnation rigoureuse n'est pas prouvée, j'entends le retour d'un moi *identique* dans un corps différent, sur un même monde. Il y a même des raisons assez fortes contre cette théorie, comme l'absence de tout souvenir sérieux, démontré, des vies antérieures lorsque, dans les expériences de régression de la mémoire, on tâche de replonger artificiellement l'âme dans ces vies antérieures. D'autre part, je dois enregistrer à l'actif de la Réincarnation les impressions, vagues mais spontanées, que certaines personnes ressentent d'avoir vécu à des époques révolues et en des pays divers.

Mais peut-être que tout se concilierait, si l'on résorbait la Réincarnation dans la vérité, plus large, de la *solidarité* spirituelle. L'homme n'est pas seulement un moi. Il appartient à des collectivités de « moi » humains dont la plus vaste est l'humanité et dont il y a un grand nombre de moins vastes. Or rien n'empêche d'admettre qu'il existe une solidarité très étroite, au cours des siècles, entre une succession donnée de « moi » et même que, selon la doctrine des profonds philosophes *réalistes* du moyen âge sur la *réalité invisible des principes*

collectifs, cette succession se rattache à un *moi supérieur*, collectif, invisible mais réel et permanent.

Cela concilierait tout : les oublis chez les uns, moins sensibles à la solidarité invisible, le souvenir chez les autres, plus sensibles à cette solidarité, le non-retour sur la terre de chaque moi individuel, comme tel, et, partant, la vérité de la Réincarnation du moi supérieur dans chacun des « moi » individuels.

Votre théorie, la théorie des catholiques, celle des spirites tomberaient d'accord.

L'Or. — Vous voyez bien ainsi que, mieux que dans la réincarnation, la personnalité subsiste hors de toute compromission, et délivrée de toutes les embûches inférieures. Notre appétence invincible de l'immortalité est ainsi satisfaite, et noblement, en se désaltérant à sa propre source. Et je crois que, en refrénant les soubresauts de cette vanité humaine, qui ne croit pouvoir mieux continuer l'homme que par la perpétuation de l'individualisme anthropomorphique, le dogme de la Personnalité, immortelle et perfectible à travers toutes les Renaissances — jusqu'à cette Réintégration qui est la Transformation Finale — contente à la fois notre ardeur immatérielle pour le bien, et notre amour sentimental pour nous-mêmes.

L'Oc. — Oui, notre personnalité immortelle va définitivement rejoindre la Personnalité éternelle infinie de Dieu. Et, à ce propos, permettez-moi d'ajouter une précision à mes paroles sur ce sujet dans notre dernier entretien : si l'on entend par Personnalité le Soi infini opposé au non-moi, à l'insconscient, Dieu est personnel. Si l'on entend par personnalité un moi borné, opposé au Soi infini, parfait, Dieu est impersonnel. C'est donc

à ce Dieu sublime, à la fois unique et désintéressé, cons
cient et affranchi d'étroitesses, partialités et bornes
que notre essence immortelle, devenue elle-même désin
téressée et immensément ouverte, sans perdre son unité
consciente, ira se réunir éternellement.

LOR ET LOC.

LA PANGÉOMÉTRIE

La pangéométrie se divise en deux branches principales : 1° les géométries qui se distinguent par un paramètre déterminé : ce sont les géométries non euclidiennes ; 2° les géométries qui se distinguent par le nombre des dimensions de l'espace auquel elles s'appliquent : ce sont les géométries à *n* dimensions.

Les géométries non euclidiennes s'attachent, au point de vue logique, à la forme de l'espace, à ce qui le définit en fonction de ce qu'il n'est pas ; les géométries à *n* dimensions s'attachent au point de vue transcendant, au contenu ou à l'essence de l'espace, à ce qui sert à édifier son développement, à ce qui le définit en fonction de sa propre structure.

A ces deux groupes de géométries, il faut ajouter la géométrie de l'espace discontinu, inventée par Hilbert. Celle-ci convertit l'essence même de l'espace en essence algorithmique. Son étude nécessite l'examen d'un cer-

tain nombre de questions préalables, et nous devrons la rejeter après l'examen de la continuité. Remarquons seulement qu'elle opère la transition inverse de celle que réalise l'analyse en introduisant la continuité dans l'algorithmie. Nous toucherons là aux questions les plus profondes de la conversion réciproque du nombre et de la grandeur et de la transformation possible du temps en espace et vice versa.

CHAPITRE I

Les géométries non euclidiennes

La notion d'espace homogène

Nous avons défini la notion d'espace comme étant la condition de la compatibilité de plusieurs existences individuelles et de l'incompatibilité de plusieurs formes en un même individu. Or l'espace proprement dit correspondra pour nous au milieu qui réalisera cette double condition dans le maximum de généralité que nous puissions concevoir. Il sera donc en lui-même vidé de tous les objets afin de pouvoir recevoir partout n'importe lequel, et, d'autre part, il n'apportera aucune influence tendant à caractériser une forme. Si donc nous posons dans un tel milieu n'importe quel objet affecté de n'importe quelle forme, nous considérerons que le fait de l'introduire dans ce milieu ne lui apporte aucune modification. Toute autre conception de l'espace implique que le milieu considéré est doué d'une influence qui altère les objets qu'on y introduit : il ne faudrait donc pas appeler du même nom le milieu neutre de toute influence dynamique et les divers milieux caractérisés par des influences spéciales.

On peut se demander s'il existe en réalité un tel milieu absolument passif quand on y introduit les objets, et l'on peut en douter ; car, tout objet matériel apportant avec lui une forme étendue, cette forme est sou-

mise à certaines lois et déterminée, au moins en partie, par des influences étrangères à la volition propre ou aux tendances de l'objet individuel, s'il en est doué. Etant donné qu'un objet individuel ne peut pas créer et modifier sa propre forme en toute liberté, il faut attribuer sa forme, au moins partiellement, à des lois étrangères qui rendent son existence compatible avec le milieu où il est placé. Ainsi, il est extrêmement probable que tout espace est dynamique pour tout être matériel, autrement dit pour tout être passif et déterminé par des principes extrinsèques. L'ensemble des conditions imposées à un sujet pour rendre son existence compatible avec d'autres individus avec lesquels il est mis en rapport constitue un milieu.

Mais, parmi tous les milieux et entre toutes les influences possibles qu'une intelligence peut concevoir et qu'une sensibilité peut percevoir, il s'établit une classification spécifique, une échelle de quantité ; et par rapport à un être percevant et intelligent, il existe entre les influences extrêmes un état où les tendances opposées s'équilibrent et se neutralisent, un degré d'intensité qui semble nul, en sorte que, soumis à ce degré et à cette sorte d'influence, les objets semblent n'être en rien affectés et ne tenir leur forme et leur étendue que de leur propre nature. En un mot, le milieu où ils se trouvent semble alors purement passif, et les propriétés de forme et d'étendue qui s'y distinguent dans les objets semblent ne relever que des objets eux-mêmes.

C'est à un tel milieu que correspond la notion vulgaire d'espace, notion qu'on n'aurait jamais dû confondre avec la notion générique de l'ensemble des mi-

lieux doués d'influences, car ces deux notions ont l'une et l'autre un caractère parfaitement distinct.

On peut passer de la première de ces notions à la seconde, en attribuant au milieu une influence déterminée. Alors tous les objets apportés d'un premier milieu jugé neutre dans ce dernier milieu se trouvent altérés. Il se peut que les mêmes formes se retrouvent, mais alors elles ont été transposées d'un objet à un autre par l'influence du milieu. C'est ainsi qu'une ligne droite dans le premier milieu pourra devenir convexe dans le deuxième, en même temps qu'une courbe d'une certaine concavité dans le premier milieu sera devenue droite dans le deuxième. On pourra donc retrouver dans le deuxième milieu, comme formes dérivées, des formes qui, dans le premier milieu, étaient considérées comme formes primitives. Deux milieux d'influences opposées par rapport au milieu neutre pourront invertir certains caractères des figures, par exemple substituer la convexité à la concavité, et réciproquement.

Le milieu qui sera neutre pour un être doué de perception sera le milieu auquel il est adapté complètement, celui qui, ne lui offrant aucune résistance, ne lui laisse percevoir aucune influence. Il est bien alors le réceptacle indifférent dans lequel tout caractère qui le frappera comme un choc éveillant la perception sera attribué à un objet ou à une force spéciale. Quant à ce qui, dans les influences, est permanent et partout invariable dans l'étendue et la durée de sa connaissance, il n'en pourra avoir qu'une notion métaphysique, définie par un rapport entre des termes (par exemple, comme nous l'avons fait par la condition de compatibilité de certains modes d'existence); mais il ne lui sera

pas possible de se représenter la nature déterminée de cette influence, ne pouvant rien concevoir de plus général, et toute autre influence lui apparaissant comme une altération de celle-là. C'est en ce sens qu'on peut considérer, avec Kant, l'espace comme une des formes de la pensée. C'est donc ce milieu neutre qui seul pour un être correspondra à la notion d'espace, notion impliquant l'élimination de toute force susceptible d'altérer les objets ou les formes qu'on y place.

Un tel espace est forcément homogène dans toute l'étendue qu'on lui conçoit. Tel est l'espace Euclidien. Les premiers milieux dérivés qui différencient cette homogénéité sont les espaces isogènes (ou à paramètre constant), c'est-à-dire des milieux où l'influence déformatrice, par rapport aux formes de l'espace perçu ou convenu comme homogène, s'effectue de la même manière en toute région de cet espace. Puis viennent les espaces hétérogènes ou à paramètres variables, dans lesquels l'influence déformatrice se modifie d'une façon continue. On peut concevoir les espaces absolument composés où l'influence déformatrice varie et se transforme suivant les lieux. Enfin, viennent les milieux à influences complexes, combinées et réparties de toutes les manières concevables.

Or, il est aisé de voir, en comparant les deux cas extrêmes, que le cas des espaces absolument hétérogènes répond tout simplement au milieu spécial de certains corps ou de certains champs de forces, et les espaces isogènes, tels que ceux de Riemann et de Lobatschewsky, répondent à un milieu où domine exclusivement une force simple

L'espace théorique et l'espace représenté

On voit donc, d'une part, qu'il existe pour la pensée un espace théoriquement euclidien, le seul véritable espace pur où les influences extérieures paraissent neutralisées (tous les autres étant des milieux dérivés de celui-ci par spécialisations),et, d'autre part, un espace représenté comme euclidien pour tout être sensible, espace qui n'est tel que relativement à lui et qui peut avoir un paramètre spécial relativement à des êtres doués d'autres conditions de perception. Mais, pour tout être, il existera dans son milieu certaines conditions absolument fondamentales dont sa représentation ne peut sortir ; et la représentation qui aura vidé de son contenu tout autre élément sera, pour lui, le maximum perceptible d'homogénéité répondant à sa notion d'espace. La raison permettant de concevoir mais non de représenter l'au-delà de ces conditions fondamentales pour la représentation, il sera possible d'assigner à cet espace, représenté comme tel, un paramètre tout comme aux autres. Mais, quand il faudra assigner une valeur quantitative à ce paramètre, c'est-à-dire le comparer à une quantité servant de base,cette base fera défaut, et la valeur assignée à ce paramètre sera forcément zéro ou l'infini. Cet espace sera donc l'espace limite auquel toute spéculation sur d'autres espaces devra être rapportée pour qu'elle devienne intelligible.

Si l'on se reporte à la conception purement métaphysique de l'espace comme étant la compatibilité des existences individuelles, on voit aussitôt que tout paramètre est une restriction apportée dans les modes d'exis-

tence, et, par conséquent, une altération de l'espace. On voit aussi que, les modes possibles d'existence étant infinis, l'espace représente, pour un être, le maximum de généralité concevable d'existences individuelles possibles ; mais ce maximum, qui est un infini par rapport à l'être qui le conçoit, est, pour un être doué d'une conception plus vaste, une simple spécialisation des modes possibles, et pour cet être, le paramètre de cet espace cesse d'être infini ou zéro et acquiert une valeur finie. Je dis une valeur finie, parce que le nombre ou l'expression quantitative qui exprime un paramètre est toujours une qualification, car sa valeur quantitative est déterminée par sa situation par rapport à un étalon préalablement établi. On voit immédiatement que les espaces à paramètres variés sont, au point de vue rationnel qui les embrasse, de simples champs de volume indéterminé, si l'on veut, mais d'une forme définie, ou du moins d'un type générique de forme incomplètement déterminée. Ce qui caractérisera le type de chaque espace sera un élément impossible à percevoir pour celui qui est adapté dans toutes les conditions de son existence à ce caractère ; et ce caractère sera connu par lui, non comme une figure, mais comme la forme nécessaire de sa perception : il en aura une notion, non une représentation.

Ainsi s'explique cette constatation qu'on a faite que les divers espaces non euclidiens à trois dimensions peuvent coexister dans un espace à quatre dimensions, le caractère qui les différencie résidant dans cette quatrième dimension qui nous échappe comme telle.

Nous reviendrons en son lieu sur cette question.

Ainsi, les géométries de Riemann et de Lobatschewsky

s'écartent en sens contraire de la géométrie euclidienne, qui est comme leur neutralisation. De plus, les trois géométries s'identifient sous la forme euclidienne, quand on envisage des éléments infiniment petits. Cela prouve que, si l'on pouvait dilater suffisamment un espace non euclidien, les petites régions de cet espace tendraient de plus en plus à se rapprocher de l'état euclidien. On en a conclu avec raison que l'espace que nous jugeons euclidien n'est tel pour nous que parce que son paramètre est très grand, et que si nous pouvions en embrasser une région beaucoup plus grande, il cesserait d'être homogène. Il y a là, à mon sens, une confusion entre deux ordres de conceptions qu'il importe de distinguer. D'une part, l'espace théorique conçu par nous comme étalon neutre auquel tout autre espace théorique ou réel est rapporté ; d'autre part, l'espace représenté. Or ce qui précède est très probablement applicable à l'espace représenté. Mais l'espace théorique euclidien ne peut être altéré par rien : c'est un schéma typique invariable, indestructible, que nous concevons nécessairement en regard de toute autre géométrie, et sans lequel les autres géométries s'identifieraient toutes dans la géométrie euclidienne.

Quoi qu'il en soit de l'état du milieu dans lequel nous opérons, il existe toujours un espace idéal métaphysique euclidien, homogène, par rapport auquel tous les espaces réalisés sont des altérations. Ce qui peut varier, c'est l'application de cet état homogène à tel ou tel ordre de réalité, et l'application dépend de la situation dans l'univers du sujet qui perçoit.

En effet, cet espace théorique neutre s'exprimera dans la représentation sensible par le minimum d'hété-

rogénéité introduit dans la perception ou l'action. Et cette représentation correspondra aux états qui répondent à l'équilibre le plus complet du sujet avec son milieu.

Si donc nous supposons des êtres doués d'organes sensoriels et de modes de sensibilité semblables aux nôtres en qualité (vue, toucher, locomotion), mais adaptés à des conditions d'intensité, de vitesse, de direction, etc., différents, leur état d'équilibre différera du nôtre, et le minimum d'hétérogénéité leur donnera, comme à nous, la représentation euclidienne; mais elle se produira à propos d'autres objets, et ainsi, une figure non euclidienne pour nous pourra être perçue par eux comme euclidienne, et vice versa. Mais la géométrie euclidienne n'en sera en rien altérée.

Si nous supposons maintenant des êtres doués de modes de perception de nature différente aux nôtres, mais soumis aux conditions générales de la conscience psychologique, dont une des formes essentielles est l'espace tel que nous l'avons défini, il y aura pour eux une représentation de moindre hétérogénéité que nous ne pouvons figurer, mais qui sera caractérisée par des propriétés corrélatives à notre représentation euclidienne, et dont celle-ci sera pour nous la traduction la plus exacte.

Le mode euclidien répond à la notion de valeur limite, valeur qui existe toujours pour le mode d'existence individuelle qui caractérise la conscience psychologique. Aussi, bien que ses applications sensibles puissent varier, il existera une géométrie euclidienne à laquelle aucune autre ne pourra se substituer, et répondant aux conditions neutres et primordiales de perception.

Pour admettre au même titre les géométries non euclidiennes qui présentent pour nous des impossibilités de perception et de réalisation, il faut supposer des modes de connaissance étrangers à ce que nous nommons la conscience psychologique (c'est-à-dire à cette connaissance qui résulte du choc d'un moi et d'un non-moi et de l'élaboration par une activité mentale de données reçues passivement à travers l'exclusion établie par l'existence individuelle et corporelle). Nous avons précédemment admis la possibilité de modes de connaître affranchis des conditions qui, pour nous, définissent toute connaissance. Ce n'est qu'en sortant de ces conditions, considérées par l'école positiviste et relativiste comme les seules possibles, que l'on peut admettre les géométries non euclidiennes comme réalisables, en disjoignant les propriétés des figures qui, pour nous, sont fatalement liées ensemble.

Or on n'a jamais observé, il me semble, cette distinction, quand on a discuté la possibilité des géométries non euclidiennes, et il en est résulté une confusion et des malentendus, qui, je crois, s'éclairciront en séparant nettement ces points de vue.

Ainsi, nous allons d'abord considérer les deux géométries de Lobatschewsky et de Riemann comme les éléments polaires (savoir et être) d'une géométrie générale dont la géométrie euclidienne sera l'élément neutre et fondamental. Ensuite, nous étudierons comment on est parvenu à constituer des géométries logiques, bien qu'en contradiction avec leur réalisation expérimentale. Nous montrerons, je pense, la cause de la confusion qui règne sur cette question, et nous chercherons quel mode d'existence impliquerait la réa-

lisation et la perception d'un espace réellement non euclidien.

Relativité de la nature des espaces représentés

Il est facile de montrer combien est relative la représentation à laquelle correspond la notion euclidienne. Sans sortir de notre vie usuelle, nous pouvons constater sans peine combien est subjective notre notion de la ligne droite.

Si nous marchons les yeux bandés, nous dévions de la ligne droite sans nous en apercevoir ; les jeux forains ont tout leur attrait dans cette constatation. Il nous est presque impossible de tracer une ligne droite à mainlevée sans un apprentissage préalable. Quand nous sommes en wagon, privés de points de repère fixes, nous croyons cheminer en ligne droite sans nous apercevoir des nombreuses courbes que décrit la voie. Voilà ce que la locomotion nous fournit sans le contrôle de la notion visuelle de ligne droite.

A son tour, la vision non contrôlée par la locomotion nous donne des renseignements tout aussi incertains. La perspective nous fait prendre des parallèles pour des lignes convergentes : une verticale élevée et éloignée est prise pour un arc de courbe. Et n'est-ce pas une représentation vraiment riemamienne que nous fournit la voûte céleste? La ligne de l'horizon est droite quand on la considère dans le champ visuel sans bouger, bien qu'elle soit en réalité un arc. Elle ne devient pour nous circulaire que si nous pivotons sur nous-mêmes pour la parcourir tout entière ; et ici nous touchons à l'horicycle et à l'hypercycle de Lobatschewsky, qui sont la droite

euclidienne de l'infini. — Nous tenons pour lignes droites les géodésiques de notre planète riemannienne, et ces mêmes géodésiques convexes, vues du haut d'un ballon, se creusent en ligne de Lobatschewsky.

Prendrons-nous la donnée expérimentale qui attribue la qualité de ligne droite à l'axe de rotation d'une figure indéformable, entourée de deux points fixes ? Mais nous estimons que la rotation n'a pas déformé la figure seulement d'après les constatations visuelles et métriques, qui nous trompent si souvent.

Observons la formation du cristallin inégalement réfrangible dans ses diverses parties, et jugeons des déformations qu'il doit apporter aux lignes perçues. Enfin, les illusions d'optique résultent de diverses juxtapositions, divisions, situations qui soulèvent de difficiles problèmes esthétiques. Cette déformation apparente des figures sans masse, par le simple jeu des directions, tend fort à prouver combien est subjective la similitude de nos figures géométriques.

L'interposition de l'atmosphère, et au delà, peut-être celle de certains milieux sidéraux plus ou moins réfringents peuvent enlever toute valeur objective à nos mesures astronomiques. La mesure de la ligne droite par la tension du fil à plomb est sujette à caution, car tout fil très long ne se tend jamais complètement. — Horizontalement, nous pouvons juger combien est relative notre estimation visuelle en regardant les fils télégraphiques à des intervalles plus ou moins éloignés.

On voit donc que nous ne pouvons attribuer une valeur objective à nos jugements sur les figures que lorsque nos divers moyens d'informations sont d'accord pour nous donner l'idée de la ligne droite. Et, même en

ce cas, nous voyons que la rectitude n'est que relative à la synthèse limitée de nos modes de perception. Un mode de plus qui se trouverait en désaccord suffirait pour enlever à cette ligne le caractère de droite. Et même il suffirait que, parmi les états visuels, tactiles et locomoteurs qui sont neutres en même temps, un seul ait sa tonicité modifiée pour que l'accord parfait de neutralité corresponde à des lignes tout autres. Ajoutons que nous ne pouvons établir les vérifications qui nous permettent d'attribuer à nos jugements cette objectivité très relative que pour de petites distances. Dès que nous embrassons une vaste étendue, tous ces modes perdent leur valeur. Et, par rapport à l'étendue perçue comme telle, nos figures euclidiennes ne sont telles que dans un espace infiniment petit. La géométrie euclidienne n'a donc d'application sûre que comme géométrie infinitésimale par rapport à celle qui régirait notre espace physique, si nos modes de perception, demeurant les mêmes nous devenions de gigantesques Gargantua. Mais, par ce fait même, on saisit que cette géométrie est nécessairement la source des deux autres, puisqu'elle exprime les rapports infiniment petits et constants dont la sommation réalise les variations diverses.

Nous voyons en outre que l'on ne peut dire que tel milieu est ou non euclidien en soi : il est toujours euclidien par rapport aux êtres pour qui il répond à l'état neutre de perception, et pour les actions et les modes d'existence vis-à-vis desquels son influence s'annule ; il l'est toujours dans la mesure où il peut être considéré comme infiniment petit par rapport à un autre milieu. Et, comme toute existence dans un milieu relativement fixe tend à s'y adapter, la notion et la représentation euclidienne

tendent à s'établir parce qu'elles représentent l'adaptation intellectuelle et sensible à un milieu. Les divers sens s'adaptant chacun à ce même milieu fixe,ce milieu répondra bientôt à la fois au moindre effort pour chacun de ces sens ; la notion et la représentation euclidienne répondront à cette coïncidence.

C'est donc seulement en fonction de telles ou telles perceptions et actions qu'un espace peut être dit euclidien ou non.

Par conséquent, les trois géométries coexistent, s'impliquent et ne se définissent qu'en fonction les unes des autres ; elles sont applicables aux mêmes milieux suivant les perceptions et les actions que l'on considère. Nous participons à la fois aux trois sortes d'espaces, ainsi que les êtres qui nous entourent,et il est intéressant de déterminer les principales circonstances qui paraissent correspondre aux uns ou aux autres.

Caractères des espaces non euclidiens

On a parfois confondu la géométrie de Riemann avec celle de la sphère,et la géométrie de Lobatschewsky avec celle de la pseudo-sphère. Mais c'est là une erreur. Ces deux géométries ont un degré de généralité bien supérieur, et qui leur donne un bien plus grand intérêt. On pourrait les qualifier : espaces soumis, l'un à la loi deconvergence,l'autre à la loi de divergence. Le degré de cette convergence et de cette divergence est déterminé par le paramètre;etce paramètre dansle cas leplus simple, est pour la convergence +1, pour la divergence —1. Voilà pourquoi la trigonométrie sphérique et la trigonométrie hyperbolique s'appliquent aisément à ces deux espaces.

Ces deux espaces répondent donc très probablement à deux milieux fondamentaux du Kosmos. Comme étant les deux premiers milieux dérivés de l'espace homogène ou euclidien dont le paramètre est infini, c'est-à-dire la courbure nulle. On peut donc dire que les deux espaces de Riemann et de Lobatschewsky sont les caractéristiques de la courbure dans son premier principe. Or la courbure est ce qui correspond à la présence d'une influence extrinsèque à l'objet qui se développe dans l'étendue. Que l'on considère la perception psychique ou la réalition mécanique, il n'y a courbure que là où une des conditions déterminatives de la ligne ne se trouve pas constamment dans le même rapport avec cette ligne. Le calcul différentiel répond à cette notion par la correspondance qui s'établit nécessairement entre la courbure et les fonctions à dérivées variables Aux dérivées constantes c'est-à-dire à l'invariabilité d'un rapport correspondent des lignes droites. Peu importe, encore une fois, que ces lignes soient relativement ou absolument droites; toujours est-il que la courbure est ce qui résulte de l'application à des figures de la variabilité d'un rapport. Cette variation montre que les causes déterminatives de l'état d'un objet ne sont pas identifiées en une seule : elle exprime une dualité persistante ; la synthèse ne s'opère que hors des causes dans l'effet résultant, effet qui laisse distinguer la trace de deux causes distinctes.

Au contraire, quand la variation est constante, elle peut s'exprimer par un quotient unique, et la synthèse s'opère dans les causes, l'action est une; voilà pourquoi on peut alors supposer que cette action a sa cause dans le sujet lui-même. Nous touchons là à une question

métaphysique très profonde : celle de la distinction des causes intrinsèques et extrinsèques. Les premières se présentent comme la finalité du sujet, finalité exerçant sur lui une attraction qui doit toujours, en dernière analyse, se ramener à une appétition (voir à ce sujet les précédentes études); les secondes paraissent ne pas s'assimiler au sujet, et intervenir comme des causes déviatrices, comme des coercitions plus ou moins impérieuses qui solidarisent les être entre eux, et dont l'harmonie consiste dans la réalisation d'une finalité embrassant un système d'individus.

Ainsi, la courbe semble nous révéler la dépendance des individus vis-à-vis de leur milieu. Les lignes droites représentent ainsi la somme des causes qui se sont identifiées en une seule action ; et l'espace euclidien, qui en est comme l'essence, est ce qui dans le Kosmos est pleinement unifié en vue de la coexistence individuelle. C'est donc un degré du triomphe de l'ordre sur le chaos au moyen de l'espace, et l'espace euclidien est bien la limite vers laquelle tendent les deux autres à mesure que l'unification des tendances se réalise.

Là au contraire où les deux forces fondamentales de dispersion et de concentration dominent, nous saisissons des formes distinctes revêtant la matière ; elles représentent ce qui, dans les tendances, demeure composé, les cas où l'action est un compromis, une résultante, un accord ; c'est la résolution du chaos en conservant la diversité des tendances, qui synthétise sans identifier.

Dans la géométrie de Riemann, deux lignes droites quelconques sont assujetties à passer par deux points fixes ; elles enferment entre elles un espace ; elles forment chacune un cycle fermé. Cette géométrie semble cor-

respondre à l'influence algorithmique qui régit les séries convergentes et qui fait aboutir une sommation infinie de termes à une intégration finie, car elle transforme la nature indéfinie de la droite en cycle. Une telle réduction dans le monde physique est ce qui constitue la corporification, résultat du principe d'individualité. La géométrie de Riemann semble correspondre, non pas à l'individualité, même caractérisée par l'unité de centre, mais au rapport de conjonction entre individualités.

L'espace de Riemann équivaut à deux tores s'emboîtant réciproquement ; c'est comme le symbole de la compénétration de deux sphères d'attractions individuelles. Elle crée une sorte de fuseau, bandant en arc toutes les droites, qui viennent passer toutes par les deux centres. Il semble que la nature a gravé le pentacle de ce principe de la conjonction binaire auquel correspond cette géométrie dans l'acte préparatoire de la copulation : la karyokynèse. La vibration elle-même, avec son ventre et ses deux nœuds, qui est l'acte élémentaire de la vie individualisée est l'expression, plus générale encore, d'un espace enfermé dans deux droites ; car la vibration est bien l'acte de moindre résistance pour l'expansion individualiste vouée à un dualisme irréductible ; par elle se déchire l'hymen virginale de la ligne droite. Un vide intérieur est créé par la vibration, un retranchement fait à l'espace par l'autonomie de la monade-atome, et nous avons observé déjà que l'atome vu du dedans est un véritable espace, et qu'il n'est atome que relativement au milieu et aux êtres dont il n'est pas pénétré et qui bornent son individualité.

Ce caractère esentiel de la géométrie Riemannienne

va se retrouver dans la sphère physique avec les formes concentrées et bipolaires et avec le binaire de l'appétition. Cette géométrie exprime la viscosité, cet état qui tend à dissoudre l'individualité solide dans la liquidité. Or c'est à ce caractère qu'appartiennent la plupart des tissus animaux, et au premier chef, le protoplasma avec sa contractilité. En outre, nous avons vu que la fonction animale est une sorte de liquéfaction tellurique d'essence supérieure. La structure de l'animal, avec ses replis nombreux et ses réseaux assujettis à certains foyers, structure propre aux glissements des parties, enfin le caractère cyclique de tous les mouvements des animaux, tout cela paraît les assujettir en grande partie à la géométrie Riemannienne. La notion euclidienne de l'espace semble donc ne se former que lorsque l'intelligence émerge de la sphère instinctive lorsqu'elle acquiert des concepts dégagés de l'appétition ; et la notion de ligne droite est une donnée déjà complexe, et non primitive, comme la géométrie semble l'admettre.

La géométrie de Riemann est bien celle de l'appétition instinctive. Car, dans cet état, toute situation des objets est rapportée à deux centres : le moi et l'objet du désir. L'aptitude de l'instinct à varier ses moyens, qui, tous, cependant tendent à agir suivant les moindres résistances, est bien exprimé par l'infinité de droites passant par deux foyers. La droite euclidienne, dans ce milieu, n'est plus courte qu'idéalement : c'est la voie du désir plus rapide que l'activité ; cette voie est exclue du champ d'action, condition nécessaire pour que le désir puisse naître, et sans laquelle il se confondrait avec sa réalisation.

Toute droite, dans cet espace, est un cycle bipolarisé: tel est aussi le milieu instinctif, où toute sensation a pour réponse un réflexe qui ferme le courant reliant le sujet à l'objet du désir. Entre eux, la zone est convexe, car l'appétition cherche à accaparer le maximum de voies possibles pour se relier à son objet.

Dans la géométrie de Lobatschewsky, au delà d'un certain angle, les droites ne peuvent plus se rencontrer : c'est une dispersion croissante. Un certain angle aigu dit angle de parallélisme établit cette limite, et transforme la convergence en approche asymptotique. Ces lignes sont dites alors parallèles ; enfin, toute perpendiculaire commune entraîne aussitôt une divergence.

Nous avons là une géométrie de la divergence et de la force répulsive et de la progression vers l'universalité.

Cette géométrie est celle de l'expansion magnétique ; celle de la raréfaction de matière, de la propagation et de la multiplication des forces par désintégration des monades-atomes. Elle montre, pour ainsi dire, l'envers de l'individualité. et ce point de vue se traduit par une courbure négative constante.

Une courbure négative constante est impossible dans un espace euclidien, car le cercle est ce qui définit la courbure constante, et le centre d'un cercle ne peut être du côté convexe de la circonférence. Il faut donc, pour concevoir une courbure constante négative, étendre la notion de centre comme l'algèbre étend la notion de nombre. Le centre d'une courbure de Lobatschewsky peut être imaginé comme un point étiré en axe; il en résulte que, suivant la position d'une ligne par rapport à cet axe (qui est un arc d'horicycle de longueur donnée

égale au paramètre), la somme attractive des points de cet axe varie par rapport aux conceptions euclidiennes, et donne une figure qui a de grands rapports avec l'hyperbole quadrilatère. On pourrait dire que le centre de l'hyperbole équilatère est constitué par ses deux axes ; et ainsi, à l'infini, l'hyperbole se relierait au cercle par le carré : c'est, du reste, ce que semblent démontrer certaines formules sur lesquelles nous reviendrons : l'une qui relie e à π, l'autre qui fait dériver π de $\sqrt{2}$, nombre de la diagonale du carré.

Ainsi, le passage de la géométrie euclidienne à la géométrie de Lobatschewsky s'opérerait par l'extension du cercle à l'infini. En effet, dans l'espace euclidien, le cercle à rayon infini devient ligne droite, et les normales de cette circonférence droite deviennent parallèles. Or, à cette droite euclidienne, qui est la borne de l'espace, s'identifient deux lignes de Lobatschewsky, qui possèdent chacune l'une des propriétés fondamentales de la droite euclidienne ; car, dans cette géométrie, les droites qui ont une normale commune n'en n'ont pas d'autres, et les parallèles se rapprochent sans s'atteindre, ce qui équivaut à un centre rejeté à l'infini. L'horicycle est le cercle dont les rayons sont parallèles ; il répond ainsi au cercle infini euclidien devenant droite. L'hypercycle est la ligne qui a toutes ses normales perpendiculaires à une droite commune ; il répond à la ligne brisée euclidienne devenant droite ; là, nous voyons le centre de ponctuel devenir linéaire. Or, dans l'espace euclidien, c'est à l'infini que la convergence non nécessaire mais possible s'évanouit.

Cette géométrie divergente exprime l'élasticité, cet état qui tend à disperser, et qui est le caractère essen-

tiel des gaz. Or c'est à ce caractère divergent que se rattache le principe végétal, dont nous avons reconnu la fonction aérifiante pour la terre. La forme même du végétal avec son collet étranglé, sa tige, ses ramifications et la structure intérieure de ses fibres sont comme le pentacle de l'espace de Lobatschewsky. C'est l'épanouissement floral, l'étirement de la matière.

C'est encore la manifestation intellectuelle et le magnétisme animal : elle répond bien à la propagation rayonnante des idées forces et à la transmission de la pensée. La concavité extérieure du faisceau des lignes exprime encore l'accroissement progressif de cette expansion.

La géométrie de Lobatschewsky correspond à l'intuition mentale. Car, dans cet état, on peut relier les points les plus extrêmes par le voisinage le plus étroit. Aucune fusion ne s'y opère, mais une infinité de voies peuvent tendre ensemble vers le même but sans jamais se confondre ensemble.

Le centre, ici, est un axe et se manifeste par une similitude d'orientation qui diverge aussitôt. C'est bien là le caractère des idées, qui ne restent jamais identiques entre deux individus, mais qui font sortir d'une uniformité fondamentale une grande diversité de conséquences qu'on peut réunir toujours aisément, quel que soit leur écart.

La droite euclidienne, voie de la volition, est ici comme un régulateur qui empêche les contacts résolutifs, et permet au développement évolutif de se poursuivre indéfiniment. C'est bien là le caractère de l'idéal, limite jamais atteinte et dont on approche sans cesse.

A cet espace correspondent les inspirations de l'art

et en général les intuitions de la raison, qui établissent, dans toutes les sciences, ces concepts limites dont Wronsky a distingué le caractère irreprésentable par l'entendement, mais qui permettent le progrès indéfini de la connaissance.

Les géométries de Riemann et de Lobatschewsky correspondent ainsi aux deux états opposés de la matière, l'atomisme et le dynamisme, les corps et les forces physiques. Elles expriment les deux tendances qui produisent toute évolution : convergence et divergence. La géométrie euclidienne répond aux cas d'indifférence, d'équilibre, de neutralisation.

L'espace de Riemann est probablement la limite intérieure de l'espace euclidien, circonscrivant le patrimoine impénétrable des moi individuels où s'élaborent les grandeurs infinitésimales et les racines des quantités, le domaine des appétitions produites par l'irréductible binaire.

L'espace de Lobatschewsky paraît répondre à l'au-delà de l'espace euclidien. L'horicycle est l'aspect circonscriptif de cette frontière ; l'hypercycle est son aspect séparatif ; du dehors, c'est un cercle ; de chez nous, c'est une droite.

Ainsi se résoudraient les questions des limites de l'espace et de la divisibilité de la matière ; mais ces trois espaces pourraient bien occuper les mêmes lieux en se rapportant à trois ordres différents d'états. On peut ainsi envisager ces trois géométries comme se rapportant à trois modes de relations auxquelles sont assujettis les différents objets plongés au sein d'un même milieu. Et ces trois géométries semblent intervenir à la fois dans la plupart des phénomènes ; l'une d'elle est en

général prépondérante ; et peut-être certaines lois qui nous paraissent fort compliquées deviendraient-elles très simples si on appliquait l'une ou l'autre de ces géométries aux cas qu'elles semblent régir plus spécialement : par exemple, si on appliquait la géométrie de Riemann à la stéréochimie, à la croissance et à la locomotion animale, et celle de Lobatschewsky aux lois de la vaporisation, au développement végétal, à la propagation de la lumière et de l'électricité. De plus, tous les caractères esthétiques, les formes de la nature, les physionomies, les gestes, les modulations vocales et musicales offrent des manifestations expressives qui se rattacheraient sans doute à des rythmes dépendant de l'une ou l'autre de ces trois géométries.

F. Warrain.

LETTRE DE CHINE

Les Missionnaires Chrétiens

L'ardeur du prosélytisme n'est pas du goût de tout le monde, et l'on juge diversement ceux qui en sont atteints ; plus diversement encore on juge celui qui en est l'objet et qui se laisse convaincre : pour ceux qui prêchent et à qui il vient, c'est un converti ; pour ceux qu'il quitte, c'est un apostat. Je n'ai pas ici l'intention de faire une théorie sur le droit à l'apostolat ; je n'ai pas même l'idée d'ouvrir une polémique sur les convictions et sur les personnes des missionnaires. Mon but est, au contraire, en ce qui regarde les missions chrétiennes en Chine, de barrer la route à toute polémique, en faisant la lumière sur quelques points d'histoire obscurs et mal connus.

L'insuccès constant des prêtres chrétiens à convertir le plus ancien et l'un des plus civilisés parmi les peuples, celui qui était peut-être, faute d'une religion bien stricte, bien sévère et bien déterminée, le plus propre à goûter les ensei-

gnements d'une religion nouvelle, cet insuccès et la longueur et la répétition des persécutions que les missionnaires endurent en Extrême-Orient, semblent constituer pour beaucoup un problème difficilement résoluble, dont les principaux intéressés ne mettent guère d'ardeur à débrouiller les inconnues. Je veux fournir ici les éléments grâce auxquels ledit problème peut s'éclairer pour les esprits impartiaux, et apparaître enfin comme une équation pleine de logique, étant donnés les événements qui le préparèrent, et étant donnée, surtout, la tournure d'esprit, « l'état d'âme » des indigènes qui assistèrent à ces événements, et,pour la plupart, en souffrirent.

On sait que rien n'est plus semblable au rite religieux chrétien que le rite religieux chinois : une parfaite ressemblance, une concordance , souvent absolue et étonnante, joignent jusqu'à leurs symboles et au nom de leurs personnes et de leurs choses sacrées. Je n'ai pas la place de le démontrer ici; ceux qui ne voudraient pas accepter pour vraie cette affirmation pourraient consulter avec fruit les travaux des sociologues, des linguistes, des philosophes, des jurisconsultes ; je les invite même à sen ourrir des écrits des ouvrages des missionnaires, tels que les Pères Lecomte, Prémare, Huc, Pauthier, qui ont cru rendre service à la cause chrétienne en publiant ces rapprochements, ces ressemblances, ces égalités (1). C'est là un fait reconnu de tous ceux qui ont habité en Chine, ou qui se sont occupés, de loin ou de près, des Chinois. Comment donc se fait-il que, depuis trois cents ans, le travail ardent et continu du prosélytisme que font les missionnaires n'ait abouti presque à rien ? Et que, à chaque instant, le zèle des prêtres et des néophytes soit arrêté par

(1) Lecomte : *Lettre au duc du Maine.* — Prémare : *Les Cérémonies des Chinois.* — Huc : *Voyage en Chine, au Thibet et en Tartarie.* — Pauthier : *La Chine*, etc...

quelque persécution, persécution toujours regrettable et coupable, puisqu'il y a toujours du sang versé ?

Je veux, dans les courtes réponses que je vais faire à ces questions, après un très studieux examen, négliger volontairement les excés privés et les fautes politiques des individus ; emportés par une exagération qu'ils croyaient louable, ils n'ont pas engagé avec eux la responsabilité de la collectivité dont ils étaient membres. Je veux établir seulement les grands obstacles naturels, et sans doute irréductibles, auxquels s'attaque en vain la prédication actuelle du christianisme en Chine.

Ces obstacles sont de deux sortes : les uns sont des obstacles de dogme, et remontent à plus de deux siècles ; les autres sont des obstacles politiques, et sont contemporains des efforts des nations européennes. Je vais les exposer les uns après les autres.



Lorsque les missionnaires européens pénétrèrent en Extrême-Orient, ils trouvèrent la Chine aux abois, entre la dynastie des Ming chancelante et la dynastie tartare envahissante. Ils attendirent l'issue de la lutte, pour se ranger habilement du côté du vainqueur, qui fut, comme on sait, l'étranger. Ils s'acquirent ainsi la faveur de la famille nouvellement régnante, laquelle eut la chance de s'affirmer immédiatement par l'un des plus grands souverains qu'ait eus la Chine, l'empereur Kanghi. Accrédités auprès de ce prince éclairé, comme médecins, savants, astronomes, les Jésuites eurent licence de prêcher leur religion et de faire des adeptes, à condition de ne point attaquer directement les religions et les traditions existantes (culte de Fô, honneurs dus à Confucius, taoïsme). En effet, l'esprit très tolérant des législateurs chinois ne voyait aucun mal à la propagation d'une morale fort semblable, en somme, à celle qui découlait des livres sacrés de la Chine. On sait que, sous le règne

de Kanghi, les Jésuites firent beaucoup de prosélytisme ; on peut penser que, sous l'œil bienveillant de cet empereur et de ses successeurs, la religion chrétienne eût été volontiers embrassée par un grand nombre de Chinois, et même de Tartares, si les Dominicains n'étaient survenus, n'avaient fondé des missions rivales, et n'avaient cherché à supplanter les Jésuites dans les faveurs de la cour de Péking. Ces querelles d'ordres monastiques n'intéressaient pas les grands de la Chine ; elles donnèrent aux souverains des doutes sur la valeur d'une religion dont les apôtres eux-mêmes s'entendaient si mal et se jalousaient si fort.

La querelle des Jésuites et des Dominicains était triple, et singulièrement inutile : il s'agissait de savoir quel nom il conviendrait de donner ,en chinois, au Dieu des chrétiens; dans quelle mesure il serait bon de permettre aux néophytes d'honorer Confucius ; et enfin, si le culte rendu aux morts était ou n'était pas de l'idolâtrie.

En ce qui concerne la première controverse, on sait que les Chinois connaissent le Ciel (Thiên) et la Voie du Ciel (Tao). Les Jésuites proposèrent tout bonnement d'appliquer au Dieu de la Bible le premier de ces vocables et son caractère correspondant. Les Dominicains, eux, prétendaient que ce mot représentait seulement l'ensemble de la nature, que le mot « Tao » représentait l'ensemble des causes premières, et qu'ils ne sauraient donc être appliqués convenablement à Dieu. Ce byzantinisme amusa fort les lettrés chinois, qui en avaient vu bien d'autres, et qui n'imaginaient pas que l'Eternel dût s'offusquer de la solution, dans un sens ou dans l'autre, d'une question de linguistique.

Au sujet du culte honorifique rendu à Confucius, les Jésuites déclaraient que c'était un hommage au philosophe, dont les enseignements conduisaient, depuis deux mille ans, l'ordre politique de la Chine ; les Dominicains y voyaient, au contraire, la déification d'un homme, ce qui est très vilain, et pas vrai du tout, comme bien l'on pense.

Les lettrés chinois n'étaient pas le moins du monde indifférents et tenaient à conserver le culte traditionnel, meilleure sauvegarde de leur hégémonie.

Enfin, touchant le culte des ancêtres, les Jésuites n'y voyaient qu'une manifestation louable, bien qu'excessive, de l'amour familial, et ne considéraient pas les honneurs rendus aux morts comme incompatibles avec l'exercice de la religion chrétienne. Mais les Dominicains y voyaient toutes les caractéristiques d'une diabolique idolâtrie. Ici, le peuple chinois tout entier prenait parti et déclarait, par tous les moyens, que, diabolique ou non, il avait le culte ancestral et qu'il le garderait.

Somme toute, la doctrine pure du christianisme a été peu mêlée directement à ces querelles ; et l'on verra plus loin que ladite pure doctrine n'était pas bien élucidée elle-même. Les Jésuites, qui voulaient avoir du succès dans leurs prédications, se montraient coulants pour leurs ouailles, présentes et futures ; les Dominicains, qui étaient jaloux des Jésuites et voulaient arrêter le cours de leurs victoires, préféraient voir les Chinois demeurer idolâtres plutôt que de les savoir convertis par d'autres que par eux-mêmes. Les mobiles de cette lutte n'avaient donc rien de spirituel, et il fallait les déterminer ainsi pour comprendre l'acharnement des partis et les événements qui clôturèrent les dissensions.

Dominicains et Jésuites plaidèrent en Cour de Rome leurs causes contraires, et ils y trouvèrent à diverses époques, des accueils variant suivant la faveur ou la défaveur où la papauté tenait leurs ordres. Les Jésuites, je dois le déclarer, firent des plaidoyers tout à fait remarquables : j'en ai plusieurs sous la main ; ils sont pleins d'idépendance et d'impartialité ; il est difficile de mieux établir l'évidence, de mieux défendre la vérité.

Le premier pape qui fut pris pour juge (car il y en eut maints) fut, en 1645, le pape Innocent X, qui, dans son infaillibilité, condamna les Jésuites et approuva les Domini-

cains. Son successeur, Alexandre VII, en 1655, dans son infaillibilité, condamna les Dominicains et approuva les Jésuites. En 1703, Clément XI, dans une bulle historiquement célèbre, recondamna les Jésuites ; il confirma cette condamnation en 1715 ; et, dans sa « Constitution », Benoît XIV fit définitivement triompher les Dominicains (1).

***

En ce qui concernait l'appellation de Dieu, les pontifes de Rome, qui n'avaient sans doute pas fait une étude approfondie des caractères chinois, se déclarèrent incompétents, et laissèrent aux aborigènes le soin d'appeler Dieu de la façon la plus adéquate à leur langue et à leur tempérament.

Pour ce qui regarde le culte de Confucius, voici la défense des Jésuites :

« On peut, disent-ils, permettre aux chrétiens les cérémonies pratiquées par les bacheliers ; car ils vont aux palais de Confucius, et font devant son nom les révérences que les disciples font devant les maîtres ; ils ne lui demandent rien ils ne lui offrent rien ; ils ne font aucune action qui ait l'air d'un sacrifice. » — Et, sur le culte des morts : « Les Chinois se prosternent devant les cercueils ; ils y brûlent des odeurs : ; ils y offrent des viandes et des fleurs ; ils pleurent et font des repas sur les tombeaux : ces actions, dans l'esprit de la nation, sont des actions purement civiles. » (*Lettres du Père Lecomte, S. J., au duc du Maine, sur les cérémonies de la Chine*, 1700, p. 48.)

(1) Il est juste d'ajouter que, depuis dix ans, sous l'influence libérale, dont les cardinaux Lavigerie et Gibbons furent les apôtres, il est question de faire revenir le pape sur les déclarations de ses prédécesseurs, de telle sorte que les Chinois catholiques puissent honorer Confucius et leurs pères, et appeler la divinité du vocable qui leur conviendra.

Et plus loin : « C'est une ancienne maxime des philosophes, qu'il faut honorer les hommes après leur mort, de la même manière qu'on les honorait durant leur vie. Or, en Chine, les vivants sont honorés d'un culte civil et politique.» (*L.c.*, p. 65.) Et enfin : « Si les Chinois jugeaient de notre religion par ce qui paraît d'abord au dehors, il n'en est pas un qui nous crût idolâtres. Que diraient-ils, en nous voyant prosternés devant les statues de nos temples ? Que pourraient-ils penser lorsqu'ils jetteraient les yeux sur cette multitude de peuple qui prie devant des tableaux où les démons sont peints avec les anges ? Cependant, dès qu'on nous parle des génuflexions et des présents qu'on fait aux morts et à Confucius, on crie anathème, idolâtrie, abomination. » (*L. c.*, p. 57.)

Rien de plus net que la plaidoirie de ces Jésuites. Mais, au dix-huitième siècle, ils étaient moins bien vus que les Dominicains : les Jésuites furent condamnés ; et, désormais, tout Chinois, pour devenir chrétien, dut honnir les honneurs rendus à Confucius et renoncer au culte de ses ancêtres. Les Dominicains entrèrent triomphalement en Chine avec cette décision pontificale.

Ils n'y trouvèrent pas le succès qu'ils en attendaient. Le triomphe qu'ils avaient remporté sur les Jésuites fut le signal de la perte de l'influence, en Chine, de tous les ordres religieux chrétiens.



L'empereur Kanghi, par son fameux décret du 20 mars 1692, avait autorisé le libre exercice de la religion chrétienne en récompense des services rendus par les Jésuites à la science. Quand il vit que, contrairement à ses prescriptions, « la religion nouvelle se permettait des attaques, directes ou indirectes, contre les pratiques morales de la nation » (texte littéral du décret impérial), il interdit, en 1706, le séjour en Chine des missionnaires, sauf leur promesse

d'approuver la doctrine du philosophe Confucius, et les rites au sujet desquels on venait d'élever des questions (Pauthier, *La Chine*, p. 447.)

En 1721, le légat du pape Mezzabarba apporta à Kanghi la « Constitution » de Clément XI, ce fut un coup fatal. Deux mois après, la première persécution s'ouvrait.

L'empereur Youngching, successeur de Kanghni, détruisit dès lors toutes les espérances des missionnaires en publiant le « Saint Edit » de l'empereur Kanghi, où il est dit : « Quant aux livres qui ne sont pas l'œuvre des philosophes, ils doivent être tous expulsés ; et,quant à la doctrine d'Occident, qui exalte le Maitre du Ciel, ce n'est que parce que ses apôtres connaissent les mathématiques, que l'Etat les emploie ; qu'on se garde de l'ignorer. » (Saint Edit, maxime VII, versets 6 et 18.)

C'est dela sorte que prit fin l'invasion pacifique des missionnaires en Chine. Nous allons les retrouver, après les batailles, derrière les armées européennes, et recueillant les fruits de leurs victoires.

Les empereurs tartares qui succédèrent à Kanghi et à Youngching sur le trône chinois renouvelèrent tous les décrets d'interdiction contre le christianisme, ordonnant l'exil des néophytes et la confiscation des biens des missions. Ces confiscations commencèrent dès le règne de Kienloung (1753) ; elles s'étendirent à deux cents églises. Il importe de retenir cette date, parce qu'elle symbolise les difficultés avec lesquelles on se trouva aux prises par la suite.

L'édit de confiscation fut renouvelé solennellement, en 1835, par l'empereur Taokouang. A la suite de la première intervention de l'Europe en Chine, le traité de Whampou (24 octobre 1844) obtint la liberté du culte, pour les chrétiens, dans cinq ports ouverts. Cette liberté fut consacrée au traité de Tien-Tsin (26 juin 1858), signé par lord Elgin, et fut étendue à toutes les villes où il y avait des consuls britanniques, « tant que les personnes professant ou ensei-

gnant la religion chrétienne poursuivront tranquillement leur vocation, sans désobéir aux lois ». (Art. 8.)

Le bénéfice du traité de Whampou fut accordé aux chrétiens chinois par l'édit de tolérance de l'empereur Taokouang (20 février 1846). « Les églises chrétiennes *qui existent encore*, dit l'édit, seront rendues aux chrétiens des localités où elles se trouvent, *à l'exclusion* de celles qui auraient été converties en pagodes ou en biens particuliers. »

C'est le mépris de cette exclusion qui est la cause de tous les désordres et de toutes les persécutions.

L'édit de tolérance de Taokouang et la loi de proscription de Youngching se contredisent apparemment, mais ne s'excluent pas de manière absolue. L'édit permet aux chrétiens leurs pratiques, dans une certaine mesure ; la loi interdit le prosélytisme et l'acquisition des immeubles. Or les fonctionnaires chinois ne savent pas s'arrêter aux limites de la prohibition, et les missionnaires chrétiens ne savent pas s'arrêter aux limites de la permission. C'est pour avoir dépassé cette mitoyenneté que le Père Chapdelaine (1858) et le Père Néel (1860) soulevèrent des persécutions, dont ils furent les premières victimes. Ils avaient renouvelé le zèle et les exigences du Dominicain Moralès et de l'Evêque Maigret au temps de la dispute des ordres monastiques.

C'est à la suite de ces persécutions que les nations européennes intervinrent, la France pour la diffusion de sa religion, l'Angleterre pour l'extension de son commerce. Il est superflu d'insister sur l'issue de ces guerres, connues de tous.

Le 27 juin 1858, le traité de commerce conclu entre la France et la Chine complétait l'édit de Taokouang, en rendant aux chrétiens le droit de prosélytisme : « Toutes les religions chrétiennes, disait l'article 13, jouiront d'une entière sécurité pour leurs personnes, leurs propriétés et la libre pratique de leur religion. Aucune entrave ne sera apportée au droit qui est reconnu en Chine à tout individu, d'embrasser, s'il le veut, le christianisme et d'en suivre les

pratiques. » Après la deuxième campagne de Chine, intervint la convention de Peking (25 octobre 1860), passée par le baron Gros, où l'article 6 disait : « *Conformément à l'édit impérial de Taokouang* du 20 février 1846, les établissements religieux de bienfaisance seront *rendus* aux chrétiens, ainsi que les cimetières et autres édifices qui en dépendaient. » Or il est facile de se convaincre que l'édit de Taokouang ne renfermait rien de semblable (1). Cet édit *conserve* aux chrétiens les édifices religieux *existant encore*, mais *excepte* de cette conservation et de toute restitution tous les édifices qui auraient été transformés ou dont le territoire aurait été morcelé ou vendu ou affecté à d'autres usages. Or on sait comment se partage la propriété en Chine, et comment il est délicat et souvent impossible de restituer aux chrétiens des terrains vendus, désaffectés, partagés depuis les époques de proscription (1753). Depuis lors, ces terrains étaient devenus domaines impériaux, domaines consacrés ou propriétés familiales parcellaires ; en tout cas, ils avaient servi à l'habitation, à la vie et à l'*inhumation* de plusieurs générations. Impossible à l'Etat de s'en dessaisir, plus impossible encore d'en dessaisir les familles. On se demande comment un plénipotentiaire français a pu formuler une si extraordinaire et irréalisable exigence, et comment un plénipotentiaire chinois a pu y consentir.

L'explication est simple et la voici : Français et Chinois ont été abusés, dans la transcription des caractères de l'acte, par des interprètes et des scribes intéressés : « Notre plénipotentiaire, le baron Gros, avait comme interprète un prêtre des missions étrangères, M. Delamarre. Celui-ci, abusant de ses fonctions et de la confiance du baron Gros, ne craignit pas d'insérer dans le texte chinois du traité, à l'insu et contre la volonté des plénipotentiaires, ce terme, qui peut à chaque instant provoquer une guerre et qui a déjà causé bien du mal. *Je tiens le fait de plusieurs sources, et de M. Delamarre lui-même, qui se glorifiait beaucoup de sa supercherie,* » dit M. le consul Simon.

Le gouvernement chinois, parfaitement au courant de la fraude, est disposé à tous les sacrifices possibles ; il offre, en équivalent de ce *qu'il ne peut pas rendre*, des terrains d'une superficie double et tout l'argent nécessaire. Mais les missionnaires, forts de la lettre du traité, « veulent le terrain sur lequel le vrai Dieu a été adoré, et non un autre ». (Lettre de Mgr Desflèches, Evêque du Sse-tchuen.) De là, trouble dans les familles lésées et, dans les villes, soulèvement, massacre des missionnaires trop exigeants, persécutions contre leurs néophytes.

Actuellement, à cause du frottement continuel des Européens, à cause du développement des influences anglaise, française et russe, le gouvernement chinois est disposé à l'indifférence la plus absolue à l'égard de la religion chrétienne et sa prédication ; mais les coups de force qui se produisent contre elle, et les révoltes soudaines des populations n'ont guère d'autre cause que ce malheureux traité de 1860. Les ministres de la République française à Péking, que ces continuelles histoires mettent sur les dents, en savent bien quelque chose. Et ce ne sera pas le moindre mérite de M. Gérard que d'avoir fait comprendre aux titulaires de nos vicariats apostoliques que des réclamations moins intransigeantes seraient plus avantageuses à la fois au bon renom des missions et à la propagation de l'influence française.

Quoi qu'il en soit, j'estime que, à cause de ces antécédents, la religion chrétienne a peu de chances de pénétrer en Chine, et que, dans les hautes et dans les basses classes de la société chinoise, l'attachement au culte des morts et aux cérémonies confucéennes, et surtout la crainte de la dépossession du sol ancestral, s'opposeront toujours au succès de toute religion étrangère qui n'aura pas, avant toutes choses, admis et consacré l'intangibilité de ces principes et de ces traditions.

Nguyen v. Cang.

DEUXIÈME PARTIE

SONNETS

I

L'atmosphère où se meut notre être intérieur,
Nous la créons, à nos passions identique,
Du respir de nos seins gonflés d'un vent tragique,
Et, dans sa nuit, nos grands élans font des lueurs.

Des figures y sont, portant de sombres fleurs,
Nos satellites gracieux ou maléfiques.
Dans leur groupe, inondant de larmes sa tunique,
Reconnaîtrons-nous notre plus belle douleur,

Qui nous mène au salut d'une main violente ?
Elle appelle les bras de la meilleure amante
Pour nous conduire avec douceur jusqu'à la mort.

Hélas ! même vêtus d'une amour exaltée,
Saurons-nous corriger la ligne où notre sort
Est inscrit sur la peau de la chèvre Amalthée ?

II

As-tu jeté le faix des choses d'autrefois ?
As-tu couvert d'une éternelle sépulture
La survivance de ta mauvaise aventure,
Les souvenirs te blessant l'âme de leur poids ?

Portes-tu des secrets comme on porte sa croix ?
Vers le mirage ardent de ta beauté future
Vas-tu, le front baigné d'une auréole impure,
Où rôdent les démons nés de ce qui fut toi ?

Dans l'atmosphère que ta silhouette entraîne,
Est-il à l'horizon une ville incertaine,
En ruines, gisant sous la mort et la cendre,

Où, par la nuit voilant les formes des décombres,
Des fantômes, sortant de ton cœur, vont descendre
Dans l'ombre du passé, dans ton ombre, dans l'ombre ?...

Victor EMILE MICHELET.

BIBLIOGRAPHIE

Les Hiérophantes, études sur les fondateurs de religions depuis la Révolution jusqu'à ce jour, par *Fabre des Essarts* (Chacornac).

Notre collaborateur et ami, dans ce volume, qui n'est que la première partie de son important travail, étudie : le culte de la Raison avec Chaumette, le culte de l'Etre suprême avec Robespierre, la Théophilanthropie avec Haüy, le Saint-Simonisme avec Enfantin et Bazard, l'Eglise française avec l'abbé Châtel, le culte Templier avec Fabre Palaprat, le culte de l'Humanité avec Auguste Comte, le Fusionnisme avec Tourreil, la religion du Carmel avec Vintras et Boullan, l'Eglise libre avec Julio, le Néo-gnosticisme avec Valentin. Dans ces intéressantes monographies, il faut surtout retenir celles des Saint-Simoniens de Ménilmontant, histoire de ce mouvement merveilleux, qui tente de faire de la Révolution de 1848 une évolution d'idées, et qui, n'y ayant pas réussi, eut néanmoins l'heur de réunir des talents comme d'Eichthal, les frères Chevallier, Louis Blanc,

Hippolyte Carnot, Leroux, Perier et ce tendre génie que fut Félicien David.

Signalons aussi une excellente et toute neuve appréciation sur le fusionnisme de Louis de Tourreil, système syllogistique, s'il en fut jamais, et auquel on ne peut faire qu'un seul reproche: celui d'avoir posé, comme axiome, une prémisse absolument discutable, et, par certains points, mal compréhensible.

L'amitié qui nous lie à l'auteur nous permettra de lui faire une petite querelle à propos de son sous-titre : il n'y a pas de fondateurs de religions, à proprement parler. Il y a, vers un même but véridique, des mouvements religieux parallèles, mais qui se copient les uns et les autres, et qui tous empruntent à la véritable tradition. Cela est tellement vrai, que l'auteur, pour rester fidèle à son but, est devenu infidèle à son titre, et nous a donné comme fondateurs de religions l'hébraïsant Fabre d'Olivet et le gnostique Valentin, qui furent deux indéfectibles traditionnels. L'un a voulu ressusciter la gnose ; l'autre a textuellement entendu *restituer* la langue hébraïque. Si Fabre des Essarts accomplit tout son désir, il nous parlera, dans son second volume, des Théosophes et des Taoïstes occidentaux ; mais ceux-là ne sont ni ne veulent être ni des fondateurs ni des rénovateurs : ce sont simplement des adeptes d'une forme de la vérité, et ils tâchent à la démontrer à ceux qui, jusqu'à présent, l'ignorèrent.

Disons, en finissant, que ce beau et averti document que nous donne Fabre des Essarts peut être considéré comme l'histoire officielle des petites Eglises du XIXe siècle. Nous n'y relèverons qu'une erreur, faite volontairement par la trop grande bonté de notre ami. Le Carmel lyonnais, que Boullan édifia sur les ruines du Vintrasisme, a été jugé, et sans appel, par notre frère Stanislas de Guaita, sur l'inspection de pièces secrètes, et non pas sur le simple récit d'Oswald Wirth. La pitié, qui fait le principal du cœur de tout occultiste, a

commandé à Guaita de ménager Boullan dans l'administration publique des preuves. Mais, pour nous qui les avons eues entre les mains, la sentence est définitive; et le nom de Boullan ne doit sortir d'un juste opprobre que pour tomber dans un plus juste oubli.

MONTAGNY.

REVUE DES REVUES

Nouvelle Revue.

En ce mois, quatre très intéressants articles : celui de M. *Guy de Charnacé* sur la *Psychologie de l'Amour platonique ;* celui de *M. C. Saint-Saens*, sur la *Parenté des plantes et des animaux* ; celui de *M. Flammarion,* sur la *Lune et le pendule;* et enfin celui de notre collaborateur *Joanny Bricaud,* sur la *Petite Eglise,* qui compte trois ou quatre mille membres, demeurés dans la résistance anticoncordataire. dans l'Allier, le Mâconnais, la Nièvre, le Lyonnais, la Vendée et les Deux-Sévres; la principale chapelle est à Courlay.

Les offices du dimanche matin débutent par le chant du *Miserere* et du *De Profundis.* Puis on commence l'office, qui remplace la messe. Les chantres entonnent l'*Introït,* le *Kyrie,* le *Gloria,* le *Credo,* le *Sanctus,* l'*Agnus Dei* et la Communion. Les chants terminés, l'un des chantres donne lecture en français de l'Epître et de l'Evangile; cette lecture est accompagnée de réflexions. On récite ensuite un chapelet, puis on termine par l'*Angelus.*

A Lyon, il y a environ une centaine de familles, soit quatre à cinq cents personnes fidèles à la Petite Eglise. Vers la fin de l'année 1893, une crise intérieure traversa l'existence de la Petite Eglise lyonnaise. Le pape Léon XIII avait adressé une lettre aux anticoncordataires, et M. Marius Duc, l'un des délégués au Concile de Rome, se rapprocha du catholicisme papal, tout en persévérant dans son assistance morale et effective à l'égard de ses anciens frères : « Il accomplit cet acte, dit M. Prost, simplement, sans qu'on ait exigé de sa partir en qui ressemblât à une rétraction de sa conduite passée. »

Les pratiques religieuses des membres de la Petite Eglise sont familiales, privées, fermées à toutes les curiosités. Les dimanches, ils disent les prières de la messe en famille, toujours en français et suivant l'ancien rite lyonnais. Ils récitent ensuite, dans le cours de la journée, les divers offices de l'Eglise. Comme ils s'interdisent d'assister aux offices du clergé concordataire, ils ne peuvent, de tous les sacrements, en administrer qu'un seul, le baptême, que les laïques ont le droit de conférer. La cérémonie civile du mariage est précédée de la récitation des prières d'usage dans la famille réunie.

Revue de l'hypnotisme.

La *psychologie du simulateur dans les accidents :* du bon et du mauvais simulateur, par le docteur *Cousin.*

Cette revue annonce que l'école de psychologie inaugurera prochainement un buste du docteur Liébault, par le sculpteur Maillard. Tous ceux qui ont connu Liébault approuveront cet hommage posthume, nous spécialement, qui savons comment Liébault mit sa science expérimentale au service des doctrines de Stanislas de Guaita.

Cette inauguration a eu lieu à Paris le 3 février.

A signaler, dans la même revue, un article du docteur *Paul Farez,* sur le trac par asynergie des images mentales, et une

étude sur l'hypnotisme chez les animaux par ***MM. de Lépinay*** et ***Grollet***. Les conférences de l'école de psychologie pour 1906 traiteront de sujets particulièrement intéressants, et notamment de la psychologie de l'occultisme, par le professeur *Baron*, et de l'évolution de l'intelligence sous le régime des castes hindoues, par le docteur *Valentino*, de Pondichéry.

Revue de spiritisme.

Un long article sur les preuves de la survivance de l'âme, par M. *Charazain*. Le docteur *Geley* précise de nouveau, dans une lettre très nette, les moyens et les méthodes d'un institut théorique et pratique de recherches spirites, et propose à ce sujet une entente internationale.

L'Echo du merveilleux.

Une traduction d'un texte allemand, due à la princesse ***de Metternich***, sur les fantasmagories et les prestidigitations que Home exécuta à la cour de Napoléon III.

Puis, une grande quantité de prédictions pour 1906, lesquelles, suivant l'habitude, prédisent de façon à pouvoir s'adapter à tous les événements, quels qu'ils soient.

Notre confrère et ami *Gaston Méry* est accablé à son tour par une levée de boucliers du spiritisme ; il éprouve aussi que les spirites, qui sont les plus doux des hommes, ont cependant des manifestations épistolaires particulièrement terribles ; au cas particulier, ils réclament surtout que Gaston Méry leur fasse ce que Socrate faisait à sa femme, c'est-à-dire qu'il leur laisse toujours le dernier mot.

Nous trouvons, dans la même revue, un extrait d'un vieux volume de 1676 qui rapporte qu'à cette époque, les sorciers vendaient du vent : « vingt livres de France et une livre de tabac », pour un vent de quatre jours ; les sorciers d'aujourd'hui ont varié sur le prix plutôt que sur la qualité de leur marchandise.

Bulletin de la Société d'études phsychiques de Nancy.

Suivant notre désir récent, l'excellent bulletin publie un travail original de notre collaborateur et ami *Léonce Cézard* sur *l'évolution du panthéon védique avant l'induisme.* Saisissons l'occasion pour prév nir nos lecteurs que Léonce Cézard va publier prochainement une étude considérable sur *la langue sacrée d'Akkead,* dont la *Voie* aura la primeur.

L'Echo du monde occulte.

Dans son leader article, ce journal regrette ne pas connaître les poisons végétaux de la Chine, auxquels il donne, avec raison, la place d'honneur parmi tous les poisons connus. La *Voie* donnera, cette année, au cours des études sur les sciences occultes, une analyse de la toxicologie sacrée de l'Extrême-Orient.

La Vie nouvelle.

Nous sommes obligés de nous inscrire en faux contre l'assertion de ce journal dans son article « Réincarnation ». Aucune tradition orientale, ni de la Chine ni de l'Inde, n'a entendu le dogme des renaissances comme les spirites occidentaux entendent leur croyance à la réincarnation.

La Vie nouvelle prend à partie la *Voie* avec une politesse approximative et dans un français douteux : il nous est impossible de la suivre sur ce double terrain. Au surplus, on nous dit que la *Vie nouvelle* va cesser de paraître, ce qui est sans doute une nouvelle manière de vivre.

Les nouveaux horizons de la science et de la pensée.

A signaler, par M. *Brieux,* un essai critique sur le mentalisme absolu et relatif, qui sera continué. Cette revue reproduit la conclusion du professeur *Richet,* concernant les phénomènes de la villa Carmen ; il faudrait la reproduire partout, car d'un trait de plume, l'éminent professeur se dégage de l'étreinte des amateurs de tables tournantes, qui seraient

ravis de faire de lui une recrue pour leur plaisante armée. Voici cette conclusion : « Malgré toutes les preuves, malgré tout ce que j'ai vu et touché, je ne puis me résoudre à admettre, dans toute sa plénitude, le fait de la matérialisation. Je ne crois pas que j'ai été trompé ; je suis convaincu que j'ai assisté à des réalités, non à des mensonges. Mais je ne saurais dire en quoi consiste la matérialisation, et la solution de ce problème est peut-être toute différente de celle que lui donnent naïvement les spirites. »

Un point, c'est tout.

La science astrale.

A signaler, sous la signature *Janus*, un bon article sur l'occultisme et l'astrologie.

La Résurrection.

Notre ami, *Albert Jounet*, continue sa magistrale étude sur la définition du dogme. Albert Jounet s'occupe, lui aussi, du fantôme d'Alger, du fameux BB, que MM. Charles Richet, le général Noël et Raoul Ponchon ont également contribué à rendre célèbre : « M. Richet regrette qu'on n'ait pas photographié la totalité du médium, dont la tête est restée voilée; car il y a, *prétendent les spirites*, danger pour le médium à se découvrir en entier.» Nous savons fort bien que, si le médium se découvrait complètement, il n'y aurait pas de danger pour lui, mais que ce danger serait entier pour les spirites et leurs théories. Albert Jounet propose de placer près du médium des animaux narcotisés, qui fourniraient la plus grande quantité du fluide, de sorte que le médium humain, devenu moins sensible, pourrait être photographié totalement. Gageons que les spirites n'accepteront pas une pareille proposition, de peur que l'expérience ne tourne mal pour les pauvres bêtes qui seront dans la salle.

Revues reçues en outre : *L'Ere nouvelle*, la *Revue des revues*, italienne, avec ses deux récentes brochures : le Concept

de la mort, et la Volonté comme élément de création ; le *Rébus* russe; et la *Luce e Ombra* italienne, dont voici les deux derniers sommaires :

SOMMARIO del 12.° fascicolo

(*I Dicembre* 1905 — *Anno V*)

F. W. H. Myers : Ultima Fede (con illustrazione). — E. Carreras : Le Sedute di Villa Carmen (seguito). — Pro Calabria. — G. Morelli : Il Santo. — E. Senarega : Un Caso d'Identità Spiritica in una Seduta col Medium Politi. — Libri ricevuti in dono. — F. Jacchini Luraghi : La Genesi religiosa del Rivoluzionarismo Russo. — V. Cavalli : Problemini Onirici (contin. e fine). — V. Ravazzoni : Per la ricerca Psichica. — Fra libri e riviste : Alcuni giudisî sull'opera del Prof. V. Tummolo. — G. Galimberti : Ancora sul libro del Geley. — Sommarî. — Cronaca : Il Prof. Richet a Villa Carmen. — I meravigliosi fenomeni di Ruvo. — A Corfù.

SOMMARIO del 1.° fascicolo

(*I Gennaio* 1906 — *Anna VI*)

La Direzione : Nel 1906. — F. Jacchini Luraghi : Leone Tolstoï di fronte alla rivoluzione. — E. Carreras : Le sedute di Villa Carmen (seguito). — G. Morelli : Per la Psicologia dell'altro Mondo. — F. Zingaropoli : Ricordi Spiritici di Vincenzo Fornaro. — La Direzione : Necrologia. — Gab : M. Tra una Chiesa e l'altra. — G. Valentini : Per la ricerca Psichica. — Libri ricevuti in dono. — Conferenze spiritualiste. — Letture e discussioni del Giovedì. — Cronaca : Una nobile riposta del Professor Richet. — An-

cora Dei fenomeni di Ruvo. — Il medium Bailey e i suoi apporti alla « Leland Stanford University ». — Gli ultimi anni del medium Slade. — Le apparizioni del Monastero di Ardoyne. — Sir Oliver Lodge. — Francesco Porro.

Léo-Caie.

DIVERS

Vision lugubre.

Le *Grand Magazine*, qui consacre chaque mois une étude aux choses occultes, s'occupe, cette fois, du rêve, et nous présente, sur ce sujet, des informations très troublantes.

Beaucoup de crimes, paraît-il ont été découverts en rêve par des détectives amateurs. Mais voici un trait impressionnant :

Le révérend Perring, pasteur dans la banlieue de Londres, avait eu le malheur de perdre son fils aîné, qui fut enterré dans la crypte du temple. Deux nuits après les funérailles M. Perring voit en rêve son fils tout couvert de sang et il l'entend crier :

— Père !... Au secours !... On m'empêche de reposer dans mon cercueil !

Le malheureux père, quoique impressionné par ce cauchemar, réussit à se rendormir. Nouvelle vision.

— On me déchire le corps ! hurla la voix.

Dès l'aube, le pasteur s'en fut dans la cryte, où il s'aperçut aussitôt que le cercueil avait été violé. Les dents du jeune homme, qu'il avait fort belles, avaient été arrachées dans la nuit.

L'auteur de ce lugubre méfait n'était autre qu'un dentiste de la localité...

N° 23 — Mars 1906

LA VOIE

REVUE MENSUELLE

De Haute Science

SOMMAIRE

PRIX DU NUMÉRO....... **Un franc**

Abonnements:

France.	Un An	12 Fr.	Union postale.	Un An	15 Fr.
—	Six Mois	7 Fr.	—	Six Mois	8 Fr

RÉDACTION - ADMINISTRATION
5, rue du Pont-de-Lodi
PARIS

VENTE ET DÉPOT
Lucien BODIN
Libraire Éditeur
5, rue Christine — PARIS

VIENT DE PARAITRE

LA

SYNTHÈSE CONCRÈTI

Etude Métaphysique de la Vie

Un vol. in-4°, **5 fr.**

Par Francis WARRAIN

Préface par MATGIOI

Cet ouvrage cherche à dégager des données les plu générales de la science moderne les principes métaphysique de la vie. Il aboutit à une confirmation rationnelle du dogmatism ésotérique et religieux, et essaie d'en éclaircir quelque formules.

Une première partie, résumant à grands traits les mani festations essentielles de la vie et de son évolution, cherch à en définir les fonctions par rapport à l'économie cosmique — Une deuxième partie, d'un caractère plus critique, tend par une analyse rationnelle des caractères fondamentaux de l vie, à en pénétrer le principe et à en définir l'essence.

En appendice se trouve l'exposé succinct de la loi d création d'après H. Wronsky, armature philosophique qu est la clef des antinomies insolubles pour les autres systèmes et qui établit l'harmonie entre la critique rationnelle et l dogmatisme religieux et traditionnel, réputés inconciliables.

LA VOIE MÉTAPHYSIQUE

par MATGIOI

PREMIÈRE PARTIE

LE TE DE LAOTSEU



III

XXVI. — *Agir comme si l'on n'agissait pas ; travailler comme si l'on ne travaillait pas ; éprouver comme si l'on n'éprouvait pas ; estimer grandes les petites choses, et nombreuses les rares ; prendre le méchant pour le vertueux ; penser les choses difficiles aisées ; penser les grandes choses petites : c'est ainsi que les hommes faisaient erreur. Ils pensaient que tout était facile ; ils pensaient que les plus grandes choses étaient petites. C'est pourquoi le sage n'agit pas, et est grand ; c'est pourquoi souvent il devient encore plus grand ; il parle doucement, mais ce qu'il dit est la vérité. Certainement, les choses difficiles lui sont faciles. Le sage croit qu'il y a encore des difficultés ; aussi, plus tard, il n'y a plus de difficultés.*

Cette page renferme une singularité curieuse de l'idéogrammatisme jaune, et qui vaut qu'on s'y arrête. On sait que la ponctuation, en tant que signes, se compose uniquement d'un petit cercle posé, à la façon d'un « *indice* » algébrique, à la droite du caractère qui détermine un sens complet ; on sait, d'autre part, que les caractères, s'écrivant de droite à gauche et de haut en bas, constituent des séries de colonnes verticales ; quand une phrase, ou, pour mieux dire, quand un raisonnement commence par une idée majeure, le caractère qui représente cette idée majeure se met en tête d'une des colonnes, et cette colonne, sur le papier, commence plus haut que les autres colonnes de la même page, afin d'indiquer tangiblement la suprématie de l'idée que l'auteur veut dégager du reste du raisonnement. En changeant une ponctuation, et en faisant successivement monter et descendre — au moment de la traduction phonétique — la colonne de caractères qui exprime que *les hommes faisaient erreur*, on obtient le sens individuel ou humain, puis le sens général ou métaphysique de cette page, suivant que, par ce double étagement, le membre de phrase déterminatif « *les hommes faisaient erreur* », qui se trouve au milieu de la page XXVI, s'applique à la première ou à la dernière partie de la page. La signification qui est donnée par la traduction telle qu'elle est ponctuée ci-dessus, est le sens individuel humain. Le maître indique que les hommes qui se laissent entraîner par l'individualisme, et qui arrivent à ne plus considérer comme réels que les produits ou les avantages de l'individu, perdent le bénéfice de leur action, de leur travail, de leur sentiment ; car, à les appliquer à ce but immédiat, les individus qui ne sont

rien qu'un relatif, et qui n'ont aucun correspondant dans l'univers métaphysique, seul réel et seul compagnon de notre évolution, annihilent tout leur effort, et sont vraiment comme s'ils n'agissaient pas, ne travaillaient pas, n'éprouvaient pas. La vision rapprochée de ces objets leur cache la vision éloignée des choses générales, et renverse, par suite, l'équilibre et la justesse des notions ; car ils attribuent toutes les qualités de la cause et de la nécessité aux seuls objets qu'ils voient, et sur lesquels ils se déterminent. Dès lors, ils prennent le méchant pour le vertueux, le difficile pour le facile, le grand pour le petit, et tombent dans une erreur continuelle. Quant au sage, son inaction vis-à-vis des produits de l'individualisme cache la grandeur de son action vis-à-vis l'univers collectif : moins donc il semble agir aux yeux abusés des individus, et plus grand il devient; et, à leur contraire, il estime difficiles les choses mêmes les plus faciles ; il se comporte vis-à-vis d'elles comme si elles étaient difficiles réellement ; et ainsi il rompt tous les obstacles, et il n'y a plus de difficultés pour lui.

Grâce à l'interversion de la ponctuation et au changement de niveau de la colonne médiane des caractères, le sens général métaphysique est précisément que : le sage, au sentiment erroné des humains individualisés, agit de la même façon que les humains n'agissent pas; qu'il travaille de la même façon que les humains ne travaillent pas, etc. ; donc, les hommes croient qu'il fait le contraire de ce que, en réalité, il fait. Mais son action leur échappe, comme les motifs de son action, qui sont généraux et d'un plan surhumain. Dès lors, le Sage voit toutes les choses humaines sous le même angle, les grandes comme

les petites, les difficiles comme les faciles ; et il prend le méchant comme il prend le vertueux. Ainsi, il se comporte comme le veut le *Tao*, dans lequel nous avons vu que les relativités s'engendrent les unes les autres, qu'une chose relative ne peut exister sans son contraire, et que, par suite, l'une, non plus que l'autre, n'existe réellement. Ce qui est vrai au matériel l'est aussi au moral : ainsi, le Sage, dans sa conception métaphysique, considère le méchant et le vertueux comme deux humains parallèles, dont la méchanceté et la vertu se distinguent l'une par l'autre, et sont destinées à disparaître ensemble, en même temps que les motifs contingents qui les créèrent, et que les consciences temporaires qui les ont déterminées et qui s'en affectent. En pressant un peu les conséquences de cette page dans un sens métaphysique, on connaîtra le dogme de la relativité du bien et du mal, et la qualité illusoire du dualisme humain et de la morale qui y fut adjointe.

XXVII. — *Ce qui est tranquille est facile à maintenir ; ce qui est en repos est facile à conserver ; ce qui est faible est facile à rompre ; ce qui est menu est facile à disperser. Il faut prévenir l'évènement avant qu'il n'arrive ; il faut apaiser avant que la révolte éclate. Un arbre, qu'un homme étreindrait à peine, a pour racine un cheveu fin ; une tour de neuf étages a commencé par une poignée de terre ; mille lis commencent par un pas. Qui travaille peut échouer : qui gagne une chose peut la perdre. C'est pourquoi le sage ne travaille pas à gagner des choses, et ne peut donc les perdre. Si le peuple gagne, d'habitude il ne peut aboutir qu'à la perte. Il faut prendre garde au commencement et à la fin des choses : ainsi, on ne les perdra*

pas. C'est pourquoi le sage tient à l'indifférence, et ne veut rien gagner ni acquérir. Il sait sans étudier ; il marche à côté des autres hommes, mais il fait sa route seul. Il est supérieur aux dix mille êtres ; mais il s'en détache, et n'ose les influencer.

C'est ici, au plan philosophique et social, et réduit en apophtegmes, le principe métaphysique inclus aux premières pages du Yiking : « en piétinant sur le givre, la glace survient. » Tant dans l'individu que dans la collectivité, c'est-à-dire dans tous les composés et les assemblages qui ont un commencement ou une naissance relative, c'est le commencement qui est, pour ce Sage, la chose importante. Ce qui est en bas est comme ce qui est en haut, mais en sens contraire ; ainsi, le Sage doit faire attention au commencement, c'est-à-dire au principe de la Voie, pour qu'il se conforme à elle, et il doit aussi faire attention au commencement contingent des choses, afin qu'elles se conforment à lui. Et cette prescription métaphysique est aussi sociale et morale au premier chef. Car, à leur naissance, les dix mille êtres, choses et gens, sont faibles et menus, et, par suite, faciles à diriger dans le sens où le Sage l'a résolu. Il est facile de briser une racine d'arbre naissant, ou de détruire une tour à peine commencée; il est impossible de briser un arbre qu'un homme étreindrait à peine, ou de détruire une tour de neuf étages. Aussi, le Sage doit prendre ses passions à leur naissance pour les étouffer, et saisir les peuples à leur premier rassemblement, afin de les dominer. Tel est le sens des paroles du Maître.

Mais il insiste immédiatement sur les moyens de cette domination, individuelle ou collective : il ne faut pas qu'ils soient des moyens d'action, mais des moyens



d'exemple. C'est en évitant d'acquérir des désirs que le Sage évite d'avoir des passions ; c'est en se détournant des hommes que les hommes se retournent vers lui pour le suivre, sans qu'il les ait appelés. De la sorte, le Sage demeure supérieur ; et, quand même les hommes et les choses viendraient à se détacher de lui pour leur perte, il n'en serait point diminué, puisqu'il ne s'est pas uni à elles, et ne leur a rien donné de lui-même.

XXVIII. — *Autrefois, ceux qui connaissaient la voie ne voulaient pas en éclairer le peuple. S'ils trouvaient de mauvaises actions, de suite ils les réprimaient. Il est difficile de gouverner les hommes, car il y faut de la science. Si ceux qui commandent l'empire agissent par la force, l'empire entre en révolte. Si l'on prend la douceur pour gouverner l'empire, l'empire est heureux. Celui qui connaît ces deux choses peut les expérimenter ; parfois, il sait les expérimenter ensemble. Voilà la vertu profonde ; la vertu profonde est secrète, et transperce les intentions des hommes. Toutes choses se tournent à elle ; elle procure l'harmonieuse félicité.*

Ce chapitre est assez singulier, car il peut et doit être entendu de deux façons : le premier sens est fort net ; il précise qu'il est très difficile de posséder les hommes sans la Voie. Or réprimer brutalement de mauvaises actions, ce n'est pas la Voie ; et le peuple qui, inconsciemment et traditionnellement est porté vers la Voie, se révolte s'il est conduit avec brutalité, obéit s'il est conduit avec douceur. (Cf. les chapitres du *Tao* où il est montré que les gouvernements qui se conforment le mieux à la Voie sont précisément ceux qui agissent le moins, et qui font le minimum de leur métier de gou-

vernants.) Mais il faut remarquer (et c'est à cette remarque que s'applique l'apophtegme de la fin de cette page, à savoir que la vertu profonde est secrète) que, s'il est vrai que la répression brutale n'est pas conforme à la Voie, les actes mauvais qui occasionnent cette répression sont déjà hors de la Voie. Par conséquent, ce ne seraient pas les gouvernants, mais les gouvernés qui auraient commencé à sortir de la Voie. Cela semble contraire à tout l'enseignement de Laotseu, et, en réalité Laotseu ne l'a pas dit. Il dit que les premiers conducteurs des peuples se conformaient à la Voie, mais n'avaient pas répandu dans leurs peuples la connaissance de la Voie ; ainsi, les peuples obéissaient à la Voie sans la connaître. Mais, dès qu'ils crurent la connaître, à la suite de certaines divulgations de chefs imprudents, ils voulurent la suivre en raisonnant : comme ils la connaissaient mal et ne pouvaient que la mal connaître, ils raisonnèrent mal, et suivirent mal la Voie. Cet enseignement est parfaitement conforme à la tradition magique, qui veut que la science s'acquière personnellement, et non par des vulgarisations collectives, toujours dangereuses. Au point de vue social, il étonnera les milieux occidentaux, où règne la croyance absolue au bénéfice de l'instruction obligatoire.

XXIX. — *Les fleuves et les mers font, en coulant, cent abîmes ; de même sont les rois. Les eaux ne savent que descendre ; de même les cent races de rois. L'homme parfait, qui veut que le peuple progresse, parle tout bas avec lui. Il parle devant le peuple et, chacun marche derrière lui* (*suit ses enseignements*). *Ainsi, quand le Sage a une place supérieure, le peuple est heureux ; quand il a une place*

antérieure, le peuple n'en souffre pas. Ainsi, tous les hommes sont satisfaits et sérieux. Le Sage ne luttant pas, nul ne trouve occasion de lutter.

Qui donc est le nourricier du sol ? C'est l'eau. Qui entraîne avec soi le sol, et en fait un fécondant limon ? C'est l'eau. L'eau est donc le maître et à la fois le bienfaiteur du monde. Mais pourquoi l'eau remplit-elle ce rôle ? Parce qu'elle occupe toujours le plan le plus bas des vallées, et qu'elle ne peut faire autre chose que descendre. Si elle ne descendait pas toujours pour occuper les points les plus bas, les terres ne la suivraient point. Il en est ainsi des rois et de tous les chefs,qui sont appelés à conduire, à régir et à faire prospérer les nations. Le Sage, qui est le meilleur des conducteurs, s'abaisse vers le peuple pour lui parler, et le peuple ne le suit qu'autant qu'il ne souffre pas de sa supériorité. Or le peuple ne souffrira pas de cette supériorité,si le Sage, se contentant de la lui présenter,ne la lui impose pas. Ne souffrant pas, il n'aura aucune occasion de lutte. Au résumé, le Maître enseigne que le peuple ne suit un homme avec ardeur et avec fruit que s'il l'a reconnu digne de son choix, et s'il l'a choisi.

XXX. — *Les hommes se croient grands et semblables à qui ne diminue pas ; s'ils étaient vraiment grands, ils ne diminueraient pas ; et pourtant, ils diminuent peu à peu et sans cesse. Or nous possédons trois choses précieuses, que nous gardons jalousement : la première est l'accroissement de la vertu ; la deuxième est la circonspection ; la troisième est que l'on n'ose se placer en tête des hommes. L'accroissement de la vertu donne la force ; la circonspection donne la générosité ; ne pas se mettre en*

avant des hommes permet de devenir leur chef. Penser agir sans agir encore, voilà la force ; garder la circonspection, voilà la grandeur ; garder l'humilité, voilà le premier rang. A la mort, cet accroissement suit, et il y a avantage. Si on garde fermement la vertu, le Ciel protège, et apporte lui-même un léger avantage.

Celui qui a vraiment l'apanage de la grandeur ne saurait jamait s'amoindrir, car la véritable grandeur n'est point de la qualité, mais de l'essence. Aussi, les hommes, quelle que puisse être d'ailleurs leur croyance à ce sujet, ne possédant rien en propre au delà des contingences, diminuent involontairement, petit à petit, mais d'une façon constante. Les trois dons précieux que retient le Sage lui évitent cette diminution ; c'est l'accroissement en vertu, la circonspection et la modestie sociale ; ces trois choses sont les aides grâce auxquels les hommes peuvent, sans se diminuer, parcourir le circulus de l'existence humaine.

Lorsque ces trois qualités sont acquises par le Sage dans le seul but de concourir à son évolution, elles ne lui en sont pas moins avantageuses dans l'intérieur même du cycle humain. Ainsi, il acquiert la force, la générosité, et, comme le précisait la page précédente, l'humble indifférence qui vaut le premier rang parmi le peuple. Et, après avoir été utiles pendant la vie, ces trois dons précieux, aidant au passage de l'individualité présente à l'individualité supérieure, apportent un avantage vraiment céleste ; et cet avantage consiste à faire entrer l'individu dans une vie plus éminente, consciemment, et avec tout le bénéfice des mérites acquis.

XXXI. — *Le subtil qui connaît la science n'est pas belliqueux ; le subtil qui sait diriger n'est pas violent ; le subtil qui sait prendre adroitement ne lutte pas. Le subtil qui emploie les hommes est doux avec eux. Aussi, on ne lutte pas pour la vertu ; ainsi, cet emploi des hommes donne la force. Voilà une action semblable à celle du Ciel : c'était l'ancienne perfection totale.*

C'est, dans les trois plans, l'utilisation, par l'homme subtil, des précédents enseignements ; dans le plan métaphysique, il est un patient ; dans le plan ethnique, un pacifique ; dans le plan social, un habile. Ainsi, ne pas lutter pour la vertu assure la force et le triomphe du subtil. Le Maître indique que c'est là, dans le plan humain, l'image de l'union de Khiên et de Khouen (voir les deux premiers chapitres du Yiking), ou de la perfection certaine et de la perfection première, la première fécondant la seconde, la seconde enveloppant et excitant la première ; « *la douceur emporte tout* ». Et c'était là la perfection primordiale.

XXXII. — *Il faut, vis-à-vis des violents, parler ainsi. Je ne veux par être le chef, mais l'étranger ; je n'ose ni monter d'un pouce, ni descendre d'un pied. Ainsi, commander sans paraître commander ; ne pas disputer ; gagner sans violence. Il faut commencer une chose sans éclat et doucement ; commencer doucement, c'est le mécanisme qui est notre trésor. Celui qui agit ainsi est plus fort que les armées. Beaucoup penser donne le succès.*

C'est ici la mise en pratique, politique et sociale, des préceptes qui précèdent. Il est très facile de diriger des hommes doux et naturellement conformes à la Voie ; mais, plus les hommes sont violents, plus il devient diffi-

cile de les diriger ; il convient donc de se présenter à eux, non pas comme le chef futur et nécessaire, mais comme un étranger, hôte de passage, lequel, tant par tempérament que par courtoisie, n'agit pas les actions les plus simples, comme celle de reculer ou d'avancer. C'est ainsi que l'on arrive à commander sans paraître commander ; l'action du chef est fondue dans ses paroles, et mieux encore dans sa conduite, et on n'aperçoit point la matérialité du commandement. En réalité, comme dans la page où il était question de l'arbre, de la tour et des mille lis symboliques, il faut commencer doucement pour aboutir ; il faut commencer tout doucement, afin que l'acte de chef, sa personne et son but final demeurent cachés à la multitude indifférente. Voilà tout le mécanisme qui jadis rendit tout-puissants Fohi et les Sages traditionnels. Et c'est par là qu'un seul penseur est supérieur à la foule des armées.

XXXIII. — *Nos paroles sont très faciles à comprendre, très faciles à pratiquer. Les hommes ne les comprennent pas beaucoup, et ne les pratiquent pas beaucoup. En effet, ils disent : « La parole est aux grands ; l'action est aux rois ; nous n'y connaissons rien ; en vérité, nous n'y connaissons rien ». Nous sommes peu qui ayons conscience de nous ; de cela seulement, nous sommes estimés déjà. Le Sage connaît tout ; son cœur est clair comme le diamant.*

Simple constatation de la fâcheuse involution des sociétés, alors que les hommes se sont écartés de la Voie, et ne se confient qu'aux puissants, dont la force paraît nécessaire pour maintenir l'ordre et la sécurité, alors qu'ils devraient être naturels et inconsciemment procurés par la marche ordinaire des choses. Le peuple, ignorant

désormais les Sages, voit des chefs dans les rois et les grands — qui ne doivent être que les policiers et le bras des Sages, et il leur laisse le soin des ordres et des actes. Les Sages, désormais seuls conscients d'eux-mêmes, se tiennent à l'écart, et ce témoignage suffit à leur conscience et à leur tranquilité.

XXXIV. — *Savoir et ne pas prévoir ; ne pas prévoir (au moment où on sait), voici le grand dommage. On cherche à s'en soulager. Le Sage n'éprouve par de dommage ; le dommage affectant les hommes, il les en soulage.*

Cette page est, comme nous l'avons fait remarquer déjà pour une autre page du Te, différemment intelligible, suivant les dispositions des caractères et les transpositions des pauses. Le Sage doit savoir—ce qui est de science générale — et ne doit pas prévoir — ce qui est d'application politique particulière. Ne pas prévoir et savoir trop tard (ce qui est ne pas savoir), voilà le grand dommage ; car si le savoir préserve sans prévoyance et par sa seule force naturelle, l'imprévoyance avec un savoir insuffisant ou tardif mène aux pires abîmes. C'est de ce désastre que le Sage cherche à préserver les hommes.

A la suite de la transposition idéogrammatique, le plan social devient le plan métaphysique, et cette page se lit beaucoup plus simplement ; savoir qu'on ne sait rien est une science suffisante pour un homme, sinon pour un Sage. Souffrir de cette conscience de son ignorence, c'est le premier degré de la perfection.

XXXV.—*Si le peuple ne craint pas de perdre, alors sa perte complète survient, et il n'est plus moyen de conserver ses biens matériels. S'il a ce mauvais destin, il peut dire*

qu'il a, par excellence, le mauvais destin. Le Sage se connaît lui-même, et ignore son destin ; il aime à n'être pas grand. Aussi, il laisse ceci et adopte cela.

Telle est la différence entre le Sage, qui suit la Voie parce qu'il la connaît, et le peuple, qui s'y conforme sans la connaître, et d'après les enseignements du Sage ; le Sage ne possède rien, et ne craint quoi que ce soit : le peuple possède ; il est obligé de posséder, il convient qu'il continue à posséder ; il faut donc qu'il craigne de perdre ce qu'il possède. S'il n'a pas cette crainte, il a le pire destin, car, ne pouvant saisir les mobiles abstraits et ne possédant plus les mobiles concrets, il s'écarte de la Voie.

Pour le Sage, il se connaît ; cette connaissance lui suffit, parce qu'elle lui promet infiniment plus que le présent ne lui peut offrir ; il demeure donc indifférent à son destin et préfère la tranquillité à la grandeur.

XXXVI. — *Celui qui a le courage et ose peut tuer ; celui qui a le courage et n'ose pas est incapable. De ces deux choses, l'une peut être avantageuse, l'autre nuisible. Le Ciel n'aime pas cela, que chacun le sache parfaitement. C'est pourquoi le Sage trouve tout cela difficile. Telle est la Voie du Ciel, que le Sage ne lutte pas, mais triomphe ; qu'il ne parle pas, mais est exaucé ; qu'il ne cherche rien, mais que tout vient à lui ; qu'il semble inerte, mais a une habile méthode. Le filet du Ciel est bien large ; mais nul ne peut passer à travers.*

Savoir, oser, et ôter la vie, d'une part ; savoir, ne pas oser, et ne pas ôter la vie, d'autre part, voilà les deux méthodes habituelles de gouvernement ; elles correspondent l'une aux chefs violents, qui voudraient mener les hom-

mes à la Voie par contrainte, mais ne peuvent, et les mènent ailleurs; l'autre, aux chefs timides, qui nesavent conduire les hommes nulle part. Le Ciel n'aime ni l'une ni l'autre de ces méthodes,même si leur usage successif était susceptible de procurer un avantage. Dans ces actions, qui ont des mobiles insuffisants, des auteurs médiocres, des moyens imparfaits, le Sage ne voit rien de simple. Car sa méthode de gouvernement est précisément de ne faire aucun acte de gouvernement. Et le Maître indique que cette apparente inertie cache la meilleure méthode. En la suivant, nul ne peut passer à travers les mailles du filet céleste, c'est-à-dire que chacun s'accorde et se conforme à la Voie, autant qu'il est en lui.

XXXVII. — *Si le peuple ne craint plus la mort, comment le diriger par cette crainte ? Mais ceux qui commandent aux hommes qui craignent la mort, tout en étant pleins de circonspection, peuvent les mettre à mort. Quelquefois on tue en secret ; mais on est tué à son tour ; la mort de l'assassin compense un assassinat. Telle est la compensation d'une grande faute ; oui, je dis que c'est la compensation d'une grande faute. Mais il y a peu d'hommes qui ne craignent pas de mal faire.*

La crainte de la mort chez le peuple est le meilleur moyen de gouvernement ; car alors, on peut le menacer de mort, s'il ne suit pas les directions indiquées. Ce conseil donné aux souverains n'est fait que pour les engager — par une raison qu'ils puissent tous saisir, c'est-à-dire par une raison d'intérêt — à faire craindre la mort à leurs sujets, c'est-à-dire à leur rendre la vie heureuse — Quant aux chefs dont les sujets craignent

la mort, leurs menaces doivent être mesurées et pleines de circonspection. Et on voit que le Maître, sans interdire expressément d'exécuter les menaces, prévoit le talion pour ceux qui les exécuteraient.

La menace de la mort n'est qu'un préservatif ; la mise à mort est un assassinat, et est vengée par la mort de l'assassin. C'est ici la première application de la doctrine du « choc en retour » des actions humaines, qui fait l'objet du traité du Kan-ing. Chaque acte porte avec lui un germe de futur, et la manifestation de l'acte déclanche nécessairement une sanction qui peut se produire immédiatement ou plus tard, mais dont le résumé accompagne l'auteur de l'action le long de sa personnalité. C'est lorsque ce résumé est égal à zéro que le Nirvâna est enfin atteint. Nous aurons occasion de comparer le dogme taoïste au dogme hindou du Karma et au dogme chrétien du péché originel.

XXXVIII. — *Le peuple est affamé pendant que les grands dévorent ; oui, il est affamé. Le peuple est difficile à gouverner quand les grands agissent ; oui, il est difficile à gouverner. Le peuple méprise la mort quand il est contraint de se révolter pour son existence ; oui, il méprise la mort. Il ne s'intéresse pas à vivre ; que les hommes fidèles s'intéressent à vivre.*

Le Maître déploie ici socialement le principe de l'ethnique établi ailleurs. Seule la conduite non conforme des grands peut rendre le peuple malheureux ; et le malheur du peuple le conduit à se dégoûter de l'existence, à mépriser la mort, et à passer par suite une vie médiocre dans les révoltes. Les grands portent donc immédiatement la peine de leur erreur, parce que cette erreur, par

juste contre-coup, leur fait perdre le seul moyen de gouvernement qu'ils puissent posséder vis-à-vis des hommes qui se sont écartés de la Voie.

C'est cette page, avec plusieurs autres d'ailleurs, qui justifie la doctrine communiste confucéenne — et même la doctrine antidynastique des taoïstes modernes. Les seuls souverains qui firent publiquement adhésion au taoïsme furent précisément des souverains philosophes, hautains et solitaires, qui prirent des Sages, non pas comme exécuteurs de volontés qu'ils avaient soin de n'avoir point, mais comme les représentants de la personnalité impériale, qu'ils dédaignaient même de manifester au dehors. Et le particulier de la chose, c'est que les règnes de ces maîtres singuliers apportèrent au peuple cette félicité paisible et obscure, qui est en réalité le summum du bonheur sur la terre.

XXXIX. — *L'homme vivant est doux et souple ; mort, il est dur et rigide. Les plantes vivantes sont douces et tendres ; mortes, elles sont dures et sèches. Forts et rigides, les hommes vont à la mort ; doux et souples, ils vont à la vie. Aussi, les violents et les forts n'ont point d'avantages. Un arbre est fort, plus fort encore le sol qui est au-dessous. Alors ce qui est au-dessus devient doux et souple.*

Ne voyons ici autre chose que des apophtegmes symboliques ; la rigidité cadavérique et la souplesse du corps vivant sont des images pour indiquer comment la dureté inflexible est l'apanage de la mort et de l'inertie, et que la douceur agile est l'apanage de la vie et de l'évolution. Donc, les caractères durs et inflexibles ne font que des œuvres de mort. Au plan social, l'arbre n'est fort qu'au-

tant que le sol d'où il sort et où il plonge ses racines est lui-même plus fort et plus nourrissant ; c'est dire que les grands tirent toute leur puissance de l'assentiment du peuple qui est au-dessous d'eux ; si donc ils ont constamment cette vérité devant l'esprit, ils deviendront souples et flexibles,non seulement par bon sens,non seulement pour obéir à la Voie, mais par intérêt.

XL. — *L'homme qui suit la Voie est semblable à un arc ; il suit ceux qui sont au-dessus de lui ; il protège ceux qui sont au-dessous. Il a abondance de biens, et les donne à qui n'a pas assez. Ainsi, l'homme opulent qui suit la Voie garde peu pour lui, et donne à ceux qui manquent. La Voie des hommes n'est pas de même ; celui qui la suit donne à ceux qui ont trop, et prend à ceux qui n'ont pas assez. Celui qui, très riche, donne son superflu au peuple, suit le Tao. Ainsi, le Sage produit et ne s'attribue pas ; il fait de grandes choses et ne s'en vante pas. Il refuse de signer les actions de sa sagesse.*

L'homme qui suit la Voie est comme un arc. Vis-à-vis des supérieurs, il est la corde, qui,reliée aux deux extrémités de l'arc, suit son mouvement et sa direction ; vis-à-vis des inférieurs, il est comme l'arc qui dirige et protège les mouvements de la corde. D'ailleurs, c'est également vrai au graphique, car l'arc et la corde qui le sous-tend sont, sur le cercle tangentiel de la race humaine, les projections verticales de la vie individuelle et de l'évolution cyclique. Or, lorsque l'on tend un arc, la flexion de l'arc donne à la corde, ordinairement rigide, du jeu et de l'élasticité, et c'est par cette élasticité seule que l'arc peut remplir son office. De même, ce n'est que lorsque les hommes souples animeront de leur souplesse

la rigidité des hommes durs, ce n'est que lorsque les hommes opulents donneront leur superflu aux hommes dénués, que l'univers se comportera suivant la Voie.

La pseudo-Voie que suivent d'habitude les hommes est précisément contraire : pour eux, « l'eau va toujours à la rivière ». Mais le Sage produit et ne s'attribue rien de ses créations, et ne veut même pas que, en signant ses œuvres, on le reconnaisse aux marques de sa sagesse.

On voit comment cette page transporte dans le plan social, et dans le plan même de l'économie pratique, le principe métaphysique de l'immobilité réfléchie et de l'inaction volontaire. Non-posséder est la forme sociale du non-agir. Mais il faut remarquer ici l'une des rares concordances, du moins à l'extérieur, du taoïsme avec le bouddhisme, quand il est affirme que l'Univers ne sera conforme à la Voie qu'autant que tous les individus communieront à une égale souplesse, c'est-à-dire à une égalité de vie. C'est ici, au plan de la logique, l'axiome sentimental : « L'Univers ne sera pas sauvé, s'il est un seul homme qui ne soit pas sauvé. »

XLI. — *Les hommes doivent être faibles et doux comme l'eau ; ceux qui sont durs et forts ne peuvent rien gagner. Ceci n'est pas facile à comprendre : le faible triomphe du fort, et le souple du rigide. Les hommes ne connaissent pas cela et ne peuvent s'y conformer. Aussi, le Sage dit : celui qui semble le dernier de l'empire est maître de lui-même et devient le chef ; celui qui semble le dernier de l'empire ne se montre pas et devient le maître des hommes. Ces paroles vraies ont un sens caché.*

Quoi de plus faible en apparence que l'eau ? Quoi de plus fort en réalité, parce que, étant souple, elle est insinuante,

enveloppante, et sans résistance personnelle? Elle vient à bout des rochers les plus durs et de la terre elle-même. Les hommes doivent prendre modèle sur elle et acquérir ses qualités de force lente, caressante et irrésistible. Mais,si le faible triomphe du fort, que les grands se souviennent que le faible peuple, d'où ils sont sortis et d'où ils tirent toute leur puissance, peut à chaque instant triompher d'eux.

Le dernier de l'empire en devient le maître,parce que, étant désintéressé, il a appris à être maître de lui,et peut devenir maître des autres; parce que, étant parfait, il monte invinciblement au rang dû à son mérite et à son effort désintéressé , et enfin parce que, étant obscur, il ne porte, malgré sa perfection, ombrage à personne, et ne rencontre pas d'adversaires à son ascension, à la fois imperceptible et inattendue.

XLII. — *Paraître apaiser un grand ressentiment et le garder plus grand, mais secret, les hommes s'imaginent que voilà la tranquillité et la concorde. Aussi, le Sage garde tout écrit en son côté gauche et ne reproche rien aux hommes. Celui qui a la vertu concentre peu à peu sa puissance ; Celui qui n'a point de vertu la disperse peu à peu par son agitation. L'homme qui suit la Voie ne redoute rien ; il est uni, en elle, à tous les hommes droits.*

Le premier degré de la puissance sur soi-même est de garder ses sentiments et d'agir comme si on ne les avait pas ; c'est , au plan passionnel , pardonner et ne pas oublier. Les hommes, habitués à voir agir de suite ou après une plus ou moins longue retenue , conformément aux passions d'autrui, trouvent que ce médiocre degré suffit pour assurer la tranquillité et la concorde.

Cela est tout à fait faux ; pour agir suivant la Voie, il faut que l'acte ne soit en rien modifié par les actes des autres ; il faut donc, ou ne pas les connaître, ou les oublier profondément. C'est, dit le Maître, que les hommes subissent, par la Volonté du Ciel, le « choc en retour » de leurs actes ; mais ils ne doivent, à aucun prix, être les juges de l'opportunité de l'imposer ou de ne pas l'imposer à autrui.

Cette retenue suprême porte en soi sa récompense ; car l'homme qui suit les impulsions de sa colère,ou de toute autre passion, disperse ses efforts, et se rend lui-même impuissant dans la vie ; celui qui, par une immobilité réfléchie, concentre sa puissance active, devient le maître des événements, n'ayant jamais rien perdu de sa force et de sa volonté. Ainsi, le Sage qui se conforme à cette prescription de la Voie n'a rien à craindre en ce monde.

XLIII. — *Si je commandais un petit royaume et des hommes droits, de leurs biens nombreux je ne prendrais rien. Je leur commanderais de craindre la mort, et de ne pas quitter leur pays ; ils auraient des bateaux et ne monteraient pas dessus ; ils auraient des cuirasses et ne les revêtiraient pas. Attacher avec des cordes serait la seule punition des coupables. Mets sucrés, je les mangerais ; beaux habits, je les porterais ; pays tranquille, je demeurerais ; toutes choses belles,je garderais. Que les hommes conservent ce précepte, et que les chiens et les coqs eux-mêmes écoutent aussi : jusqu'à la vieillesse et à la mort, qu'ils ne se réunissent point en royaume.*

Cette page, qui est la dernière écrite par Laotseu — car le dernier chapitre, qui est une suite d'apophtegmes,

et de formules générales, ne renferme qu'un résumé bon pour la mémoire des hommes, et non pas d'enseignement nouveau, cette page est le testament social du fondateur du taoïsme. C'est sur les préceptes qu'elle contient, et qui sont exprimés avec une clarté et une vigueur sans pareilles, bien rares dans l'Extrême-Orient, qu'a été bâti tout le système politique et social que les dynasties nationales ont encouragé en Chine, et qui a valu à ces peuples de longs siècles de paix et de bonheur. Ce sont les préceptes qui forment tout l'enseignement, tant occulte que public, par lequel les tenants du taoïsme ont établi la tradition libertaire quant aux individus, et communiste quant à la « *souche* », tradition qui les a rendus suspects aux souverains des dynasties tartares et mandchoues, et a fait d'eux des martyrs vénérés dans le peuple. Kongtzeu et les autres philosophes pratiques, économistes et politiques, qui vinrent par la suite, réussirent parfois à atténuer les conséquences d'un système aussi rigide et absolu ; mais ils ne sont pas arrivés à le supprimer dans l'amour et dans l'observance de la race ; et il est douteux que, dans quelque lointain avenir, l'accession de la race jaune à la progression mondiale universelle puisse en faire disparaître l'effet jusqu'ici tout-puissant. Il serait peut-être à prévoir, de préférence, que les autres races, qu'un sourd mais profond appétit de bonté, d'altruisme et de paix pousse invinciblement vers des conceptions meilleures, trouveront, dans ces antiques préceptes, rajeunis et adaptés par l'expérience d'une humanité bimillénaire, les solutions de certains problèmes ethniques et sociaux pleins de disputes et d'obscurités.

La paraphrase de cette page est pour ainsi dire super-

flue ; si elle devait être complète, elle serait trop longue ; elle est tout entière au long des vingt-cinq siècles historiques du Céleste Empire. Résumons-la très rapidement : Le souverain doit être indifférent à la matérialité de son royaume et aux biens de ses sujets ; les sujets doivent vivre où le sort les a placés et aimer la vie, que les souverains doivent leur faciliter le plus possible. Les armes défensives doivent exister, mais le souverain doit agir de telle sorte qu'elles demeurent toujours inutiles. La peine de mort doit être abolie. Et, pour que le souverain ait le moins de puissance possible, c'est-à-dire le moins d'occasions actives possible, et pour que le gouvernement soit une formule plus qu'un fait, *que chacun vive et meure sans s'agglomérer*. Si chaque famille vit séparément, il n'y a nécessité d'autre souverain que du père. Et c'est ainsi que l'association des intérêts conduit à la direction par ambitions, et que c'est la seule agitation du peuple qui crée la puissance de ses maîtres. S'il souffre plus tard par eux, a-t-il droit de se plaindre d'un mal dont il a généré la propre cause !

LXIV. — *Les paroles que l'on croit ne sont pas les bonnes ; les paroles bonnes ne sont pas crues. Ce qui est bien n'est pas retenu ; on retient ce qui n'est pas bien. La science ne se transmet pas ; on transmet ce qui n'est pas la science. Le Sage ne garde rien pour lui, mais il écrit pour enseigner les hommes. Il écrit pour enseigner tous ler hommes ; voici qu'il les a déjà beaucoup enseignés. La Voie du Ciel sauve tous les hommes et n'en égare aucun. Le Sage qui suit la Voie agit et ne s'agite point.*

C'est après avoir ainsi clairement terminé le livre le plus mystérieux, le plus traditionnel, et en même temps

le plus révolutionnaire qui ait jamais été écrit, que Laotseu franchit, sans tourner la tête, la muraille qui fermait l'empire, et qu'il disparut pour toujours silencieusement et dans une ombre définitive, du milieu de cette terre, qu'il marqua de son indélébile empreinte, et qui lui voua en retour une gloire impérissable, un culte pieux et une immortelle fidélité.

MATGIOI.

NORA

« Comme celui qui a figure d'homme les
« regarde tous, et, comme tous le regardent,
« il s'ensuit que tous reçoivent l'empreinte
« particulière à l'homme appelée « Nora » ;
« toutes les figures sont synthétisée dans
« celle de l'homme, dont elles reflètent les
« traits, ainsi qu'il est écrit : *Et leurs figures*
« *reproduisaient la figure de l'homme.* »

ZOHAR, *Bereschith*, I, f° 19ᵃ.

J ai considéré les vagues de la mer : elles viennent toutes du large, d'une source inconnue et nécessaire, et traversent l'espace d'une lente et monotone ondulation, toutes semblables, paraît-il, sous un soleil extérieur qui les nuance à peine ; puis elle viennent à la côte, et les unes y meurent en creusant le sable, d'autres s'y éteignent sous le varech mouillé, d'autres s'y brisent sur les rochers polis. Des milliers d'ans, en remontant le cours des siècles, cette lame s'est heurtée au roc ; des milliers d'ans encore, elle s'y heurtera avant qu'un sable étendu ne témoigne de la victoire des eaux ; mais, au delà de tout calcul et toute supposition, la patiente caresse de l'eau réitérée, sans fin, sans modification, sans anomalie,

usera la pierre et, devant le temps et la continuité de l'effort, l'apparent secours que notre bras pourrait apporter à cette œuvre, l'obstacle que nous pourrions y susciter ne seraient qu'illusoire et négligeable fantaisie.

Ce travail se fera quand même : rien de nos vertus les plus puissantes à nous, être supérieurs, tout-puissants, armés des forces colossales des éléments, ne saurait empêcher la Nature elle-même d'accomplir sa loi. Qu'importent donc quelques vagues que la quille d'un navire à la côte aura brisées,et puis-je compter comme un deuil, comme un triste retard apporté à l'œuvre,l'anéantissement d'une ondulation à quelque risée inattendue ? Me réjouirai-je du paquet de mer tombant sur le plat du roc, du roulis des cailloux broyant les plantes, les terres, les coquillages ? Non, tout cela n'est bon ni mauvais, n'avance ni ne retarde suffisamment l'heure de la délivrance. Et l'Esprit qui veille, attentif, dans les cryptes de ces rochers n'écoute pas au loin s'enfler ou diminuer de tels bruits ; ce n'est pas aux coups frappés par les vagues que sonnera l'heure de l'avènement.

Mais voici qu'auprès de la côte, terminant sa course, une lame a décrit en des courbes d'un rythme pur la loi même de sa perfection : plus haute, plus vive, plus achevée que celles qui l'entourent, elle élève vers le soleil la fleur éclatante de son écume, fière en ses lignes comme un bel animal, presque vivante et d'acier cependant à sa base. Puis elle meurt; elle tombe après cette élévation ultime, sans choc sur la pierre, sans remous sur le sable, ignorée de la plage.

O belle, ô profitable, vraiment utile ! Au bruissement de ta mort, le captif de la caverne,l'Esprit des rochers et de la terre a tressailli; car, si la vase,dans ces creux,

n'a pas été remuée de son continuel tournoiement, mes yeux étaient là sur la rive et, sous mes pieds, écoutant mes pas avec angoisse, l'Esprit captif. Or mes yeux se sont emplis de pure clarté devant la transparence et la magnificence pure de ta perfection ; mon âme a senti profondément ton effort vers la forme de beauté, ton désir qui te sublimait vers la lumière, et mon action de grâces fut *religieuse*, unissant le ciel à la terre.

Et, quand la nuit fut tombée, ne laissant plus qu'un murmure de flots arriver jusqu'à moi, j'ai songé que, penchés sur notre éternelle et fatale agitation, des êtres de lumière s'émeuvent peut-être à quelque geste, à quelque regard, à quelque effort, qui n'agitent rien dans notre pauvre humanité, que nous appelons, nous, vanité, rêverie, stérile enfantillage, mais qui, silencieusement, font courir dans les enfers et dans les cieux de grandes et précieuses houles d'amour.

D[r] Marc Haven.

DENYS L'ARÉOPAGITE ET SON ŒUVRE

Les Noms Divins (1)

Nous avons vu, par le *Traité de la Théologie mystique*, que Dieu, considéré en *Soi*, n'est rien de ce que nous pouvons connaître par aucun de nos moyens propres, et que la fin de la « voie mystique» est de substituer dans les êtres de bonne volonté, à l'ordre de la vie contingente et multiple ou multiforme, un ordre de vie, contingente encore, mais supérieure et ramenée à la simplicité déifique et à la divine Unité. Nous avons vu que l'être qui jouit de cette vie divine reste un être conscient de lui-même et de son bonheur, dont il ne raisonne pas davantage qu'un homme en pleine santé

(1) Voir La Voie : 1904, nos 7 et 9 ; — 1905, nos 11, 14, 15.

ne raisonne de son bien-être, car ce bonheur, dont il est le sujet passif, est un acte de vie parfaite en lui. Dieu, en *Soi*, reste le Suprême Inconnu à jamais un Abîme d'éternelle profondeur et d'éternelle richesse, des perfections actives duquel les êtres déifiés jouissent en acte d'être et de vivre, mais dont ils n'embrasseront jamais pleinement et absolument l'intime essence et ne pénétreront jamais la radicale et absolue *séité* et *perséité*.

Dans sa *Théologie mystique*, l'Aréopagite a donc mis tous ses soins à dégager entièrement Dieu *en Soi* de toutes les catégories possibles de l'intelligence et de la raison de tout être fini, quel qu'il soit, humain ou angélique, car cela doit être ainsi et est ainsi. Il est bien évident, en effet, que le Souverain principe, premier de toutes choses doit être infiniment supérieur à toutes choses, sous peine d'être lui-même toutes choses substantiellement, et donc fini comme toutes choses et dépendant de toutes choses, comme le voudrait le Panthéisme ; qu'il doit être absolument personnel, c'est-à-dire étant par soi-même et Cause sans cause, parfaitement un et toujours intégral à lui-même sous peine d'être sujet au mal de la division et de la lutte, comme le voudrait le Dualisme ; qu'il doit rester à jamais impersonnel—c'est-à-dire non figuré — dans les êtres et les choses qui manifestent ses puissances, cosmiquement, socialement ou individuellement, hors de sa personnelle et intégrale béatitude, sous peine de produire les maux dont le Polythéisme et l'Idolâtrie sont la source, et de donner une réalité essentielle et substantielle radicalement, effectivement et absolument divine, à des conceptions

démiurgiques comme celles de certains Gnostiques. C'est seulement en restant éternellement impersonnel dans l'esprit des êtres que l'Eternel personnel étant par Soi-même, en qui tout est, tout est mû et tout vit (1), et qui est en tout, peut être reconnu comme l'éternel Auteur, conservateur, restaurateur, déificateur des êtres. Atteint par la pensée, embrassé par l'intelligence, pénétré par la connaissance positive, et finie des êtres finis, il cesserait immédiatement d'être le principe absolu de leur existence, de leur conservation, de leur salut, de leur éternelle espérance enfin, dont la foi surnaturelle est la substance (2). Le désir est la racine de l'être ; il faut que Dieu soit l'objet d'un désir éternel, sans quoi les êtres n'ont plus pour racine de leur être qu'une racine éphémère, et leur essence même est finie et mortelle.

Or les êtres sont mortels quant aux accidents ou modes matériels, et dans ces modes ; quant aux formes même de leurs substances et dans ces formes ; mais immortels, immuables et divins quant à leur intime essence et son vêtement substantiel adéquat et dans la conscience qu'ils ont de vêtir cette essence au mieux de leur puissance d'être et de vie supérieurs ; or cette essence intime des êtres est une participation de l'Essence divine, dont la Source et la Cause intégrale est l'éternel et insondable abîme de son *ipséité* même, un infini d'Etre incompréhensible, mais dont l'infinitude et l'incompréhensibilité donnent précisément à la racine

(1) *Act. apost.*, XVII, 28.
(2) *Hebr.*, XI, 1.

des êtres, qui y plonge, la garantie même, et la plus infaillible, de l'éternité.

Voilà pourquoi tout être qui veut vivre de la vie éternelle doit renoncer au multiple et à la poursuite trompeuse de ses mirages, pour chercher l'Un, intégrer sa conscience de vie et d'être à cet Un ; et comme cet Un manifesté est Duel, et, par son amour, *Triun*, l'être qui tend à réaliser en lui cette vie divine, tend à devenir comme le Dieu vivant lui-même manifesté, une Tri-Unité sainte, et il le peut, et il le doit, et c'est sa vraie voie éternelle, car, disait Paul aux Athéniens : « Comme vos poètes anciens l'ont dit : nous sommes de Son Ipséité et Sa propre race. » (1) Et,pour ce faire, il faut que les êtres entrent dans leurs propres et merveilleuses profondeurs par les moyens convenables.

Comme nous l'avons vu aussi, Dieu n'est pas seulement tout en Soi-même, il est encore tout en tout. Comme nul ne l'a jamais vu (2), ni ne peut le voir en son ipséité absolue et radicale, incognoscible et hors de toute atteinte de la pensée même, et que les êtres cependant doivent le connaître, il se manifeste à eux à travers des voiles, comme par énigme et selon l'ordre même de texture vivante de ces voiles vivants. Ces voiles sont les choses et les êtres créés ou formés, et ces énigmes sont l'ordre et l'harmonie supérieurs de ces choses et l'enseignement adéquat à l'esprit de cet ordre et de cette harmonie que donnent, parmi les êtres, ceux qui ont mission hiérarchique et qualité certaine à cet

---

(1) *Act.*, XVII, 28.
(2) *Joan.*, I, 18.

effet : les Anges, les Hiérarques, les Initiés supérieurs, comme on le verra exposé dans le *Traité de la Hiérarchie céleste*, et celui de la *Hiérarchie ecclésiastique.*

La science reçue par cette voie est graduée et mesurée à l'état des êtres et à leur puissance de comprendre. Pour ce qui est des hommes terrestres, la source immédiate de cette science est dans les *Ecritures sacrées*, reçues de plus haut que la mentalité de la chair, reçue des Anges et du Ciel, c'est-à-dire d'un plan de vie où la mentalité des êtres est en acte de vie divine et en ordre divin vivant, et transmises pour servir de Tradition de Sagesse supérieure en postulat d'incarnation terrestre, aux hommes et aux sociétés humaines de la terre.

Nous n'avons pas à nous occuper ici des altérations ou des fausses interprétations des Ecritures, mais à constater la qualité de leur source et de leur objet uniques, en constatant également que des Hiérarchies sont commises à leur garde et à la mise en acte de leurs vérités ; que, quand elles manquent à ce double devoir, par ignorance, corruption ou malice, et sont ainsi *adultères* devant la Loi Eternelle de ce mariage divin-humain qui est la Religion, le Ciel s'émeut, les prophètes parlent, les messies viennent ; et,si tout cela ne suffit pas encore, et que,malgré malgré tout cela,les Hiérarchies sont muettes, selon l'expression même de Jésus, les pierres crient : « *Si hi tacuerint, lapides clamabunt.* » (1)

C'est dans ces Ecritures que nous apprenons à penser et à parler de Dieu et à connaître la nature et la valeur des opérations divines, d'après le sens des *Noms* qu'elles

(1) *Luc*, XIX, 40.

donnent à l'Etre en Acte qui est Dieu. Un nom est, en effet, une qualification intellectuellement représentative d'un ordre intelligible de réalité en acte; ainsi, ce qui est, par le fait qu'il est nommé, se conçoit intellectuellement comme existant.

Aucun de ces noms ne peut *définir* ni ne *définit* Dieu quant à son ipséité même, radicalement incommunicable, et seulement participable ; ces noms multiples désignent seulement des opérations divines dans l'Etre et dans la Vie, en se souvenant toujours que Dieu, qui est tout ce qui est, n'est rien de ce qui est. Ces noms peuvent exprimer des processions divines éternelles et intelligibles, comme les actes notionels de génération et de spiration ; l'ordre des Hypostases : Père, Fils, Saint-Esprit : des propriétés, comme la Paternité, la Filiation la Spiration passive ou procession ; des relations comme la Paternité, la Filiation, la double Spiration active et passive ou procession ; des notions comme celles d'Immutabilité, de Paternité, de Filiation, de double Spiration active et passive ou procession ; ils peuvent désigner des productions et formations dans le temps et dans l'espace, exprimer des bienfaits providentiels, des formes de manifestation de Dieu dans et par les êtres ou les objets sensibles, tout ce qui existe ressemblant à Dieu de quelque façon, étant, comme disent les mystiques, une image plus ou moins illustre de Lui-même, puisqu'il est leur principe d'être et possède en lui leur archétype, quoiqu'ils diffèrent infiniment et essentiellement de Lui, puisqu'ils ne sont que des effets contingents dont la cause absolue est souverainement indépendante d'eux.

De même donc qu'en théologie négative et mystique,

on refuse à Dieu tout nom quel qu'il soit, en théologie positive et symbolique, on peut lui donner tous les noms en les prenant indistinctement, soit dans l'ordre des choses intelligibles, soit dans l'ordre des choses sensibles, soit dans le monde surnaturel, soit dans le monde naturel (1). Dieu étant considéré comme tout ce qui est,les noms de toutes ces choses intelligibles ou sensibles lui conviennent pour exprimer des qualités ou des modes d'être, qui n'ont pu se manifester dans les êtres que parce que ces qualités sont éternellement en archétype en lui, au maximum de leur perfection, par nécessité suréminente d'essence. Dieu, en effet, étant le principe de tout être et la source de toute vie, antérieur à tout et indépendant de tout, tout ce qui est,fut et sera était en lui en archétype avant de se manifester en types et en êtres, et par conséquent, lui appartient par droit d'origine et en essence ; c'est-à-dire que le principe d'être des êtres était Dieu avant que les êtres existassent, ce qui signifie avant qu'ils fussent tirés du non-être par un acte de l'Etre, et formassent ainsi des individus ayant une vie propre, personnelle et distincte en vertu de laquelle ils ne sont pas Dieu mais eux-mêmes, de même que Dieu est lui-même et non eux. De sorte que, de même que ces êtres n'ont pas en eux la perfect ion de l'Etre de Dieu, de même Dieu n'a en lui rien de l'imperfection de l'être tel qu'il est manifesté dans les êtres, mais possède

(1) Nous entendons par monde surnaturel la perfection de l'ordre intelligible dans ses harmonies substantielles, et par monde naturel l'ordre sensible qui tombe sous nos yeux de chair au moyen des apparences immédiates de la matière, voile grossier des réalités vives de la substance.

en lui éternellement, en dehors de tout mode et à l'état parfait, ce qu'il y a de son être dans les êtres, et ainsi ne peut ni avoir été appauvri en leur donnant ce qu'ils ont de lui, ni être enrichi par aucune sorte de récupération, quoique le principe d'être des êtres soit un prêt de Dieu, prêt qui n'est un don immuable que pour ceux qui s'intègrent à la vie divine et éternelle et selon l'ordre de ses *vrais* et de ses *biens*.

Tout ce qui existe donc dans les mondes visibles et invisibles, a existé ou existera, tire de Dieu son principe d'être, sa loi de vie et son ordre de finalité vivante. C'est là le principe d'être des êtres, leur I-Dée ou formule première et dernière, active et vive qui les évertue, leur participation à l'Etre qui leur reste incommunicable en son absolue ipséité, mais leur donne librement, par pur don d'amour, ce quelque chose d'essentiel et de divin qui est comme un reflet fécond de lui-même, reflet parfait en soi comme le divin foyer dont il émane, et dont l'incapacité de réception naturelle des êtres limite seulement en fait la perfection et la valeur. Dieu ne donne pas de ce qu'il est avec parcimonie et avarice; il se donne gratis et tout entier ; ce sont les êtres qui, étant finis et limités, ne peuvent recevoir de Lui que ce qu'ils peuvent contenir en eux et réaliser de son I-Dée totale ou Acte pur divin, que le peu qui est susceptible d'être reçu, assimilé et vécu par eux. D'un côté donc, la Lumière divine, vivante, absolue, active, tout intelligence et tout amour, de l'autre le non-être naturel, non vivant, tout passif, tout obscur, tout potentiel, capable d'être, mais n'étant pas, et ayant absolument besoin que se fasse la conjonction sublime de l'Etre et du non-être, pour que se manifeste la vie dans et par des êtres, pro-

duits de cette conjonction ineffable et miroirs plus ou moins parfaits de l'archétype et des archétypes de vie qui sont, à jamais, et dans toute la perfection de l'I-Dée, dans l'Intelligence de l'Etre et selon le plan même de son parfait amour, qui est Lui-même.

Voilà donc comment les êtres et les choses sont, selon leurs qualités réceptives et leur puissance de réalisation vivante des révélateurs et des révélations de l'I-Dée absolue,c'est-à-dire de l'Etre des êtres qui est l'Acte pur de l'Eternel Amour et de l'Eternelle Sagesse, Dualité dans l'Unité parfaite d'une seule et même vie intérieure à Lui-même, d'une seule nature et d'un seul principe.C'est là ce que nous entendons par la Trinité, la plus haute notion intelligible à laquelle nous puissions nous élever pour concevoir Dieu se manifestant, et au delà de laquelle il n'y a pour nous que l'Abîme de la Cause informulable, de l'Inconnu impensable.

Rien n'existe qui ne soit par l'I-Dée ou participation vivante à un principe actif d'être divin et nécessairement émané de l'Etre absolu seul nécessaire. Le principe de l'Etre de tous les êtres contingents, visibles et invisibles, depuis les plus hauts sommets des cieux jusqu'aux plus grandes profondeurs des enfers, en passant par toutes ces subsbtances intermédiaires et toutes les matières, est de source divine, et divin en soi. Le feu qui embrase l'esprit des séraphins et celui qui brûle l'âme des démons est un et le même par sa source et son origine : c'est Dieu ; ainsi, l'écrivain sacré a pu dire de l'Etre de Dieu : « Où irai-je où ton Esprit ne soit ? Où fuirai-je où ne soit point ta face ? Si je monte au plus haut des cieux,tu es là ; et si je descends au plus

profond des enfers, là encore tu es présent. » (1) C'est que l'Etre est le principe et la fin suprême des Etres et leur vie même, qui, sans Lui, ne serait en aucun mode. Chaque être et chaque ordre d'êtres ne peut donc avoir d'autre objectif que de réaliser l'être dans sa vie, et tout le problème du bien et du mal tient dans la qualité de ce plan de réalisation de l'Etre, dans leur vie, par les êtres ; chaque être cherche à atteindre cette fin suprême à sa façon et dans les limites de sa nature propre.

Le mal n'est pas. Il n'est ni en Dieu ni dans les substances ; il est une éclipse plus ou moins complète du bien, jamais absolue, car le Bien étant l'Etre, et l'Etre étant le bien et ne pouvant, de sa nature, être autre chose, le mal n'est rien par le fait qu'il est le mal, c'est-à-dire privation du Bien qui est l'Etre ; le mal absolu, ce n'est même pas le non-être, qui est indifférent en soi, c'est le néant qui, de soi, n'est pas, et ne peut pas être (1).

Si donc le mal apparaît comme quelque chose d'existant, comme objet même de l'ardente recherche de cer-

---

(1) *Ps.* CXXXVIII, 8.

(1) C'est par un abus de langage que l'on dit que Dieu a tiré les êtres du *néant* en entendant par là le néant absolu. Le mot *créer*, entendu dans ce sens, n'est pas connu dans la langue sacrée. Il est écrit dans (*Sag.*) : « *Ex nihilo nati sumus* ». Que ce livre soit apocryphe ou non, son rédacteur emploie le mot *nihilum* dans un sens qui, dans l'Ecriture, où il est maintes fois employé, n'a jamais signifié le néant absolu, mais la non-existense, une chose qui n'a pas de formule d'être divine et, partant, pas d'être véritable. Ex.: *Et substantia mea tanquam nihilum ante te.* (*Ps.*) ; *Gentes quasi nihilum et inane reputatæ sunt ei.* (*Isa.*) ; *Deus sprevit et nihilum redegit valde Israel.* (*Ps.*) ; *Magnæ Dianæ templum, nihilum reputabitur* (*Act.*)., etc..., etc...

tains êtres, c'est qu'il est poursuivi comme un bien, mais tout relatif, tout personnel, tout particulier, égoïste en un mot et éclairé d'une fausse lumière, pénombre projetée par la limite des êtres sur la splendeur illimitée de l'Etre.

Ce redoutable problème du mal, l'Aréopagite, du reste, le traitera à fond, et montrera qu'il n'est qu'un spectre et un fantôme qui a besoin de l'ombre pour vivre et que dissout la lumière divine.

Toutes les qualifications que l'on applique à la substance dans tous ses modes d'être sont donc applicables, selon les règles du symbolisme, à Dieu.

Exception seulement est faite par notre auteur pour ce qui regarde spécialement les opérations propres à la Trinité et aux hypostases divines ou Personnes, selon l'enseignement chrétien.

Ainsi, on comprendra tous les noms donnés à Dieu par les Ecritures : le nom de Bonté infinie, parce que l'Etre est le Bien suprême, et que partout où il y a la vie, il y a cette Bonté essentielle ; l'Amour infini, parce que le propre de l'Etre est de se donner en donnant la vie à tout ce qui n'est pas, en la conservant à tout ce qui est en la réparant dans tout ce qui se corrompt ; la Lumière infinie, parce que l'Etre est la source de toute intelligence, le Soleil de tous les soleils dans les esprits et dans les choses ; la Beauté infinie, parce que l'Etre absolu immuable et vivant est Amour parfait, vie parfaite, justice parfaite, archétype nécessaire de toute perfection émanant de sa perfection et rappelant à elle toute vie par et dans la beauté exemplaire et l'énergie divine des essences. Ainsi de même, à cause de l'unité de l'Etre étant, dans les essences des vies et agissant d'après un

principe et pour une fin uniques, l'Etre divin, dans cette idée sublime, on rapprochera même les extrêmes, pour les harmoniser et les unir, et l'on donnera à Dieu,en acte dans les substances et les formes et jusque dans la matière,une foule de qualifications diverses et même opposées qui, prises séparément, ne sauraient le qualifier, comme la grandeur et la petitesse, l'identité et la distinction, la similitude et la dissemblance, le repos et le mouvement, la colère et l'apaisement, etc. Et quand on voudra montrer en toutes choses et sur toutes choses sa surexcellence, sa domination et sa gloire, on l'appellera le Dieu des dieux, le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs et enfin on reviendra, au point de départ, à la perfection et à l'unité de Dieu et de toutes choses et de toutes vies en Lui.

Tel est l'argument général du sujet que l'Aréopagite expose dans les treize chapitres de son *Traité des Noms divins*, dont nous nous proposons de donner ci-après un aperçu plus détaillé.

L. Le Leu.

LA SIMILITUDE

ET LES

ESPACES NON EUCLIDIENS

Les géométries de Riemann et de Lobatschewsky présentent une propriété particulièrement remarquable, qui est le point fondamental du problème philosophique que nous aborderons tout à l'heure. Elles empêchent la similitude des figures. Dans ces espaces, la forme est fonction de la grandeur. Une forme ne peut être agrandie ou réduite sans se déformer. On voit aisément qu'en fait,les cas d'applicationde cette loi sont à peu près universels dans le monde matériel. Les lois de la cohésion, de la capillarité varient considérablement avec la grandeur, et toutes les formes naturelles un peu différenciées, depuis les cristaux jusqu'aux animaux, oscillent entre des limites de grandeur qui se resserrent d'autant plus que la complexité de structure augmente. On pourrait dire que, c'est un principe fondamental que toute structure est fonction de la grandeur

Et les architectes du moyen âge ont montré en cela une intuition supérieure au génie grec en construisant leurs édifices, non pas d'après un rapport de proportions, mais d'après une échelle qui définit, d'une manière à peu près invariable, les dimensions de chaque organe, soit d'après la taille de l'homme, soit d'après la nature des matériaux.

Dans l'espace de Lobatschewsky, plus les côtés d'un triangle grandissent, plus la somme de ses angles diminue. C'est bien là ce que manifeste la nature. Les grandes surfaces tendent à s'affaisser, et là encore, nous pouvons admirer l'architecture du moyen âge, qui a donné à ses admirables flèches des profils concaves, et l'architecture grecque, qui a rendu convexes ses plate-bandes et ses colonnes.

La déformation concave répond à un étirement, la déformation convexe à une compression linéaire. Elles répondent bien, la première à la tendance de multiplier le champ de perception ; la seconde, à concentrer l'intensité d'assimilation; la première, au désir de connaître, la seconde, au désir de posséder ; la première, à une accélération, la seconde, à un ralentissement. Ces deux géométries expriment cette grande loi que la forme est fonction de la quantité.

Elles expriment, pour la quantité continue ou grandeur, ce que les caractères propres aux divers nombres expriment pour la quantité discontinue. La forme dépend, non seulement du nombre, mais encore de la grandeur, et la mécanique semble indiquer qu'elle dépend aussi de l'intensité, fait que l'observation établit clairement; car l'intensité ne peut varier que dans de très faibles limites, sans entraîner des modifications de qualité.

L'indépendance de la quantité vis-à-vis de la qualité ne paraît possible que dans une étendue infiniment petite par rapport à une autre perçue comme qualifiée ; et la géométrie euclidienne correspondrait seulement à un milieu assez petit pour que la variation de la forme en fonction de la quantité soit négligeable. Mais,comme une quantité n'a de détermination qu'en fonction d'une autre, l'espace euclidien demeure partout où les influences de la quantité qualifiées en sens opposé viennent à s'annuler. Or ces conditions d'équilibre dépendent de la qualité seule et peuvent se réaliser,quelles que soient les quantités. L'espace euclidien n'est donc pas seulement l'élément infinitésimal des deux autres, mais encore l'état limite qui les détermine à tous les degrés.

On peut donc envisager l'indépendance de la forme vis-à-vis de la quantité de deux manières, l'une relative à un certain ordre d'existence, c'est le rapport infinitésimal, l'autre spéciale à des neutralisations de qualités opposées d'égale quantité.

Valeur objective des diverses géométries

Si donc nous nous en tenons aux modes de conscience auxquels correspondent les notions spatiales, les géométries non euclidiennes ne sont distinctes qu'à la condition de les rapporter à la géométrie euclidienne,et elles ne peuvent se substituer à elle. On a dit qu'on se sert presque toujours de figures fausses, et que cela n'influe en rien sur le résultat de nos raisonnements, et que, par conséquent, nous pouvons attribuer à des figures euclidiennes des caractères non euclidiens : par exemple,

décider que le 4e angle d'un quadrilatère trirectangle ne sera pas droit. Il y a là une confusion. En géométrie euclidienne, une figure fausse nous sert pour fixer notre attention, mais,en même temps,nous la redressons dans notre imagination, et, en réalité, nous raisonnons sur une figure représentée dans l'imagination. Mais,lorsqu'il s'agit de figure, non euclidienne, nous ne pouvons redresser la figure; il faut supposer en elle des éléments qui seraient contradictoires s'ils qualifiaient des choses représentables. Par conséquent, la figure non euclidienne n'est pas une figure, c'est une formule algébrique, et rien ne prouve qu'elle puisse correspondre à des conditions spatiales. Or un concours de conditions qu'on ne peut faire correspondre à aucune représentation spatiale peut-il exprimer une géométrie ?

Il suffit, pour créer un système de relations rationnelles, d'établir des notions conventionnellement définies, puis de déduire de leurs propriétés arbitraires les conséquences logiques ; mais dans quelle mesure ces combinaisons seront-elles applicables à un ordre d'existence toujours plus ou moins concret, et qui, par conséquent, implique des données étrangères à ce qu'on a pu embrasser dans une définition ?

Or c'est justement la question qui se pose quand on appelle droites ces lignes spéciales des espaces non euclidiens, qualifiées de droites parce qu'on les considère comme la plus courte distance, la ligne invariante dans une rotation, la ligne toujours semblable à elle-même (propriété commune cependant à la droite, au cercle et à l'hélice).

Ces lignes statisfont, il est vrai, à la définition de la droite établie par la géométrie euclidienne; elles diffè-

rent de la droite euclidienne en ce qu'elles repoussent les propriétés de cette droite qui ne découlent pas de la définition adoptée et qui ont nécessité des postulats. Or ces postulats ne sont autre chose qu'un complément de définition.

On a donc considéré la droite définie sans les postulats et, par conséquent, incomplètement déterminée, comme un genre dont les droites euclidiennes et non euclidiennes seraient les diverses espèces. Evidemment, cela est légitime au point de vue logique; mais, pour que ces genres et espèces ne soient pas de simples classes de nos concepts, mais correspondent à une possibilité de rapports objectifs, il faudrait prouver qu'en fait et sous une forme spatiale concevable, il est possible de disjoindre les propriétés de la droite euclidienne comprises dans la définition d'avec celles qui font l'objet des postulats. Or il se pourrait parfaitement que ces deux ordres de propriétés soient liés nécessairement. On a échoué dans les tentatives de les déduire l'un et l'autre; mais ils pourraient peut-être se déduire l'un et l'autre distinctement d'un principe supérieur qui serait le véritable fondement de la notion de droite. Et alors, les géométries non euclidiennes n'auraient plus le droit de disjoindre les postulats de la définition, à moins de renoncer à exprimer un mode spatial accessible à une conscience psychologique.

C'est une confusion de ce genre qui fait dire que la similitude n'est pas possible dans les espaces non euclidiens. Cela est exact, si l'on considère ces espaces comme des milieux où le paramètre intervient comme une fonction des variables euclidiennes. Mais cela devient faux, si l'on prétend qu'il peut exister,

un espace où le défaut de similitude réponde au développement proportionnel de la dérivée des fonctions spatiales. En effet, si l'on qualifie de droite ce que l'espace euclidien représente avec une courbure déterminée, il faut, pour être logique, qualifier de constants les angles qui varient suivant cette même courbure ; et alors, la similitude existe dans les espaces non euclidiens. Elle doit y occuper le même rang que dans l'espace euclidien, car la similitude se définit par la constance du rapport de deux quantités. Si la droite d'une certaine courbure est considérée comme de direction invariable, l'angle d'un certain évasement progressif doit aussi être considéré comme constant, quel que soit le prolongement de ses côtés.

Nous touchons là à la clef du problème. Il eût fallu fonder la géométrie, non sur la définition de la droite seule, mais sur les définitions de la droite et de l'angle, l'un en fonction de l'autre ; car la notion de la droite et la notion de l'angle s'impliquent réciproquement. C'est du reste le caractère de toute réalité.

L'isolement complet d'une notion lui enlève son caractère de réalité, et la réduit à la valeur d'une pure entité conventionnelle d'où l'on ne tirera évidemment que ce qu'on y aura mis. Il est singulier qu'après la critique si profonde et parfois si excessive que Stuart Mill a fait du syllogisme, les mathématiques actuelles tendent à verser dans les mêmes abus que la scolastique par l'excès inverse : celui du nominalisme. Or, si l'on considère les notions définies qui servent de base aux sciences mathématiques comme ne répondant à rien autre qu'aux caractères strictement définis, il faudrait éviter de leur conserver les noms qui s'appliquent

généralement à des objets plus ou moins concrets de la connaissance; car on est tenté d'attribuer à des déductions,qui ne sont plus alors que de simples jeux d'esprit, une valeur d'application ; il faudrait alors s'en tenir à l'algèbre pure,et considérer comme fortuites ses adaptations géométriques, mécaniques, économiques.

L'abstraction de la géométrie est une nécessité destinée à permettre l'analyse du concret, mais elle n'a de valeur que si ses schémas sont toujours l'expression simplifiée d'une notion plus concrète tirée de la réalité. Hors de là, rien ne ferait différer la géométrie du code d'un jeu d'échecs ou de whist avec les conséquences rationnelles dépendant des conventions primitives, et les combinaisons qui en sortiraient manifesteraient simplement les lois de l'entendement : ce ne serait pas résoudre le problème de l'étendue, mais renoncer à l'étudier.

Notion de la ligne droite

Les définitions géométriques de la droite par la moindre distance (Lagrange), par la ligne invariable dans une rotation,par le caractère d'être déterminée par deux de ses points, par la propriété d'être toujours superposable à elle-même,enfin celle d'Euclide,la plus profonde, quoique la plus obscure,« la ligne qui repose également sur tous ses points », ne sont pas des conventions arbitraires, mais des tentatives d'exprimer par un de ses aspects le caractère fondamental qui définit l'essence de la droite. Or ce caractère consiste dans la notion de la *moindre variété de perception nécessaire pour relier deux objets à travers l'espace.* C'est dans ce principe métaphysique et indépendant des modes subjectifs de

représentation spatiale que doivent s'accorder les postulats. On ne peut les relier les uns aux autres sur le terrain sensible ou analytique, parce que la notion de droite répond justement au cas où tous les modes de perception dont un sujet est doué sont d'accord pour lui fournir la notion du minimum d'hétérogénéité perçue à propos d'une ligne.

Par ces considérations, la notion de droite se trouve établie en dehors de toute représentation subjective et de toute définition conventionnelle, et simplement basée sur un principe métaphysique applicable à tout être doué de la conscience spatiale, quels que soient le genre de milieu et la nature de ses organes sensoriels.

Pour nous, une ligne ne sera droite que si elle répond au minimum d'hétérogénéité perçu à la fois par la vue, le toucher et le sens musculo-locomoteur.

Pour la vue, la droite est d'abord le rayon visuel ; elle répond au moindre déplacement des muscles moteurs de l'œil pour percevoir constamment un objet tandis qu'on s'en rapproche. D'une façon médiate, l'œil juge ligne droite celle qu'il suit du regard avec la moindre variation d'actions musculaires ; mais cette appréciation perd sa valeur dès que l'angle parcouru est trop grand.

Pour le toucher, la moindre hétérogénéité consiste dans l'absence de rugosité ; elle est simplement l'origine de la notion des différents ordres infinitésimaux. Vis-à-vis de ce sens, la notion de ligne droite se réduit à l'absence de variation par rapport à une grandeur dirigée.

Pour le sens musculo-locomoteur, la ligne droite est ce qui nécessite la moindre accumulation d'une même

grandeur choisie comme mesure. L'effort musculaire donne ici une indication très peu précise, et fait qu'on lui préfère l'emploi d'un objet rigide servant d'étalon. Mais les personnes qui s'élèvent peu au-dessus de leurs impressions subjectives évaluent les distances par l'effort ou la durée qu'elles exigent pour les modes de locomotion qui leur sont propres, et n'attribuent aucune valeur aux mesures topographiques qui ne concordent pas avec leurs données purement subjectives. Cela montre bien à quel point l'idée de ligne droite dérive de la notion métaphysique de la moindre séparation entre les objets.

Comme cette moindre séparation vis-à-vis d'un sens (de la vue , par exemple) ne coïncide pas toujours avec la moindre séparation vis-à-vis d'un autre(de la locomotion, par exemple), il se forme peu à peu une notion abstraite applicable aux cas où la moindre séparation (ou, si l'on préfère, la moindre hétérogénéité de perception) pour tous nos modes de perception coïncide, et cette notion abstraite est celle de la ligne droite. A ces cas spéciaux répond en général une représentation particulière pour nos divers sens,et ce sont ces représentations qui ont fourni les diverses définitions de la droite. Il nous arrive de juger hâtivement, d'après une seule de ces représentations,surtout d'après les représentations visuelles qui nous fournissent les données les plus rapides. Or, si le contrôle de la locomotion ne fournit pas son minimum propre, nous disons que nous avons eu une illusion d'optique. Nous attribuons plus de valeur objective aux données locomotrices parce qu'elles exigent de plus grands efforts.

Mais la notion de droite, bien qu'abstraite, est une donnée synthétique. Elles doit satisfaire à tous les mi-

nima d'hétérogénéité perceptibles pour un sujet à propos d'une ligne. La droite est relative à un sujet, et, si nous avions un sens de plus, ne serait droite que la ligne qui satisferait en outre à ce nouveau sens ; car c'est l'accord de nos divers modes subjectifs de perception qui seul confère une valeur objective à leurs données.

Ce qui le prouve, c'est que le vulgaire est porté à restreindre la dénomination de droite d'abord aux verticales ; ce n'est qu'ensuite qu'il l'étend aux lignes horizontales, puis aux parallèles et aux perpendiculaires, enfin aux obliques. Ainsi, le rapport de moindre hétérogénéité fléchit devant la généralisation abstraite jusqu'à se contenter de la constance dans le rapport des distances entre deux droites ; et c'est là que s'arrête la droite euclidienne. Mais cette extension est justifiée parce que le sujet constate que, dans tous ces cas, il lui est possible de se porter dans une position telle que la ligne lui apparaîtra suivant le minimum exigé ; alors, il dégage la notion de direction de celle de droite.

Au delà, dans le même ordre d'idées, se trouve la ligne plane, que la vue placée dans son plan peut considérer comme droite ; mais l'accord avec la donnée locomotrice n'est plus possible, et, de plus, il suffit que la vue se déplace hors du plan pour que l'aspect rectiligne disparaisse. On saisit ici que la notion de droite implique l'espace à deux dimensions quant au toucher, et à trois dimensions quant à la vue, car le toucher peut distinguer la droite de la courbe en restant dans leur plan ; la vue ne les distingue qu'en se plaçant hors du plan. Si, au lieu du plan, il s'agissait d'une surface quelconque, le toucher confondrait les droites avec les géodésiques de la surface. Alors, pour qu'il distingue la

droite, il lui faut pénétrer dans la troisième dimension. Il se peut donc que nos droites soient des géodésiques par rapport à une quatrième dimension. Les géométries non euclidiennes représenteraient le rabattement dans l'espace à trois dimensions des géodésiques dont nos droites sont les projections dans notre espace. Mais il n'en existerait pas moins, dans cet espace à quatre dimensions, des droites que le rabattement dans nos trois dimensions ne modifierait pas. Donc, la notion et les propriétés des droites euclidiennes subsisteraient encore dans cette hypothèse.

La substitution des géométries non euclidiennes à l'euclidienne suppose la possibilité, par rapport à certains modes de perception conventionnels, de satisfaire à la notion de droite (autrement dit, de moindre hétérogénéité et de moindre effort dans les relations spatiales) sans admettre les postulats et la similitude qui en découle.

Or nous allons montrer que les postulats ne sont autre chose que des compléments des définitions de la droite, définitions qui, à elles seules, ne donnent qu'une droite abstraite et sans réalité possible ; définitions fautives parce qu'elles ont méconnu que la notion de droite est une notion complexe qu'il n'est possible de déterminer que pour la double notion de ligne et de direction.

Fondement métaphysique des notions géométriques

C'est dans la notion de distance, comme l'a établi M. de Tilly, que toutes les géométries ont leur source, et toutes se ramènent à trois types : l'euclidien, qui repose sur les deux postulats, celui de Riemann et celui de

Lobatschewsky, qui excluent chacun l'un des deux postulats. M. de Tilly a montré que les deux postulats ne peuvent s'exclure tous deux à la fois, et que, par conséquent, ces trois géométries représentent tous les types possibles. Mais, dans ces considérations, la distance n'est considérée qu'au point de vue analytique, comme le nombre conventionnel qui mesure les intervalles entre des points.

Au point de vue métaphysique, on pourrait définir la distance comme *la moindre intensité de séparation entre des individualités dont les existences ne s'excluent pas,c'est-à-dire sous le rapport d'espace.*Mais la distance a une double forme:elle est linéaire et angulaire. Elle nous est connue comme linéaire surtout par la perception locomotrice, et comme visuelle surtout par la perception visuelle. La vue cependant peut fournir des notions linéaires, mais plus péniblement, et le sens locomoteur donne quelques notions angulaires mal précisées. Aussi, chacun de ces deux sens s'est pour ainsi dire spécialisé à la notion qu'il développait le mieux. Mais toute donnée sensible réunit la direction et la ligne : nous ne percevons jamais de direction sans longueur ni de ligne non orientée.

Ce double aspect de la distance n'est pas seulement relatif à nos modes spéciaux de perception ; il touche à la nature même de l'individualité corporelle, et, par conséquent, il possède une valeur beaucoup plus générale. Nous avons vu que l'individualité corporelle est une synthèse fonctionnant tantôt comme unité, tantôt comme pluralité,et que la vie psycho-organique consiste dans les réactions de ces deux caractères. C'est ce dualisme même qui caractérise l'état de vie individuelle. Il ne

résulte que tout individu est doué de deux sortes de mouvements. Tantôt il fonctionne comme unité par rapport au non-moi ; il se meut comme un point mathématique : c'est une translation. Tantôt il fonctionne comme collectivité et modifie le milieu intérieur de son moi, de manière à changer les relations spéciales de ses organes avec le non-moi. Or la somme de ces changements spatiaux des parties par rapport au non-moi, sans déplacement de l'ensemble, constitue une rotation. La séparation minimum éliminable par translation est la distance linéaire ; la séparation minimum éliminable par rotation est la distance angulaire.

Ce qui est appréhendé simultanément sans translation est un contact; ce qui est appréhendé simultanément sans rotation est une direction.

Un angle est le rapport de deux directions ; il est évalué en fonction de la proportion de contact qui est indiqué par la quantité de rotation qu'il absorbe. Mais une direction prise en elle-même n'a pas de longueur ; elle indique une orientation comme déplacement rotatoire ; et c'est en cela que consistent les différentielles. L'élément différentiel ne retient d'une ligne que sa tendance à s'écarter de sa direction précédente, ou, plus généralement, il ne conserve d'une fonction que le rapport dans lequel elle tend à s'accroître vis-à-vis de sa variable.

Il ne faut donc pas définir l'angle comme l'espace compris entre deux lignes, car l'angle n'implique aucune longueur, mais le rapport de directions développables en lignes. Les postulats de la géométrie classique dérivent de l'inexactitude qui a défini l'angle comme un rapport de lignes, et qu'on l'a déduit de la ligne, alors qu'il en est indépendant.

Toute translation prise en elle-même n'a pas de direction définie ; elle ne distingue ni rectitude ni courbure. Pour distinguer une droite d'une courbe, il faut la possibilité d'une rotation, par conséquent un espace à deux dimensions.

Quand l'absence de rotation coïncide avec le minimum de translation nécessaire pour réunir deux objets, la ligne conserve une direction invariable; elle est droite.

La notion de droite est ainsi la synthèse des notions de direction et de longueur. La direction cessant d'être infinitésimale, acquérant une longueur effective, revêt le caractère de la constance par rapport à l'angle qu'elle développe avec une autre direction ; le droite représente ainsi le cas où la longueur n'influe pas sur la forme.

Il résulte de là qu'entre deux directions (constantes ou rectilignes), le rapport angulaire est constant. Ce rapport peut être exprimé en arc comme une fraction de rotation, ou bien comme la dérivée d'une fonction où les deux variables sont deux longueurs, ou bien encore comme le quotient de la longueur dirigée par une longueur réunissant la première à une direction fixe suivant un angle constant : c'est là le rapport trigonométrique dans son acception la plus générale.

La constance de ce rapport mesurant un angle, quand on en prolonge indéfiniment les côtés, est la traduction algébrique de la propriété géométrique de similitude. Le parallélisme peut ainsi se définir comme le cas où deux lignes A et B sont telles que, si on ne les relie point à point par des lignes intermédiaires menées suivant un angle constant, la longueur de ces lignes sera constante.

Et l'on voit que cette propriété découle de la notion même de droite. Les deux postulats euclidiens rejetés par les autres géométries deviennent ainsi de simples corollaires de la propriété de similitude. En effet, puisque la fonction qui définit les deux lignes dirigées a une dérivée constante et finie, pour toute valeur finie des deux variables, la fonction n'admet qu'une solution : les droites se rencontrent forcément en un point déterminé par la valeur du rapport, et en un seul. Cela posé, la droite qui fait fonction de détermination angulaire en vertu de son invariablité de direction nous découvre par elle seule le caractère bipolaire de toute direction, le diamètre formant bipartition égale de l'espace, dans ses moindres portions comme dans ses plus grandes. Et l'on pourrait partir de cette considération pour démontrer que d'un point à un autre on ne peut mener qu'une seule ligne droite. En effet, une deuxième droite empiéterait forcément sur l'une des parties égales de cet espace (supposé homogène aussi grand qu'on veut, mais non infini, sans quoi toute distance finie deviendrait nulle).

Une nouvelle égalité de bipartition réalise la perpendicularité avec ses quatre angles droits égaux. Ce minimum de différenciation quant aux angles répond au maximum de contraste quant aux directions qui les déterminent. L'égalité des obliques également écartées du pied de la perpendiculaire découle de ce fait que l'inclinaison des directions détermine la mesure des angles. Les angles étant égaux, les longueurs similairement dirigées d'un même point doivent être égales.

La définition d'Euclide, pour obscure qu'elle soit, implique cependant cette notion d'invariabilité de direc-

tion associée à la longueur d'où découlent les deux postulats contestés. Si on a pu considérer ces postulats comme indépendants de la définition de la droite, c'est qu'on a voulu faire découler l'angle de la ligne. Or ce sont deux notions primitives qui n'existent que l'une par l'autre, comme élément être et élément savoir, reliés et neutralisés par la notion de distance, qui est leur élément neutre. Sans la notion d'angle constant, il n'y a ni droite ni courbe, mais simplement des lignes. Sans notion de ligne, il n'y a pas de développement angulaire, pas d'étendue, simplement des tendances dirigées, des rapports de pure qualité.

Donc, à côté de la ligne droite se forme une notion tout aussi primordiale, celle de la ligne à courbure constante: le cercle. Le cercle est la seule ligne plane partageant avec la droite la propriété d'être semblable à elle-même en tous ses points. (Dans l'espace à trois dimensions, l'hélice, qui dérive du cercle par son périmètre, de la droite par son axe, est la combinaison de ces deux lignes, et partage seule avec elles cette propriété.) On arrive à la notion du cercle d'une manière aussi immédiate qu'à la notion de droite, par l'attribution d'une expansion fixe à l'élément de rotation. Quand la rotation s'effectue sans que la translation varie, la direction conserve une égale intensité, qui, évaluée en longueur se traduit par une surface limitée par une ligne dont tous les points sont équidistants du centre de rotation. L'angle se définit en fonction de la longueur par l'intégrale d'une longueur qui est ici constante et produit la circonférence. Les rapports de distance linéaire de tous les points d'une ligne, par rapport à un point fixé, sont ce

qui donne la notion de courbure. La courbure constante répond au cercle. La circonférence pourrait se définir une ligne parallèle à un point.

La ligne droite correspond à la courbure de rayon infini. Si on rend le rayon fini, la rotation de la ligne droite par rapport à un point correspond à la fonction trigonométrique de la tangente, sur laquelle nous reviendrons plus loin. Mais on voit ici que la notion de tangence se présente immédiatement, sans se déduire du rapprochement des deux intersections d'une sécante jusqu'à les faire fusionner en un point double.

La perpendicularité est la notion de moindre distance d'un point à une ligne ; elle dérive donc ici de la seule variation de courbure et n'a pas besoin de se ramener à l'angle droit, mais peut se définir par la tangence.

Nous reviendrons plus loin sur ces diverses relations. Ce qu'il faut retenir ici, c'est que la notion de courbure découle immédiatement de l'application d'une longueur au mouvement de rotation, et qu'on n'a pas à la déduire de la ligne brisée.

C'est parce que l'on a négligé dans la géométrie euclidienne de développer concurremment les deux notions d'angle et de ligne et de leurs deux éléments transitifs, qui sont la courbure et la rectitude, que l'on s'est heurté aux postulats qui font le scandale de nos géomètres. L'échec provient toujours du même vice philosophique, qui consiste à vouloir déduire d'un seul des trois principes radicaux de toute réalité, la réalité tout entière; alors que la réalité n'existe que par leur compénétration réciproque. Et cette tendance erronée provient de ce que la réalité, en se développant dans les éléments universels, se concentre sur l'un ou l'autre de ses deux pôles,

et par là tend à faire oublier la réalité de l'autre, ensuite que, dans les éléments transitifs, les deux éléments être et savoir échangent leurs fonctions. Si donc on a donné dans l'illusion qu'un seul des éléments est primitif, on entrevoit la possibilité de lui subordonner son opposé; mais cette illusion est sans cesse déçue, et on se trouve acculé ou bien au scepticisme, ou bien à un relativisme nominaliste, danger considérable que courent les mathématiques, surtout depuis ces dernières années.

C'est là où la doctrine de Wronsky nous apparaît comme un phare lumineux et rétablit l'ordre en nous soulevant le voile de l'essence trine de toute réalité (1).

Partant des notions de distance (EN), de translation (ES) et de rotation (EE), comme éléments primordiaux, on a pour éléments universels la ligne (US) et l'angle (UE), puis, comme éléments transitifs, la ligne droite orientée (TS), qui définit une direction, et la ligne courbe périphérique (TE), qui définit une rotation (2).

(1) Le schéma que j'esquisse ici n'a pas été donné par Wronsky; il est seulement établi d'après ses principes, et il en montre la fécondité. Wronsky a donné un schéma de la géométrie (que nous verrons ailleurs) sensiblement différent ; mais le point de vue y est autre, et il n'y a nulle contradiction entre le schéma de Wronky et l'ébauche de schéma que nous indiquons ici.

(2) ES Elément Savoir.
EE Elément Etre.
EEN Elément Neutre.
US Elément universel Savoir.
UE Elément universel Etre.
TS Elément Transitif Savoir.
TE Elément Transitif Etre.
E en S Influence partielle de l'Etre dans le Savoir.
E en S Influence partielle du Savoir dans l'Etre.
CF Concours final : (influence réciproque).
PC Parité coronale.

La partie systématique comprend l'influence partielle de la rotation dans la translation rectiligne (E en S) ; c'est la ligne brisée réalisant les figures polygonales. Et là encore, le rapport ternaire se présente et vient fortifier le postulat rejeté par Riemann, et que nous avons déduit de la considération de la droite comme l'identification, d'une translation minimum avec une rotation nulle. Il faut trois angles et trois droites pour circonscrire un espace par translation sans courbure ; c'est le symbole des trois pas de Wishnou, définissant les formes par la propulsion volitive pure parfaitement unifiée. Dans le passage de la ligne droite au polygone régulier, nous voyons la pluralité infinie des centres de rayon constant constituée par le parallélisme des droites se compacter en un nombre de centres finis (centre des médianes, des bissectrices, du cercle inscrit au circonscrit, etc.), et cette transformation tend vers l'unité de centre dans les polygones réguliers. Ici, se présente comme corollaire le postulat de l'enveloppante plus grande que l'enveloppée (entre lignes convexes réunissant deux points) En effet, les segments droits de ces lignes croissent proportionnellement en s'éloignant du centre. L'influence partielle de la translation rectiligne dans la rotation (S en E) divise les centres en foyers, et aboutit à former des courbes ouvertes ayant une asymptote. La parabole marque le passage où l'un des foyers atteint l'infinie pluralité des centres en se transformant en droite.

Le concours final (CF) entre la relation rectiligne et la rotation concilie les deux principes dans la spirale, où une infinité de rotations complètes s'ouvrent en une translation qui tend vers la translation infinie dans toutes les directions. Là, le double caractère de la dis-

tance agit comme principe téléologique. Enfin, la parité coronale du système représente la distance à une puissance supérieure dans la synthèse de sa double forme universalisée : c'est la surface qui peut être engendrée, soit par rotation, soit par translation.

Modes d'existence répondant aux géométries

En définitive, les géométries non euclidiennes peuvent se concevoir de trois manières : 1° concurremment avec la géométrie euclidienne, comme relatives à certains milieux caractérisés par une influence générale typique imprimée à tous les objets, influence que l'on extrait de la forme des objets pour la mettre en facteur commun. Ces géométries définissent alors plus clairement les lois générales de certains milieux. Et les lignes qui n'ont d'autre variation spéciale que ce caractère typique sont jugées droites par rapport à ce milieu.

2° Ces géométries peuvent faire correspondre des notions différentes à une même représentation. A ce titre, elles équivalent à une géométrie euclidienne établie sans figures représentatives mais, avec symboles conventionnels.

Dans ces deux cas, les propriétés de la ligne droite doivent demeurer intacts.

3° Ces géométries peuvent disjoindre les propriétés de la ligne droite non reliées entre elles par une démonstration, et supposer trois espèces de droites, dont l'euclidienne seule réunirait toutes les propriétés reconnues par l'expérience. Cette distinction suppose qu'on n'attribue à la notion de droite que la valeur abstraite et arbitraire exprimée par les définitions classiques. Or

nous avons vu que cette notion se fonde sur une nécessité métaphysique, et qu'elle est composée par la réunion de deux notions de ligne et de direction. Disjoindre les deux groupes des propriétés découlant de ces deux notions constitutives de celle de droite, c'est supprimer non seulement la représentation de la ligne droite, mais encore sa notion métaphysique. C'est donc conserver le même nom quand le caractère essentiel de la chose a disparu, et c'est là un procédé défectueux, que nous avons relevé déjà à propos de la vie et de l'âme, et qui rend indéchiffrables une foule de problèmes.

Mais on peut se demander dans quelles conditions d'existence il est possible de réaliser la notion (non plus de droite), mais de cette chose qui établit dans l'espace le minimum d'hétérogénéité de perception et la moindre séparation des individualités. Ce sera évidemment : 1° lorsque la rotation seule ou la translation seule seront possibles, et cela répond à la perception réduite à deux ou à une dimension sans conscience de la notion de dimension ; 2° lorsque la translation et la rotation sont liées de telle façon qu'on ne peut les concevoir dissociées. Alors, le milieu est une certaine fonction du sujet, et l'influence déviatrice de tout mouvement n'est attribuée ni à une force régissant le milieu (1er aspect des géométries non euclidiennes) ni à une force régissant le sujet (2e aspect), mais comme attachée à la relation même du sujet avec le milieu (3e aspect).

Or nous participons en partie à ces conditions. Notre vie n'est pas tout entière contenue dans l'espace euclidien ; elle ne s'écoule dans cet espace que dans la mesure où nous fonctionnons comme synthèse, c'est-à-dire comme unité combinée à une pluralité. Mais là où

nous sommes unité irréductible ou bien pluralité non unifiée, nous sommes hors de l'espace euclidien. Cet espace répond à la somme des fixités relatives à nos changements, fixité qui permet d'ordonner nos perceptions en permettant d'établir, de comparer les formes en les rapportant à des rapports invariables. C'est dans la mesure où s'établit cet équilibre mobile,qui constitue la synthèse de la vie psycho-organique,que nous sommes contenus dans l'espace enclidien.

Mais la perception claire fournissant des concepts précis et les actions définies que nous pratiquons ne comprennent qu'une part assez restreinte de notre vie. Les concepts, les notions définies, et spécialement nos notions de temps, d'espace, de mesure, de nombres, de direction, etc., sont des acquis, des données fixées par le travail intellectuel et nécessitées pour établir l'ordre dans l'accomplissement de nos fins.Ce ne sont pas des formes primitives ni finales de notre évolution psycho-organique. Cette zone de la conscience claire est enveloppée d'une infra et d'une supra conscience. Hartmann a été un des premiers à faire pénétrer la philosophie dans ces domaines. Et depuis, la psychologie expérimentale a beaucoup étudié l'infra-conscience et fort peu la supra-conscience. Je n'ai ici qu'à signaler ces deux domaines qui enserrent celui de la conscience claire, comme correspondants aux géométries non euclidiennes dans leur pleine substitution à l'euclidienne. L'espace euclidien serait ainsi le domaine de la conscience claire: l'appétition instinctive semble répondre à l'espace de Riemann, et l'intuition supérieure de la pensée à celui de Lobatschewsky, ainsi que nous l'avons vu. Ces deux espaces peuvent donc exister seuls là où

existe exclusivement l'appétition ou la pensée pure, mais non l'état de vie psycho-organique et de conscience proprement dite. Le premier est l'empire du binaire irréductible sur lequel est fondée l'individualité, le second tend à établir l'universalité. L'espace euclidien est donc le milieu où les deux tendances fondamentales de la dispersion et de la concentration se rencontrent et se neutralisent : c'est l'état de la vie sensitivo-volitive. Et il est à penser que les trois espaces s'évanouiront comme tels lorsque l'antagonisme radical des deux forces se résoudra en harmonie sous l'influence téléologique du temps.

FRANCIS WARRAIN.

ANTHROPOMORPHISME
ET INDIVIDUALISME

II

Lorsqu'une cellule se dissocie des autres cellules qui constituent un organisme vivant, tout en lui demeurant adhérente par quelque point latent, elle donne naissance à un sarcome, qui se développe au détriment de l'organisme tout entier, et ce sarcome dévorant dont les avidités se gorgent de toutes les parties saines qui l'entourent, et dont l'existence parasitaire se continue, paraît-il, même par delà la tombe (1), c'est le hideux, l'épouvantable cancer !

(1) Une des momies naturelles du caveau St-Michel, à Bordeaux en offre un exemple. C'est le cadavre d'une femme dont le sein est remplacé par un trou énorme : il est impossible qu'elle ait vécu jusqu'à ce qu'un tel état se soit produit. C'est donc indiscutablement après la mort que le cancer a achevé son œuvre.

Toute individualité dominatrice qui vient à s'affirmer au sein de l'organisme Humanité est un cancer autrement redoutable, car ce sont les sèves vitales de milliers d'êtres qu'elle pompe, qu'elle attire à elle, qu'elle dévore. Homère se révélait voyant profond lorsqu'il appliquait aux rois l'épithète de δημοβόροι.

Il est dans tout homme une force instinctive qui le pousse à développer son être : c'est ce mystérieux et puissant ego, sans lequel aucune existence ne franchirait les bornes de la prime enfance. Mais, comme chaque ego a les mêmes droits à entrer en acte, la sphère de développement de chaque être s'arrête où commence celle d'un autre. L'individualisme, c'est le cas d'un ego qui s'extravase, qui usurpe le domaine d'autrui.

Mais l'ego n'est qu'un des pôles de l'être humain. L'autre pôle est celui que nous appellerons l'*altruisme* pour emprunter à Auguste Comte un vocable qui, bien que dépourvu de grâce en sa forme, n'en exprime pas moins une idée très claire. L'altruisme, c'est la partie radiante de nous-mêmes, comme l'ego en est la partie convergente. Par l'ego nous appelons à nous et en nous ce qui nous fait être en tant qu'individus. Par l'altruisme, nous rayonnons l'amour qui nous fait être en tant que parcelles de l'Adam-Kadmôn, nous lie à nos semblables et nous entraîne avec eux dans l'ascension vers le Plérome divin, ascension si heureusement symbolisée par le mythe de la montée des Dragons et par celui de Sophia rédimée, réintégrant la patrie des Eons.

L'individualisme est une force aussi, mais une force mauvaise, satanique, qui brise les liens de l'altruisme au profit de l'ego, qui transmue en amour personnel toutes les saintes radiations qui étaient en lui. « C'est

Satan-Typhon, dit excellemment le doux et vaillant poète V. E. Michelet, qui a mis au cœur de l'homme ce désir anxieux d'individualité ! » Ici, nous retrouvons Sophia encore, mais Sophia criminelle, poussant son ambition désordonnée, son délire de grandeur à travers la hiérarchie des Eons, et semant partout où elle passe le trouble et l'épouvante.

Et Sophia, tombée du haut de son désir fou dans l'abîme des Ténèbres Extérieures, involuée dans l'Hylé et devenue Sophia Ectroma, ne sera réintégrée, ne redeviendra Sophia radiante que lorsque Christos, incarné en Jésus, aura donné aux Psychiques l'exemple de l'ego s'immolant tout entier, pour que tout entier en lui s'épanouisse l'altruisme.

Ainsi qu'au temps de Sophia, en ce cycle de douloureuse décadence que nous traversons depuis déjà bien des années, tout tend à exacerber notre furie d'individualisme.

L'enseignement et l'éducation, tels qu'ils sont compris et pratiqués aujourd'hui, contribuent dans une large mesure à cette œuvre de désordre; au lieu de prêcher à l'enfant qu'il n'est qu'une molécule du grand corps Humanité, qu'il ne doit pas s'estimer plus qu'il ne sied, on prend à tâche de flatter ses petits rêves de domination. On éveille par tous les moyens possibles sa jeune ambition. On excite son orgueil, on lui parle de ses droits (1). On récompense solennellement les vic-

(1) Au moment où nous corrigeons notre épreuve, nous apprenons l'invraisemblable aventure d'un pauvre diable d'instituteur poursuivi en police correctionnelle par un père de famille pour

toires qu'il remporte sur ses émules. On favorise exagérément le développement de ses facultés spéciales.

La morale qui lui est enseignée dans les classes supérieures est encore respectueuse, je dois le reconnaître, de la doctrine universaliste de Platon et de Kant. Mais, quand plus tard il fera son entrée dans le monde, les apôtres du mensonge ne manqueront pas de lui dire que cet enseignement est faux et suranné (2). Ils tourneront en dérision devant lui le critérium du philosophe de Kœnisgberg, et leur morale de feuilleton et de réunions publiques, en se ravalant au niveau d'une pure convention soumise aux oscillations des tempéraments, achèvera l'œuvre de désorganisation et d'anarchie commencée dès la première enfance, au sein même de la famille !

Enfin, le petit individu a marché. Il est devenu quelqu'un. Il tient une large place au soleil — la sienne, et aussi celle des autres. Alors, cette chose barbare, qu'un mot barbare pouvait seul désigner, l'interview, qui s'attache à consigner les moindres faits contingentiels de nos petits grands hommes, l'interview qui emploie le style de Calliope pour narrer aux futures générations que le poète X... portait des cols cassés, que le drama-

---

avoir qualifié *âne* son auguste progéniture, un moutard de huit à dix ans ! Ce serait exhilarant si ce n'était lamentable. Voilà un petit individu dont nous aimerions suivre l'évolution. S'il ne devient pas un archétype d'égotisme, ce ne sera pas la faute de ce tendre père.

(2) Malheur à vous, docteurs de la Loi, parce que vous avez pris la clef de la Science, et vous n'y êtes pas entrés et vous avez repoussé ceux qui y entraient ? (Luc, XI, 52.)

turge Y... préférait les asperges à la sauce blanche, et que le peintre Z... employait des plumes d'oies pour sa correspondance, l'interview vient à la rescousse, travaillant opiniâtrément à l'apothéose de l'individu et détruisant peu à peu les derniers éléments altruistes qui peuvent demeurer encore secrètement enfouis au fond du conglomérat hominal.

Un spectacle m'a toujours épouvanté. C'est de voir avec quelle invraisemblable frénésie notre cher et grand Paris se rue aux individualités. Qu'un prince, un roitelet, un quelconque chef d'Etat franchisse ses murs, une de ses joies les plus exultantes est de le voir, de le contempler, de l'acclamer ; non certes qu'il vénère en lui le symbole de la force, ni même qu'il songe aux alliances possibles, mais c'est un individu qui tranche nettement sur le grouillement humain. Cela suffit pour exciter ses facultés admiratives. En dépit du conseil de Camille Desmoulins, nous n'avons pas encore voulu nous guérir des individus !

Un philosophe s'est rencontré qui a donné une forme délirante à la théorie de l'Individualisme : c'est Nietzche. Son Surhomme est la plus sinistre conception qui ait jamais germé dans un cerveau de philosophe. C'est l'individu à outrance, l'ego en folie, le monstrueux parasite s'implantant sur l'arbre humain, étalant à la face du ciel l'horreur de son orgueil, tuant et dévorant tout ce qui n'est pas lui !

L'Uebermensch n'est que le rêve d'une pensée teutonne ivre de rage césarienne, rêve trop formidable pour se réaliser jamais ; car, même en admettant la possibilité d'une entité humaine rassemblant à la fois Alexandre,

César, Charlemagne et Napoléon, cet effrayant total ne serait pas encore l'être voulu, l'homme épouvantable souhaité par Nietzche.

Cet être-là ne peut être, ne sera jamais.

Mais, en revanche, combien de tapageuses individualités se dressent sur tous les points du globe, retardant la marche des humains vers la grande et radieuse Unité ! Tous ces rois, tous ces potentats, tous ces autocrates que les peuples se donnent ou acceptent, sont-ils autre chose que des individualités démesurément hypertrophiées, et par cela d'autant plus nocives ?

Relisez le paragraphe XXIX du Tao, dont Matgioi donne une si magistrale interprétation : « Chacun veut gouverner tous les hommes ; moi, je vois que nul ne le peut ; l'esprit de tous les hommes n'en a point le moyen. A y travailler on s'égare, à le vouloir on est vaincu ! »

Oui, disons-le bien haut, et non point au nom de telle ou telle chapelle socialiste plus ou moins sectaire, plus ou moins étroite, mais au nom de la sereine philosophie et de la pure religion : tant que les hommes se résigneront à subir un système monarchique, fût-il mitigé par la plus libérale des constitutions, ils mâcheront à vide, ils piétineront sur place, ils n'avanceront pas dans la Voie d'un demi-stade par siècle !

Tout ce qui vient d'être dit a amené notre lecteur à la notion très nette et très claire de l'individualisme. L'individualisme, il l'a compris, est le développement anormal de l'ego ; c'est un *moi* désorbité au détriment d'autres *moi*. C'est la molécule sociale empiétant sur le domaine des molécules voisines, ses congénères.

A l'individualité s'oppose la personnalité. Tout être humain est une personnalité, et seule la personnalité

a sa place et son rythme dans le grand concert hominal. Elle est faite de droits primordiaux, égaux pour tous, d'aspirations harmoniques vers le Bien, le Vrai et le Beau.

Elle constitue une des unités destinées à faire partie du grand Tout, sans s'y perdre, du reste, au lieu que l'individualité se caractèrise par l'effort coupable tenté en vue de s'en séparer.

La personnalité ne se perd jamais, parce qu'elle est l'essence même de l'âme, et que l'âme est immortelle. L'individualité, au contraire, périt chaque jour parce qu'elle est faite de désirs insensés, de honteuses ambitions, de basses passions, de grossiers appétits, de mille contingences incessamment appelées à se modifier, à se transformer, à faire place à d'autres contingences, aussi caduques que les premières..

Poussière de Codrus, où es-tu ? dit un poète.

Quot libras duce summo?

dit un autre.

Ouragan ! Ouragan, qui viens battre nos portes,
Oh ! dis-nous, si c'est toi, souffle, qui les emportes,
Où les as-tu jetés ?

ajoute un troisième.

Oui, répétons-le,et insistons-y, l'individu n'existe que relativement, transitoirement. C'est la personnalité qui nous fait être absolument, immortellement. Le malheur, c'est que dans nos étroites conceptions occidentales, nous n'entrevoyons la survie que comme la continuation de l'existence terrestre, à quelques changements près. Pour les spiritualistes d'en deçà l'Indus,

dans la vie future, nous aurons des corps — des corps glorifiés, sans doute, nous affirme saint Paul — mais des corps encore, c'est-à-dire que nous persisterons dans nos individualités. Et c'est cette idée de derrière la tête, cette croyance indéracinable — que nous tenons par hoirie égyptienne, gréco-latine, germanique et surtout catholique — qui nous fait déraisonner chaque fois que nous abordons la question du Nirvâna. Comme les sages de l'Orient proclament un état *post mortem*, où tout ce qui fut vie terrestre, vaines sentimentalités, fugitives sensations, doit disparaître à tout jamais, nous les accusons, dans la révolte de nos consciences obombrées, d'imposer à leurs disciples le dogme de l'anéantissement de l'être, et volontiers nous traînerions aux gémonies ces voyants dont le vaste et profond regard a su s'ouvrir du côté vrai des choses, comme les Hébreux qui réduisaient tout l'au-delà au nombre de descendants qu'on laissait après soi, lapidaient ou crucifiaient les prophètes qui leur parlaient de vie future.

Toutes ces augustes vérités étant posées, quelle devra être la conduite du sage, du richi, du pneumatique, de celui, en un mot, qui veut conquérir l'époptée complète et se rapprocher de plus en plus de la Plénitude de l'être, du Lieu où est le Trésor de la Lumière ?

Il s'efforcera, par tous les moyens dont son for intérieur dispose — prière, méditation, exercice de la volonté — de briser la gangue d'individualisme, que — patrie, famille, éducation, enseignement — tout a compactée autour de sa personnalité. Il lira les livres saints, les livres purs, ceux des grands penseurs, des grands émancipés, des grands initiés, de Platon à Sénèque, de Jean de Pathmos à Joachim de Flore, d'Epicure à

Blaise Pascal. Il se souviendra du conseil du poète Horace :

> Sunt certa piacula quæ te,
> Ter pure lecto poterunt recreare libello.

Il pratiquera les puissantes apolytroses, les augustes mystères qui abluent les souillures de l'âme et la rendent chaste et monde aux yeux du Père.

Il épandra comme un vase de parfums son cœur plein de mansuétude et de tendresse sur tout ce qui souffre, sur tout ce qui pleure, sur tout ce qui gémit loin du chemin de Perfection, mais plus particulièrement sur le méchant, parce que le méchant est encore le plus malheureux de tous ! (1)

Il ne s'attachera à rien de ce qui passe, à rien de ce que le sort peut lui ravir, de ce qui est étranger à l'œuvre de sanctification, sa seule et unique destinée ici-bas.

Il se rappellera le sublime entretien que Boudha eut un jour avec Purna, son disciple bien-aimé, lorsque ce dernier voulut porter la Bonne Nouvelle aux barbares :

« Ce sont des hommes emportés, dit Boudha, cruels, colères, furieux, insolents. S'ils t'adressent en face des paroles méchantes et grossières, s'ils se mettent en colère contre toi, que penseras-tu ? — S'ils m'adressent en face des paroles insolentes et grossières, voici ce que je penserai : ce sont certainement des hommes bons, ceux qui m'adressent en face des paroles méchantes, mais qui ne me frappent ni de la main ni à coups de pierre.

(1) Si vous aimez ceux qui vous aiment, que vous doit-on ? Les pêcheurs mêmes aiment ceux qui les aiment (Luc, VI, 32).

— Mais s'ils te frappent de la main et à coups de pierre, que penseras-tu ? — Je penserai que ce sont des hommes bons, des hommes doux, ceux qui me frappent de la main et à coups de pierre, mais qui me frappent ni du bâton ni de l'épée. — Mais s'ils te frappent du bâton et de l'épée ? — Ce sont des hommes bons, ce sont des hommes doux, ceux qui me frappent du bâton et de l'épée, mais qui ne me privent pas complètement de la vie. — Mais s'ils te privent complètement de la vie ? — Ce sont des hommes bons, ce sont des hommes doux, ceux qui me délivrent avec si peu de douleur de ce corps rempli de souillures ! — Bien, bien, Purna. Tu peux habiter dans le pays des barbares. Va, Purna. Délivré, délivre ; consolé, console. Parvenu au Nirvâna complet, fais-y parvenir les autres ! »

Celui qui a compris ces divines paroles, et qui sait les mettre en pratique, a réellement dépouillé le vieil homme, abdiqué son individualité et, son âme, libérée des inquinations de toute chair, a définitivement conquis sa souveraine personnalité.

Fabre des Essarts.

DEUXIÈME PARTIE

LE DIEU DU BONHEUR

Et vous, soyez bénis, dieux indulgents,
Qui mîtes le bonheur à la merci d'un geste.

MATGIOI.

Je fume : depuis combien de temps ? Je n'en sais rien. Depuis combien d'heures, depuis combien de jours ? Je ne saurais le dire : on perd en bien fumant la notion du Temps Et, pendant que je roule au-dessus de la lampe l'opium qui grésille, se boursoufle et bouillonne au bout de mon aiguille, le « Dieu du Bonheur », gardien de mon plateau, me suit d'un œil paterne, me sourit, et son regard malin, plein de sous-entendus, me couve d'une caresse qui me berce doucement.

Pff ! Pff !! la goutte qui brunit et se dore en même temps, éclate en fusées de vapeur odorante; sous le jet qui le cingle, le « Phat » cligne l'œil, semblant prophétiser un bonheur à venir.

Il est de pur ivoire : patiné par les âges de chauds reflets d'ambre, il est devenu roux ; sa jeunesse s'est enfuie en de fines craquelures noircies de vétusté, plus ténues que des cheveux. Le mandarin replet qui fut son dernier maître, aimait à le passer sur ses bras nus et secs, pour éteindre ces feux dont un sang exaspéré vous pique à fleur de peau, pendant les nuits d'ivresse. Usé par le contact continuel de la chair, sa matière est devenue satinée comme elle, et j'aime à caresser son front plein de sagesse, au grain tiède et poli comme le sein d'une femme.

Les ans qui ont passé l'ont fait toujours plus jeune. Le Temps qui fripe les peaux et froisse les visages déride les ivoires, dont il lime les angles et lustre les contours.

Il s'appelle « Li-Daï ». Il est un des sept personnages mythologiques qui passent, dans les croyances populaires extrême-orientales, pour être particulièrement empressés à exaucer les désirs de leurs adorateurs ; divinités approximatives des légendes chinoises, qui n'ont point de temples, mais que l'on trouve dans presque toutes les maisons, choyées comme des dieux pénates.

Regardez-le : son front s'élève démesurément, tellement il est plein d'intime réflexion. Ses petits yeux, clignant dans la graisse débordante des joues, s'étirent comme deux fils. Sa grosse lèvre lippue retombe sous un sourire. Son visage entier s'écartèle dans une expression de profonde béatitude, et sa barbe de fleuve, indice de bon sens, inonde de ses flots ses genoux repliés.

Il représente le bien-être, la satisfaction intérieure, le bonheur complet, intime, exempt de toute crainte pour l'avenir.

Il n'est point seul : un symbolique Lion de Fô, à la face grimaçante, dont la gueule entr'ouverte laisse voir, au travers d'un rictus effrayant, le poids d'une double rangée de dents, et un dieu de science courbé sous ses écrits synthétisent à ses côtés les effets des actions auxquelles ils président....

Mais je l'ai favorisé d'un culte particulier ; aussi, dans un élan d'extatique dévotion, lui ai-je donné la place d'honneur, et l'ai-je assis au pied de la lampe qui allume le « Rêve », et dont la petite flamme d'or, immobile dans la nuit où j'aime à vivre, étend une tache de douce lumière sur les objets qui chargent mon plateau de fumerie.

Ce plateau, c'est notre autel, à nous autres, rêveurs sensibles, ou chercheurs inquiets, qui aimons à faire vibrer sur le luth de notre âme, en une musique immatérielle, douloureuse et captivante à la fois, faite de nerfs tordus, de délires poignants, la chanson du « Grand Vide », où, seuls « Initiés », nous savons percevoir, en leur immense et perpétuelle giration, les âmes vraies des gens, des choses et des actions.

Les « fluides » des êtres vivants ou trépassés, extériorisés par la force de l'aimant, et que nous savons errer dans les ambiances individuelles, pour nous s'agglomèrent et prennent des formes : le témoignage de nos sens aiguisés nous donne la sensation nette d'objets limités, qui nous permettent d'apprécier les phénomènes qui nous entourent, par les liens qui les tiennent entre eux.

Ils vont et se meuvent, passant tour à tour par leurs successives transformations ; mais, petit à petit, toutes ces molécules, un instant matérialisées et unies entre elles par une attraction puissante qui les maintenait ensemble, malgré l'action des forces extérieures, finissent par se réduire à des atomes invisibles. La matière s'évanouit devant la synthèse psychique, et nous ne trouvons plus alors que le principe des formes apparentes, que la Force, l'Energie harmonique qui règle l'ordre physique.

Et nous assistons ainsi au perpétuel échange des atomes.

Dans notre vision sublime, des êtres se créent et disparaissent, qui gravitent autour de la Raison suprême d'Etre Régulateur des mondes, emportés dans l'Illimité, et se balançant autour d'autres Etres qui tournent autour d'autres

Etres encore, entraînés sur le chemin sans fin de l'Ether, au cours de l'éternelle Durée.

Nous y voyons, dans ce « Vide », ricanant en leur sarabande sans fin, les Génies de nos impulsions ; nous surprenons les Cauchemars ourdissant leurs complots, et empruntant à la Terreur et à l'Angoisse les philtres mystérieux dont ils vaporiseront le poison sur nos rêves.

Nous y découvrons, dépourvues d'artifices, toutes les Hideurs de la vie, avant qu'elles aient revêtu ces coquets atours au moyen desquels elles nous attirent, nous subjuguent, nous trompent et nous tuent.

Mais, si nous sommes trop faibles pour n'en point souffrir et n'y point succomber, nous avons notre prière à nous qui nous soutient et nous console en nous faisant voir et lire dans l'Infini.

Et c'est sur cet autel que nous offrons le sacrifice de la messe « idéale ».

Nos livres saints et nos encensoirs sont les bambous précieux et les fourneaux parfumés qui donnent en lourdes volutes de sombre fumée l'extase triomphante, la mort de la Matière et l'exaspération du sentiment ; et le tabernacle qui renferme l'essence triomphante, cette petite boîte d'étain que nous savons remplie du sang du dieu « Phiân » (en chinois) ; son émissaire préférée est la fée Chimère. Et, quand une fois elle nous a mordu au sein de son baiser violent, ardent de volupté, elle s'écarte et nous laisse à jamais sous son emprise.

Amants d'une seconde, mais pour toujours, nous étendons vers Elle nos bras désespérés, pour la retenir et lui mendier encore l'aumône d'une caresse. Elle est là, tout près, sublime en sa merveilleuse beauté, défiante et narquoise. Frôleuse et toute transparente de lumineuse Aurore, elle reste insaisissable.

Misérables Tantales, nos mains suppliantes, crispées de désir, se referment sur le vide, passant à travers l'impalpa-

ble vision, perceptible en son auréole de nimbe, mais intangible à nos matériels attouchements, sans que nous puissions en retenir un lambeau, sans que nous puissions encore une fois, une, seule fois, ressentir le suprême frisson de son affolant baiser qui n'aura jamais de lendemain. Oh ! si ! nous en gardons une parcelle, une étincelle qui pénètre dans notre cœur, s'empare de notre âme et y allume le feu dévorant d'un amour mystique, qui nous fait esclave et nous lance éperdument à sa suite, au risque de nous brûler les ailes à son étincelante clarté. Désormais, Elle devient la raison de notre vie, la hantise de nos rêves, l'obsession de nos veilles, le guide de nos actions.

C'est la marche à l'Etoile, la poursuite acharnée à la Chimère idéale, avec le secret et ferme espoir de la joindre enfin et de nous enivrer de ses caresses dans la vie éternelle.

Je l'ai donc assis là, le dieu, à l'ombre du « Rêve ».

Curieux de sa sereine placidité, je l'interrogeai une fois.

« Immortel vénéré par ta sainteté, symbole de toutes les joies passées, présentes et futures, toi dont les longues méditations ont tellement assagi la pensée qu'une étoile est descendue du ciel, et s'est posée sur ta raison pour te donner le caractère divin, lors de ta disparition de notre terre, à l'heure de ton entrée dans la vie éternelle, dis-moi ? Qu'est-ce que le bonheur ? Quelle est sa nature, quelle est son essence et comment l'acquérir ? Je ne puis croire que seuls sont heureux ceux-là qui possèdent les biens d'ici-bas et qui savent saisir au passage toutes les jouissances de la vie dont le plaisir est l'élément nécessaire. »

— Le suprême Bonheur n'a jamais été dans la satisfaction des besoins. C'est un état d'être beaucoup plus élevé, plus grandiose, car il est uniquement spirituel. Il consiste dans la sérénité de l'esprit, dans l'annihilation des désirs et des inquiétudes. C'est la chance qui a donné tous les dons de

l'âme, et par suite la paisible jouissance de ces dons ; c'est la science de la vertu par la sagesse qui nous apprend la modération entre les extrêmes.

« Voilà ce que c'est que le bonheur auquel doivent aspirer les intelligences et comment vous devez l'entendre, vous, les hommes qui ne pensez qu'aux satisfactions matérielles, aux plaisirs passagers à peine illuminés par un vague contentement de l'âme, dû seulement à la réussite de projets et à leur prospérité.

« Et moi, je suis le symbole de la plénitude de l'Esprit, qui seul constitue le bonheur suprême ; car, avec la Vertu et la Sagesse, on peut ce que l'on veut, et on veut ce que l'on doit. C'est le comble de la « félicité », après laquelle nous trouvons le « Bonheur éternel qui réside dans la Paix » sans fin promise par le Ciel.

« Vous me demandez s'il existe sur terre.

« Non. Cet « état » est dû à l'absence de souffrance, et la souffrance est éminemment humaine. Il n'est donc point pour l'homme, il n'est point pour toi, et tu n'obtiendras jamais que le calme temporaire, prélude du repos sans fin ; car, pour y arriver, il faut ce que tu n'as pas : une âme pure et respectueuse des traditions, savoir vivre de l'existence simple et tranquille des sages, loin du bruit, loin des fatuités humaines, et se rendre remarquable par la modestie individuelle et l'absence des prétentions, qui sont dans la fonction sociale des philosophes ; dépouille l'orgueil dont tu souffres, incompréhensible, ridicule et répréhensible vanité. Elève tes regards vers le Principe cause de tout, et cherche dans la méditation et la prière à gagner le repos dans la Vie Eternelle. Ainsi, d'un plan à un autre, ton extrême simplicité se changera en une extrême grandeur.

« L'homme, parcelle de la nature spirituelle, doit s'efforcer de s'y totaliser, en s'affranchissant de la matière, au mépris des factices jouissances terrestres, modes d'être contingents qui ne sont que des formes passagères de l'existence ; car,

une fois dépouillés de ces Formes, les Etres reviennent fatalement à leur principe. »

— « Heureux seulement celui qui vit dans l'ignorance des choses humaines, sembles-tu dire, et qui se rapproche du Maître : Il n'a rien à désirer ici-bas ; il n'aura donc rien à regretter.

« Hélas ! J'ai trop péché, et je suis encore trop un homme pour entendre tes sages conseils. Cependant, je comprends que le Bonheur entier n'est point de notre monde, et que, tant que je serai l'être qui végète et vit péniblement dans les couches inférieures, je ne pourrai l'entrevoir qu'autant que je saurai me rapprocher de l'Infini.

« Eh bien, à défaut de bonheur complet, je puis avoir la paix, sinon toujours, du moins assez souvent pour me croire heureux à ces moments mêmes, car tu me l'as dit : « Heureux celui qui croit l'être. »

« Pour y arriver, il faut savoir s'isoler loin des vulgaires contingences et transformer sa mentalité, changer de style, planer au-dessus des choses d'en bas et regarder avec calme tout ce qui se passe à nos pieds, s'imprégner de philosophie divine, regarder et penser.

« Et c'est toi, petite Boulette, qui te boursoufles et bouillonnes au bout de mon aiguille, qui accompliras ce prodige de faire, en une nuit, d'un fou un sage, et de transporter lentement dans les Nimbes supérieures son âme toute meurtrie des choses d'ici-bas.

C'est toi qui seras mon Dieu, le Maître de ma vie, car, plus et mieux que ces philosophes et penseurs dont les maximes vaines et creuses emplirent mon cerveau dès ma prime intelligence, avant même que d'être en âge de comprendre, plus et mieux qu'eux tous, tu apprends à voir, à réfléchir, tu enseignes à vivre.

Tu me donnes la paix et les hallucinations vraies.

Et alors, oh ! Li-Taï, dont j'aime à caresser le front plein de sagesse, au grain tiède et poli comme le sein d'une femme, sous la caresse de ton regard si doux, je repose en rêvant que je suis heureux : j'approche du Bonheur. »

R.-G. DE PRÉAUDET.

BIBLIOGRAPHIE

Le Voyage de Sparte

Par Maurice BARRÈS

Maurice Barrès, qui fut un ami d'enfance de Stanislas de Guaita, et qui, à ce seul titre, mériterait notre sympathie fraternelle, n'aime pas le merveilleux, ainsi que le constate Gaston Méry ; mais c'est un fervent des idées générales, et il a entrepris la tâche merveilleuse de réveiller en nous, par les enseignements du sol, l'esprit des morts nos ancêtres, et de nous faire ainsi de synthétiques échantillons de notre race. Notre philosophie ne peut que sincèrement applaudir à la tendance très élevée et très nette de cette psychologie, si hostile au déracinement moderne, et si conforme à tout ce que nous enseigne la tradition des peuples orientaux les plus proches de la vérité. Cette thèse, qui avait fourni à Barrès les plus belles pages de son « *Roman de l'Energie nationale* » (et spécialement l'éducation par la vallée de la

Moselle), et ce délicieux livre d'émotion contenue que sont les « *Amitiés Françaises* », cette thèse fait le fonds de son nouveau volume : *Le Voyage de Sparte.*

L'admirable révolutionnaire de l'*Ennemi des Lois* jette bas, à présent, ce dogme ridicule de notre atavisme hellénique, que la pédagogie officielle enfonça dans notre cerveau d'enfant, et grâce auquel les Provençaux et les Gascons prétendent personnifier et gouverner la France, au grand détriment de ses destinées. Bien entendu, Barrès ne nie point la perfection athénienne ; mais il nie que sa pensée et son esthétique soient adéquates à notre compréhension ; et il démontre, avec cette âpreté logique et pourtant si caressante parfois, qui est la caractéristique de son génie, que cette Grèce, que nous admirons par notre raison, ne nous entre ni dans l'intelligence ni dans le cœur ; et, en esprit pratique, il nous invite à ne point « forcer notre talent » et à tâcher d'être de bons Français citoyens de notre sol, seule chose que nous puissions être excellemment et sans efforts, en consentant simplement, par l'étude naturelle de notre milieu natal, à refléter l'âme de ceux qui pensèrent avant nous, chez nous, et qui nous léguèrent l'héritage résumé — et invincible — de leurs pensées et de leurs passions.

Mais de quelle magie discrète et pénétrante s'entourent, par l'originale précision de son verbe, les théories, les sentiments, les critiques du philosophe voyageur. L'emprise de Barrès sur son lecteur est une chose non analysable, et dont seul celui qui l'a lu comprendra l'intensité. Aussi bien, on peut repugner aux principes psychologiques comme aux systèmes politiques de Barrès ; cela importe peu. N'eût-il pas conservé un seul fidèle de ses opinions de combat, il n'en reste pas moins, pour notre avantage et pour sa gloire, la source émotive où s'abreuva toute une génération française.

M. G.

***



Le Parti du Travail

Par Emile POUGET

Ce livre de propagande ouvrière n'est pas un livre de propagande politique, et c'est pourquoi nous l'étudions ici. Nous l'y étudions aussi parce que — et bien qu'on prétende le contraire — le libertisme de l'auteur, sur le plan social, correspond, sur le plan intellectuel, à l'esprit de synthèse et de logique éclectisme dont la *Voie* a toujours fait sa première directrice. Emile Pouget a eu soin de préciser cette correspondance, et c'est à ce titre qu'il nous est cher, et c'est à cette franchise que nous devons l'expression de toute notre sympathie. « Le Parti du travail, dit-il, ne connaît et ne coordonne que les intérêts, tant matériels que moraux, de la classe ouvrière ; il ignore les opinions, quelles qu'elles soient ; il pourchasse l'exploitation humaine, sous quelque forme qu'elle se manifeste.... ce qu'on condamne ici, c est l'*exploitation* des idées théologiques, politiques, ou philosophiques ; ce qu'on y réprouve, c'est l'intervention de ceux qui vivent de spéculation sur les croyances. » Et plus loin : « Ceux qui poursuivent, au sein du parti du travail, un but particulier et égoïste, n'arrivent qu'à un résultat : s'éliminer de notre bloc. »

Reconnaissons ici deux principes qui nous sont particulièrement chers : d'abord, la négation des politiques et des religions spécialisées, qui ne sont que des moyens de vivre inventés par les spécialistes ; ensuite, la négation de l'individualisme, qui est mortelle à l'individu, en ce qu'il se rejette mécaniquement lui-même hors du collectif.

Reconnaissons aussi que, nous autres, philosophes indépendants ou chercheurs solitaires, nous sommes victimes complaisantes des exploiteurs, salariés, décorés et pourvus, de la pensée humaine, au même titre que le « *Quatrième Etat* »,

producteur de force, est victime des trois autres états, producteurs anciens d'un capital, inerte par essence.

Pour la défense de nos intérêts intellectuels, lésés tantôt par le plagiat, tantôt par la persécution, tantôt par une adaptation déformatrice encore pire, nous aurions peut-être, en les transposant à un autre plan, à prendre des leçons dans l'enseignement qu'Emile Pouget apporte, avec une impitoyable logique, aux membres encore épars du Parti du Travail.

***

Interprétation de l'Arbre de la Cabale

De Philippe D'ACQUIN

Réimprimée et augmentée par le Dr MARC HAVEN

L'extrême modestie et la silencieuse solitude où se complaît notre ami Marc Haven sont des génératrices du plus utile labeur. C'est ainsi que Marc Haven vient de faire réimprimer l'Arbre de Philippe d'Aquin, en restituant la figure de l'Arbre séphirotique que l'auteur annonçait et qui ne parut point. Ce court opuscule est une « *moelle substantifique* » dont se nourriront utilement tous ceux qui ont commencé la grande Etude, et qui désirent la continuer et la parfaire.

« Bien des cabalistes se sont occupés de l'arbre séphirotique : bien peu l'ont fait avec autant de netteté et d'une façon aussi systématique que notre auteur ; on trouvera dans l'étude de ce livre la meilleur préparation que l'on puisse faire à la lecture du Zohar dont la traduction complète, due à la science de Jean de Pauly et aux efforts victorieux de notre ami M. Lafuma, doit bientôt paraître, événement significatif et qui accomplit l'antique prophétie du Zohar lui-même.

« Ceux qui ont eu le bonheur de boire aux sources vives savent que, *lorsque les temps seront proches, les trésors courront les rues.* Ces paroles étant scellées du sceau triple de Dieu,doivent nécessairement se vérifier dans tous les mondes: réjouissons-nous donc s'il nous est accordé de le constater et d'y contribuer pour une faible part. »

Annonçons, en passant, que Marc Haven nous donnera prochainement quelques études sur la Kabbale, dont il peut être, depuis la disparition de Stanislas de Guaita, considéré comme le maître en Europe.

MONTAGNY.

***

Les Envoûtements d'Amour et l'Art de se faire aimer.

Dans cette plaquette, notre collaborateur le Docteur Regnault fait une étude complète des charmes, des philtres et des envoûtements d'amour ; il dévoile le rituel magique suivi à travers les âges et dans les divers pays. Il consacre quelques pages aux messes noires et fait connaître les différents charmes utilisés par les pythonisses modernes. Il reprend ensuite la doctrine d'Ovide sur l'art d'Aimer; il la résume et la complète.

La couverture est illustrée par Warech, qui a semé dans ce petit livre un certain nombre de dessins très artistiques dans leur symbolisme et leur fantastique originalité.

Sur le frontispice,au milieu des volutes ee fumée se dégageant d'un brûle-parfums, apparaissent six to es formant deux triangles, entre lesquels une main fait l'un des gestes primordiaux de l'initiation.

REVUE DES REVUES

La Nouvelle Revue.

Très remarquable étude de *Peladan* sur *Parsifal et le moyen âge.* C'est une tentative, non pas de réhabilitation des Cathares, qui n'en ont pas besoin, mais d'assimilation des Cathares, symbolisant toutes sortes de dissidents, avec les chevaliers du Temple. C'est une curieuse et ingénieuse vraisemblance.

La Table Ronde est une figure parfaite et qui empêche qu'il y ait premier ni dernier. Il s'agit en effet de perfection et de fraternité.

Mais une perfection prouvée par des hauts faits, trempée dans les épreuves et d'une fraternité basée sur le secret le plus absolu.

Le cycle étant breton, peut-on voir dans la conception de cette Massénie un avatar de l'esprit druidique ?

L'idée initiatique du saint Graal a-t-elle été rapportée de Palestine par des croisés ?

La règle du Temple, dont le plus ancien manuscrit est du XIII[e] siècle, fut annexée au procès-verbal du Concile de Troyes (1128), où Hugues de Payns se présenta avec plusieurs compagnons.

Cette règle, rédigée sous l'inspiration de saint Bernard permet à l'ordre de chercher des recrues parmi les chevaliers excommuniés. (*Règle française*, C. 12.)

« *Là où vous saurez assemblée de chevaliers escoméniés, là vous commandons d'aller ; et se nul y a que se veulle rendre et ajoustier à l'ordre de chevalerie des parties d'outremer, n'en devez tant seulement attendre le profit temporel comme le salut, éternel de l'arme d'eux. Nous le commandons par tel condition à ressoivre qu'il vienne devant l'évêque de la province et lui fasse assavoir son proposement. Et quand l'évêque l'aura entendu et absous, si le mande au Maître et aux Frères du Temple et si la vie de celui-ci est honneste et digne de la compagnie d'eux, s'il semble bien au Maître et aux Frères, qu'il soit reçu miséricordieusement ; et si il meurt entretemps, par l'angoisse et le travail qu'il aura souffert, lui soit donné tout le bénéfice de la fraternité d'un des povres chevaliers du Temple.* » (La Règle du Temple, publiée par Henri de Curzon, p. 24.)

N'était-ce pas là un refuge offert aux Albigeois, aux Cathares, aux Parfaits, à tous ces mystiques dissidents qui s'étaient séparés de l'Eglise pour chercher l'Evangile.

Nous ne possédons que les calomnies et les exécrations ecclésiastiques sur les Vaudois.

Les réquisitoires du moine de Citeaux, Alonus, et de Pierre, moine de Vaux-Cernay, prétendent que le mauvais principe, selon les manichéens, avait inspiré la loi judaïque, ce qui, traduit en langage actuel, veut dire qu'ils rejetaient la Thora comme incompatible avec l'Evangile, et en cela, ils étaient d'accord avec beaucoup de bons chrétiens d'aujourd'hui.

. . . .

En 1176, Gemisthe Plethon et Marsile Ficin sont les

docteurs officiels de l'antique Albigéisme, comme Dante en est le prodigieux Homère.

La fiction et l'histoire, en ce sujet, se répondent avec un parallèlisme singulier : l'ordre du Temple ne réalise-t-il pas l'ordre du Graal, et Monsalvat n'a-t-il pas un nom réel, Monségur ?

Le seul poète qui ait touché à ce grand sujet est Gheusi : il a su, dans son beau drame sur les Cathares, qu'il appelle Monsalvat, mais qui se passe à Monségur, ressusciter l'âme albigeoise, — et l'âme albigeoise, quel que soit le sens un peu flottant de ce nom, est l'âme de Parsifal et manifeste cet ésotérisme du moyen âge, d'où la Renaissance est sortie.

Un autre article sur le *Dilettantisme en morale*, d'où nous extrayons ce passage :

« Pour acquérir le vrai bonheur, il suffit, avant tout, de développer sa volonté, la sincérité et la modération, la tolérance et la bonté ; la fraternité et le courage viendront ensuite orner l'enfant de qualités inestimables, qui feront de lui un citoyen utile à sa famille et à sa patrie. Nous avons déjà entendu ce langage ! C'était celui que Xénophon tenait aux jeunes Athéniens de son temps, quand il leur recommandait de rester maîtres de leur fortune. Il ne nous déplaît pas, pour notre part, de l'entendre encore, et cependant que les railleries de quelques-uns accueillaient ces vérités, qui leur semblaient vieillies et quelque peu falotes, il nous revenait à l'esprit que jadis Descartes lui-même s'en était contenté. Il y a là une rencontre qui mérite d'être notée, car elle nous fixe sur leur valeur. Reportez-vous à la troisième partie du *Discours de la Méthode*, aux lettres sur le souverain bien, vous retrouverez les mêmes préceptes. La sagesse antique les avait déjà promulgués dans des formules définitives; les générations se les transmettent sans les modifier. En s'y conformant, on est sûr, après tout, et c'est ce qui importe, de ne pas se tromper. »

Et cependant, la morale humaine conventionnelle est toujours si semblable à soi-même, quand l'état social ne la contraint pas à des changements utilitaires, que ce n'est pas à cause de Xénophon ni de Sénèque, ni de Descartes, que l'auteur rappelle ces préceptes, mais bien à cause du *Livre de mes fils*, de M. Paul Doumer.



Les Nouveaux Horizons de la Science et de la Pensée.

M. *Sage* étudie le phénomène des matérialisations, décidément à l'ordre du jour ; c'est en effet par douzaines qu'on les compte un peu partout, de la villa Carmen à San-Francisco. On nous promet pour l'été de 1906, la venue à Paris du médecin Miller, qui obtient, dit-on, des phénomènes tout à fait curieux « Les décédés reviennent serrer la main des assistants, et affirmer qu'ils ne sont pas morts. Fait plus curieux encore ! Un jour, deux esprits se matérialisèrent, qui déclarèrent avoir été des danseuses égyptiennes. Une autre fois encore, un esprit se matérialisa, disant qu'il était un des esprits habitant le soleil ! » M. Sage fait à ce propos des réserves auxquelles nous nous associons pleinement. « Que M. Miller soit le bienvenu, et plaise aux Esprits que ses stupéfiantes facultés ne sombrent pas pendant la traversée de l'Atlantique! Qu'il leur plaise aussi de ne pas se montrer aussi exclusifs que par le passé pour admettre des assistants aux séances ! Il est bien regrettable qu'avant de pénétrer dans ces sanctuaires, il faille montrer patte plus que blanche, et que l'étalage d'une bonne foi complète d'une absence totale de préconceptions ne suffise pas pour vous mettre à l'abri du fatal : *Vade retro Satanas !* Cependant, je crois que M. Miller aurait mieux fait de laisser dans l'autre monde les danseuses égyptiennes et les esprits du soleil : à trop vouloir prouver on ne prouve rien. Je sais bien que la concurrence est grande et que les médiums éprouvent, comme les autres humains, le besoin de se surpasser l'un

l'autre. Mais tout de même ils ne devraient pas introduire parmi nous des êtres aussi étrangers : ils finiront par nous rendre xénophobes, comme des Chinois. »

Le même article contient aussi une critique très judicieuse des phénomènes de matérialisation de Katie King, où l'auteur expose que miss Cook fut plusieurs fois prise en fraude. Cependant, voici les conclusions de l'article :

De tout ce qui précède le lecteur doit conclure qu'il ne subsiste guère de doute dans mon esprit au sujet des matérialisations. Il s'agit là exclusivement d'une mystification inventée un jour par un médium imaginatif et renouvelée ensuite un peu partout par de serviles imitateurs. Ces choses-là ne sont pas rares. Eh bien cependant, en pensant ainsi, le lecteur se tromperait. Certes, tout ce que j'ai dit est la triste exactitude. Neuf fois et demie sur dix, les séances de matérialisation ne sont que des séances de mystification. Mais, en présence des documents, un esprit impartial ne peut pas affirmer qu'il en soit toujours ainsi.

***

L'Echo du Merveilleux.

Explication de la maison hantée de Vincennes, qui a réjoui le cœur des spirites du monde entier,et qui se trouve naturellement être du « même tonneau » que tous leurs prodiges :

L'autorité militaire se décida alors à ouvrier une enquête, et voici qu'elle est parvenue à établir les véritables causes des bruits.

Gauthier, le prédécesseur du gardien actuel Galichet, pour se faire réveiller par le factionnaire, avait imaginé de relier sa demeure au poste de sentinelles par une ficelle actionnant un petit marteau de bois, que le soldat de garde mettait en mouvement.

La ficelle avait été coupée lors du départ de Gauthier. Mais un mauvais plaisant, que l'on ne connaît pas encore

et que l'on recherche activement, avait remis en jeu l'ingénieux système.

Dédions cette ingénieuse solution à M. le pharmacien directeur de la *Vie Nouvelle !*

***

La Science astrale.

Notre ami *F. Ch. Barlet*, dont la *Voie* va, le mois prochain, continuer la magnifique étude de sociologie synthétique, continue, entre autres articles érudits, la publication de son magistral cours élémentaire d'Astrologie, auquel nous ne saurions donner que des éloges sans la moindre restriction L'Astrosophie, telle que F. Ch. Barlet la comprend, est véritablement une science metaphysique au premier chef, et les services qu'elle peut rendre à l'humanité sont véritablement de tout premier ordre.

***

Revue de l'hypnotisme.

Suite du très intéressant article sur la psycho-physiologie. des religieuses de Port-Royal, par le Dr *Binet-Sanglé.*

Très intéressante définition de la fatigue suggérée.

Il existe en outre une forme particulière de fatigue, entrevue déjà par quelques auteurs, et sur laquelle nous voulons attirer l'attention : c'est la *fatigue suggérée.* Celle-ci est purement psychique; elle accompagne fréquemment la fatigue physiologique et peut même, dans certains cas, la précéder, se produisant alors indépendamment de tout exercice musculaire ou cérébral ; c'est la manifestation qui offre le plus d'intérêt.

La fatigue suggérée est produite par la représentation mentale plus ou moins intense de l'effort accompli ou à accomplir,

et cette représentation mentale fait naître aussitôt l'idée d'impuissance.

Elle existe fréquemment à l'état d'ébauche chez les sujets normaux qui présentent, ainsi que le fait observer Dubois (de Berne), « une gangue plus ou mois épaisse de fatigue suggérée autour d'un noyau de fatigue vraie » ; mais elle acquiert le maximum d'intensité chez ceux qui présentent habituellement de la dépression psychique (neurasthéniques, psychasthéniques,hystériques),chez lesquels «l'idée de diminution de puissance », comme l'exprime si justement Contet imprègne tous les actes.

Beaucoup de sujets ayant à faire un effort de quelque durée s'en déclarent incapables, et présentent tous les signes de l'épuisement avant de l'avoir entrepris.



Bulletin de la Société psychique d'études de Nancy.

Ce numéro renferme une étude sur *l'envoûtement*, où *M. Phaneg* fait un résumé des théories qu'il entendit jadis de la bouche du colonel de Rochas, ou qu'il recueillit de ceux qui participaient aux entretiens de Stanislas de Guaita.



La Résurrection.

Très intéressante étude de notre ami *Jounet* sur le sthénomètre Soire :

Il ne s'agirait plus d'éliminer à tout prix les forces connues, mais surtout de rechercher les manifestations intelligentes. On n'aurait donc pas besoin d'isoler les appareils. Et, si cela facilitait les manifestations, je ne verrais pas d'inconvénient à ce que la moitié postérieure des enveloppes proté-

geant les aiguilles fût en métal. Le médium serait placé en arrière de ces moitiés, à une certaine distance, les mains dirigées vers les appareils, mais ne pouvant les toucher. Un expérimentateur surveillerait le médium, pendant qu'un autre, placé devant les moitiés antérieures et en verre des enveloppes protectrices, noterait le déplacement éventuel des aiguilles. Chaque sthénomètre porterait sur sa face anterieure une lettre distincte de l'alphabet. Le mouvement de chaque aiguille signifierait la lettre correspondante (l'y et l'i étant représentés par une même aiguille). Si les mouvements des aiguilles formaient des mots et des phrases, il est certain que la pensée propre du médium leur resterait plus étrangère qu'aux mots et phrases tracés par sa main, sans compter que le médium, placé en arrière des hémisphères protecteurs métalliques, n'apercevrait pas les aiguilles. Avant de construire l'alphabet, on devrait d'abord essayer, avec deux appareils seulement, le mouvement de l'un signifiant oui, l'autre non. Car, s'il n'y avait pas de « oui » et de « non » intelligents, il faudrait perdre l'espoir d'enregistrer, par un alphabet sthénométrique, les manifestations métapsychique intelligentes Je soumets ce projet, fort embryonnaire, aux observations et aux critiques des curieux de l'Au-Delà.



Luce e ombra.

Cette intéressante revue vient de faire paraître une traduction italienne du Tao de Laotseu, dont nous donnerons prochainement une analyse. Il faut regretter *a priori*, comme l'avoue M. *Ferrari*, dans sa franche préface, que l'auteur ne connaisse point le chinois, et n'ait donc travaillé qu'à fraire une transposition du français de M. Julien, traité hyperboliquement de *splendide*. Nous ne sommes plus aux époques où il y avait quelque mérite à traduire des traductions ; il y a aujourd'hui assez d'Européens qui savent les

caractères chinois pour que ceux qui ne les connaissent point ne s'avisent pas d'en chercher le sens sur des traductions en langues analytiques. Je ne sais pas encore quels services pourra rendre à l'Italie philosophique la version de M. Ferrari ; mais si je me rappelle quels services les Septante et les bons Pères de l'Eglise ont rendus aux textes moïsiaques, je puis élever quelques doutes sur la valeur de la nouvelle tentative de vulgarisation de l'idéogrammatisme taoïste.

***

Reçus en outre :

Revues de langue française : *La Vie nouvelle* ; *l'Echo du monde occulte* ; *le Journal du magnétisme* ; *Revue du spiritisme* ; *les Temps meilleurs* ; *la Lumière*.

Revues de langue russe : *Le spiritualiste* (dont le premier numéro contient les articles suivants : Sur la tombe d'Aksakoff ; Méthode de clairvoyance ; les Esprits dans le phonographe ; Conseils pratiques aux commençants; les Fondements de l'astrologie ; Etude sur le magnétisme; le Sensitivomètre; les Chiffres cabbalistiques.

Le Rébus.

Revues de langue italienne : *Rivista delle Riviste* ; *Nuova parola*.

Revue de langue roumaine : *Cuvintûl*.

LEO CAIE.

AVIS

Nous avons annoncé dernièrement un résumé des *Paroles du Prophète,* commentaire sacré du Coran, qui n'a pas encore été traduit en langue française. L'auteur de cette traduction, *S. E. Aly Zaky Bey* a dû interrompre son travail, aux trois quarts terminé, pour se rendre à Fez, auprès de S. M. le sultan du Maroc. S. E. Aly Zaky Bey, en sa qualité de secrétaire général du Comité de l'Islam, a été chargé auprès d'Abdul-Aziz d'une mission de confiance, sur le caractère délicat de laquelle les circonstances extérieures actuelles ne nous permettent pas d'insister. Il faut savoir seulement que tous les efforts de notre ami tendent à faire reconnaître que la France est, en Afrique, par son passé et par sa politique, la meilleure amie et le plus désintéressé conseiller du monde islamique. Nous voulons encore espérer que, malgré les obstacles européens, S. E. Aly Zaky Bey mènera à bien la tâche entreprise ; en tout cas, il reprendra, à son retour, sa place parmi nous, et tiendra, vis-à-vis de la *Voie* et de ses amis, la promesse dont de puissants et impérieux motifs l'ont contraint d'ajourner l'exécution.

Nous apprenons que, sous le nom de *Société d'Etudes psychiques de Nice,* un groupement important de personnes s'occupant des questions si captivantes de Métapsychisme donne d'intéressantes conférences bimensuelles les 1er et 3e jeudis de chaque mois, à 4 heures, dans un des salons de l'hôtel Richemont, 11, avenue Durante, à Nice.

La Société possède une bibliothèque en cours de formation.

N° 24 AVRIL 1906

LA VOIE

REVUE MENSUELLE

De Haute Science

SOMMAIRE

PRIX DU NUMÉRO......... **Un franc**

Abonnements:

'rance...	UN AN......	12 Fr.	Union postale.	UN AN...	15 Fr.
—	SIX MOIS. ...	7 Fr.	—	SIX MOIS.	8 Fr.

ÉDACTION - ADMINISTRATION
5, rue du Pont-de-Lodi
PARIS

VENTE ET DÉPOT
Lucien BODIN
Libraire Éditeur

VIENT DE PARAITRE

LA

SYNTHÈSE CONCRÈTI

Etude Métaphysique de la Vie

Un vol. in-4°, **5 fr.**

Par Francis WARRAIN

Préface par MATGIOI

Cet ouvrage cherche à dégager des données les pl générales de la science moderne les principes métaphysiqu de la vie. Il aboutit à une confirmation rationnelle du dogmatism ésotérique et religieux, et essaie d'en éclaircir quelqu formules.

Une première partie, résumant à grands traits les mani festations essentielles de la vie et de son évolution, cherch à en définir les fonctions par rapport à l'économie cosmiqu — Une deuxième partie, d'un caractère plus critique, tend par une analyse rationnelle des caractères fondamentaux de l vie, à en pénétrer le principe et à en définir l'essence.

En appendice se trouve l'exposé succinct de la loi d création d'après H. Wronsky, armature philosophique q est la clef des antinomies insolubles pour les autres système et qui établit l'harmonie entre la critique rationnelle et l dogmatisme religieux et traditionnel, réputés inconciliables.

LA VOIE MÉTAPHYSIQUE

MATGIOI

PREMIÈRE PARTIE

GUAITA ET LE PROBLÈME DU MAL

Il y a aujourd'hui neuf années, chiffre symbolique d'action, que Stanislas de Guaita, condamné par les médecins, dut abandonner tout travail, renoncer à la tâche gigantesque qu'il avait entreprise, et dont le couronnement manquait. Il dut quitter Paris sans espoir de retour, s'enclore vivant dans la funèbre solitude d'un château perdu au fond de la campagne lorraine, et renoncer à tout ce qui fut sa lumière, sa joie et sa vie. L'inactivité à quoi il se résigna ne pouvait même lui apporter le plus mince espoir de résurrection ou d'amélioration. N'ayant vu qu'une seule fois deux de ses compagnons de lutte, il s'éteignit, loin de ses amis d'enfance, sans que rien transpirât de ses derniers jours et de ses dernières pensées, sans qu'il ait laissé, aux pieuses mains

de quelque fidèle, le testament intellectuel que lui commandaient le souci de sa gloire et la tournure soigneuse et ordonnée de son esprit.

Nous n'avons pas l'intention de rééditer ici des éloges à sa mémoire. Nul monument ne vaudra les regrets unanimes insérés aux périodiques qu'il aima et soutint, ni surtout cette rarissime oraison funèbre que Maurice Barrès, en l'un de ses meilleurs jours d'émotion, lui consacra. Ici, à la *Voie* notamment, où nous avons relevé la tradition perdue de celui qui fut à la fois notre maître et notre frère, nous avons une plus haute mission à accomplir, et à laquelle, depuis de longues années, nous songeons ; qu'on ne nous accuse pas d'avoir attendu trop longtemps : il y a des devoirs qui nécessitent l'attente, et que la prescription n'atteint pas.

La phrase laudative que nous ne voulons point faire — parce que le meilleur éloge du disparu, le seul qui lui eût convenu à lui-même, est dans son œuvre totale — ne se transformera pas non plus en une phrase vengeresse de récrimination, ni vis-à-vis de ceux qui, en prétendant le continuer, le défigurèrent, ni vis-à-vis de ceux qui, pour les motifs les moins nobles, tentèrent de rayer son nom de la mémoire contemporaine. Vaines tromperies, tentative inutile. La Fontaine déjà l'avait dit : le serpent, ni de sa dent n'égratigne, ni de sa bave ne corrode l'acier.

***

Nous venons de dire que Stanislas de Guaita ne laissa point de testament littéraire — ou que, en tout cas, nul de ses amis n'en eut connaissance. Cette absence *totale* de dispositions était si contraire à tout ce que nous —

les amis de son intelligence et de son cœur — connaissions de sa méticulosité d'écrivain et de bibliophile, et à la haute idée qu'il se faisait,non pas de lui-même, mais de la mission qu'il était en train d'accomplir et qu'il laissait inachevée, que plusieurs d'entre nous crurent que ses volontés ne nous avaient pas été transmises, ou que, au dernier moment, son cœur et l'amour de ses proches ayant triomphé de sa logique et de sa raison, l'avaient incité à détruire ou à annihiler lui-même ce qu'il avait préparé et écrit dans cet ordre d'idées.

Il ne nous appartient pas de dire si l'une de ces deux hypothèses est vraie, ou s'il en existe une troisième, qui serait la véridique. Il faut seulement que nous affirmions que, durant les dix-huit années que nous connûmes Guaita intime,c'est-à-dire depuis sa puberté intellectuelle, et même encore sur les bancs de l'école, nous vîmes toujours notre ami infiniment rangé, ordonné et soucieux du sort fait aux moindres idées, et même aux simples notes émanées de lui. Cette indifférence finale est donc un démenti donné à sa vie tout entière ; et nous préférons, après avoir constaté ce démenti, refuser de lui chercher une explication.

Que l'on nous entende bien ici : il nous importe peu que Guaita soit mort dans les bras de l'Eglise où il naquit ; et cette solution, simple et sentimentale, n'a rien, ni pour nous troubler, ni pour nous déplaire. Les doctrines générales qu'il professa, la tradition occulte à laquelle il donna un lustre suprême, comprennent toutes les religions, tout aussi bien qu'elles en comprennent l'absence ; de quelque appareil qu'aient pu être entourés les derniers moments de Guaita, sa vie n'eut pas à en être ternie, ni ses croyances diminuées, ni ses convic-

tions niées. Les idées essentielles sont en dehors et au-dessus d'une contingence rituelle et d'un cérémonial liturgique.

Il n'y a aucun débat à instituer là-dessus. Portons plus haut la question et nos regards, et sachons connaître et déterminer les devoirs et les responsabilités morales que nous impose la descendance intellectuelle dont nous nous enorgueillissons. Et, d'un seul revers de main, et pour n'y plus jamais revenir, écartons le seul obstacle, vraiment insuffisant, que des esprits religieux, mais mal avertis, ont prétendu opposer victorieusement à notre perspicacité et à notre ardeur.

***

Nul n'ignore quelle riche bibliothèque occulte possédait Guaita, avec quel amour il l'augmentait tous les jours des documents les plus rares, comment il aimait à l'*habiller* originalement et richement, comment, à cause de ses fréquents déplacements, il était arrivé, au moins pour les ouvrages principaux, à *doubler cette bibliothèque dans son château lorrain.*

Il y avait là des in-folios uniques, des manuscrits de vieux hermétistes et d'occultistes de la Renaissance, où Guaita puisa souvent ses inspirations, et aussi le développement logique et les preuves historiques où s'étayait son œuvre Sa particulière méthode de travail interpaginait, entre les feuilles de ces documents, ses propres réflexions et les embryons de ses études à venir. C'est ainsi que l'un de ses volumes d'occultisme — et non des moins considérables — fut écrit presque tout entier d'abord en notes marginales.

La bibliothèque — ou mieux les bibliothèques — de Stanislas de Guaita auraient donc été les plus précieuses des sources pour la documentation, et même pour la mise en œuvre et au point des études dont il avait à l'avance déterminé le plan et annoncé la série. Car, outre les notes éparses dans les livres et les manuscrits, on eût trouvé des cahiers autographes entiers, contenant le développement naturel des chapitres, et des morceaux entièrement parachevés d'avance (comme fut l'étude des Mystères de la solitude, longtemps avant l'œuvre à laquelle elle était destinée).

Ces sources sont taries pour jamais. Nous n'avons pas à rappeler, si ce n'est pour commémorer la tristesse profonde avec laquelle nous vîmes jadis échouer tous nos efforts, comment la bibliothèque parisienne de Guaita, soigneusement soulagée de tous les autographes, fut refusée péremptoirement aux offres, pourtant généreuses, des amis du mort, et dispersée, par intermédiaire marchand, entre mille amateurs particuliers, cela dans le but, nettement déclaré par les héritiers, d'enlever aux occultistes un précieux fonds de travail. Quant à la bibliothèque lorraine, quant aux notes et manuscrits, ils devenaient la propriété normale et légale d'une famille, dont nous n'avons pas le droit de scruter les motifs, mais dont nous avons le droit de dire qu'elle se montra plus soucieuse de l'opinion des vivants que de la gloire posthume du mort. N'insistons pas sur tous ces débats pénibles, où la petitesse des mobiles humains et l'intransigeance étroite d'une religiosité mal entendue aurait porté un coup fatal à la mémoire de Guaita, sans la garde indéfectible que montent autour d'elle les amis de son intelligence et les confidents de son cerveau.

Nous assistâmes, impuissants et désolés, à cette « Revanche de l'Ombre », respectueux, non pas des volontés de Guaita, que nous ignorâmes au fond, mais de la traduction qui nous en était faite ; respectueux de la solitude où il passa ses derniers jours, sans rien communiquer à l'extérieur, dans la douce et enveloppante atmosphère familiale qui affaiblit et désarme l'homme à ses heures suprêmes. Et nous entendîmes, en nous inclinant, ce verdict final du chef de la famille, affirmant — mais ne le prouvant pas —que l'œuvre de Guaita était arrêtée désormais ; qu'il n'en existait plus aucune note,et que tout ce qui, à l'avenir,serait publié sous son nom serait, *a priori*, déclaré controuvé et apocryphe.

Nous n'avions alors rien à dire : on n'entre pas en lutte autour d'une tombe ni au cours d'un deuil. Mais nous étions sûrs de l'avenir. On ne détruit, en effet, que ce que l'on possède. Et, si les héritiers de Guaita peuvent affirmer avoir célé ou détruit *tout* ce qu'ils possédaient, ils sont impuissants à affirmer qu'ils possédaient *tout* ce que Guaita a écrit.Et nous savons qu'ils ne se hasarderont pas à cette affirmation.

Nous n'en voulons point dire davantage aujourd'hui, du moins sur ce sujet. Et nous allons simplement préciser comment Stanislas de Guaita comprenait la suite de sa tâche, et comment il dressa l'échafaudage — et même certains détails — de son œuvre en préparation : *Le Problème du Mal.*

***

Le *Problème du mal* constitue la troisième et dernière partie de l'ouvrage capital de Guaita : *Le Serpent de la Genèse,* construit tout entier sur les proportions ma-

giques du Tarot. « D'une aile à l'autre, il a pour base et pour soutien, tantôt les constructions, tantôt les substructions de ce vaste monument de la synthèse ésotérique. Chacune des vingt-deux subdivisions correspond, autant que le sujet général s'y prête, à l'un des vingt-deux arcanes du Tarot. Nous exposons l'objet de notre ouvrage à la lumière des vingt-deux arcanes ; il s'assimile cette lumière dans la mesure de sa receptivité propre ; comme un miroir, il réfléchira pour nous les seuls rayons qui auront rencontré sa surface ». (S.G.,Le Temple de Satan : paraphrase page 7.)

Tout le monde sait que les deux premières parties, ou septaines, du *Serpent de la Genèse*, ont paru sous les titres : *Le Temple de Satan, la Clef de la Magie noire.* La troisième septaine, *Le Problème du Mal,* n'est pas arrivée à publication.

Elle devait, suivant l'expression même de Guaita, dévier un peu de la voie centrale tarotique vers les interprétations dérivées et médiates ; les correspondances avec les clefs du *Livre de Thoth,* quoique irréfutables, devenaient indirectes. Au surplus, voici la division du *Problème du Mal,* telle que l'auteur l'écrivit :

Ch. Ier, Nahash, le Tentateur d'Eden (*Le Diable* : courants fatals de l'instinct. — Ch. II, la Chute d'Adam : involution (*La Tour foudroyée :* écroulement, chute, désespoir).— Ch.III, la Rédemption : l'évolution (*L'Etoile* : idéalité, rachat , espérance). — Ch. IV, Les Embûches du voyage (*La Lune,* piège , constriction). — Ch. V, Le Bûcher d'Héraclès (*Le Soleil :* splendeur, richesse, expansion). — Ch. VI. La Résurrection d'entre les Morts (*Le Jugement :* résurrection, restitution, retour.) — Ch. VII. La Folie de l'Amour (*Le Fou :* subversion, dé-

sordre, dissolution, suicide du mal vaincu par ses propres armes).

Epilogue général de l'œuvre : Satan-Panthée s'évanouit en Dieu (*Le Monde :* syncrétisme universel, ma thèse).

Telle est la charpente, puissante et ordonnée, du *Problème du Mal.* Voici comment Guaita entendait l'édifice et sur quelles bases traditionnelles il le construisait :

Profondément humain — car, pour fermé et intraitable qu'il parût, Guaita fut un cœur, au moins autant qu'un cerveau — tout le plan de l'ouvrage repose sur la chute édénale, non pas celle qui est textuelle dans les Livres Saints, ou même symbolisée dans telle ou telle religion, mais la chute telle qu'elle doit être entendue à travers les images paraboliques,plus ou moins grossières, des traditions occidentales. « Demandons-nous, s'écrie Guaita,après avoir donné une version ésoterique du drame moïsiaque,quel peut bien être ce *Serpent* mystique et formidable dont la perfidie sut perdre Eve et Adam : d'après les sens divers de cette allégorie, nous établirons les divisions de notre ouvrage. Or, le Serpent, lumière astrale, fluide implacable qui gouverne les instincts, agent de naissance et de mort, symbolise surtout *l'Egoïsme primordial,* ce mystérieux attrait de Soi vers Soi,qui est le principe même de la divisibilité ; cette force qui, sollicitant tout être à s'isoler de l'Unité Originelle,pour se faire centre et se complaire dans son Moi, a causé la déchéance d'Adam. Le récit de la Genèse conduit au Problème du mal.

« C'est, dit Guaita, la synthèse philosophique ; nous y aborderons la grande énigme du Mal,et soulèverons,

dans la mesure où notre conscience et notre initiation nous le permettent, le voile redoutable et bienfaisant qui dérobe aux yeux du *profanum vulgus* le Grand Arcane de la Magie. Nous pousserons même plus loin qu'aucun adepte ne crut devoir le faire, jusqu'à cette limite ultime, si formidable à franchir, où le Kéroub emblématique, le glaive de flamme au poing, menace de cécité les téméraires contemplateurs du plus aveuglant des soleils.

« Qu'est-ce que le Mal ? Dieu l'a-t-il créé ? Quelle est l'origine du Mal, s'il n'a pas positivement de principe ? Qu'est-ce, au sens véritable, que la chute édénale ? — Qu'était le Grand Adam avant la chute ? — Que devint-il après ? En quoi le mystère de la création s'identifie-t-il avec ceux de la Chute et de l'Incarnation ? En quoi le mystère de la Rédemption est-il complémentaire de ces derniers; ? — Qu'est-ce que le Rédempteur ? Le Christ douloureux ? Le Christ glorieux ? — Comment s'analysent kabbalistiquement les cinq lettres hébraïques du nom de Jésus ? — A quoi se résout, au point de vue ésotérique, la question sociale ? Comment l'inaccessible Unité se révèle-t-elle par le Ternaire dans le monde intelligible, et se manifeste-t-elle par le Quaternaire dans le monde sensible ? — Où aboutit l'Evolution ? Qu'est-ce que Nirvâna ? »

Voilà quelle est la charpente du *Problème du Mal*. Voilà sur quel canevas Stanislas de Guaita a travaillé pendant les dernières années de sa vie, spécialement en 1896 et au commencement de 1897. Plusieurs problèmes posés dans le schématique questionnaire qui précède ont été, nous pouvons le dire en toute assurance, discutés et résolus entièrement par Guaita dans des notes et dans des pages manuscrites, dont une partie importante est perdue pour la science et pour ses amis.

Mais tout n'est point perdu. Stanislas de Guaita n'a point fait que conserver des notes dans ses bibliothèques ; il a parlé et écrit à ses amis ; ceux-ci ont conservé les verbes et les textes. C'est là que Guaita « recherchait ce qu'est la nature dans son principe, dans son essence, dans sa substance, dans ses opérations, comment il faut la concevoir dans son intégrité, avant la chute adamique ; ce qu'enfin elle est devenue dans la matérialisation universelle, produit de cette catastrophe à de la sous-multiplication de l'Adam Céleste à travers l'espace et le temps. L'horizon mystique recule au levant, jusqu'à l'engendrement de l'Eternelle Nature, à la promulgation du décret fondamental antérieur à la chute adamique ; au couchant, d'autre part, il se prolonge jusqu'à la consommation des siècles, et la réintégration des sous-multiples dans l'Unité, jusqu'à l'apothéose d'Adam au giron du Verbe Eternel ».

Alors même, continuait Guaita, tout sera loin d'être exposé. Un autre ouvrage affrontera ultérieurement, s'il plaît à Dieu, les suprêmes révélations de la science traditionnelle des Mages ; du moins ce qui peut en être livré paraîtra en temps et lieu.

Les travaux solitaires de Stanislas de Guaita sur le *Problème du Mal* ne sont pas tous restés secrets; comme exutoire naturel de ses labeurs âpres et continus, il avait ses réunions, rares et fermées, mais si précieuses, où il conviait personnellement ses amis dans son *retiro* de l'avenue Trudaine ; il avait surtout sa correspondance avec ses fidèles compagnons, que les circonstances ou les urgences de métier tenaient longuement éloignés de Paris et de la France ; il avait enfin ces échanges de pensées, ces longues discussions épistolaires avec tel

compagnon d'enfance, qui, poussé par les mêmes et saintes curiosités, tentait de faire, sur d'autres et lointains systèmes d'occultisme, le travail qu'il accomplissait lui-même sur l'occultisme occidental. On peut croire que ces sources, jusqu'à présent ignorées, sont abondantes, et qu'il n'en a rien été dilapidé, ni vulgarisé, ni perdu. Nous ne nous croyons pas aujourd'hui le droit de dire où sont, épars encore, de si précieux documents, ni les noms de ceux qui jalousement les conservent, et qui seront, sans doute, un jour disposés à les réunir pour en faire sortir le couronnement apothéotique de l'œuvre de Guaita.

Mais nous voulons dire seulement que ces documents existent, et qu'ils sont personnels, authentiques et valables. Il ne suffit pas, pour détruire une valeur ou pour annihiler un autographe, il ne suffit pas qu'une collectivité d'héritiers, mus par le sentiment, plus ou moins louable, d'une rigidité apostolique et romaine, déclare *a priori* et sans examen, que tout ce qui se pourrait produire serait apocryphe. Il ne suffit pas que l'on ait dérivé ou obturé l'une des sources d'un fleuve pour tarir le fleuve entier et en dessécher le lit à perpétuité. Il ne suffit pas d'avoir ravi à la lumière ou mis au feu les manuscrits d'une bibliothèque pour oblitérer, par exemple, les centaines de pages de correspondance, envoyées, au fur et à mesure des événements, en Extrême-Orient, et toutes parvenues à leur adresse. Ce n'est pas seulement à Paris, c'est en Lorraine aussi, son pays natal — où d'ailleurs il ne fut point prophète — que Guaita avait conservé des amis et des confidents certains.

Ces amis se réuniront-ils un jour pour marier leur

labeur et leurs documents pour la gloire du disparu ? Nous ne voulons pas le prévoir ; mais nous disons que, s'ils ne le font pas, c'est seulement parce qu'ils auront jugé qu'ils ne devaient point le faire. Car *ils peuvent le faire;* et il faut que le public occultiste prenne ici acte de cette déclaration.

Il ne faut pas non plus qu'il y comprenne plus que nous ne disons. Il ne peut s'agir, il ne s'agira jamais de publier quoi que ce soit sous le nom de Guaita. Car, comme le dit excellemment l'un de ses amis les plus chers, « les verbes que nous avons entendus proférer, comment les publier avec la preuve de notre véracité ? Nous serait-il même possible de démêler exactement ce qui nous vient de lui, et ce que nous tenons de nos lectures et méditations personnelles ? Et quant aux textes, n'éprouverait-on pas quelques scrupules à produire, au grand jour de la publicité, des lettres écrites pour le seul destinataire, et où la pensée, d'aventure, peut se montrer en robe de chambre ? »

Oui ; nous avons tous tendance à croire que Guaita eût refusé de signer toute œuvre dont il n'aurait pu surveiller l'impression jusqu'au *bon à tirer* : et cette conviction fait que nous ne nous substituerons jamais à lui, et que, dans un but quelconque, si noble soit-il, nous ne mettrons jamais son nom au bas de pages, même écrites de sa main, qu'il n'aurait pas revisées, pour la publication, avec sa coutumière minutie.

Il y a meilleure manière d'honorer un ami et un maître disparu. C'est de continuer l'exposé de la doctrine, en suivant les chemins qu'il ouvrit et qu'il nous indiqua, et en prenant, pour phares lumineux aux

tournants des routes de la pensée, les indications précieuses qu'il nous légua. Ce n'est pas à un autre travail que nous entendons convier, un prochain jour, les fidèles dépositaires « des verbes et des textes ».

Le moment serait peut-être bien choisi. Car, dans la dissémination individuelle des bonnes volontés, dans la déviation sentimentale et mystagogique qu'ont subie les œuvres et les groupements, studieux et logiques, auxquels présida Guaita, la restitution d'un tel travail rassemblerait et exciterait à nouveau les enthousiasmes épars. Malgré le silence fait autour de son labeur, malgré la difficulté même qu'il y a à se procurer ses ouvrages en librairie, l'influence de Stanislas de Guaita subsiste plus profondément qu'on ne pense. Il y a huit jours, sur la table de travail d'un ministre de la République, parmi des papiers officiels, s'étalait à la bonne place, et sous l'usure du volume lu, feuilleté et annoté, la *Clef de la Magie noire*. Sans vouloir préciser un avenir possible, sachons que nos amis et nous, nous avons, dans les papiers et souvenirs du frère disparu, les moyens d'ouvrir, avec cette clef, la Porte du Mystère.

LES AMIS DE GUAITA.



LA LANGUE SACRÉE

DE

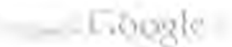
SUMER OU D'AKKAD

I

La plupart des assyriologues admettent aujourd'hui sans hésiter que les populations primitives de la Chaldée parlaient un idiome agglutinant sans rapport aucun avec les langues indo-européennes ou sémitiques. Les Assyriens, en descendant vers les régions de la Babylonie et les plaines fertiles du bas Euphrate auraient rencontré une civilisation très avancée dont ils auraient été les héritiers.

Hincks désigna sous le nom d'akkadien cette langue protochaldéenne (1). Oppert rejeta le vocable d'akka-

(1) « Les enfants de Cham sont Kush, Mitzraïm et Chanaan. Et Kush engendra Nimrod, qui commença d'être puissant sur la terre...... et le début de son règne fut Bab-El, Akkad et Calneh au pays de Seinhar ». *Genèse*, X, v. 6, 8 et 10.



dien et lui préféra celui de sumérien, qui tend à prévaloir aujourd'hui : afin de tout concilier, on emploie quelquefois le terme suméro-akkadien (1).

A un moment donné, l'idiome sumérien aurait disparu de l'usage populaire, mais les prêtres et les mages l'auraient précieusement conservé comme langue hiératique, et l'auraient exclusivement employé dans leurs prières et leurs rituels. Tels le latin et le slavon, qui ne sont plus aujourd'hui que des langues ecclésiastiques.

Les fouilles exécutées en basse Chaldée sur l'emplacement des anciennes cités de Larsan, Erech, Ur, Sippara, Zirgoula, etc., ont mis au jour de nombreux monuments et des inscriptions cunéiformes du style le plus archaïque. En outre, au temps d'Assur-bani-pal (650 ans avant l'ère

---

(1) Sumer et Akkad sont des expressions géographiques très indécises. Suivant les uns, Sumer désignerait les contrées au nord de Babylone, et Akkad le pays marécageux du bas Euphrate selon d'autres, ce serait l'inverse : Sumer désignant le midi et Akkad le nord de la basse Chaldée.

Oppert ne voit dans Akkad qu'un synonyme d'Assur : akkadien et assyrien ne signifieraient, d'après lui, qu'une seule et même langue : celle des envahisseurs sémites.

Ce n'est pas la thèse de Lenormant, qui, traduisant *Akkadi* par « montagnards » et *Sumeri* par « riverains », assigne comme on voit aux *Akkadi* l'habitat septentrional et montagneux de l'Assyrie et aux *Sumeri* les rives de l'Euphrate.

Mais, d'après Lenormant et les touranisants, le berceau commun des Sumers et des Akkads devrait être reporté bien au nord, dans ces régions de l'Asie centrale qui constituaient un réservoir inépuisable de peuples et de races. L'immigration des Akkads et des Sumers se serait donc faite du nord au midi.

Nous réserverons pour une étude ultérieure l'examen des objections que n'a pas manqué de soulever cette théorie.

chrétienne), la langue sumérienne commençant à tomber dans l'oubli, ce monarque envoya des scribes instruits dans les villes de la Chaldée méridionale pour copier et traduire en assyrien les documents d'Akkad et de Sumer. Les fruits de leurs travaux furent réunis soigneusement dans la bibliothèque royale de Ninive où le temps les a respectés et où les archéologues les ont retrouvés sous la forme traditionnelle de briques ou de gâteaux d'argile surchargés d'inscriptions bilingues assyro-sumériennes. On a même découvert des vocabulaires ou lexiques sumériens, avec la traduction assyrienne en regard, ce qui facilite singulièrement la tâche des érudits.

L'on s'est donc beaucoup occupé et préoccupé des textes akkadiens ou sumériens. On supposa que les Protochaldéens avaient parlé une langue ouralo-altaïque ou touranienne (1) qu'on essaya d'apparenter au finnois ou au turc, et qu'ils avaient communiqué aux immigrants assyriens leur système d'écriture cunéiforme.

Il est très logique, en effet, d'admettre que cette écriture bizarre est l'œuvre d'un peuple anarien et présémite. Elle s'accommode aussi mal que possible au génie des langues sémitiques, et les textes assyriens gagneraient fort à être transcrits en caractères hébraïques, qu'Oppert n'a pas craint avec raison d'utiliser dans la rédaction de sa grammaire assyrienne.

D'après ce système, les populations primitives de la

---

(1) L'expression « touranienne » n'est rien moins que scientifique, et devrait céder la place aux appellations : ouralo-altaïque, ougro-finnoise, ou finno-tartare. En ce sens : Cf. Abel Hovelacque, *Linguistique*, pages 201 s.

Chaldée seraient descendues des hauts plateaux de l'Asie; elles auraient donc une origine altaïque ou mongolique, que confirmerait leur langage agglutinant.

Mais ici s'élève une première difficulté : d'abord, autant qu'on peut s'en fier à l'iconographie : bas reliefs, statuettes, cylindres, cachets, etc., les premiers Chaldéens n'ont guère le type si caractérique des Mongols : teint cuivré, pommettes saillantes, yeux obliques, etc. Ils étaient au contraire presque noirs, avaient les cheveux lisses et le nez droit, et rappelleraient bien plutôt le type éthiopien ou kushite.

A ce sujet, Renan s'étonne de voir rattacher « cette antique substruction de la civilisation savante de Babylone aux races turques, finnoises, hongroises, à des races qui n'ont guère su que détruire et ne se sont jamais créé une civilisation propre. Le vrai peut, quelquefois, ne pas être vraisemblable, et, si l'on nous prouve que ce sont des Turcs, des Finnois, des Hongrois qui ont fondé la plus puissante et la plus intelligente des civilisations antésémitiques et antéaryenne, nous croirons : toute considération *à priori* doit être subordonnée aux preuves *a posteriori*. Mais, la force de ces preuves doit être en proportion de ce que le résultat a d'improbable ». (Renan cité par Hovelacque : *La Linguistique*, pp. 199 et 200.)

De son côté, Fr. Muller écrit : « L'écriture cunéiforme est due, selon toute vraisemblance, à un peuple dont la position ethnologique est inconnue, le peuple d'Akkad. On a voulu en faire un peuple touranien ou, pour parler en termes plus précis, ouralo-altaïque, allié plus particullièremment au rameau finnois. Abstraction faite du défaut de méthode qui a conduit à cette opinion, nous la regardons comme inconciliable avec ce que nous savons

de l'ethnographie de la haute Asie. » Fr. Müller, *Grundriss der Sprachwissenschaft*, tome I, page 168.

II

Ces réflexions nous conduisent tout naturellement à exposer la *thèse antisumérienne*, dont MM. Stanislas Guyard et Joseph Halévy se sont faits les brillants défenseurs.

D'après eux, les textes suméro-akkadiens ne seraient au fond que de l'assyrien écrit à l'aide d'idéogrammes ou monogrammes et non plus au moyen d'un système phonétique quelconque : les inscriptions bilingues ne contiendraient en définitive que de l'assyrien, langue essentiellement sémitique et un second texte tout simplement rédigé en idéogrammes, à l'exclusion de tout caractère phonétique.

On sait que, dans la lecture des cunéiformes assyriens, on rencontre tantôt des idéogrammes, sortes de dessins ou schémas dont les contours se sont plus ou moins altérés, tantôt les caractères phonétiques qui rendaient le son d'une syllabe ou d'une voyelle.

En écrivant le nom de *Nabu - Kudurri - Utsur* (littéralement : Dieu Nabu, protège ma couronne) le Nabuchodonosor de la Bible, le scribe pouvait employer trois idéogrammes qui expriment respectivement :

1° *l'idée* du dieu Nabu ;

2° *l'idée* de tiare ou couronne ;

3° *l'idée* de protection.

Or ces trois signes idéographiques pris, isolément, pourraient se lire AN+PA, SA+DU, SIS dans leur acception phonétique. On aurait alors une lecture, ANPASADUSIS,

qui ne signifierait absolument rien en assyrien,et, pour la justifier,on se croirait tenu de forger de toutes pièces un idiome inconnu !

L'erreur des *sumérisants* consisterait donc,en définitive à lire phonétiquement un texte qui n'est susceptible que d'une interprétation purement idéographique.

Mais l'école de Rawlinson, Oppert et Lenormant ne se laissait pas convaincre aussi facilement.Elle insistait d'abord sur l'antagonisme du système cunéiforme avec le génie sémite ; ensuite, elle établissait le passage de l'idéogramme au *phonogramme* (je me permets ce néologisme) à l'aide d'un ingénieux système qu'on pourrait comparer à nos rébus modernes.

Les premiers inventeurs de l'écriture, disait-elle, traçaient des images copiant plus ou moins heureusement les objets ; plus tard, on attacha à ces images ou idéogrammes une valeur phonétique qu'ils n'avaient jamais eue au début. Ainsi,trois coins exprimaient l'idée de montagne ou de pays ; le ciel (ou les huit régions célestes) était représenté par 4 traits égaux,se coupant à angles droits : eh bien, à ces deux idéogrammes, on attacha plus tard les sons de MAT et AN parce que *pays* et *ciel* se prononçaient jadis MAT et AN (1).

M.Joseph Halevy répliquait alors en faisant intervenir et la linguistique et l'histoire; il essayait de démontrer que la langue en question n'avait que peu ou point de ressemblance avcec les idiomes altaïques. Sa phonétique

---

(1) De même, l'hiéroglyphe ≣| signifia d'abord une *main*,puis il emprunta postérieurement la valeur phonétique SU; car *main* se disait SU dans l'antique idiome de la Chaldée.



en diffère sa morphologie aussi. Les deux vocabulaires ne sauraient être sérieusement comparés;c'est à peine si l'on rapproche entre eux une centaine de motsdits akkadiens d'un nombre égal demots empruntés aux diverses langues du groupe finnois.(Voir Hovelacque,*La Linguistique*, page 198.)

Jusqu'à présent, toutefois, il semble bien que la thèse de St. Guyard et J. Halévy n'ait point séduit beaucoup les assyriologues. La grande majorité d'entre eux suit plutôt les traces de Hincks, Rawlinson, Oppert, Lenormant, et admet l'existence d'une langue sumérienne.

Mais autre chose est de reconnaître l'existence d'une langue agglutinante bien distincte de l'assyrien, flexionnel à la façon de l'hébreu, autre chose est de l'apparenter avec tel ou tel idiome asiatique.

Ce qu'on peut affirmer avec plus de certitude, c'est que cette langue, pendant l'occupation ou la domination sémite,tomba en désuétude,et sortit du domaine vulgaire pour être consacrée au culte et à la théurgie. Elle sera exclusivement réservée aux évocations qui font apparaître les génies bienfaisants et aux incantations dont la vertu sonore émeut les dieux eux-mêmes, selon les croyances des descendants d'Akkad et d'Assur.

III

Je m'aperçois qu'il est temps de parler de l'agglutination et d'en établir la théorie en se basantsurl'excellent manuel du regretté Abel Hovelacque, *La Linguistique*.

Dans les langues monosyllabiques, la racine invariable constitue le mot à elle seule,et reste, par conséquent, toujours isolée sans addition de préfixes ou de suffixes

quelconques. A ce premier degré,le plus simple de tous, la phrase est donc construite d'après cette formule *racine + racine + racine*, etc., etc., et peut être commodément représentée par le symbole : R+R+R, etc.

Dans la phase de l'agglutination, qui succède à la période monosyllabique,plusieurs éléments se juxtaposent, s'agglomèrent, s'agglutinent en quelque sorte à la racine, qui demeure néanmoins toujours invariable. Les divers éléments qui concourent à la confection du mot ne possèdent plus chacun leur valeur propre et première.

Il n'en subsiste qu'un seul auquel est attachée l'idée dominante, le sens. Les autres éléments perdent leur existence indépendante ; ils ne gardent plus qu'une valeur accessoire et relative,et ne servent donc qu'à exprimer les relations et les modes d'existence ou d'action de la racine principale. Si nous représentons cette racine principale par R et par r les préfixes et les suffixes, nous aboutissons aux formules suivantes de représentation des mots appartenant aux langues agglutinantes : rR = *préfixe + racine;* Rr =*racine + suffixe ;* rRr = *préfixe + racine+suffixe*, etc., etc.

Ici, des exemples sont nécessaires ; nous empruntons le premier au magyar.

Prenons la racine *Zàr* « fermer »,nous aurons : *zàrhat*, « il peut fermer », qui se décompose en *Zàr* = fermer et *hat* = suffixe de capacité ; *zarogat*,« il ferme souvent », c'est-à-dire, *zar* = fermer et *ogat* = suffixe adverbial *zàrogathat*, c'est-à-dire zar =ogat+hat et qui se traduit par : il peut fermer souvent. De même,*Kértĕk*,«vous priez», s'analyse en ; *Kér* = prier (racine principales) et *tĕk*, élément de relation indiquant la seconde personne du pluriel. *Kérnetek*, «puissiez-vous prier »,se développe

en *Kér* (prier) + *ne* (élément optatif) + *tëk* (vous). La formule de ces mots magyars est donc Rr ou Rrr, c'est-à-dire qu'à la racine invariable s'adjoignent un ou plusieurs suffixes.

Nous retrouvons, dans le turc, des exemples analogues *oda* signifie chambre, *odada* signifiera : dans la chambre, *da* n'étant autre chose que la préposition *dans*, l'élément locatif. De même *odolarda*, « dans les chambres », se divise en *oda* « chambre » + *lar* « plusieurs » + *da* « dans ». C'est encore la forme Rr ou Rrr.

La forme *sevmèk* signifie *aimer* (*sev*, racine, idée d'aimer + *mèk*, suffixe verbal). Or, étant donnés les suffixes *me*, indiquant la négation ; *dir*, la causalité ; *il*, le passif ; *in*, la réciprocité, nous rencontrons les formes : *sevdirmèk* «faire aimer », *sevilmek* « être aimé », *sevinmèk* « s'aimer », *sevinmemèk* «ne pas s'aimer », *sevindirmemek* « ne pas se faire aimer », formes qui sont représentés par les symboles : Rrr, Rrrr, Rrrrr.

J'ajouterai pourtant que les exigences de l'harmonie vocalique ou de l'eup onie, très impérieuses dans les langues ouralo-altaïques et dans le turc surtout, introduisent parfois de légères modifications dont il est facile de se rendre compte.

Ainsi, l'on avait *sevmèk* « aimer », *sevmemèk* « ne pas aimer»; l'on aura *yaz màq* « écrire », *yaz mamàq* « ne pas écrire » ; la particule négative variant de *me* à *ma* et la particule infinitive de *mèk* à *màq*.

De même, en finnois, l'élément du pluriel est indiqué par *t* ou par *i*, suivant les circonstances : *lapse* « l'enfant », *lapset* « les enfants » ; *lapsein* « des enfants », c'est-à-dire *lapse* + *i* (élément du pluriel) + *n* (équivalant à notre préposition *de*.

On voit que, dans la grammaire des langues agglutinantes,il est oiseux de parler de cas,de conjugaisons ou de déclinaisons : tout se réduit, en somme,à un système plus ou moins compliqué de suffixes ou de préfixés qui précisent et déterminent le sens nécessairement vague de la racine principale.

Encore un exemple pour mieux faire saisir votre pensée: les grammaires finnoises ont la bizarre idée d'attribuer quinze cas à la déclinaison de leurs substantifs :

1° Nominatif : *Karhu,* l'ours.

2° Génitif : *Karhu-n,* de l'ours.

3° Essif : *Karhu-na,* comme l'ours.

4° Partitif : *Karhu-a,* de l'ours (une partie de l'ours).

5° Caritif : *Karhu-tta,* sans l'ours.

6° Illatif : *Karhu-un* dans l'ours (avec mouvement).

7° Inessif : *Karhu-ssa,* dans l'ours (sans mouvement).

8° Conitatif : *Karhu-ne-nsa,* avec son ours.

9° Imitatif ? : *Karhu-i-n,* comme des ours.

10° Elatif : *Karhu-sta,* hors de l'ours.

11° Adessif : *Karhu-lla,* chez l'ours.

12° Ablatif : *Karhu-lta,* loin de l'ours.

13° Allatif : *Karhu-llen,* vers l'ours.

14° Prosécutif : *Karhu-tse,* à côté de l'ours.

15° Commutatif : *Karhu-ksi,* (changé) en ours.

sans s'apercevoir le moins du monde qu'au thème ou à la racine *Karhu* «ours» s'agglutinent tout simplement les suffixes ou les prépositions (disons plus justement les postpositions) destinés à préciser les différentes relations de de cette racine :

a élément signifiant *une partie de,*
tta. . . . .*sans,*
un ou *ssa*. . . . . . .*dans,*

ne. . . . . *avec*,
lla. . . . . *chez*,
lta. . . . . *loin de*,
llen. . . . . *vers*, etc., etc.,
correspondent à nos prépositions des grammaires classiques et n'en diffèrent que :

1° par la soudure qu'elles ont subie au thème ;

2° par la position qui les transforment en suffixes ou mieux en postpositions.

Ceprocédé n'est même pas spécial aux langues finno-tartares : quand le latin dit *mecum* « avec moi », *vobiscum* « avec vous », il agit exactement comme le finnois qui dit *Karhu-ne-nsa* « avec son ours ».

Si donc nous avons l'intention d'étudier la langue sumérienne, il nous faudra construire sur des bases nouvelles, et abandonner résolument des procédés qui ne conviennent qu'aux langues flexionnelles.

Terminons ces préliminaires en ajoutant que M. Lenormant voudrait rapprocher le suméro-akkadien, non seulement des langues ouralo-altaïques, mais encore des langues américaines, qu'on a qualifiées parfois d'*incorporantes* ou de *polysynthétiques* et qui appartiennent, en somme, à la famille des idiomes agglutinants.

Les mots de ces langues subissent d'abord une mutilation, puis une soudure qu'on ne saurait mieux comparer qu'à l'opération chirurgicale de la *résection* : ici, l'on a pu justement en dire que le mot à lui seul devenait la phrase entière.

Ainsi, en mexicain :
notlazomahuizteopixcatâtzin.

« ô mon père, divin protecteur estimé et vénéré ! » est formé de :

no « mon » + *tlazo* (*ntli*) « estimé » + *mahuiz* (*tic*) « vénéré » + *teopixca* « dieu protecteur » + *tâtzin* «père »,

ntli et *tic* ont été retranchés et les mots amputés ont été soudés entre eux pour constituer la phrase.

Mais ce procédé se retrouve à un degré bien moindre, il est vrai, dans le latin,qui dit : « *malo* « j'aime mieux » pour *magis volo* ou *ma*(*gis*) + (*vo*)*lo* et dans le français *idolatrie* pour *ido*(*lo*)*latrie*.

Maintenant que nous connaissons à peu près le mécanisme de l'agglutination, il nous reste à étudier spécialement la langue sumérienne. Notre travail se bornera à une courte esquisse, la partie phonétique ne consiste jusqu'à présent qu'en une série de vagues hypothèses dont il serait prématuré de tirer des conclusions dans un sens ou dans l'autre.

Ne s'agit-il point en effet, comme l'a dit un assyriologue moderne, de ressuciter une langue défunte et si bien défunte que nous en sommes réduits à l'exhumer d'une autre langue pareillement morte et oubliée depuis des siècles ?

ESQUISSE D'UNE GRAMMAIRE SUMÉRIENNE

I

Formation des mots.

La grande majorité des mots est monosyllabique : *An.*« ciel »; *ad*,« père » ; *par*,« jour » (1).Les mots polysylla-

---

(1) Les formes allongées qu'on rencontre dans les textes : *Anna, adda, parra*, ont exactement la même signification que *An, ad* ou *par*. Il ne s'agit donc point d'un état emphatique, comme l'avait d'abord cru Lenormant.

biques se forment ordinairement à l'aide de suffixes, plus rarement de préfixes et quelquefois même d'infixes. Leur symbole peut donc s'exprimer soit par rR ou Rr, Rrr, Rrrr, etc.

Notons les processus de formation suivants :

I par redoublement du radical. Ex. : *Bar* « *lien*, lier» ; *bar-bar* « faisceau » : *mi* « noir » ; *mi-mi* « ténèbres.

II. par l'emploi des préfixes :

Nam, qui a un valeur qualificative : *ungal* « roi » ; *nam-ungal* « royauté » ; *tur* « enfant » ; *nam-tur* « enfance ».

Id, préformante des noms de localité : *mar* « habiter » *id-mar* « habitation ».

Ki,préformante des noms d'agents : *pal* « tromper» ; *Ki-pal* « trompeur ».

A ou *e* qui implique une idée de suite,de succession *gir* « commencer » ; *e-gir* « suite ».

III. Par l'addition des suffixes :

Ga,qui transforme la forme verbale en forme adjective *Dan* « être puissant » ; *danga* « puissant » ;

Zi « vivre », *Zi–ga* « vivant ».

A, qui a une valeur ethnique : *Urunu* « ville d'Ur » ; *Urunu-a* « habitant d'Ur ».

Ma, qui signifie district, province : *Urunu-ma* « la province d'Ur ».

Ki, qui évoque l'idée de totalité : *Urunu-ma-ki* « toute la province d'Ur. »

D'autres suffixes encore éveillent : *ik*, une idée d'activité ; *da* et *ba*, une tendance à la spécialisation, etc., etc.

Outre les mots préfixés et suffixés, on rencontre parfois des formes telles que *sud-bi-du* « son éloignement » (de *subdu* « éloignement » et *bi* « son ») où la particule infi-

xée *bi* pénètre en quelque sorte comme un coin dans le radical *subdu* qui se scinde ou se fond en deux parties, *sud* et *du*. Si nous représentons les deux tronçons du radical par R' et R'', le symbole de l'infixation sera : R'r R''. Ce curieux procédé se retrouve dans les langues malayo-polynésiennes. (Cfr. Hovelacque, *Linguistique*, p.)

II

Formes nominales et pronominales isolées ou accompagnées d'une postposition.

Dans toutes les langues agglutinantes en général, les formes nominales ou verbales ne sont pas nettement délimitées, puisque la même racine peut jouer indifféremment le rôle de substantif ou de verbe (1), et cette liberté

---

(1) On ne saurait s'attendre à retrouver, au sein d'idiomes qui ne connaissent pas la flexion, cette distinction des diverses catégories du langage, cette classification rigoureusement logique des parties du discours qui donne à la fois tant de souplesse, d'énergie et de clarté à nos langues indo-européennes. Et c'est en effet ce qui a lieu pour les dialectes dont nous nous occupons. Nous les verrons confondre sans cesse l'adjectif avec le nom, le participe avec le verbe, le mot simple avec le mot composé ». (Hyacinthe de Charencey: *La langue basque et les idiomes de l'Oural.*)

Des langues monosyllabiques, on est en droit de dire qu'elles ne connaissent ni nom, ni verbe, ni préposition, ni adjectif, puisque chaque racine peut en revêtir à son tour les divers aspects, selon la position qu'on lui fait occuper dans la phrase.

A un degré moindre, il est vrai, ce phénomène s'observe pendant la période agglutinante.

d'allures n'est autre chose qu'un vestige de la phase monosyllabique par laquelle ont nécessairement passé les langues agglutinantes.

Il ne peut donc être question de déclinaison ou de conjugaison à proprement parler, mais plutôt de formes nominales ou verbales.

En règle générale, la racine sumérienne est presque toujours invariable (1) si l'on excepte les pronoms personnels qui subissent un commencement de véritable flexion C'est ainsi que le sumérien dit : *Mu* « je, moi » ; *Me* « nous ». Cpr les pronoms turcs : *Ben* moi », *bana* « à moi » ; *sen* « toi » *sana* « *à* toi ». L'absence de toute distinction de genre n'est peut-être pas aussi complète que le prétend Lenormant dont les remarquables études akkadiennes nous ont été d'un grand secours ; on trouve, en effet, un féminin formé de l'adjonction de la particule *rak* « vulve, femelle » au substantif masculin *tur* « fils », *tur-rak* fille, *dam* « époux » *dam-bi-rak* « son épouse ».

C'est le procédé du thibétain, langue monosyllabique à tendances agglutinantes, qui ajoute au mot racine les particules *pho* et *ma*, pour différencier les sexes.

Le génitif des grammaires classiques s'obtient ici par un mécanisme analogue à l'*état construit* de l'hébreu et de l'assyrien : *Kadingir*, appellation protochaldéenne de Babylone, signifie *Ka* « la porte », *Dingir* ou *Dingira* « de Dieu ». Cpr. au vocable purement assyrien de *Bab-Ilu* qui traduit la même idée. De même, on dira *Kar Kadigira* « le quai de Babylone ». En d'autres termes, la pro-

---

(1) Cette invariabilité, cette *inflexibilité* de la racine est le véritable critérium des langues monosyllabiques ou agglutinantes qui ne se sont point encore haussées jusqu'à la flexion.



position *de* ne se rend pas,et n'est exprimée que par la position respective des termes,le génitif suivant immédiatement le nominatif pour employer l'usuelle terminologie De plus, ces deux mots *Kar* et *Kadingira* seront si étroitemet soudés qu'on ne devra pas s'étonner de trouver la forme suivante: *Kar-Kadingira-ta* « sur le quai de Babylone ».

De même, *Kharsak taq sirgal taq guk taq zakurna* peut se décomposer en: *Kharsak* « la montagne»; *na* « en » *taq sirgaļ* « pierre transparent, albâtre ; *taq guk* « pierre bleue, lapis » ; *taq zakur* « pierre brillante, marbre ».

Quelquefois,dans les très anciens textes, les cas sont simplement indiqués par une valeur de position. Ainsi procède le chinois et les langues isolantes.Plus fréquemment sont ils exprimés au moyen de postpositions dont voici à peu près la liste :

R ou *Ra*. . . . . à.
Ta. . . . . dans, sur.
Ge. . . . . sur.
Li. . . . . par, au moyen de, avec.
Lal. . . . . de, à (idée de possession).
K ou *Ku*. . . . . . . vers, jusqu'à.
Na. . . . . de, en.
Ki, *Kit* ou *Kita*. . . . avec, accompagné de.
En. . . . . jusqu'à.
La. . . . . avec.
Gim. . . . . comme.
Gab. . . . . contre.
Mukh. . . . . sur, au-dessus de.
Sâga. . . . . au milieu de.

Employé comme forme verbale, *Mukh* correspond au verbe « ajouter ».

Anna. . . . . au-dessus de.

Employé comme forme nominale, *Anna* signifie « ciel » ou « dieu ».

Sâta. . . . . à l'intérieur de.

Littéralement : « dans le cœur » *Sâ* « cœur », *ta* « dan s ».

Taku. . . . . depuis.
Barge. . . . . par-dessus, en sus de.
Gelal. . . . . au-dessus de.
Lalge. . . . . au-dessous de.

Exemples : *adda-ra* « au père » ; *adda-Ku* « vers le père»; *adda-gab* « en face du père » ; *adda-gim* « en face du père » ; *adda-ge* « sur le père » ; *adda-lal* « appartenant au père »; *adda-gelal* « au dessus du père » ; *adda-lalge* « au-dessous du père », etc., etc.

Le véritable pluriel se forme par la suffixation à la racine d'un élément *mes* qui signifie « plusieurs »,ou *ene* qui se traduit par « réunion, collection » (1).

Le duel s'exprime tout simplement en suffixant au substantif la particule, *Kas* qui a la valeur de « paire ». *Si-kas* les eux yeux ; *Pi-kas* « les deux oreilles ».

Nous reparlerons dans un instant des formes plurielles; mais occupons-nous auparavant des formes pronominales qui sont au singulier :
Mu « je, moi »,
Zu « toi »,
Bi ou *Na* « lui »,
et au pluriel :
Me « nous ».

---

(1) On le trouve encore avec ce sens dans les termes : *ene-gar* « approvisionnements, réunion de provisions » ; *ene-mun*, « tas de briques », etc., etc.

Zunene « vous », c'est-à-dire *zunene* « toi et eux».

Nene « eux ».

Les pronoms personnels sont toujours suffixés au nom quand ils remplacent les adjectifs possessifs (1), comme dans la majorité des langues agglutinantes et même des langues sémitiques qui sont pourtant flexionnelles.

C'est ainsi que l'assyrien dit : *sum ka* « ton nom » en s'adressant à une femme, littéralement : *sum* « le nom », *ka* « de toi, femme » ; *Sumi ki* « tes noms », littéralement « *sumi* « les noms », *ki* « de toi, homme ». (Cfr. Hevelacque *Linguistique*, p.)

Par rapport à la racine principale,la position des différents suffixes : postpoposition, nombre ou pronom, varie suivant la forme de l'élément ou nombre pluriel. Lorsqu'il se forme par l'adjonction de la particule *Mes* « plusieurs », cette particule se place après la racine et avant l'élément possessif ou la postposition. Exemple : *adda-mes* « les pères » ; *adda-mes-ra,* « aux pères » ; *anna-mes* « les dieux »; *anna-mes-zunene gab* « contre vos dieux »; *adda-mes-zunene-ra* « à vos pères» Quand, au contraire, le pluriel se forme par l'adjonction de la particule *ene*,cette particule occupe la dernièreplace et se trouve rejetéeaprès l'élément possessif et la postposition.

Exemples : *ennun* ou *ennuna* « obligation », *ennun-ak-ene* « pour les obligations » ; *ennuna-zunene-gab-ene,* «contre vos obligations». Primitivement, le pluriel se formait par le redoublement du singulier: *An* « dieu » ;

---

(1) Exemples : *adda-zunene* « votre père », littéralement : « e père de vous » ; *adda-mu,* « mon père » ; *adda-zu,* « ton père » ; *adda-bi,* « leur père », etc.



An-an « les dieux » ; *Kur* « pays » ; *Kur-kur* « les pays » ; c'est là un procédé qui date de l'enfance de l'agglutination et qui na pas tardé à disparaître.

III

Formes adjectives et démonstratives.

La racine adjective s'ajoute à la racine nominale et tend à s'unifier avec elle. Ainsi, *an-danga-mes* « les dieux puissants » formé de *an* « dieu »,*danga* « puissants»,*mes* « plusieurs ».

L'ordre est donc le suivant :

1° Racine substantive ; 2° racine adjective ; 3° Suffixe pluriel *mes* ; 4° suffixe pronominal ; 5° postposition.

Ou :

1° Racine substantive ; 2° racine adjective ; 3° suffixe pronominal ; 4° postposition; 5° suffixe pluriel *ene*.

Pour rendre l'expression démonstrative « ce, cet », le sumérien suffixe quelquefois au nom la particule *bi* « lui, son ». *Mulu-bi* « cet homme » ; *Annab* (pour *Anna-bi* « ce dieu » On trouve aussi dans le texte les différentes formes relatives :

Ana, gar-ana « tout ce qui, que ».

Gan, « ce, cet ».

Mulu « ce qui, ce que ».

Mulu-name « quiconque ».

Gar-name « quiconque »

Name « tout ce qui »

Name-a « personne, nul ».

Ud-bab « quelque temps que »,littéralement« jour autre

Bar « l'un, l'autre ».

Mulu-mulu « l'un l'autre. Ex.: *Mulu-mulu ingarri,* littéralement : l'homme fait à l'homme, c'est-à-dire l'un fait à l'autre.

LÉONCE CEZARD.

SOCIOLOGIE DES RÉVOLUTIONS

Suite (1)

Le développement d'une nation par l'effet de la diffusion en elle de son idée fondamentale peut être regardé comme presque théorique encore : les exemples, qui en sont très rares, seront cités plus loin ; pour le moment, il faut d'abord examiner ce que ce développement produit dans chaque type de nation, et, pour en comprendre l'effet, il faut le combiner avec ce qui a été dit auparavant des modifications possibles (2).

Les nations physiocrates, ne partant que d'un idéal surbaissé, pour ainsi dire, ne pourraient obéir qu'à une évolution inverse de celle décrite, remontant vers l'idée d'unité qui ne se trouve que dans la spiritualité. C'est ce qui a lieu, en fait, par le passage de l'état nomade ou

---

(1) N° de juillet août 1905, p. 59.

(2) Voir p. 62.

pastoral à celui sédentaire. Dans ce cas, le peuple peut se cristalliser dans son état premier en y ajoutant seulement l'unité de direction spirituelle; il reste alors physiocrate, et n'a pas de raison pour sortirde cet état par lui-même: il est trop loin de l'idéal qui l'unifie pour le désirer ; telle est la Chine.

Ou bien la nation nouvelle s'élève à l'état ploutocrate: elle se constitue alors en république, ainsi qu'il est arrivé à la Phénicie, par exemple, à Carthage et surtout à la Grèce. Elle incarne directement l'idée, sous une forme plus ou moins matérielle, et la répand ainsi dans la dernière classe. Une pareille nation devrait donc passer à la démagogie. C'est ce qui est arrivé, en effet, chez celles que nous venons de nommer, autant que le permettait l'état d'esclavage qui maintenait la plèbe réelle sous le joug du despotisme le plus absolu.

Si le peuple qui se fixe est de tempérament autocrate, il constitue une aristocratie qui devient aisément monarchique ou qui hésite entre les deux états ; c'est ce dont nous voyons les exemples les plus nombreux et les plus frappants : chez les Romains, les Germains, les Francs les Saxons et les musulmans. Pour de pareilles nations, l'évolution des classes peut être plus complète ; on conçoit aisément que l'esprit national se laisse alors éclairer par la classe supérieure du clergé, et se développe à l'inverse en descendant dans toutes les couches sociales, si toutefois l'esclavage ne s'y oppose pas.

Mais il n'y a pas de nation qui soit plus capable du développement total des classes que celle théocratique, puisqu'elle les embrasse toutes et peut leur fournir la vie la plus complète.

Cependant, ce n'est pas du tout ce que nous retrace

le cours de l'histoire ; on n'y voit ni les ploutocrates s'élever au-dessus de leur niveau pratique, ni les autocrates admettre la souveraineté spirituelle, ni les théocrates même (on pourrait dire surtout) se développer en aristocrates et en république.

Quelle en est donc la raison ?

Il y en a plusieurs, et l'on va voir que leur développement obéit cependant à cette loi générale du développement spirituel vers la synthèse harmonique.

Laissons les physiocrates, chez qui nous avons marqué déjà le défaut de liaison entre les deux pôles extrêmes.

N'insistons pas non plus sur le défaut de développement démagogique des ploutocrates dans l'antiquité. On en a vu tout à l'heure l'explication dans l'esclavage ; le christianisme a créé chez ces nations des conditions nouvelles qui ne peuvent s'éclairer que par ce qui nous reste à connaître.

Il faut nous demander du moins pourquoi ce genre de nation ne s'élève pas à l'aristocratie, et surtout à la spiritualité, ou plutôt pourquoi elle ne remonte pas pour se compléter, plus haut qu'une aristocratie toujours soupçonnée et mal assise, comme on le voit chez les Phéniciens à Venise, en Hollande et en Angleterre même.

Il y en a une raison fondamentale : c'est que la nation ploutocrate est un individu semblable à celui de la classe bourgeoise arrêté dans son développement par les défauts de ses qualités. Entièrement voué à la pratique qu'il dirige, animé par conséquent d'un esprit à la fois critique, analytique et dominateur, et n'ayant pour but que la satisfaction des besoins individuels, le ploutocrate n'est sensible qu'aux imperfections extérieures dont notre nature encore grossière habille l'idéal ; il est aussi inca-

pable de l'entrevoir à travers ses voiles que le préférer aux jouissances qu'il sait obtenir de la matière. Et, faute de cette perception des choses supérieures, essentiellement jaloux de sa liberté, il ne peut pas comprendre qu'elle ne peut être satisfaite qu'en se consacrant à la volonté universelle. Dans la rigoureuse logique de son bonsens ou, pour mieux dire, de ses instincts, il craint en toute raison de lâcher la proie pour l'ombre, sans pouvoir comprendre que c'est l'ombre même qu'il prend pour la proie. L'ombre n'est-elle pas la preuve du tangible, du fait, du réel ? N'est-ce pas la lumière qui est l'insaisissable ? l'immatériel, le rêve ? — Il s'en défie comme de son ennemi le plus dangereux; il ne lui demande qu'un secours : l'ombre de l'idée elle-même pour guider et unifier sa société ; une religion matérialisée et pharisienne, ou nivelée par le sens commun ; une idolâtrie ou un protestantisme que tout le monde accepte au même titre qu'une loi humaine quelconque, comme une nécessité réclamée par l'ordre social et la jouissance individuelle.

Car le ploutocrate a trop de bon sens et de sens pratique pour ignorer qu'il faille une tête à la société. Mais, cette tête, n'est-il pas accoutumé à l'être lui-même ? N'est-ce pas lui qui gouverne la production et par elle la satisfaction des désirs personnels, seul but de la vie ? il sera donc le souverain, il le sera forcément avec ses pairs ; et, comme le nombre des gouvernants doit être restreint, il restreindra aussi le temps de la souveraineté. Car il faut qu'il y participe à son tour, et, en attendant, qu'il s'en défende. Aussi jaloux de la souveraineté que de son indépendance, il ne cessera d'être souverain partiel que pour devenir l'ennemi de son successeur. Son épée prud'homesque est aussi bonne pour attaquer les institu-

tions que pour les défendre, car le but de sa vie est la jouissance immédiate et individuelle ; épée de fantaisie du reste que la sienne, car c'est par la ruse, par le calcul, par l'intrigue, par la délation, comme à Venise, non par le courage prêt à payer de sa personne, que le ploutocrate vise à ce qui, pour lui, peut seul figurer la spiritualité : l'apparat et les profits du pouvoir temporel.

La ploutocratie restera donc républicaine et aristocrate, craignant autant l'aristocratie pure, qui la dominerait, que la démagogie ; puisque son rôle est, en effet, de diriger la production, elle devait inventer la forme sociale où le « souverain règne, mais ne gouverne pas ! »

Laborieuse, prudente, ordonnée, industrieuse, savante même, douée de toutes les vertus pratiques, la ploutocratie se perd par le principe même où elle s'enferme, par l'*égoïsme*. Que l'on ne croie pas, du reste, qu'elle date de nos jours : la Grèce ancienne, malgré l'éclat de beauté parfaite et de haute science analytique que lui ont donné quelques génies souvent méconnus de leur temps, la Grèce ancienne nous offre par son histoire le plus bel exemple de la nation ploutocrate, avec la preuve de son incapacité à réaliser le bonheur social.

« Se croire toujours libre et être rarement heureuse, toujours craindre des maîtres, en recevoir quelquefois, s'en donner souvent, s'illustrer momentanément par une grande rigidité de mœurs et passer ensuite par tous les degrés de la corruption et de la servitude ; dans cet état avilissant, perdre tout, mœurs, énergie, richesses, population, industrie, c'est à quoi se réduit l'histoire de la Grèce......

L'histoire de cette belle contrée n'est qu'un amas souvent mal rangé de petites républiques qui s'agitent et se

tourmentent avec plus ou moins de violence; au dehors, elles s'agitent avec les Etats avec lesquels elles se disent confédérées; au dedans,elles se tourmentent elles-mêmes, pour tomber de la démocratie dans l'aristocratie, de l'aristocratie dans l'oligarchie, de l'oligarchie dans la tyrannie, soit dans celle d'un seul, soit dans celle de plusieurs. Observez ce qui se passe dans chacune de ces révolutions. Voyez toujours le parti vainqueur proscrire et confisquer, toujours au nom de l'Etat, toujours pour le plus grand bien public. Il se débarrasse par l'assassinat de ceux qu'il a pu saisir ; il se débarrasse par l'exil de ceux qui ont eu l'adresse d'échapper ; et les biens des uns et des autres, confisqués au profit du trésor public, ne remplissent que les trésors particuliers des chefs du parti dominant. Mais, dès que ceux-ci jouissent du fruit de leurs crimes, ils en supportent la peine en devenant eux-mêmes un objet de haine et d'envie. Une nouvelle révolution survient, plus terrible que l'autre, parce qu'elle a plus de vengeances à exercer..... Ces nouveaux assassinats, ces nouvelles confiscations, ces nouveaux crimes sont encore intitulés « Lois de l'Etat ». Ce sont en effet les mêmes cadres ; il n'y a que les noms qui ont changé et qui changeront encore, lorsque la fermentation trop forte de tant de matières inflammables produira encore une nouvelle explosion » (1).

Voyez l'histoire de Carthage, ou celle de Venise ou des républiques italiennnes au moyen âge, et dites si le tableau n'en est pas toujours le même ? Déchaînement

---

(1) *L'Esprit de l'histoire*, par A. FERRAND. — 1re partie, chap. X Reflexions sur la Grèce.

savant, raffiné mais implacable, des passions égoïstes et matérielles.

La ploutocratie manque d'âme.

La nation autocrate en a une, bien que de second ordre encore ; elle est complète dans la nation théocrate. Comment donc et par quoi se perdent-elles, à leur tour, dans la révolution, ou l'immobilité pire encore peut-être ?

Toujours par l'égoïsme, par un égoïsme plus noble, il est vrai, plus élevé, mais non moins pernicieux que celui de la jouissance personnelle.

Car l'égoïsme qui prétend s'éterniser au milieu de la vie universelle est, par une loi d'une fatalité implacable, condamné par soi-même à la mort, dont il porte la racine au fond de son être. Le fini ne peut vivre dans l'Infini que par l'Indéfini, par le progrès perpétuel vers la synthèse, l'Unité, l'Harmonie.

Le virus donc qui tue la nation autocrate et la théocrate est l'*Ambition du pouvoir*.

Le sentiment de la domination et de l'éternité est si profondément enraciné dans le cœur humain, il est si essentiel à l'homme, qu'il n'est pas de passion peut-être plus répandue et plus acharnée que celle de la tyrannie. N'est-elle pas l'essence même de notre volonté et de notre soif d'indépendance ? Si l'homme n'avait pas d'autre preuve de la majesté de son rôle dans la création, cette passion en serait encore le témoignage le plus frappant. Depuis l'enfant à peine conscient, qui tourmente et qui brise autour de lui tout ce qui est à sa portée — cet âge est sans pitié — jusqu'à l'adulte acharné à dompter, à asservir pour sa satisfaction, à détruire pour sa sûreté ou pour son plaisir même tous les animaux de la création, qui de nous échappe à l'ardeur de ce désir ?

Surpasser son semblable, lui imposer son vouloir, l'écraser de sa supériorité, que ce soit par la richesse, par la gloire, par le mérite ou par la chance, par l'effort ou par la naissance, par la vertu ou par le vice même, il n'importe, pourvu qu'on brille au-dessus de tous, pourvu que tous s'inclinent ou tremblent devant un seul !

Horrible déviation de la plus admirable des forces, celle de l'esprit d'unité dans la multiplicité ;— terrible erreur de l'ignorance aveugle qui veut attribuer à un seul homme imparfait ce qui n'appartient qu'à *l'Homme* accompli : la synthèse d'amour et d'harmonie !

Il arrive donc presque toujours, dans l'état actuel encore si misérable de notre humanité, de ne comprendre que dans son sens littéral, dans le sens le plus bas et le plus matériel de son expression, ce rôle Impérial de l'Homme sur la création, au lieu de reconnaître enfin que celui-là seul l'accomplit vraiment, et achemine l'humanité vers ses destinées glorieuses, qui se fait volontairement l'humble et sincère serviteur des serviteurs de la Divinité.

Celui-là sait que tout honneur est une charge pleine de responsabilités et de peines, et qu'il 'y a pas d'autre triomphe pour l'individu terrestre que d'avoir contribué de tous ses efforts, dans l'humilité de son propre rôle, au progrès de l'être fini vers l'Idéal infini de l'Humanité!

Quiconque donc est revêtu d'un pouvoir terrestre, fût-il dû à son seul mérite, ou compris véritablement dans sa propre mission, quiconque a la puissance et la force en mains, spirituelle ou temporelle, tend aussitôt à la faire servir à la satisfaction de ses propres passions, de ses opinions, de son orgueil, de sa volupté même. Tout César veut se faire Auguste, fils du Ciel et Dieu lui-même.

Qu'une pareille déviation puisse aisément se produire au sein de la nation autocrate, il ne faut guère s'en étonner, puisque son esprit même est la domination des peuples ; pour l'autocrate, le véritable esprit d'unité reste lettre close,comme il l'est pour le ploutocrate lui-même, bien qu'à un moindre degré d'obscurité.L'un et l'autre se contentent d'obéir à leurs instincts limités, sans vouloir ou sans pouvoir remonter jusqu'à la lumière intérieure qu'ils représentent. Mais qui peut excuser le théocrate en possession de cette lumière,même quand il l'enferme pour en rester le seul dépositaire et conserver pour sa propre satisfaction le plus grand des pouvoirs qu'il soit donné à l'homme d'exercer sur son semblable, le Pouvoir irrésistible de l'esprit sur la matière ?

Combien donc sont coupables, non seulement ceux qui l'usurpent,mais ceux mêmes qui le conserent au delà du temps permis, alors qu'ils devaient en confier l'exercice à leurs disciples autocrates, ploutocrates et démocrates, au fur et à mesure de leurs progrès !

Gardons-nous cependant, ici, de tomber dans une déclamation aussi facile que banale. En fait, il s'en faut qu'une pareille honte soit à jeter réellement dans l'histoire sur les clergés seuls. En réalité,ils ont été vaincus par les autres classes, ou trop faibles pour leur éducation, plus souvent que dégénérés ou coupables.Les clergés dont on sait l'histoire ne sont presque jamais que des usurpateurs, qui ont su profiter des malheurs des temps pour se revêtir d'une puissance qui ne leur appartenait pas.

C'est ce qu'il est aisé de voir, par exemple,dans l'histoire des dernières dynasties de l'Egypte (vaincus par l'esprit d'autocratie malgré les Hycsos) ou dans celle même du Christianisme, transformé par Constantin.

En réalité,il est indubitable qu'un clergé véritable a toujours subsisté, quoique souvent caché par nécessité, loin des tyrannies de la force, mais toujours en pleine activité pour le rétablissement normal de l'influence idéale dans l'humanité. Les mystères antiques en sont la preuve indubitable, pour ne citer que celle-là.

Quoi qu'il en soit, l'esprit de tyrannie a, depuis des siècles,ajouté son virus à celui des passions plus fausses, et c'est ainsi que lasociété humainen'a jamais pu se constituer encore.

Il faut en décrire maintenant les effets,voir comment la Providence y a remédié,et par là apercevoir la marche totale de l'Humanité vers ses destinées invariables.

F.-Ch. BARLET.

LES ORIGINES OCCULTES DES ÉTATS ASIATIQUES

A l'origine, dit la Tradition, la société humaine se serait gouvernée par les lois du Ciel, puis par celles de la terre, enfin par des lois qu'elle imagina d'elle-même ; c'est pourquoi ces trois règnes ont pour symboles : le premier, le Dragon céleste, le deuxième, le dragon à visage de femme ; le troisième, le dragon à visage d'homme : Raison, Sentiment, Force.

Nos Asiatiques placent le théâtre de la première époque de la vie sociale au cœur du Kouen-Lun, d'accord en cela avec la doctrine taoïste. — On sait que les principales chaînes de montagnes du continent extrême-asiatique vont en s'abaissant, selon le mouvement général des grands bassins fluviaux, vers l'est, le sud et le sud-est ; les lignes qui en marquent l'inclinaison, des bouches de l'Ava à la mer Jaune, viennent se réunir au faîte commun des montagnes du Thibet oriental, au sommet de

ce Kouen-Lun dont les Chinois font encore, en même temps que le roi des montagnes, l'Olympe des divinités bouddhiques et tao-tse. Il est à remarquer que toutes les légendes des peuples de l'Asie entière ramènent vers le centre du continent leurs origines : le livre de la Genèse de Moïse y place l'Eden, et les Hindous y voient le mont Mérou ; d'autre part, les lettres de Bailly « sur l'Atlantide de Platon et sur l'ancienne histoire de l'Asie » rapportent que le khalife Valbek, le neuvième de la race des Abassides envoya un savant nommé Salam, en l'année 842 de notre ère, à la recherche de ce berceau primitif de l'humanité. Il raconte que Salam, arrivé chez le prince qui régnait à Derbend, prit des guides qui le conduisirent en trente-six journées de marche, vers le Nord, en un lieu où il trouva des villes ruinées, par le 48e degré de latitude nord ; puis, marchant encore pendant vingt-sept jours à l'orient, il parvint au but de son voyage. De ce point, il mit deux mois pour revenir à Samarcande. Cette exploration dura en totalité deux ans et quatre mois, mais il est bien difficile de dire exactement où elle aboutit.

Dans le déchiffrement du Y-King, M. Philastre a trouvé des preuves qui, à ses yeux, mettent hors de doute la naissance de l'homme au Pôle Nord, où il apparut avec ses facultés innées, formant plus qu'une espèce, mais « un genre supérieur, dernier degré entre la cause et les effets ». Cette opinion n'est pas nouvelle : Bailly l'a défendue devant Voltaire, il y a plus d'un siècle, dans les lettres que nous avons déjà citées. Le système astronomique de cette époque, connu des Chinois sous le nom de Tchéou-Pi, en fournirait des preuves : il présente le ciel comme un couvercle hémisphérique dont l'étoile

polaire occupe le centre, au zénith, les quatre côtes allant en descendant sur les faces latérales, le soleil et la lune décrivant des cercles ; lorsque le soleil est proche et visible, c'est le jour (lumière et chaleur) ; lorsqu'il est éloigné et invisible, c'est la nuit (obscurité et hiver). En tout cas, l'empereur Yu, premier des Hia, selon la chronologie chinoise, tenait sa cour dans le Chen-Si actuel, à la frontière orientale du Thibet, et il semble que les Jaunes demeuraient déjà là depuis bien des siècles, puisque les auteurs y font régner, dès l'année 3460 avant Jésus-Christ, Fou-Hi, qu'ils présentent comme le premier souverain des temps semi-historiques.

Ce grand génie qu'on nomme, dit M. Philastre, tantôt Fou-Hi, tantôt Pao-Hi, c'est-à-dire en français, en traduisant selon le sens vulgaire, «le bœuf sans tache mystérieux», fut aussi appelé Fong «parce qu'il était né chez la nation du Feu », et Soni, c'est-à-dire « l'année ». dans la collection de cent portraits de grands hommes envoyée par le P. Àmiot à la Bibliothèque royale de Paris, Fou-Hi est représenté avec les deux protubérances frontales qui étaient le signe de la puissance et du génie chez les grands Initiés de l'antiquité. On dit qu'il naquit le dix-huitième jour de la dixième lune, vers minuit, pour rappeler sans doute que c'est lui qui, père de l'astronomie scientifique primitive, établit le premier calendrier connu et fixa le commencement de l'année lunaire au commencement de l'hiver. Les occultistes anciens disent qu'il avait la tête du bœuf et le corps du Dragon, symbolisant ainsi son initiation aux doctrines de l'Asie occidentale et de l'Asie orientale. C'est à ce roi mage que les Chinois attribuent leur plus vieille organisation politique et sociale, et cette organisation était conforme à

celle du monde céleste ; il institua les cérémonies du culte aux esprits du Ciel et de la Terre, fit des lois civiles et promulgua des règlements domestiques, notamment pour établir les règles du mariage. On en fait l'auteur du « Y-King », et conséquemment des « Pa-Koua ». Enfin, l'on attribue à son règne une durée de 250 ans..... Si nous continuons à interroger les annales de la Chine, nous voyons succéder à Fou-Hi, en 3218, Chin-Houng (le laboureur divin) inventeur de l'agriculture et des échanges commerciaux ; ayant mesuré la terre, il trouva 900.000 li de l'est à l'ouest et 850.000 li du nord au sud.

Sans nous arrêter aux autres souverains qui suivent et qui passent inaperçus d'ailleurs dans l'histoire, nous arrivons à Hoang-ti (2698 à 2596 av. J.-C). Ici s'ouvre l'ère des temps historiques. A ce sujet, Pauthier nous enseigne que les éléments chronologiques qui servent de base à la certitude de l'histoire chinoise sont très simples et très réguliers. Ce sont : 1° l'année civile, composée de trois cent soixante-cinq jours un quart ; 2° le cycle de 60 années, dont les séries se suivent, depuis l'an 2637 avant J.-C. (61 du règne de Hoang-ti), sans interruption et avec autant de régularité que les siècles dans les computs européens. Notre année 1906 correspond ainsi à la 51e du 76e cycle sexagénaire des Chinois. Il n'y a pas de chronologie qui offre autant de certitude pour un aussi long espace de temps.

Hoang-ti (l'Empereur Jaune) passe à juste titre pour un des plus grands souverains historiques de la Chine ; son règne fut heureux et glorieux, et il marque une étape mémorable dans l'histoire du monde. Pour la première fois, nous entendons parler de deux des plus grands fléaux qui désolent la société humaine : la guerre civile et la

guerre étrangère ; mais,par compensation,nous apprenons que, dès cette époque lointaine, on connaissait l'usage de la boussole, le système décimal pour les poids et mesures (il y a 4.500 ans !) et la médecine, basée surtout sur les vertus des plantes.

Dès cette époque, la société chinoise est constituée en Etat selon des principes appuyés sur l'ordre naturel des choses ; pour diriger le peuple, il est institué des ministres appelés Yûn ou Nuées, sans doute parce que ces hauts fonctionnaires ont à exercer sur la nation cette mission féconde qui revient aux nuées fertilisant le sol. L'Empire est divisé en dix provinces, chaque province en dix départements,chaque département en dix arrondissements, et chaque arrondissement en dix cités.

Les rois sont encore des mages ; mais la doctrine a perdu beaucoup de sa pureté primitive: la politique commence à dominer la religion. Hien-Youan,souverain élu, se pare du titre réservé jusqu'à lors à la divinité : Dieu étant Chang-ti, lui sera Hoang-ti. Un schisme se produit; tandisque les uns, fidèles aux lois de l'ésotérisme, demeurent enfermés dans le mystère, d'autres veulent ouvrir toutes grandes les portes du sanctuaire et livrent à la foule aveugle, ignorante et inintelligente,les secrets de la science. L'Empereur appelle des savants,des artistes qui, remarquons-le, viennent tous du Kouen-Lun ; ils ouvrent des écoles où l'on enseigne publiquement les sciences réservées jusqu'alors aux seuls initiés,et le culte religieux, dont le souverain est le grand prêtre,se célèbre désormais à la face du peuple sur des monuments élevés en plein air.

Il n'est plus douteux aujourd'hui que les anciens jaunes, attirés par le soleil,partirent du Kouen-lun et descen-

dirent en suivant le cours du Houang-Ho. Dès la première étape historique, la cour des empereurs est placée dans les pays voisins des montagnes du Thibet, où se trouve aujourd'hui la province de Chen-Si. Ils emportaient avec eux les connaissances déjà acquises ; un corps de mages était préposé aux « affaires célestes », et puisait son autorité dans la science astronomique. Etaient-ce des prêtres ? Etaient-ce des rois ? Est-ce pour supprimer leur influence que les premiers empereurs de la Chine assumèrent les fonctions religieuses ? Pas de traces de lutte, ni dans l'histoire ni dans les institutions des temps anciens, jusqu'au jour où Thsin-Chi-Hoang-Ti détruisit ce corps des mages pour ne laisser subsister que des lettrés.

Mais,du reste,qui saura dire les querelles,les luttes que causa l'idée religieuse dans l'extrême antiquité ! Aujourd'hui que ces symboles sont devenus inintelligibles, les recherches se perdent dans une obscurité insondable,et c'est en vain que nous demandons à ce passé lointain ses secrets. Des auteurs ont affirmé qu'un étroit lien unit les vieilles civilisations de l'Egypte et de l'Asie ; que la premère société occidentale n'était, en vérité,qu'un essaim des primitives sociétés asiatiques. On a raillé ces savants, mais il semble qu'une lumière nouvelle se lève à l'heure présente,et l'on admet presque qu'il y a là une hypothèse non dénuée de vraisemblance.Ne trouve-t-on pas dans les textes égyptiens que l'on déchiffre, aussi bien que dans nos théologies d'occident,les traces de querelles philosophiques et religieuses qui ont enflammé, dans l'antiquité, des écoles en contact mais opposées ? Rappelons-nous la grande lutte dont parlent nos livres,lutte dont le ciel fut le théâtre.De quelque nom qu'on les appelle,on voit,d'un

côté,Dieu et ses fidèles serviteurs, de l'autre un révolté et ses légions. Les poèmes de l'Inde ont chanté le même combat,et chaque race a interprété à sa façon le thème de la lutte, ses résultats, et le sort infligé aux vaincus. *Michael et angeli qui prœliabantur cum Dracone,et Draco pugnabat cum angelis suis*, dit l'Apocalypse, XII.... *Et projectus est Draco ille magnus, serpens antiquus, qui vocatur Diabolus et Satanas qui seducit universum orbem, et projectus est in terram, et angeli ejus cum ipso missi sunt.* »

Le grand Dragon, l'antique serpent succombe avec ses suppôts ; les enfants de la rébellion « les obstinés du cœur », comme disent les textes égyptiens, roulent dans l'abime où seront punis les méchants. Pour eux, ce grand serpent est l'ennemi du bien, de la lumière, du vrai ; ils l'appellent du nom de «Apey » qui signifie songer la tête haute, monter »,mais on l'appelle aussi « Vak » (Véak, Naga des Kmers). Un hymne à Ammon-Ra dit que l'impie voit «son âme séparée de son corps; le serpent Vak dévore ses jambes ».Osiris combat le dragon et lui arrache sa proie. On reproche aux sectateurs du dragon d'user des pouvoirs de la magie; «le dragon est à la disposition des méchants,et leur prête son concours pour assouvir leurs vengeances,perdre l'innocent et le juste».Sur quels faits étaient fondés ces reproches ? Les mages avaient-ils abusé de la science ? C'est possible, c'est probable.

A en juger par les vestiges qu'en ont gardé les livres sacrés de la Chine,cette science avait été poussée très loin, et l'on doit croire qu'elle remplissait le programme tracé par M. Ed. Schuré, dans les « Grands Initiés ». Elle était encyclopédique : 1° Théogonie ou science des principes absolus identique avec la science des nombres appliquée

à l'univers, ou les mathématiques sacrées ; 2° Cosmogonie, réalisation des principes éternels dans l'espace et le temps, ou involution de l'esprit dans la matière, périodes du monde ; 3° Psychologie, constitution de l'homme, évolution de l'âme à travers la chaîne des existences ; science qui avait permis de formuler cette loi qu'en vertu des influences climatériques sur le naturel de l'homme, on trouve : au nord : esprit guerrier ; au sud, sagesse et prudence ; à l'est, bienveillance et humanité ; à l'ouest, fidélité et sincérité ; 4° Physique, science des règnes de la nature terrestre et de ses propriétés. Dans ces écoles, la méthode inductive et la méthode expérimentale devaient évidemment se combiner et se contrôler l'une par l'autre, et à chacune des sciences correspondait un art. C'est ainsi que la théogonie relevait de la théurgie, l'art suprême du mage, dernier degré de l'initiation, où l'initié prétendait mettre l'âme en rapport conscient avec les divers ordre d'esprits et agir sur ceux-ci. Dans la Cosmogonie entrait la généthliaque céleste ou astrologie, l'art de découvrir les destinées d s peuples ou des individus et les mouvements de l'Univers marqués par les révolutions des astres. Aux arts psychurgiques correspondaient la magie et la divination, regardées comme des forces de l'âme. Enfin, la physique enseignait aux adeptes une médecine fondée sur la connaissance des propriétés occultes des minéraux, des plantes et des animaux, et aussi la transmutation des métaux, ou l'alchimie.

Par une initiation progressive, les adeptes suivaient, échelon par échelon, ces degrés de la science. Confucius, dont nous avons parlé précédemment, avait évidemment franchi ces premiers pas; mais il ignorait les règles d'application des forces supérieures à la vie ter-

restre, qui constituaient la septième phase de l'initiation, telle qu'elle se trouve décrite dans le Vucteméron, attribué à Apollonius de Tyane. Il avait vaincu les passions, l'égoïsme, il était acquis à la vertu, à la fraternité, à l'altruisme ; le cœur plein d'une saine charité, il s'était élevé jusqu'à la pure religion des principes ; mais, rendu à ce degré de préparation à une plus haute initiation, il s'était arrêté. Parce qu'il avait appris à connaître son organisme, ainsi que la force universelle en son double courant, positif et négatif ; parce qu'il était prêt au sacrifice complet de sa personnalité, au sacrifice de la matière à l'esprit, il avait cru pouvoir se lancer dans les espaces. Il lui manquait l'illuminisme; il ne put s'y élever de lui-même.

Lao-Tseu, initié aux degrés supérieurs, avait vu se lever le « soleil spirituel »; il avait plongé dans les splendeurs de l'Infini, et Confucius le regardait comme un maître très au-dessus des autres et de lui-même : les paroles qu'il prononça au sortir de la visite qu'il lui fit et que nous avons rapportées, le prouvent surabondamment. Lao-Tseu ne le jugea pas apte à entrer dans cette septième phase de l'initiation.

Le spiritualisme antique s'était fait partout la même loi. Avec ses dogmes offerts au vulgaire sous des formes hiératiques, inintelligibles pour ce dernier, et dont le sens était résevé aux seuls initiés, il n'a pas su ou n'a pas voulu comprendre que la lumière ne devait pas éternellement n'éclairer que des sanctuaires. L'humanité marchait vers l'intelligence des choses; ses yeux s'ouvraient à la raison : elle voulait voir et savoir. Livrée à l'éxotérisme, elle a été conduite tout naturellement à raisonner d'après la lettre qu'on lui présentait, à défaut de l'esprit

qu'on lui refusait. D'autre part,les initiés, tombés dans ce silence hautain que garda Lao-Tseu en face de Confucius, dans cet orgueil jaloux qu'on reproche encore, après tant de siècles, aux brahmes de l'Inde par exemple, convaincus d'ailleurs qu'ils devaient résister à un courant d'idées qu'ils jugeaientt dangereuses pour la science pure, les initiés, disons-nous, ont alors rendu peut-être plus difficile l'accès de leur caste et de leurs écoles d'ésotérisme; ils se sont isolés de plus en plus,ont disparu les uns après les autres et, avec eux, la clef des sciences primitives.

Ils avaient toujours enseigné que la nature est une œuvre admirable en tout, admirablement ordonnée sous la main de l'ouvrier éternel ; ils connaissaient, devons-nous croire,les lois de cetordreuniversel,et ce n'est point, inconsciemment qu'ils lui ont emprunté la méthode de l'organisation politique et familiale qu'ils ont donnée aux hommes. Le flambeau éteint dans les sanctuaires, quand la foule en a franchi les portes, elle n'a trouvé qu'obscurité. Alors, regardant autour d'elle, jugeant avec son ignorance des causes, écoutant les impressions de ses sens, elle n'a vu que les imperfections apparentes, c'est-à-dire une indifférence cruelle et des lois brutales. Asservis aux faits, n'apercevant que des évidences matérielles et ne soupçonnant pas l'invisible, les hommes se sont fait une philosophie basée sur le visible,et l'on a pu les dire matérialistes. Heureusement quelques intelligences privilégiées, Confucius plus que tout autre, avaient senti qu'il existe une science de l'invisible, dormant sous ses symboles ; c'est pourquoi ces révolutionnaires dont nous avons parlé ne laissèrent pas tomber dans l'oubli les merveilleux trigrammes de Fou-Hi. Ces

espris supérieurs savaient qu'ils pourraient y trouver ensemble, et sous une figure simple et profonde, la loi des transformations de l'âme, les rapports des mondes, en un mot la synthèse de toute la philosophie, c'est-à-dire de la science, selon le sens réel de cette expression.

De siècles et des siècles furent témoins de la lutte. La religion primitive s'altéra dans ses formes, le peuple mêla des superstitions, des inepties à la pureté de la tradition; mais cette tradition n'en subsista pas moins, essence et œuvre philosophique dans sa haute perfection relative, la simplicité de ses dogmes, l'innocence de ses rites et la pureté de sa morale.

C'est pourquoi, dans les livres sacrés qui nous ont été conservés, on reconnaît, quelque défigurés qu'ils soient, qu'on pénétre dans le mystère antique. A la lecture des monuments de cette antique science, le savant s'aperçoit bientôt que les soupçons qu'on a pu avoir, le sens admis n'étant qu'une pauvre explication éxotérique, se changent en certitude ; s'aidant alors de ces livres, déchirant alors péniblement un à un les mille replis du linceul dans lequel la vérité est ensevelie, on avance encore; l'horizon s'élargit et s'étend jusqu'à la limite du fini. A la curiosité succède l'admiration et l'adoration de la lumière divine oubliée, cachée, confisquée depuis les premiers jours de l'humanité, défigurée par l'erreur et le mensonge, scellée enfin une dernière fois dans le tombeau par le plus grand génie qu'a produit l'humanité, par l'homme qui, pour mieux assurer la transmission intacte du dépôt aux générations à venir, pour soustraire cet héritage commun à de nouvelles entreprises de l'ambition égoïste, s'est condamné à ne pas les communiquer à ses contemporains.

Sous les successeurs de Hoang-ti, les mages perdirent

de plus en plus de leur influence et le magisme de son autorité : Tchouen-Hio (2613 av. J.-C.) établit que le souverain seul peut offrir le sacrifice au Chang-ti, et c'est à partir de ce moment sans doute qu'on peut regarder le pouvoir religieux comme absorbé par le pouvoir politique; absorbé, mais non point annihilé, car on verra l'idée religieuse se maintenir au sommet des institutions, et, jusqu'à nos jours, le trône cherche en elle sa consolidation. Ce dualisme du principe d'autorité a créé d'ailleurs aux souverains des obligations aussi étendues qu'impérieuses : « Le peuple a-t-il froid? dit Yao dans le chapitre Yao-tien du Chou-King, c'est moi qui en suis la cause ; a-t-il faim ? c'est ma faute ; tombe-t-il dans quelque mine ? c'est moi qui dois m'en regarder comme l'auteur.» On ne pouvait admettre alors, en effet, que le vicaire du Chang-ti appelé à la puissance suprême, non par voie d'hérédité, mais par une élection que motivaient des mérites reconnus, n'exerçât pas sa haute mission de gouvernement des peuples avec un dévouement de toute heure et un succès manifeste. Toute défaillance de sa part — bien plus — tout malheur public devait lui être imputé comme une preuve du retrait du mandat céleste, conséquemment comme une marque de déchéance. Le suffrage du peuple le constitue prince ; son abandon n'en fait plus qu'un simple particulier, un homme privé, passible des mêmes châtiments que la foule, dit Meng-Tseu. L'empereur Chun proclamait que « mettre l'union et la paix dans tous les pays, porter son attention sur tous les peuples, sacrifier ses vues à celles des autres, ne pas maltraiter ni rebuter ceux qui sont hors d'état de faire des plaintes, enfin ne pas abandonner les pauvres et les malheureux, telles étaient les vertus que Yao pratiqua.

Prends garde de t'aliéner les suffrages des cent familles », disait un ministre à Yu le Grand. En ces quelques mots, ne résumait-il pas l'avertissement donné aux souverains par le Chou-King, où il est dit que ce que le ciel entend et voit se manifeste par les choses que les peuples entendent et voient, que, conséquemment, ce que les peuples jugent digne de récompense ou de punition est cela même que le ciel veut récompenser ou punir. C'est là exactement notre « *Vox populi, vox Dei* ».

Comme on voit par ces simples citations, la Chine possédait, plus de 2300 ans avant notre ère vulgaire, un gouvernement régulier « qui était basé, selon le Chou-King, sur les traditions de ce qu'alors on appelait déjà l'antiquité, et nous trouvons en tête de ces règles l'obligation de gouverner les peuples selon leurs vœux.

Sous Yu le Grand, le gouvernement a la forme suivante : les savants de la caste des anciens mages, qui ont consenti à entrer dans la voie des réformes politiques, constituent un tribunal,ou ministère des affaires célestes, collège encore puissant, dont les prêtres doivent leur autorité à la connaissance de l'astronomie. Quatre d'entre eux,réunissant des pouvoirs politiques aux pouvoirs religieux, sont préposés aux quatre grandes divisions de l'Empire corespondant aux quatre points cardinaux ; et, au-dessous d'eux,viennent les pasteurs des douze provinces,que Yu réduisit à neuf.Voilà pour l'administration provinciale. Quant au pouvoir central, il est remis aux mains de 8 ministres, chargés respectivement de : 1° l'agriculture, 2° l'instruction publique, 3° la justice, 4° les travaux publics, 5° le domaine public, 6° les rites, 7° la musique, 8° la censure publique. Un président du conseil des ministres,appelé instigateur des minis-

tres, centralise l'action du gouvernement. Cette antique organisation subsiste encore en Chine et en Annam, avec cette seule différence que les prêtres n'ont plus, depuis longtemps, leur primitive autorité. Dans ce régime de royauté théocratique, symbolique et scientifique, le souverain est l'esclave de la loi, qui est la vérité même, connue, adoptée, défendue par tous les citoyens ; les lois du Ciel et de la Terre servent de type pour les lois destinées aux hommes, et il en résulte une société parfaitement hiérarchisée, vivant sous des lois stables, immuables dans leurs principes, mais non mécaniques.

Quels devoirs essentiels s'imposaient dès cette époque au souverain ? La vertu, disait Yu, est la base du gouvernement, et ce gouvernement consiste d'abord à procurer au peuple les choses nécessaires à sa conservation, c'est-à-dire : l'eau, le feu, les métaux, le bois et les grains. Il faut encore penser à le rendre vertueux, et ensuite à lui procurer l'usage utile de toutes les choses. Il faut enfin le préserver de tout ce qui peut nuire à sa santé et à sa vie. Voilà neuf objets qu'un prince doit avoir en vue pour se rendre utile et recommandable ». Ainsi donc, la métaphysique n'a déjà plus de place dans la science du gouvernement des peuples, que nous voyons rendus à ne considérer presque que les nécessités de la vie pratique. Dans cette voie, elle en arrivera même à ne plus consister qu'en une exploitation plus ou moins savante, généralement violente, de la masse des peuples au profit de quelques privilégiés. Mais, au point où nous en sommes, on professait encore sans doute, dans une grande pureté relative, les principes primitifs du gouvernement des intérêts matériels des hommes en société.

Dès cette époque aussi, la loi sociale se résumait en

cinq règles dites immuables, qui étaient les devoirs réciproques : 1° du père et des enfants, 2° du souverain et des sujets, 3° des époux, 4° des vieillards et des jeunes gens, 5° des amis. « Voilà, dit G. Pauthier, l'origine de cette subordination hiérarchique, profonde, qui existe dans l'empire chinois et qui seule peut-être l'a préservé, depuis quatre mille ans, de la dissolution morale et physique sous laquelle tant d'autres Etats ont succombé. » Nous l'avons déjà dit, cette loi sociale est vieille comme l'humanité, du moins aussi vieille que l'existence de ce groupe d'hommes venus du nord-ouest, et que l'histoire appelle encore aujourd'hui « les cent familles ».Les droits se sont imposés,dès l'aube de leur première organisation politique, pour subsister jusqu'à l'heure présente, où l'on voit accorder à la famille seule une puissance politique quelconque dans l'Etat. Aussi bien l'Etat n'est-il réellement qu'une fédération desfamilles.Le chef de la famille est souverain à son foyer comme l'empereur dans l'empire, sous certaines réserves, il est vrai ; il répond de tous les siens ; il est même passible,en certains cas,des peines que quelques-uns d'entre eux peuvent encourir ; et ainsi, tout en respectant le grand principe de la liberté,mieux peut-être que chez nous, on a évité l'écueil de l'individualisme, qui brise les associations et conduit à la dissolution. Car la science antique a organisé la société que nous étudions, a basé son organisation sociale tout entière sur la famille et non sur l'individu ; elle a vu, dans la famille humaine, la représentation sur la terre de la grande harmonie métaphysique : le père y figure le principe créateur et le pouvoir, la force, la volonté ; — la mère y est le principe conservateur de l'autorité,l'intelligence intuitive, la grâce ; le fils y fait l'équilibre des

deux précédents en un centre d'amour. Donc pas de place pour l'individu isolé, qui, dans cet ordre d'idées, ne crée pas, ne conserve pas, ne fait pas équilibre ; cette règle fondamentale de la vie sociale entraînera, comme conséquence, que l'état de célibat sera considéré comme un outrage à la loi morale et une violation du devoir social,et que,dût-il en venir à l'expédient de la pluralité des épouses ou de l'adoption, le chef de famille ne pourra se soustraire à l'obligation d'ajouter un rameau à la souche. Dans ces conditions, la position paternelle dans la famille sera celle du gouvernement supérieur; la position de la mère impliquera l'action modératrice. Le père décide,la mère conseille et, à l'occasion, remplit l'intérim ; celle-ci demeurera toutefois toujours dans une réelle subordination,au moins politique, pour le gouvernement de la maison ; si elle a perdu son époux et que ses fils soient encore en bas âge, le pouvoir familial reviendra au parent masculin du rang le plus prééminent ou au plus âgé de la parenté. Il est incontestable, pensons-nous,qu'aux premières pages de l'histoire de l'humanité, l'isolement, le besoin de défense et de protection ont dû, dès l'abord, autant peut-être que les sentiments naturels de mutuelle affection, souder étroitement tous les membres de chaque groupe humain, famille, puis clan ou tribu ; et le pouvoir paternel a été la première domination que la nature a donnée à l'homme. Incontestablement aussi, il en est résulté l'effacement total de l'individu devant une unité puissante etresponsable, la perte du droit de tous dans l'autorité d'un seul, devant sauvegarder par sa sagesse les intérêts de tous ; une place bien humble, une part modeste,ont été faites aux enfants, quel que fût leur âge et aux autres parents,quel que fût leur mérite,au-dessous

du chef de la famille ; les enfants, ainsi que les parents de rang inférieur ou moins âgés dépendent de celui-ci, jusque dans l'âge viril même. Le fils aîné seul jouit d'une situation privilégiée que lui ont faite et l'intérêt de la famille et la loi religieuse. Bénéficiant, en effet, d'une maturité plus précoce du corps et de l'esprit qui se développe et se fortifie d'autant plus qu'il devient de bonne heure l'aide et le premier ami du père, le fils aîné obtient, sur ses frères plus jeunes, un ascendant qui l'érige en substitut du chef de la famille. C'est pourquoi, après la mort du père, il lui appartient de maintenir et de conserver sur ses frères et sœurs un pouvoir héréditaire que ces derniers trouvent bon. Pourquoi ? Parce que le fils aîné, loin de se regarder comme maître du patrimoine, comprend qu'il n'en est plus que le dépositaire et l'administrateur pour le plus grand profit de la parenté ; a lui le devoir de perpétuer la souche, « la droite lignée », afin que la lampe de l'autel domestique ne s'éteigne jamais : à lui de maintenir le lustre de la famille et en même temps l'unité du foyer. Mais tous les aînés peuvent n'être pas dignes de cette situation privilégiée : la loi primitive et la coutume y pourvoiront par le droit de reniement et d'exhérédation reconnu au père de famille, qui pourra constituer alors un puîné plus capable. Mais le cercle de la famille s'élargira ; isolées, impuissantes à lutter contre quiconque — homme ou bête féroce — les menacera, incapables de faire respecter leur liberté, leur avenir matériel, même leur existence, les familles se rapprocheront, s'uniront. Elles perdront, en entrant dans cette association, quelque chose de leur indépendance, et elles renonceront aussi à quelque chose de leur dignité ; mais elles comprendront qu'elles trouvent une suffisante compensation

dans la force et la sécurité mises à la disposition de tous et de chacun. Plus les règles de l'association, ce véritable ciment, seront compactes et solides, plus elles seront respectées, et plus le bloc social sera résistant et puissant, plus les éléments disparates dont il est formé se fondront en une masse uniforme. On s'apercevra bien, un jour, que dans cet état social, le progrès est difficile ; en effet, l'esprit d'initiative s'y trouvera comprimé; chacun y sera lié par de fortes entraves et maintenu à sa place par une chaîne qui enserrera le groupe en un seul corps, n'ayant qu'un même mouvement. Mais, à mesure que la société se fera plus large et plus puissante, le sentiment de la liberté et de la responsabilité personnelle se développera ; l'on verra l'individu se mouvoir dans une sphère plus étendue, les liens primitifs se détendront progressivement, et c'est dans les rapports de la famille, c'est-à-dire dans sa moralité et dans ses mœurs que s'élaboreront les rapports, la moralité et les mœurs de la tribu d'abord, puis de l'Etat. Au point de vue pénal, la répression ne présente déjà plus, au temps de Chun (2285 av. J.-C.), les caractères de barbarie attribués aux premiers âges ; les châtiments sont mieux proportionnés aux délits, et la société ne rejette de son sein que ceux de ses membres dont la perversité incorrigible est devenue pour elle une menace continuelle de graves périls. Précédemment, on marquait au visage avec un fer chaud les coupables auxquels on laissait la vie ; on leur coupait le nez ou les pieds ; on leur faisait subir la castration. Chun abolit ces peines et les remplaça par celles de la cangue, du bâton et de l'exil, qui purent même être converties en amendes, en cas de circonstances atténuantes.

Mais ce ne sont là que des formes : voyons-en le prin-

cipe essentiel. Selon les vieux livres sacrés de la Chine, qui ont fait la loi des Annamites, punir n'est pas seulement un droit, mais bien plus encore un devoir imposé au souverain, à qui est confié le dépôt de la sûreté publique, et qui ne saurait ne point réprimer chaque violation de la loi morale de nature à troubler la société. — Chez nous, il est généralement admis que la plus ancienne explication du droit pénal repose sur l'idée de vindicte publique, ce qui revient à dire que c'est un acte de vengeance exercé par la société contre un criminel. Jamais un philosophe ou un législateur de la Chine et de l'Annam, ancien ou moderne, n'a envisagé la question à ce point de vue. Et c'est en s'inspirant des plus vieux textes que Gia-Cong a inscrit, en tête du Code qu'il a promulgué en 1812, cette maxime : « Châtier afin de n'avoir plus à châtier ; établir des peines dans le but de n'avoir plus besoin de peines. » Réprimer, c'est donc corriger, et là, plus que partout peut-être, l'exercice de la justice n'a jamais été séparé du plus large esprit de charité. Seul, le Ciel, disaient les auteurs sacrés, a le pouvoir de commander aux hommes ; les autres autorités dérivent de la sienne. Par le Ciel, ils entendent évidemment Dieu, mais Dieu visible, manifesté du moins par les effets de sa puissance dans les choses de notre monde. Il a créé des lois naturelles, ces lois qui sont, comme dit Pauthier, « la cause au moins médiate de toutes les obligations ». A ces obligations, à ces devoirs répondent des droits. C'est le souverain qui est l'interprète de ces lois et de ces devoirs ; c'est à ce titre seul qu'il légifère, et le champ n'est ouvert aux opinions individuelles que si la voix du souverain s'élève en désaccord avec le concert unanime des sages, qui sont les gardiens de la tradition, et si l'in-

térêt poursuivi n'est que l'intérêt du prince, non le bien commun.

Le souverain, dépositaire de toute justice, est le prisonnier de la loi ; par la justice générale ou légale, il conserve les droits du tout sur les parties ; par la justice distributive, les droits des parties vis-à-vis du tout ; enfin, par la justice commutative, les droits des parties vis-à-vis les unes des autres. Dépositaire aussi de tous les pouvoirs au point de vue civil, il personnifie la grande famille qui est la nation.

J. SILVESTRE.

LA GÉOMÉTRIE A *N* DIMENSIONS

Les Ordres Spatiaux

La géométrie se ramène à des notions de figures et à des notions de situation. Tantôt nous considérons la synthèse individuelle formée par un ensemble de grandeurs et de directions : cet ensemble constitue une figure. Tantôt, nous examinons les relations de grandeur et de directions qui existent entre certains éléments considérés comme des individualités distinctes, et nous formons des synthèses de relations qui constituent des milieux ou des espaces.

On peut dire que deux figures géométriques sont du même ordre quand leur rapport de grandeur est fini, autrement dit lorsque l'une ne peut être renfermée dans l'autre sans lui soustraire une portion de son étendue. On peut appeler ordre spatial tout milieu indéfini capa-

ble des figures d'un même ordre. On classe généralement les ordres spatiaux d'après le nombre de dimensions qui leur correspondent : le point est alors d'ordre zéro. Mais le concept de dimension n'est qu'un des divers schémas représentatifs des ordres spatiaux, schéma basé sur l'essence de la ligne et sur la réitération du contraste maximum simultané réalisé par la ligne, schéma auquel correspondent les figures rectangulaires.

Or certaines conceptions géométriques sont fondées sur l'essence du point ou de la surface, et on peut développer les ordres spatiaux autrement que par le contraste maximum simultané, et en engendrant des figures non rectangulaires.

Nous étudierons d'abord les transitions qui relient les ordres spatiaux, soit en transférant certains éléments géométriques du milieu aux figures et réciproquement, soit en faisant sortir les ordres spatiaux d'une opération effectuée au moyen de certaines figures.

Ces transitions opposent aux contrastes distinctifs des ordres une continuité sans laquelle les divers ordres spatiaux seraient isolés, et ne permettraient à aucune géométrie d'embrasser plusieurs ordres dans les mêmes notions générales.

Les figures se rattachent plus ou moins au principe de la rotation (ou de la centralisation),puisqu'elles groupent des éléments en une individualité ; mais elles participent aussi du principe de translation,puisqu'elles résultent des rapports existants entre plusieurs grandeurs distinctes. Les figures régulières en fonction du point réalisent cette combinaison du principe de translation avec le principe de rotation, sous sa forme plus simple. Les dimensions se rattachent particulièrement au principe de transla-

tion puisqu'elles consistent en des prolongements indéfinis; mais elles dépendent cependant du principe de rotation, parce qu'elles impliquent des directions de contraste maximum. Ces deux concepts de figures régulières et de dimensions seront donc les deux schémas qui nous permettront le mieux d'étudier la constitution des ordres spatiaux.

Détermination des figures

Il importe de remarquer : 1° que tous les éléments distincts en lesquels une figure consiste sont généralement surabondants pour la détermination de cette figure (ainsi, pour un triangle, 3 éléments sur 6 suffisent) ; 2° que le nombre de distances ou de directions nécessaires pour déterminer une figure dépend de certaines conditions générales de l'étendue, et le nombre de ces conditions dépend de celui des dimensions. Par exemple, il faut 3 lignes droites (ou une courbe) pour circonscrire une surface finie ; il faut 4 points et 6 distances pour déterminer un point sur une surface, 5 points et 10 distances pour le déterminer dans un volume, etc.

Cela montre que l'individualité se produit en fixant au sein de la zone des déterminations possibles qui constituent un genre, certains éléments, qui en entraînent avec eux un certain nombre auxquels ils sont indissolublement liés, et qui éliminent en même temps tous les autres. Ainsi, individualiser, c'est faire entre une collection finie ou infinie, continue ou discontinue, un choix qui n'est pas entièrement libre, et qui entraîne avec lui certaines nécessités. Et ces nécessités résultent du commencement de déterminations établies au sein du genre,

déterminations qui seules le définissent. Et la réalisation de l'individualité répond à l'aliénation totale de la liberté qui subsistait au sein du genre. L'individu est formé quand il ne reste plus rien d'indéterminé en lui. Dans la vie, le nombre des éléments et leur hiérarchie formant une sériation continue, la détermination n'est jamais achevée ; c'est pourquoi l'individu peut évoluer et se transformer, et la vie implique le mouvement. Ce qu'il y a de déterminé chez le vivant, ce sont surtout les tendances spatiales qui se réaliseront au moyen du temps.

D'une manière générale, la détermination complète d'une figure n'est que relative au point de vue embrassé par la perception comme le domaine intégral du possible, ou volontairement restreint par une abstraction préalable. Ainsi, nous jugerons un triangle comme complètement déterminé par ses 3 angles, si nous ne le comparons à aucune grandeur linéaire étrangère à lui. Il sera jugé déterminé par la connaissance de deux côtés et de l'angle inclus, 1 côté et 2 angles adjacents ou les 3 côtés, par rapport à une grandeur étrangère ; mais il ne sera pas encore situé. Pour le situer par rapport à un point, à un axe, à un plan, il faudra de nouvelles données ; enfin, on pourra situer ce triangle (dans la surface illimitée dont il constitue une portion par rapport aux autres figures de la surface). Mais, si on ne considère plus cette surface comme enfermant la totalité des positions possibles du triangle, la situation par rapport à un champ plus vaste exigera de nouvelles données pour être déterminée.

Nous distinguons ainsi, par rapport à une figure, des données qui déterminent sa structure et d'autres qui déterminent sa situation ; les premières déterminent l'individualité, les autres les relations de l'individu avec

le non-moi. Mais la réunion des caractères de ces deux espèces forme à son tour une figure plus complexe, une individualité nouvelle, dans laquelle les données de pure situation ou de relations externes sont devenues données de structure ou de constitution individuelle. Et cette synthèse présente deux cas distincts, suivant qu'elle maintient la nouvelle individualité dans le prolongement indéfini de la modalité spatiale à laquelle participe la figure primitive, ou suivant qu'elle empiète sur une modalité autre. Dans le premier cas, la figure complexe sera formée d'un nombre défini de figures élémentaires ayant toutes pour matière une même espèce d'étendue, et ne différant que pour la limitation de cette matière. Il répond à l'algorithme sommation. Dans le second cas, il se produit l'accession d'une matière nouvelle étrangère au champ qui constitue l'universalité ouverte à la figure considérée, il n'y a plus simple passage de l'élément à la complexité, mais de l'espèce au genre. Cela est irréalisable par sommation et correspond au l'algorithme graduation.

Ainsi, la détermination d'une figure et sa situation nous offrent trois champs de conception s'enveloppant : le plus restreint est celui de la définition individuelle ; ensuite, la détermination de ses relations avec le champ d'existence dont elle soustrait une partie pour s'individualiser ; enfin, la détermination de ses relations avec toutes les modalités concevables d'existence, modalités auxquelles elle ne soustrait rien pour s'individualiser, et qu'elle affecte tout au plus d'une relation purement accidentelle par rapport à des entités plus concrètes.

Or, suivant l'étendue perçue ou assimilée par un sujet, l'individualité peut être attribuée à des entités plus ou

moins abstraites. On voit que les catégories de mode, temps, lieu, relation peuvent, suivant le point de vue, se transformer en degrés des catégories du genre et de l'espèce.

Réciproquement, on peut considérer une individualité comme la synthèse comprenant une individualité plus élémentaire réunie à ses relations modales. Ainsi, un triangle déterminé peut être envisagé comme une des situations occupées par 3 lignes définies en grandeur, mais mobiles. Le triangle n'est plus alors qu'une des modalités du système formé par 3 individualités d'ordre inférieur. Si, au contraire, on considère ce triangle comme l'intersection d'un trièdre ou d'un prisme triangulaire par un plan, par rapport à ce solide, le triangle ne sera qu'un accident, susceptible d'affecter des solides différents.

Ceci montre combien l'individualité est relative aux objets auxquels on la compare ; un même être étant individu d'une espèce, ou portion finie d'une individualité plus complexe, ou simple accident abstrait et universel applicable à plusieurs individualités d'ordre supérieur. La vie nous montre, dans le concret, l'application de ces 3 aspects nécessaires de la géométrie. Nous avons les monères ou individualités jugées élémentaires, les zoïdes ou êtres vivants, composés d'une pluralité d'organismes élémentaires ; enfin, il y a les divers degrés hiérarchiques de la vie marqués par l'accès de l'être dans des champs d'actions échelonnés : vie minérale, vie végétative, vie animale, vie psychique, etc. La corrélation géométrique de cette hiérarchie de la vie avec la superposition des dimensions de l'espace, ou plus généralement des ordres spatiaux, se double d'une corrélation algorith-

mi que. C'est dans ce dernier mode d'évolution, dans le développement hiérarchique, que se trouve la solution du transformisme, solution vainement cherchée dans les combinaisons d'organismes et d'ambiance d'un même ordre. L'étude de l'algorithme d'après Wronski nous éclairera ces questions, que je ne puis ici qu'indiquer pour bien faire sentir le lien étroit qui existe entre l'essence de l'espace et la nature de la vie: c'est là qu'est le nœud de tous les problèmes relatifs à la constitution de l'espace.

Retenons ici les principes suivants :

Situer une figure déterminée, c'est simplement *former une figure plus complexe réunissant la première et certains centres* ; et réciproquement, *déterminer une figure, c'est situer une figure plus élémentaire relativement indéterminée. L'individualité correspond au point de vue sous lequel un groupement est jugé complètement déterminé par rapport aux déterminations complémentaires qui relient cette individualité à son non-moi simultané. — L'indétermination générique correspond au point de vue sous lequel certains éléments d'un groupement peuvent avoir des situations multiples sans altérer la situation des autres.* — L'étude de ces conditions a donné lieu à une branche mathématique relativement récente : la théorie des groupes, que nous espérons étudier plus tard.

On voit donc qu'un même ensemble d'éléments peut être considéré soit comme appartenant à l'espace et déterminant une situation, soit comme rapports qualifiant un individu et sortant pour ainsi dire de l'espace. Cela nous fait déjà pressentir la relativité de l'existence spatiale. On conçoit que l'espace est une sorte de masse alimentaire que les individualités intègrent et assimilent ;

et par conséquent, les dimensions doivent, sinon s'évanouir, du moins se transformer par l'évolution des êtres plongés dans l'espace.

En outre, on saisit la connexion qui existe entre la modalité spatiale, le rapport du genre et de l'espèce, et celui de substance et d'accident, un même objet pouvant être substance, modalité, accident, groupe générique ou individu, suivant les objets auxquels on le compare.

Modes de génération des figures

On peut concevoir la génération des figures de plusieurs façons : 1° par assemblages d'éléments ; 2° par mouvement d'un élément ; 3° par intersection dans une figure ou par développement de cette figure.

L'assemblage d'éléments est assujetti à certaines conditions limitatives, ainsi que nous l'avons remarqué, mais ces conditions dépendent du milieu. Tout assemblage qui ne se résout pas en un simple prolongement ou fractionnement implique à la fois des longueurs et des directions. Les figures rectilignes sont le type pur de cette sorte de génération. A ce point de vue, les courbes sont considérées comme la limite vers laquelle tend une sommation infinie d'éléments angulaires. Et, pour que cette limite soit atteinte dans une étendue finie, il faut que ces éléments en nombre infiniment grand soient considérés comme infiniment petits par rapport à l'étendue considérée.

De plus, la courbure rapportée à la ligne droite implique pluralité de direction, par conséquent, un élément linéaire courbe implique un milieu spatial de l'ordre im-

médiatement supérieur à celui de l'élément linéaire correspondant. Il s'exprimera par un rapport entre deux droites angulaires autrement dit par la tangente trigonométrique.

C'est ainsi que s'établit une combinaison de la rotation et de la translation dans la deuxième dimension. L'angulaison introduite dans la translation tend à réaliser des polygones, et ainsi, l'expansion indéfinie de la translation se trouve ramenée à un cycle irrégulier discontinu et à l'établissement d'un centre plus ou moins complexe. Et les rapports trigonométriques expriment les contrastes de direction en rapports de longueurs.

La courbure est donc considérée comme résultant d'une variation d'intensité dans le rapport de deux directions. La courbure correspond à une détermination spatiale qui se modifie au fur et à mesure de son accomplissement. Sa direction originaire implique une tendance à la variation, tendance exprimée par le rapport différentiel qui exprime l'essence de la courbe, tandis que la somme intégrale de tous les rapports différentiels manifeste l'évolution totale de la courbe. Les courbes correspondent donc à des individualités qui se développent et évoluent. Les éléments infinitésimaux qui, par leur synthèse, constituent une ligne sont identiques dans une droite, tandis qu'ils sont différenciés dans une courbe. La synthèse curviligne se rapproche donc de celle de la vie, et on peut remarquer que les figures angulaires appartiennent au règne minéral, c'est-à-dire au moins vivant, tandis que la courbure est la loi universelle du monde organique. M. Grasset, dans sa théorie esthétique des formes, a du reste constaté cette loi.

Cela montre qu'un élément spatial sort de l'ordre spa-

tial constitué par son propre développement indéfini dès qu'il est modifié dans son évolution. Ainsi, la *pluralité de dimensions a pour origine une altération dans l'impulsiou d'un être.*

Mais on conçoit que, pour saisir cette déviation, il faut conserver la connaissance de la tendance primitive. Et ainsi, *une courbe ne se distingue d'une droite qu'à la condition de percevoir l'ordre spatial des surfaces.* Un être enfermé dans une courbe et ne percevant rien en dehors d'elle ne s'apercevrait pas de la courbure. Nous avons déjà remarqué cela à propos des géométries non euclidiennes. Et c'est sur cette considération que se fonde un des arguments principaux en faveur de la 4e dimension. Pour distinguer un espace courbe d'une espace euclidien, il faudrait pénétrer dans la 4e dimension et, de ce point de vue, ces espaces peuvent coexister comme des corps limités ou illimités.

Nous pourrons négliger, dans l'étude des dimensions, la distinction entre les espaces euclidiens et non euclidiens. Il suffira de considérer que les éléments rectilinéaires dans un ordre partial déterminé sont ceux qui conservent une direction jugée invariable, et qui servent ainsi de base aux situations des autres éléments.

Au point de vue rectilinéaire, les figures géométriques sont considérées comme des combinaisons entre des individualités isolées ; la pluralité de ces individualités implique, pour coexister, l'ordre spatial supérieur. La courbure correspond alors à une pluralité infinie de ces individualités se réduisant à une unité qui reste, par sa nature, du même ordre que les éléments rectilignes dont elle se compose, grâce à une réduction des longueurs corrélative à la pluralité des éléments. La courbure parti-

cipe donc à deux ordres spatiaux entre lesquels elle sert de transition : elle élève l'élément linéaire correspondant dans le milieu spatial supérieur en réalisant dans le fini le développement indéfini d'une sommation de lignes ne coïncidant pas. Et la vie est sans doute quelque chose d'analogue ; et c'est en elle qu'il faut probablement chercher cette quatrième dimension dont elle doit présenter la condensation, dimension nécessitée comme contenant de la vie, bien que non réalisée consciemment pour nous.

On voit aussi qu'un élément rectiligne peut être considéré comme l'élément infinitésimal d'une courbe et, par conséquent, que la droite et le plan de l'infini euclidien se confondent avec l'horicycle et l'horisphère non euclidiennes.

La génération d'une figure par mouvement d'un élément a pour caractère fondamental de transformer l'unité originaire en une unité d'ordre supérieur. Cette unité nommée génératrice est l'élément originaire répété à l'infini, suivant une directrice qui est souvent une autre unité du même ordre que la génératrice. Cette génération est essentiellement continue, à l'inverse de la précédente, qui est discontinue dans son principe. Nous venons de voir que la courbure est, par rapport à la génération par assemblage, la limite où cette génération atteint la continuité; ici, au contaire, c'est la courbure qui est le principe, et, à ce point de vue, on a pu construire une géométrie où les lignes droites ne sont que des éléments différentiels de courbe, autrement dit des courbes d'un ordre supérieur par rapport à l'ensemble considéré. Tandis que la génération par assemblage répond à l'algo-

rithme sommation, la génération par mouvement d'un élément répond à l'algorithme graduation. Elle opère continuellement et comme par ascension à travers les ordres spaciaux.

Or la génération des dimensions de l'espace est un cas particulier de cette génération par mouvement: celui où les génératrices et les directrices sont considérées comme rectilignes. *La notion d'une dimension supérieure à celle que possède un élément dans sa structure correspond ainsi à la synthèse de cette structure avec son champ d'activité externe.* Ce caractère dynamique impliqué dans la notion de dimensions, nous aidera à élucider le problème des *n* dimensions.

La génération par mouvement d'un élément, continue dans son principe, peut tendre vers la discontinuité et l'angulaison par divers degrés, depuis les inflexions jusqu'aux points acnodaux (dépressions), cardioïdes (rebroussements) et cuspidaux (boucles).

Enfin, le 3e mode de génération des figures est celui des intersections et, plus généralement, des projections et des développements. Ce mode est, sous son double aspect, une régression des deux autres. Il produit généralement des figures d'un ordre inférieur à celui des figures originaires, et jamais d'un ordre supérieur. Cette génération présente les figures géométriques comme le résultat d'une limitation réciproque de deux individualités; elle définit l'individualité par ses bornes. Par rapport aux éléments d'un ordre spatial déterminé (par ex., à des volumes), les éléments d'ordre inférieur résultant de leurs intersections ou projections (par ex., des surfaces) ne sont que des aspects, des accidents sans réalité individuel-

les, de pures abstractions. A ce point de vue, les dimensions de l'espace seraient des degrés d'abstraction limitant la réalité concrète. Nos 3 dimensions seraient donc 3 degrés bornant notre perception des formes.

Une figure donnée peut avoir pour principe l'un des trois modes générateurs indiqués. Aussi, la possibilité de considérer des volumes comme l'intersection qui donneraient des formes à 4 dimensions dans un espace à 3 dimensions ne suffit pas pour affirmer la réalité de cette 4e dimension.

Mais il est fort possible que, parmi les diverses figures de notre espace réalisable par ces 3 modes de génération, certaines aient leur principe essentiel dans l'assemblage, d'autres dans le mouvement d'un élément, d'autres dans l'intersection ou la projection, et que les autres modes de les produire soient des artifices imparfaits et stériles.

Par exemple, il est évident que la circonférence dérive plus naturellement de la révolution du rayon autour d'un centre que d'un tracé par l'accumulation de points équidistants de ce centre. Par contre, la définition de la circonférence par l'équidistance de ses points par rapport au centre exprime mieux l'idéal réalisé par l'action du tracé continu.

Ainsi, l'équation d'une courbe et son tracé par points manifestent plutôt l'idéal nécessaire que l'acte réalisé en s'accomplissant ; le tracé continu indique plutôt comment le problème posé par cet idéal peut s'accomplir.

Le cercle envisagé comme intersection plane d'une sphère correspond au processus régressif et analytique qui dissocie une réalité concrète pour la rendre intelligible à un milieu mental inférieur.

Le problème des *n* dimensions de l'espace se rattache

donc à cette question : *Les formes géométriques et les dimensions qui en sont les axes sont-elles des constructions s'élevant sur les éléments abstraits de la grandeur, ou bien des abstractions d'êtres concrets et existants par delà les espaces,* « des intersections de l'esprit »,comme le dit M. Boucher ? En un mot, la forme géométrique est elle le résultat d'une involution descendant du concret vers l'abstrait, ou une évolution s'élevant de l'abstrait vers le concret ? L'un et l'autre sans doute, en vertu de ce double mouvement universel d'involution de l'esprit dans la matière et d' « évolution de la matière vers l'esprit. C'est toujours l'échelle de Jacob ou la double spirale des Chinois.

Ce qui est construction par rapport à un milieu est généralement destruction ou au moins soustraction par rapport à un autre. Ainsi, quand nous construisons une figure, cette figure réalisée tranche sans doute dans une forme supérieure. Si j'assemble 3 lignes dans l'espace, je crée une intersection par rapport à la colonne prismatique idéale ou réelle que traverse ce triangle. J'assimile quelque chose de la forme à 3 dimensions, par le seul fait que je construis une forme à 2 dimensions au moyen d'éléments de la première dimension. Du point de vue que j'occupe,le triangle dérive d'un procédé de construction, mais pour l'être matériel ou mental auquel appartient le prisme intersecté, ce triangle sera un accident empruntant son être à l'intersection établie. Or notre existence matérielle et mentale nous révèle 3 dimensions. Notre faculté d'abstraire et la possibilité de nous absorber (tantôt dans une pure translation rectiligne,quand nous poursuivons un but ; tantôt dans la pure superficie, quand nous contemplons ; tantôt dans la triplicité de dimensions,

quand nous agissons à la fois par progression et par circonvolution) nous permettent de prendre notre point de départ, suivant les cas, dans l'un des trois ordres spatiaux qui nous sont accessibles, et par là, de considérer une même forme comme provenant de l'un des trois processus fondamentaux. Mais il est fort possible que chaque forme procède plus directement de l'un ou de l'autre. Par exemple, l'idée ou la réalisation du dodécaèdre provient peut-être directement d'une influence mentale ou d'une forme matérielle de la quatrième dimension intersectée par nos actes mentaux ou matériels, tandis que sa construction, assez difficile, n'est qu'un processus artificiel dû à la réflexion de l'influence de la forme à 4 dimensions dans notre esprit. Au contraire, le tétraèdre régulier semble être conçu intuitivement comme dérivant du triangle : il appartiendrait ainsi, dans la génération des formes au courant ascensionnel et constructeur par rapport à l'espace à 3 dimensions. Cela expliquerait pourquoi la série tétraédrique des polyèdres réguliers se poursuit indéfiniment d'après nos géométries, à N dimensions, tandis que la série du dodécaèdre s'arrête avec le 120 édroïde dans la 4e dimension. Peut-être sommes-nous là en présence d'une intersection de forme inaccessible qui arrête le processus constructif et artificiel. C'est peut-être à ces différences de principiation métaphysique que tiennent les propriétés plus ou moins remarquables de certaines figures. Il est certain que le triangle et le carré sont, dans notre espace, beaucoup mieux adaptés, beaucoup plus souples que le pentagone, et peut-être, dans la quatrième dimension, perdraient-ils cette suprématie.

F. Warrain.

DEUXIÈME PARTIE

RIMES JACOBINES

La main de Gloire

Symbole lumineux du Mystère d'antan,
Sur la porte fermée en rayons d'or surgie,
La Main épanouit, au seuil mahométan,
Ses cinq doigts étendus et sa paume élargie.

Le signe égyptien dont, au cours de l'orgie,
Moïse stupéfia le Pharan hésitant,
Commande, d'un pentacle éternel et latent,
La foule arabe, agnoste, et pourtant assagie.

Guide des égarés, soutien des voyageurs,

La Main de Gloire s'offre, aux abords de l'enceinte,
Pour livrer le Secret, ou pour donner l'étreinte :
C'en est fini des dieux rancuniers et rageurs.

Le Pentagramme ouvert protège les génies
Contre les poings fermés des Hercules vengeurs,
Et les ongles crochus des vieilles Erynnies.

L'Inaction

Ne pas agir, a dit le Maître à son disciple :
Vouloir ne pas agir est ce qu'il a conçu.
Isolé de la foule arrogante et multiple,
Gardant jalousement le précepte reçu,

L'adepte, prisonnier du secret qu'il a su,
Vêtu du Scel unique et de la robe triple,
Oppose la vertu d'un inerte périple
A la curiosité de l'univers déçu.

Les jours coulent sur lui comme l'eau sur la pierre.

Sans mouvement, sans bruit, sans cœur, sans passion,
Insensible à l'esprit tout comme à la matière,
Il commande à tout ce qu'il ignore... Talion

Mystérieux : il garde, au fond d'une humble conscience,
L'inutile trésor de sa toute-puissance ;
Et sa mort volontaire est sa première action.

Albert PUYOO.

L'AFFAIRE DE LA VILLA CARMEN

On sait très bien, il était spécifié dans le programme de la *Voie*, et nous n'avons pas besoin de répéter qu'en théorie et par principes, nous sommes opposés résolument à la recherche et à la provocation du phénoménisme magique, hyperphysique, psychique et métapsychique ; nous n'admettons pas qu'on base une science comme la haute science, sur des témoignages toujours révocables des sens humains, surtout lorsqu'on ne recherche ces témoignages que chez des sujets déracinés psychiquement et intellectuellement, dont les sens sont exacerbés, déviés, et par suite sujets à caution. Nous réprouvons, *a fortiori*, que, sur la foi d'expériences toujours douteuses, accomplies parmi les ténèbres et des supercheries inévitables, par des sujets mis spécialement en état d'équilibre instable (pour ne pas dire déséquilibrés) en vue desdites expériences, des esprits crédules, sentimentaux, faibles, entraînés dénient les principes traditionnels des Hautes Sciences, et prétendent les réformer, les améliorer, ou même les renforcer, par de si médiocres motifs.

Mais, d'autre part, nous savons fort bien, parce que la Haute Science elle-même nous en avertit, comme d'une chose parfois intéressante, souvent délicate, quelquefois dangereuse, mais toujours sans importance intrinsèque, qu'il existe, autour de nous, révolues ou disséminées, ou concentrées dans des *auras*, qui parfois nous affectent, des forces aveugles, errantes, prêtes à prendre consistance quand un événement extérieur, ou provoqué par nous, leur fournit le point d'appui qui manque à leur manifestation.

Cette double déclaration, dont les deux parties se tiennent et se complètent, et qui n'est que la double affirmation de notre traditionalisme en ces matières, nous met tout à fait à l'aise pour parler des récents événements de la villa Carmen.

Nous n'en ferons aucunement l'historique : nos lecteurs sont certainement au courant. Assez de revues intéressées à la vulgarisation de ces faits et des théories spéciales qui leur semblent en découler nécessairement, ont narré par le menu, avec une constance qu'aucune longueur et qu'aucune répétition ne lassa, les moindres incidents des expériences de M. et Mme Noël, et les moindres gestes du fantôme Bien Boa, familièrement dit B. B. Des détails si touffus ne sont point dignes des lecteurs de la *Voie*, et ne portent d'ailleurs avec eux aucune espèce d'enseignement ou de conclusion. Les faits que ces revues relatent — et auxquels elles nous invitent impérieusement à croire les yeux fermés, car, elle aussi, la religion spirite a des prétentions à l'infaillibilité — sont *en tout semblables* à toutes les manifestations qui se sont produites dans les cabinets d'hypnotiseurs, dans les temples spirites et dans les

réunions psychiques. C'est un fait à noter, pour le retenir soigneusement, car il est singulier qu'une force inconnue présente toujours les mêmes effets, quel que soit le tempérament de ceux qui lui fournissent son point d'appui, et en quelque endroit et dans quelque but qu'elle soit appelée.

Quoi qu'il en soit, les phénomènes de la villa Carmen ont ému suffisamment l'opinion pour que l'éminent professeur Richet, de l'Académie de médecine, ait tenu à s'en rendre compte, ait assisté à plusieurs séances, et en soit revenu sans formuler d'opinion, c'est-à-dire en refusant de conclure à la pure et simple négative. Retenons aussi cette attitude, qui n'a pas varié ; car les amis du *Mystère à bon compte* ont fait dire et penser à M. Richet ce qu'il n'a jamais ni dit ni pensé, et abusent singulièrement de son autorité reconnue.

Mais il apparaît que les phénomènes de la villa Carmen ne seraient qu'une série de mystifications, dévoilées par le mystificateur lui-même. Le docteur Rouby, savant médecin et aliéniste d'Alger, aurait découvert la ficelle ; en tout cas, voici la dépêche qui fut envoyée d'Alger au journal le *Matin*, et qui fut reproduite dans les grands journaux de Paris :

« Alger. Le docteur Rouby, le savant aliéniste, a « fait ce soir une conférence des plus intéressantes sur « les prétendues matérialisations de fantômes à la villa « Carmen, autour desquelles on avait fait grand bruit « ces temps derniers. Le docteur a présenté à l'assis- « tance Areski, le cocher du général Noël. Cet indigène, « après avoir déclaré être l'auteur des pseudo-phéno- « mènes de spiritisme, a reproduit sur la scène toutes

« les apparitions de Bien-Boa, le fantôme que, par
« abréviation,on appelle B. B., et elles furent identiques
« à celles qu'a reproduites la photographie. »

Nous n'avons pas, à la *Voie*, et bien qu'en prétendent certains, l'habitude de nier sans savoir et d'affirmer sans connaître.Nous n'avons ici d'autre souci que celui de la vérité,vérité qui ne sera évidemment que relative, puisqu'elle s'applique aux plus médiocres contingences (témoignage des sens humains dans les plus mauvaises conditions d'observation, et parmi la plus mauvaise qualité de ces sens) ; et, après avoir d'abord hésité à parler, même un instant, de ce phénoménisme, qui agite sans grande utilité tant d'esprits,nous avons résolu de mettre simplement sous les yeux de nos lecteurs, non pas les faits, qui sont connus et fastidieux, mais les conséquences et les observations qu'en tirent les principaux intéressés.

La dépêche que nous venons de citer, en suite des grands quotidiens de Paris, semble absolument décisive. Voici les réflexions qu'elle suscite à l'esprit de M. Gabriel Delanne. On sait que la Revue de M. Delanne a été le protagoniste continu et ample des événements de la villa Carmen.

Sans tenir compte de mon témoignage, pas plus que de celui de M. le professeur Richet, M. le Dr Rouby imagine un petit roman pour expliquer comment ledit Areski aurait pu s'introduire dans le cabinet. Il dit : « Comment Areski pouvait-il pénétrer dans le cabinet à l'insu du professeur Richet? De la façon la plus simple: Il entrait avec tout le monde, aidait à soulever le tapis, à regarder dans la baignoire et sous les meubles, puis, lorsque l'attention se portait ail-

eurs, ou bien lorsque le gaz brusquement éteint ne permettait pas aux yeux non encore habitués à l'obscurité de s'apercevoir qu'il se glissait dans le cabinet, Areski se cachait dans l'encoignure gauche de la draperie que l'on venait d'explorer. »

Il n'y a qu'un petit inconvénient pour admettre cette ingénieuse supposition, c'est que JAMAIS le cocher ne s'est trouvé, **même une seule fois**, dans la salle des séances quand nous y avons pénétré. JAMAIS il n'a aidé à visiter la salle. JAMAIS il n'a assisté aux séances que j'ai rapportées.

Entre l'affirmation de M. le général Noël, de sa femme, de M. le professeur Richet, de Mme X et de la mienne, et celle du sieur Areski, simulateur effronté, je laisse au public le soin de décider.

C'est en vain que l'on cherchera à jeter le discrédit sur les expériences de la villa Carmen que j'ai observées, car leur réalité est certaine.

D'abord on a voulu que l'esprit Bien Boa fût un mannequin ; supposition absurde lorsque le soi-disant mannequin marche, cause, serre la main des assistants ; ensuite, c'était nécessairement un déguisement du médium, hypothèse qui n'a plus de valeur quand on voit et qu'on photographie simultanément l'esprit et les médiums, et que B. B. disparaît sous nos yeux dans le plancher, sans laisser de traces. Alors surgit l'invention de la trappe, aussi fantaisiste que les autres ; enfin, c'est l'intervention d'Areski, lequel n'a jamais mis les pieds dans le pavillon quand nous y étions.

Il faudrait supposer aux observateurs une dose invraisemblable de crédulité, pour s'être laissé tromper par d'aussi grossiers artifices. Toutes ces polémiques auront pour résultat d'établir de plus en plus la certitude de ces manifestations de l'au-delà, affirmées déjà par des princes de la science, tels que Crookes, Alfred Russel Wallace, Zollner, le Dr Gibier, etc. Essayer d'assimiler la piteuse exhibition d'Areski déguisé en tantôme, avec nos expériences, c'est vraiment se

moquer du public, puisque l'on cherche à comparer des phénomènes qui n'ont rien de semblable, ni dans leur mode de production, ni dans leur résultat.

Je défie absolument le Dr Rouby, aidé même de tous les prestidigitateurs qu'il voudra employer, de faire surgir du sol dans une **salle non machinée et visitée d'avance par moi comme celle de la villa Carmen**, un fantôme qui marche, qui cause, qui serre la main des assistants. Or, cela **nous l'avons vu**, et tant qu'il ne nous démontrera pas raisonnablement, sans faire de suppositions aussi inexactes que celles auxquelles il s'est livré, comment nous aurions pu être trompés, son œuvre de dénigrement sera sans valeur et sans portée.



Nous nous sommes ensuite adressés à M. le professeur Richet, qui nous paraît être l'autorité valable en la matière, et dont la haute expérience et le passé scientifique semblent de bien peu de poids aux belligérants puis qu'ils cherchent, bien plutôt qu'à connaître son opinion, à transformer en témoignages ardents les simples suppositions qu'il a émises, et dont il entend, jusqu'à nouvel ordre, ne pas sortir.

C'est ce qu'il appert, du moins, d'une lettre que M. Richet nous a écrite, en date du 22 mars courant, et où il nous dit, entre autres choses : « On a répandu des « erreurs absurdes, et naturellement, la presse quoti« dienne s'est empressée de les amplifier. Rien ne reste « debout des objections faites : CELA NE VEUT PAS DIRE « QUE LES FAITS SOIENT VRAIS, mais seulement qu'on « n'a trouvé, jusqu'à présent, à leur objecter que des « choses ridicules. A l'heure actuelle, le moment n'est « pas encore venu de faire un récit détaillé. »

Nous voyons donc ici que M. Charles Richet n'est ni croyant ni incrédule. Il a constaté ; mais il se refuse à dire si ce qu'il a constaté était vrai, et tout naturellement à en tirer une conséquence. C'est pourquoi le Monde spirite nous semble dénaturer absolument les paroles et les écrits de M. Richet. M. Richet attend ; il convient de faire comme lui.

***

Enfin, nous avons écrit, pour nous renseigner, à toutes les sources, à la direction du journal *Les Nouvelles*, d'Alger, où sont insérés les documents relatifs à la discussion ; à M. le docteur Brault, professeur à l'Ecole de plein exercice d'Alger, et à M. le docteur Rouby lui-même. Nous rendrons compte de leurs réponses dans notre prochain numéro.

M. G.

BIBLIOGRAPHIE

La Synthèse Concrète

Par F. Warrain

(Bodin, 5, rue Christine, PARIS)

Nous n'avons pas à analyser ni à louanger ici le volume que vient de faire paraître notre ami Francis Warrain, maître ès arts et ès philosophie, et dont les lecteurs de la *Voie* ont pu apprécier, chapitre par chapitre, la savoureuse ampleur. Les approbations des protagonistes de l'occultisme et de la Haute Science encouragent Warrain sur la route où il s'est engagé, et dont il vient de parcourir si brillamment la première étape.

Fidèle à ses amitiés tout autant qu'à ses convictions, Warrain réserve exclusivement à la *Voie* la suite de ces études magistrales, et, dans la forme où il les présente, inédites, au cours desquelles il suivra et éclaircira Wronski, jusque dans les plus profonds secrets de cet esprit splendide, mais abstrus.

La promesse d'une telle œuvre, que tous les adeptes de la Haute Science réclamaient depuis longtemps, réjouira les lecteurs de Warrain, autant qu'elle réjouit et honore le cénacle où il a confié son cœur et son cerveau.

MONTAGNY.

REVUE DES REVUES

La Nouvelle Revue.

Peladan cherche à découvrir l'énigme que Dante a recouverte des voiles de la **Vita Nuova**. Alighieri n'est pas un poète d'amour, mais un poète d'esotérisme, et sa Béatrice n'est pas une **dame**, mais une allégorie de la Sagesse. Dante, d'ailleurs, a pris soin de se commenter lui-même, en expliquant le pourquoi des neuf ans de sa Béatrice :

« Parce que le nombre **neuf** s'est offert souvent dans ce que j'ai dit, et que l'on peut croire que cela n'a pas été sans raison ; qu'en outre, ce nombre remplit un grand rôle, surtout à sa mort, il me faut en dire quelque chose. Je dirai d'abord comment le nombre **neuf** intervint dans l'événement de sa mort, puis je signalerai quelques raisons pour lesquelles ce nombre fut tellement favorable à cette Dame. Je dirai donc que la belle âme de cette Dame s'est séparée de son corps pendant la première heure du **neuvième** jour du mois, et, selon l'usage de **Syrie**, pendant le **neuvième** mois de l'année, qui équivaut chez nous au mois d'octobre, et, selon notre usage, elle quitta cette vie dans cette année du Seigneur en laquelle le nombre parfait (10) s'était écoulé « neuf » fois dans ce siècle.

« Si l'on désirait savoir pourquoi ce nombre **neuf** sympathisait autant avec elle, je pourrais en donner une raison **probable**, car il y a **neuf** cieux, et ces **neuf** cieux se transmettent ici-bas les diverses combinaisons harmoniques auxquelles ils sont soumis là-haut. Ce nombre fut ami de Béatrix; quand elle fut engendrée, les **neuf** mobiles s'harmonisaient parfaitement ensemble. Voilà déjà une de ces raisons. Mais, en pénétrant plus au fond de la chose, selon l'infaillible vérité, **ce nombre fut Béatrix elle-même.**

« Voici comment j'entends la chose : l nombre trois est la racine de celui de **neuf**, qui, sans l'aide d'un autre nombre et multiplié par lui-même, fait **neuf**. Donc, si le trois par lui-même est facteur du **neuf**, et si le facteur des merveilles est par lui-même trois, Père, Fils, Saint-Esprit, c'est qu'ils sont **neuf** pour donner à entendre qu'elle était un **neuf**, **c'est à dire une merveille dont la racine est seulement l'adorable Trinité**. Peut-être pourrait-on, par des raisons plus subtiles encore établir cette vérité... »

Il n'est pas besoin de recourir à la Kabbale, puisque le gibelin a défini lui-même le symbole numérique avec une extrême clarté.

Béatrice fut l'incarnation d'un nombre ; mais, à supposer qu'il s'agît d'amour dant la **Vita Nuova**, le nombre de la femme est 2, et 6 celui de la sexualité. **La neuvième** carte du Tarot s'appelle **l'Ermite**, et représente un vieillard couvert de la bure franciscaine, qui se dirige prudemment, tenant d'une main une lanterne, et de l'autre un bâton de pèlerin, exacte figure du pauvre volontaire qui suit un idéal que les autres ne voient pas.

***

L'Echo du Merveilleux.

Un excellent article de **Gaston Méry**, sur la **Sorcellerie médicale**, à propos d'un Congrès médical qui va bientôt se

réunir à Paris, sous la présidence du docteur Brouardel, distingue parfaitement les pratiques ridicules de la superstition médicale de la probité indiscutable de certains guérisseurs.

Qu'il y ait, parmi les rebouteux, les guérisseurs et les sorciers de village, un grand nombre d'exploiteurs de la crédulité publique, cela ne fait de doute pour personne. On ne saurait trop sévir contre ceux-là.

Mais de là à dire, sous prétexte que la Faculté les ignore, que tous ces guérisseurs ou prétendus sorciers sont de malhonnêtes gens et que tous leurs remèdes sont inactifs ou dangereux, il y a un pas, un pas qu'il ne faut pas franchir.

Ce qui nous donne bon espoir dans les résultats des travaux du Congrès, c'est la déclaration qu'a faite à l'un de nos confrères l'un des médecins qui en ont pris l'initiative, le Dr Cantaloube.

« Quelque étranges que paraissent les pratiques des sorciers, a dit le Dr Cantaloube, elles ne sont pas aussi dépourvues de valeur qu'on pourrait le croire à première vue. Depuis qu'on a pénétré tous les détails du magnétisme et de tous les phénomènes connexes, depuis les études sur la suggestion, l'**autoguérison** ne paraît plus invraisemblable. Chez les névropathes — et les guérisons obtenues se rencontrent dans cette classe — chez les neurasthéniques, les malades de la volonté, une influence nerveuse mal définie peut ramener à l'état normal une fonction rétive. »

Ces paroles, encore une fois, sont de bon augure.

Elles prouvent que, tout en défendant leurs intérêts professionnels, ce qui est bien légitime, les membres du Congrès ne se refuseront point à l'examen de quelques-unes, tout au moins, des pratiques de la médecine non diplômée.

A lire aussi, dans la même Revue, deux articles où sont dévoilés les mensonges des médiums chers aux spirites : **Les trucs de M. Eldred ; Le Fraudeur Craddock.**

Société universelle des sciences psychiques.

Dimanche, 25 février, a eu lieu une réunion du Comité, réunion importante par les résolutions qui ont été prises. Afin de contribuer dans le sens le plus large à la progression des sciences psychiques, il a été décidé qu'à l'avenir les membres de la Société se réuniraient par groupes de dix, chaque groupe expérimentant isolément.

Les résultats seraient ensuite totalisés, soit à chaque réunion de section, soit au moment de la réunion générale du mois de mai.

En second lieu, afin deguider les nouveaux adhérents chaque membre d'un groupe ancien prendrait la direction d'un groupe composé de nouveaux adhérents, auxquels il aurait pour mission d'enseigner la façon d'étudier scientifiquement les phénomènes psychiques.

Un double avantage paraît devoir résulter de cette combinaison : d'un côté, les membres déjà rompus aux recherches ne seraient pas entravés dans leurs études d'ordre plus avancé, et de l'autre, les membres nouveaux seraient amenés, par une gradation rationnelle, au but qu'ils se proposent.

Les personnes désireuses de faire partie de la Société, et les membres adhérents demandant à entrer dans un groupe sont priés de s'adresser, pour les sections de province et de l'étranger, à M. le Dr Joire. président de la Société, à Lille, et pour la section de Paris, à M. le Dr Kocher, secrétaire général, 113, rue de Rennes, à Paris.



Les nouveaux horizons de la science et de la pensée.

Le numéro d'avril publie une excellente étude de son directeur, **M. Jollivet Castelot**, ayant pour titre : **La Cellule**, et dont voici la conclusion :

La seule doctrine de l'homme de science, pour l'instant consiste dans le Déterminisme.

Le phénomène vital se produira si les agents physico-chimiques nécessaires se trouvent dans les conditions requises.

Dans le cas contraire, il ne se produira point.

Et cela sûrement, nécessairement, fatalement.

La Loi du Cosmos ne souffre point d'exception.

Il est donc inutile de se demander ce qu'est la Vie. Cette question, qui paraît si simple, puisque la Vie nous entoure et **nous constitue**, est en réalité la plus compliquée, la plus insoluble que l'on puisse poser.

Nul n'a jamaisf su définir la Vie, pour la raison péremptoire que **la Vie se définit par l'Etre dont elle constitue l'attribut essentiel, et réciproquement.**

***

Revue de l'Hypnotisme.

Le numéro de mars 1906 rend compte de la cérémonie qui a eu lieu le 1er février, à l'Ecole de Psychologie, pour l'inauguration du buste du docteur Liébault. Des discours ont été prononcés par MM. Jules Voisin, Paul Magnin, Ch. L. Turckey, Bérillon. Des vers ont été déclamés par Paul Mounet. Le docteur Bérillon, dans ce concert tardif et unanime d'éloges, a dit la chose vraie et trouvé la note juste :

Dans un Etat bien organisé, une chaire professorale eût été offerte au Dr Liébeault. s'il eût vécu de l'autre côté de notre frontière lorraine, les choses se fussent probablement passées ainsi ; mais il vivait dans un pays où les fonctionnaires sont plus considérés par les pouvoirs publics que les inventeurs et que les hommes d'initiative.

Si l'on prend à la lettre la définition de M. Lépine, le Dr Liébeault a été le modèle des professeurs. Il a cherché et

créé une méthode nouvelle ; il a fait progresser la science. Véritable chef d'école, dans sa clinique particulière de Nancy il a formé plus d'élèves que beaucoup des professeurs les plus en vue. Il y a peu d'hommes auxquels autant de médecins éminents, français ou étrangers, aient dédié leurs ouvrages comme à un maître vénéré. Grâce à ses travaux, grâce aussi à la reconnaissance de ses nombreux disciples, son nom ne périra pas.

A l'encontre de tant de réputations éphémères qui s'éteignent avec les fonctions, à mesure que les services rendus par ses découvertes se généraliseront, sa gloire s'affermira, et le nom du créateur de la psychothérapie méthodique ira grandissant à travers les siècles.

En effet, Liébeault, longtemps méconnu, et ironisé dans sa ville natale, n'y fit que du bien, et y mourut pauvre et ignoré de la plupart de ses concitoyens. Nul n'est prophète en son pays ; et les Nancéens n'ont connu qu'après sa mort, et qu'après que l'univers entier la leur eut apprise,la valeur de celui qu'ils venaient de perdre.

***

Le Spiritualiste.

Cette vaillante nouvelle revue russe continue ses excellentes études, dont voici les principaux titres: La vie de Nicolas Wagner, par Valentin Bankoff. — Quelques mots au sujet des médiums professionnels. — Souvenirs d'un vieux spiritualiste. — Les communautés fraternelles au XXe siècle. — Les phénomènes de médiumnité musicale. — La Science de l'au-delà.— Les religions au point de vue philosophique. — Les méthodes psychométriques.

***

Reçu en outre :

Revues de langue française : La Lumière, l'Etincelle, la Résurrection, la Vie nouvelle, les Temps meilleurs, la Paix universelle, la Revue du spiritisme.

Revues de langue italienne : Luce e ombra, dont voici le sommaire pour le mois de mars :

Società di Studî Psichici di Milano (Nomine-Adesioni). — M. T. Falcomer : Premonizioni Metapsicofisiche Spontanee a Venezia ? — G. Morelli : Gli Spiriti dell' Ignoto. — La Redazione : Il fantasma di « Bien Boa » e le ciarle dei Giornali. — E. Bozzano : Delle apparizioni di defunti al letto di morte. — La Redazione : Dott. Richard Hogson. — F. Zingaropoli : Giurisprudenza Spiritica. — Per la Ricerca Psichica : V. Cavalli : Un'altra Mano di Fuoco. — G. Morelli : I setti peccati degli Occultisti. — Libri ricevuti in Dono. — Cronaca : Un caso di telepatia. — F. J. L. : Le tavole di Jersey. — G. Morelli : Per Cesare Lombroso. Al Circolo Giuridico di Napoli. — Per Vincenzo Morello. — Il medium Politi. — A Roma. — A Milano. — A Venezia. — Per una « Pega intellettuale Italo-Franco Rumena ». — All' Università Popolare di Milano.

Luce e ombra publie en outre une très intéressante monographie : Une hypothèse scientifique sur la liquéfaction du sang, par S. Gennaro.

Revue de langue russe : Rébus.

Leo Caie.

N° 25 — Mai 1906

LA VOIE

REVUE MENSUELLE

De Haute Science

SOMMAIRE

PRIX DU NUMÉRO......... **Un franc**

Abonnements:

France... Un An...... 12 Fr. — Six Mois.... 7 Fr. | Union postale. Un An... 15 Fr. — Six Mois. 8 Fr.

RÉDACTION - ADMINISTRATION
5, rue du Pont-de-Lodi
PARIS

VENTE ET DÉPOT
Lucien BODIN
Libraire Éditeur
5, rue Christine — PARIS


Google

PREMIÈRE PARTIE

LES PREMIERS TANTRAS DES HINDOUS

Tout d'abord, il est certainement hasardeux, au milieu d'une croyance générale, de douter que les *Tântras* étaient réellement les paroles de Shiva (Çiva), dont je suis l'humble adorateur, ou que les écrivains des Tântras étaient tous des hommes inspirés. Quelques-uns d'entre eux peuvent l'avoir été, et ceux-là étaient les premiers écrivains qui donnèrent toute leur âme à leurs sujets.

C'est pourquoi je dis à dessein ces mots « *Les premiers Tântras* ; car les écrivains de la période musulmane et de période postérieure étaient des hommes vulgaires, à demi-éduqués, qui imitaient les écrivains brillants de la première période, c'est-à-dire entre le III[e] et le VIII[e] siècles après la naissance du Christ et qui, sous le manteau de la religion, introduisaient des sujets qui entravaient les appétits des hommes de la plus basse classe.

Pour comprendre les *Tântras*, il serait nécessaire de

comprendre l'état de la société hindoue au temps où ils furent connus et introduits publiquement; sans cela, le travail et les recherches des auteurs originaux ne peuvent pas être dûment appréciés.

Essayer de donner un court aperçu de l'époque serait certainement intéressant pour l'aperçu lui-même ; mais, afin de rendre ceci intéressant, il faudrait fermer les yeux complètement sur les opinions exprimées par les autres écrivains sur le sujet, et tracer son esquisse d'après les impressions laissées par la lecture des *Tântras* eux-mêmes et de quelques ouvrages écrits vers la même époque.

Il n'y a guère l'aspect d'un doute que l'époque des Tântras ait été l'époque de la Réforme. mais les réformes introduites par les *Tantriks* ne doivent pas être jugées au point de vue et d'après la civilisation modernes.

Elles doivent être jugées suivant la profondeur et la description des abus qu'elles cherchaient à supprimer, d'une part,et,d'autre part,suivant l'idée du bien public qui les faisait agir et se mettre à l'œuvre, ayant en même temps à l'esprit la nature et l'étendue du travail avec lequel ils étaient aux prises : 1° en recueillant et en arrangeant systématiquement la sagesse des temps passés ; 2° en expurgeant tout ce qui était considéré comme faux et impossible à atteindre, soit en religion, soit en science ou en politique, et 3° en communiquant à ces sujets des idées nouvelles et une expérience qui leur semblaient convenables. Ils firent tout ceci dans un temps où ces réformes étaient le plus nécessaires, c'est-à-dire quand la société hindoue était complètement bouleversée ; quand, bien que la pureté et la perfection de la religion brahmanique eussent triomphé des imperfections et de la partialité de la religion de Bouddha, pourtant les

rites corrompus, les idées fausses et les principes dogmatiques que l'égoïsme humain avait engendrés dans la suite des temps en rapport avec la première religion, et qui conduisaient les hommes à la pratique des abus sociaux et des crimes, étaient des mots si communs et si dominants que la victoire remportée n'eût pas été digne de ce nom et n'eût pu durer longtemps, si la mystérieuse société des Tantriks, qui avait un représentant à la cour de *Magadha* dans la personne de Siddhà Nagarjuna, n'était sortie du fond de ses demeures secrètes dans les retraites de la montagne et n'avait entrepris la tâche de tout réformer.

Pour exposer clairement toute la question me serait nécessaire de jeter un regard rétrospectif sur les temps connus sous le nom de moyen âge de l'Inde, commençant très probablement au X[e] siècle avant l'ère chrétienne jusqu'au VI[e] siècle, et de la période dans laquelle la religion de Bouddha triompha de celle de Brahma et gouverna tous les esprits et tous les cœurs pendant plus de dix siècles. C'est un fait, connu peut-être de tous les gens instruits du monde, que ce qui fut la tâche de la société entière des Tantriks dans un temps fut exactement la tâche de *Maharshi Vyâsa*, l'auteur au vaste génie de *Mahâbhârata*, de *Gita* et des *Purans*. Le choc très rude que *Kapila*, l'auteur de la Philosophie *Sankhyà*, et *Brihaspali*, l'auteur du *Charvan* ou de l'école athée, donnèrent à l'autorité des Védas, aurait été tout à fait suffisant pour déranger les liens de la société hindoue à une époque où elle tendait seulement à avancer vers la civilisation plus haute, si le grand auteur, le grand penseur, le grand réformateur n'était venu en temps opportun, et n'avait agi comme médiateur

en expliquant, à la satisfaction de toutes les parties,les incongruités apparentes dans les croyances en matière de religion, en inventant des histoires simples, et en même temps émouvantes pour rappeler aux rois, aux ministres et aux guerriers leurs devoirs respectifs, pour montrer aux juges les chemins de la justice,pour enseigner à chaque citoyen ses devoirs sociaux et domestiques et montrer aux *yogis* le vrai chemin du ciel et de la béatitude.C'est à lui qu'est due presque entièrement la stabilité de la société hindoue, ses lois sacrées et ses rites et les gloires de la civilisation hindoue.S'il eût été moindre, le nom hindou se serait probablement éteint. L'autorité des *Védas*, le code de *Manou*, la philosophie transcendante du Védanta de Gotama et de Conad n'auraient pas été capables d'empêcher l'édifice tremblant de s'écrouler, s'il n'avait pas travaillé systématiquement, péniblement et de tout cœur, à maintenir le caractère sacré des liens sociaux et domestiques qui rattachent un citoyen à ses parents dans sa maison et à ses voisins par l'amour fraternel et la charité.

Etre contraint de déclarer que de tels liens se brisaient à l'époque où le *Maharshi* entreprit la tâche de réformer, serait simplement reconnaître un fait. Le chancre de l'incrédulité était déjà entré dans la tige de la fleur de la société hindoue,et avait commencé son œuvre de destruction. Même les libertés absolues des femmes pour aimer et aller et venir (comme vous,Françaises,en avez si bien l'habitude), les diverses sortes de mariages reconnus et tenus comme valables par la société, l'habitude de boire *som rasha* pour les *yogas* et même la délicate notion de galanterie,avec laquelle les grands et les braves ont toujours servi tous les caprices du beau sexe,

produisirent des résultats plus faciles à imaginer qu'à décrire.

Doucement et avec circonspection,par les menaces de l'enfer aux méchants, par la récompense de la paix et du ciel pour les bons et les pieux, par l'influence magique de ses histoires et par de salutaires leçons sur l'amour, la justice, la tempérance et la chasteté, le Maharshi essaya de remettre de l'ordre dans la société ; et,en ceci, il y réussit grandement, mais la vipère de l'égoïsme gisait à demi étourdie seulement. Elle reprit de la force avec le temps jusqu'à s'élever avec une grande vigueur et une fureur violente. L'innocent *Pashakrira* conduisit à la furieuse passion du jeu. Les amours des héros fournirent des précédents pour les déréglements. Les poètes et les bardes excitaient les feux de l'amour universel et chantaient les exploits de la bravoure des beaux princes et des rois braves — des jeunes filles potelées et les héros généreux — les brillants *Soyambhoras* (choix public d'un mari par une princesse ou un jeune fille parmi un grand nombre de prétendants assemblés dans ce but) et des gais tournois. Le culte des *shakti* (divinités féminines) ou de leur puissance donna la permission d'égorger les animaux pour s'en nourrir. L'accumulation de l'or donna le goût des objets d'un luxe raffiné. Les juges hésitaient au tribunal devant les crimes. Les prêtres étaient avilis (comme maintenant en Angleterre, en France, en un mot par toute l'Europe).

De plus, le carnage des animaux augmenta d'une façon si terrible (pour l'Inde, naturellement), que les prédications de la doctrine de *Gotama Bouddha* sur la bonté universelle retentirent comme une musique céleste, le message de paix, de la bienveillance et de l'amour. Les

rois favorisèrent peu à peu la nouvelle religion. Les peuples virent en elle la main de la providence. Par son influence, ainsi le dit l'histoire, les voleurs devinrent de bons citoyens. Ainsi, la religion de Bouddha gouverna pendant plus de dix siècles dans maintesparties del'Inde, et le courant de la religion brahmanique baissa considérablement. Alors,lentement,se produisit une réaction. La manie de la bonté fut portée à un tel extrême qu'on ne pouvait faire aucune besogne le soir,de peur que la lueur des lampes n'attirât les mouches, et que les hommes ne sortaient pas pendant le jour sans avoir un torchon attaché à leur vêtement, époussetant la route en passant. D'ailleurs, après que la nouveauté et le charme de la nouvelle religion se furent atténués, les gens y virent les préceptes rebattus de la sagesse de *Kapila*, que l'on avait badigeonnés, colorés et fait passer pour nouveaux. Cela n'avait pas le charme ordinaire, le sublime et la nature salutaire du Mahabaratà, sans parler de la philosophie du *Vedanta* ou de la Gita.

A ce moment se présenta devant le jugement et l'admiration du public un prodige humain dans la personne d'un garçon de dix-sept ou dix-huit ans qui, avant cet âge, avait non seulement fini son éducation complète en grammaire, en rhétorique, en philosophie , *Védas* et *Upanishads*, mais était lui-même connu comme l'auteur de quelques écrits d'une érudition profonde, qui avaient fortement étonné les hommes les plus savants de ce temps. Ce garçon (nul autre que *Shankaracharjya*, qui est connu dans le monde entier) quitta sa demeure pour *Digbijoy* ou campagnes victorieuses avec les vénérables *Pundits* et les prêtres bouddhistes à la cour de plusieurs rois (A cette époque, *Udyana Charya* et un autre étaient

aussi en campagne.) Il alla de cour en cour et voyagea dans une grande partie de l'Asie, au milieu de dangers considérables pour sa vie, pour montrer aux rois l'état incomplet et les imperfections de la religion de Bouddha. Il discuta avec les meilleurs savants bouddhistes et les mit en déroute. Le courant de la faveur royale se détourna. *Shankaracharjya* fut presque divinisé (porté aux nues), mais il avait encore assez à faire. Il écrivit des commentaires sur *Vedanta* et avant l'âge de 32 ans, cet auteur distingué, ce poête charmant, ce commentateur fécond et le héros victorieux des batailles intellectuelles les plus célèbres finit sa carrière terrestre. Le Brahmanisme triompha de nouveau dans toute l'Inde. Les bouddhistes furent chassés à l'exception de quelques sectes (Jayna sectes) qui retiennent encore une forme modifiée de la religion de Bouddha (1). Avec le Brahmanisme, les vieilles coutumes revinrent peu à peu. La coupe de vin fut considérée trop douce, le joli visage trop attrayant, la viande, le *Pasakriras* et les chants au clair de lune trop délicieux pour être abandonnés. Les gens succombèrent une fois de plus. Ils succombaient depuis le temps où la nouveauté et la fascination de la nouvelle religion s'étaient atténuées. La religion brahmanique servit de masque pour permettre au « moi » de revendiquer sa puissance. La morale des siècles écoulés se vendait avec un rabais considérable, et les âmes étaient troquées à bon compte et librement. Les gens étaient, en vérité, si adonnés au moi que les *Tantriks* furent obligés de

---

(1) Voir, dans la collection de la *Voie*, l'étude de L. Cézard sur le Jaïnisme.

leur donner d'abord ce qu'ils demandaient. Ils leur donnèrent la coupe de vin. Ils leur donnèrent la femme. Ils leur donnèrent le plaisir de la viande et des chants au clair de lune, et ils leur donnèrent en même temps la sagesse et la religion. Il serait certainement curieux de lire comment ces incongruités apparentes furent réconciliées.

Il y a un proverbe anglais qui dit : « Ne méprisez aucune condition de vie, de peur que cette condition ne devienne la vôtre » ; ce qui est la vérité dans la vie d'un individu est aussi la vérité dans la vie d'une nation qui a ses hauts et ses bas, sa santé et ses maux, sa croissance et sa décadence. La lutte métaphorique entre la Divinité et le diable dans le poème épique sublime de Milton est un fait de tous les jours dans l'histoire de la vie individuelle aussi bien que dans l'histoire d'une nation, et aussi sûrement que le soleil éclairera les cieux demain, aussi sûrement la religion triomphera de l'égoïsme par une victoire définitive. L'homme pourra toujours lutter avec force pour se substituer ou substituer la science à Dieu,mais l'ombre ne passera jamais pour la substance.Il n'est qu'une créature d'hier,avec un mystère inpenétrable suspendu derrière lui et un mystère impénétrable suspendu devant lui. Les théories dont il fait parade, relativement à la nature, basées sur des glanages faibles et imparfaits dans ses pages inédites, dont les neuf-dixièmes se rapportent à la terre, qui n'est qu'une goutte dans la mer universelle des mondes, peuvent à peine lui garantir qu'il sera le dictateur de l'univers,où il a été à propos amené à vivre,à apprendre et à être heureux, sans meilleures espérances ici pour les futures espèces que d'être gouvernées par les êtres supérieurs de

l'époque géologique, à venir « maintenant cachés dans la majesté de la nature » comme les opossums, les porcs et les chevaux, les seigneurs de l'ère oolithique et de la période miocène de l'âge tertiaire, sont gouvernés par lui.

Ses arguties sur la conception de la glorieuse majesté de l'Auteur de l'Univers nous rappellent l'histoire de la dispute de quelques aveugles sur la taille et l'idée d'un éléphant, discussion dans laquelle chaque individu essayait, par la force des coups, de persuader à l'autre qu'il n'était pas plus grand ni plus large que la partie que chacun avait simplement et séparément touchée avec sa main.

Son imagination, cette faculté dont il est si fier, est si limitée qu'il ne peut jamais rien concevoir en dehors des ordres de choses existants. C'est pourquoi, au lieu de tomber en humble adoration pour les vérités qui lui sont octroyées, sa vanité indomptable l'élève supérieur à son créateur ou le pousse à le bannir de l'Univers. Les *Rishis* des anciens temps ont bien dit qu'il n'y a pas de plus grand ennemi de l'homme que sa propre vanité. La période *pré-Tantrik* de l'Inde peut bien servir de leçon au monde d'aujourd'hui.

Différents des savants modernes, qui séparent la religion de la science, ces *Tantriks* cherchaient la nature pour comprendre la religion. C'est pourquoi, au lieu d'être enivrés d'un sentiment excessif de leur valeur personnelle quand ils avaient fait une heureuse découverte de la vérité dans l'arène de la nature, ils s'efforçaient de glorifier Dieu pour une telle découverte. Ils étaient, en vérité, si désintéressés qu'ils attribuaient à leur Dieu et au mien, *Shiva*, toutes leurs découvertes en médecine, en magnétisme animal, en psychologie et dans la connaissance générale des choses. Leurs découvertes n'étaient

pas non plus sans importance, si nous considérons l'époque à laquelle ils vécurent. Ce sont eux qui, les premiers, nous ont appris l'emploi de plusieurs minéraux et métaux en médecine, et les moyens et méthodes suivant lesquels on doit les sublimer. Ils découvrirent les propriétés médicinales d'un grand nombre de plantes qui n'étaient pas officinales,et ils nous ont enseigné la combinaison de droguesvariées à l'usage de la médecine. Ils enseignèrent les premiers l'existence d'une force subtile dans l'homme, connue aujourd'hui sous le nom de «magnétisme animal», aveclaquelle l'homme peut influencer un autre homme ou être influencé lui-même. Ils nous enseignèrent les premiers que,par cette force, il peut attirer ou repousser les autres, et être attiré ou repoussé soi-même. Ils nous enseignèrent les premiers que, par cette force mystérieuse, on peut faire un bien immense ou un mal immense à un autre. Il nous enseignèrent aussi les usages de cette force pour les usages variés de la vie. Ils nous enseignèrent, d'une manière qui leur parut satisfaisante, l'existence de l'âme, qui ne peut pas être détruite par des agents de destruction terrestres et connus. Ils nous instruisirent aussi de l'existence de divers ordres d'êtres célestes, mentionnés dans les *Védas* et *Pouranas*, et des moyens par lesquels on peut communiquer avec eux. Ils firent plus : ils contribuèrent au fonds de savoir déjà existant par un grand nombre de renseignements très intéressants sur des choses qui ajoutent au soin excessif et aux agréments de la vie.

Qu'étaient ces *Tantriks ?* Quels étaient les principaux traits caractéristiques de leur croyance religieuse ? Quelles réformes ils introduisirent et quelles découvertes utiles ils firent ?

Je m'efforce de toucher à tous ces points au mieux de mes moyens, d'après les renseignements dont je peux me servir.

Dans l'état actuel des choses, un grand nombre d'importants Tântras manquent.

Un grand nombre sont mutilés, et beaucoup sont avilis par les interpolations d'écrivains plus récents, qui, suivant que l'occasion le demandait, faisaient passer leurs propres écrits comme des textes,afin de mettre à exécution leurs desseins et projets égoïstes.

Dans le *Sunkerdigbijoy*, nous trouvons une allusion marquée à ces Tantriks, qui étaient partiellement représentés comme ***Rapaliks(athatrina) Kuragrani prosthai Rapalika Bijatany***. Que sont les ***Rapaliks ?*** Les Rapaliks, suivant la définition de mon défunt professeur, sont les adorateurs de *Shiva* (d'un ordre de la main gauche) caractérisés par ce qu'ils portent une moitié de crâne comme coupe pour boire les liqueurs spiritueuses. A proprement parler, les Tantriks sont les adorateurs de *Sakti* ou *Pouvoir*. On les appelle aussi *Kouliks* à cause de leur dévotion à la nature. Pour représenter leur idée de création, imaginons une figure géométrique telle qu'une épicycloïde. Or une épicycloïde est une courbe engendré par un point dans la circonférence, qui tourne autour de la circonférence d'un autre. (1)

Soit DB le cercle générateur roulant autour du cercle AD. Divisez la moitié de D B en un certain nombre de parties égales,et le quart D C de la grande circonférence A D en un même nombre de parties égales.

(1) Le dessin se peut construire facilement, en prenant,en géométrie des cours sur la notion épicycloïdale.



Par ces points K M N O et C, tracez des rayons partant du centre A. De A avec A B, décrivez un demi-cercle B C. Des points où les rayons coupent ce demi-cercle décrivez une série de cercles égaux au cercle générateur.

Eh bien, donc le point A du grand cercle de création A D est le *Om* des Védas, la volonté créatrice du Tout-Puissant que suppose la Trinité Hindoue, les esprits de création, de conservation et de destruction, des trois personnes en un Dieu et du Dieu en trois personnes, comme le matin, le midi et le soir se suivent successivement sans qu'on puisse dire qu'aucun des trois est la cause ou l'effet des autres. A propros du commandement divin, les Tantriks disent ceci que BD soit le cercle générateur roulant autour du cercle de création AD. Quel est le cercle générateur ici? C'est le *Mahamaya*, la cause double de l'univers, l'esprit et la matière, l'homme et la femme, les causes subjectives et objectives.

Comme ce sujet est décrit avec beauté et majesté dans le Chandi de *Markandya*, quand *Samadhi*, un Vyasà qui, après avoir été volé par sa femme et ses fils, et chassé de sa maison, demanda à *Maidha* pourquoi, après tout ce qui était arrivé, son cœur désirait ardemment revoir leurs visages ! Le sage lui répondit que c'était *Mahàmàyà*. Qu'est-ce que *Mahàmàyà ?* demanda *Samadhi*. Comment a-t-elle pu exister, et dans quel but ? Le Sage répondit : « Quand, au commencement, le grand dieu *Vichnou* était absorbé en *yoga-nidra* ou dans sa volonté créatrice et que *Brahmà*, le principe créateur, de même que la matière, avait déjà jailli, il naquit de la matière deux puissants : *Ushuras-Madhu* et *Rytata*, évidemment l'eau et le feu, qui se firent la guerre pendant cinq mille ans, période non exagérée au point de vue géologique.

Le *Brahma* implora la volonté toute-puissante, et de la Volonté naquit l'éclat divin : le *Mahàmàyà*. C'est avec justesse que le Sage mit dans la bouche de Brahma les lignes exquises suivantes :

Tang shaha tang sodha Tang he Bashatkara sarantika Sudhatya Moksharaynita tridhamatra triahatinka, qui l'expriment jusqu'à un certain point; comment pourrait-elle être décrite convenablement en aucun langage humain ?

On voit que le cercle générateur se compose de deux moitiés, représentant, nous pouvons le dire ici, le côté spirituel et le côté matériel. Le côté matériel se divise en deux parties, montrant les divers phénomènes de la vie et de la nature. Pour rendre le sujet encore plus clair, permettez-moi de citer ici quelques lignes d'un écrivain occidental, William Halcombe. Il dit : « Des causes binaires se trouvent au fond de toutes les choses. Le soleil et la Lune jettent leur lumière sur nous, la pluie tombe et les flots se déroulent, les sphères conservent leur rotondité et préservent leurs mouvements, tout cela est le résultat de forces doubles. Tout être humain, homme ou femme, est comme le Seigneur lui-même, en un certain sens, un être bisexuel, ayant à la fois des qualités masculines et des qualités féminines qui doivent être mélangées ou équilibrées par un mariage spirituel, qui est la régénération. Cette dualité spirituelle de chaque individu est représentée dans la dualité physique du corps humain. Il est composé de deux moitiés semblables unies à la méridienne, qui sont positive et négative, ou mâle ou femelle par rapport l'une à l'autre. Le cerveau tout entier, le système nerveux avec leurs merveilleux accessoires de muscles et d'os sont particulièrement

semblables des deux côtés du corps. Nous avons deux yeux, deux mains, deux pieds, deux seins, et, quand il n'y a en apparence qu'un organe, comme le nez ou la bouche, cet organe se compose de deux moitiés, particulièrement semblables et exactement ajustées ou alliées l'une à l'autre. Il y a encore d'autres unions dans le corps entre un organe et un autre organe, entre une fonction et une autre fonction, entre le fluide nerveux et le sang, etc. L'acte suprême de la gloire divine fut la production de deux corps c'est-à-dire le corps naturel et le corps spirituel. »

D. S. N. D.

Brahmine.

(*A suivre.*)

ÉVANGILE SELON JEAN

PROLOGUE : Chapitre I, Versets 1 à 5

Traduction.

Dans le Principe était le Logos ou en Dieu était le Verbe et c'est Dieu qui était Verbe.

Ainsi en était-il dans le Principe en Dieu. Et tout ce qui devient existe par lui, et rien de ce qui est devenu n'est devenu sans lui. Et ce qui est devenu était Vie en lui.

Et la Vie était la Lumière des hommes... et la Lumière luit dans la Ténèbre ; et la Ténèbre n'a pas compris.

Commentaire.

Expérimentalement, sous nos yeux, tout devient, c'est-à-dire tout commence et évolue. Ainsi constate la science positive.

Mais, devant ce constat de la science, la raison interroge : quel est l'Universel Principe de cet Universel Devenir ?

Car, il n y a pas d'effet sans cause, et cause supérieure à l'effet : puisque mathématiquement, le *moins* ne peut produire le *plus ;* deux et deux ne feront jamais cinq, sinon par addition du cinquième ; puisque, physiquement, le mû résiste et exige donc dans le moteur une force plus forte que le résultat.

Mathématiquement, l'Universel Devenir suppose donc l'Universel Principe ; physiquement, le mouvement universel suppose donc l'Universel Moteur.

Tel est le commencement qu'exige la Raison : l'Etre sans commencement, cause sans cause, Force infinie, Vie absolue, Dieu. Qui nie ce principe nie la raison.

— Et de cet Etre sans commencement, interroge encore la raison, comment jaillit l'être qui devient ?

— La science expérimentale éclaire aussi cet autre problème, et même la science expérimentale la plus proche de nous : la connaissance de l'homme. L'homme, en effet, sans autre matière que sa Pensée, crée en lui-même quelque chose : ses idées.

— Les idées sont donc quelque chose ? La Pensée est donc une substance ?

Certainement ! la pensée est une substance éthérée, comme l'Electricité, comme la lumière ; et, de même que les éclairs sont des formes de l'Electricité, de même que les couleurs sont des formes de la Lumière, ainsi les formes de la Pensée, ce sont les Idées.

Habitués à voir, de nos yeux matériels, uniquement la matière solide, c'est-à-dire ce qui par soi-même n'est que ténèbres, et ne devient visible que par son contraste avec la lumière ; ce qui, par soi-même, n'est rien qu'inertie, résistance, obstacle, — ce que nous appelons *matière* n'est pas autre chose — il nous semblerait volontiers que

ces forces invisibles, dont nous constatons cependant et exploitons les effets sans pouvoir les atteindre en elles-mêmes, ne sont que des abstractions, non pas des substances. Mais la reflexion doit nous faire comprendre que ce qui agit existe, que ce qui agit est vraiment quelque chose, et même quelque chose d'infiniment plus réel que ce qui n'agit pas.

Le mot *substance* signifie *qui se tient dessous caché.* Ce n'est donc pas parce qu'elle est invisible que la Pensée ne saurait être une substance. De la Lumière non plus ni de l'Electricité, nous ne voyons point la substance, mais seulement les phénomènes. La Pensée peut donc, quoique invisible, être substance réelle.. Oui ! et elle l'est, plus que ce corps, par lui même inintelligent et inerte, auquel elle communique l'intelligence et la vie. Car c'est bien elle, la Pensée, dans l'homme digne du nom d'homme, qui est la force active par excellence, actionnant le cerveau, le sang, les nerfs, tout l'être, et, par une seule idée, l'entraînant jusqu'à l'héroïsme, jusqu'au martyre. Réalité donc, substance aussi substantielle que les forces purement physiques, mais plus haute ; de nature infiniment supérieure à l'électricité, à la lumière, puisqu'elle vit, elle, et qu'elle sait qu'elle vit ; lumière, elle aussi, et électricité, mais de cette autre physique que l'on nomme *métaphysique*, c'est-à-dire physique supérieure, physique de l'au-delà.

La Pensée est une force vivante, dites-vous. Mais vit-elle par elle-même, ou bien reçoit-elle cette vie qui vibre en elle ?

La Pensée ne naît pas d'elle-même ; elle émane de l'esprit qui lui donne la vie : elle est substance, non essence.

Les mots sont merveilleux vraiment d'exactitude et

de profondeur, dans cette langue de la philosophie première. SUBSTANCE, *qui se tient dessous* dit l'étymologie, c'est-à-dire par une signification non moins vraie et plus profonde encore que la première : force fécondée, qu'une force fécondante évertue; force féminine, qu'une force masculine vivifie. Et c'est de ce pur mariage, c'est de ce couple vierge, Esprit-Pensée, que naissent ces innombrables et glorieux enfants : les Idées.

— Nous voici, me direz-vous, à propos de saint Jean, revenus à Platon.

Non, nous voici ramenés par saint Jean à la science vraie.

Car le vrai, aux yeux de la vraie science, n'est pas le visible, c'est l'invisible ; ce n'est pas l'apparent, c'est l'occulte ; c'est, sous le phénomène qui paraît aux yeux du corps, la cause qui ne se révèle qu'à l'esprit. Suffit-il, par exemple, pour en avoir la science, de savoir le nom et l'emploi pratique de l'électricité ? N'est-ce pas la connaissance des lois de cette force cachée qui est le commencement d'une science de l'électricité, comme de la lumière, comme du magnétisme ou de quelque force physique que ce soit ? Platon n'est donc point un rêveur, mais un penseur ; Platon n'est point un imaginatif, mais un voyant, lorsque, sous le fait, qui n'est qu'une apparition passagère, il voit la Loi, qui est la réalité durable ; Platon n'a point fondé sur une opinion fantaisiste une école nouvelle ; Platon répète l'universelle tradition de toutes les écoles initiatiques depuis les temps les plus reculés jusqu'au plus lointain avenir, lorsqu'il enseigne, comme l'enseignera Jésus, comme l'enseignera saint Jean, le principe propre de la Haute Science, que les superficiels nulle part n'atteignent, mais que tous les penseurs re-

cherchent : ce positif qu'est l'occulte, ce réel qu'est l'immatériel.

Le phénomène n'est pas plus la réalité que le vêtement n'est l'homme. L'homme véritable, non seulement ce n'est pas le vêtement, ce n'est même pas ce corps que les yeux voient et que les mains palpent : c'est la pensée, c'est le sentiment, c'est la vie, c'est l'esprit, qui se cachent sous ce vêtement et sous ce corps.

Qu'est-ce qui fait la réalité de ces signes que j'écris en ce moment et la valeur de ce qu'ils disent ? Est-ce leur noir sur ce blanc et la forme linéaire de ce noir ? Victor Hugo est-il Victor Hugo par les vingt-quatre lettres de l'alphabet qu'il a tracées, comme n'importe quel manieur de plume sur n'importe quel papier ? Ou bien Victor-Hugo est-il ce qu'il est par les idées, par les sentiments, par les formes de beauté et les splendeurs de vision qu'il a revêtues de ces vingt-quatre lettres? est-ce ceci ou cela qui est le réel, le solide, le divin, dans son œuvre? Là comme partout, *le visible n'est que le produit de l'invisible* : c'est l'idée qui crée le mot ; c'est l'esprit qui crée l'idée. Sans cette manifestation par l'œuvre, la pensée de Victor Hugo nous serait une force cachée ; mais c'est bien cette force, sa pensée, d'où sont issues toutes ses œuvres; et c'est une pensée qui vit et qui vibre et qui fait palpiter la vie dans chaque phrase de son œuvre.

Ainsi de l'œuvre de Dieu : sous tout ce qui paraît. c'est la pensée de Dieu qui se manifeste. Toutes les pensées de Dieu sont des forces plus puissantes sans doute et plus créatrices que celles du génie humain ; et toutes les forces, toutes les lois, toutes les merveilles de la Nature sont des pensées de Dieu manifestées. Car la Nature est son poème, à lui ; et plus puissant que nos poètes, il a non

seulement créé des formes à ses pensées, mais il donne à ses pensées d'être, sous ces manifestations extérieures, ce qu'elles sont en lui, des forces encore, des forces d'activité et de vie et d'intelligence, actionnées par lui, unies à lui encore, quoique distinctes de lui.

Oui, car, s'il faut une forme qui contienne et manifeste la force, il faut une force aussi sous la forme; et, de même que l'idée humaine gît enclose dans le mot, prête à revivre au contact de l'esprit qui saura l'entendre, de même, et mieux encore, la pensée divine vit dans tous les êtres, inaperçue du grand nombre, mais visible à qui a les yeux de l'esprit, non pas seulement les yeux du corps.

Ainsi, tout ce qui est adde : est de la pensée condensée : pensée humaine, dans les livres, dans les œuvres d'art, qui sont les créations de l'homme ; pensée divine, dans la Création, qui est l'œuvre d'art et le livre de Dieu.

Est-ce pour introduire dans la Science officielle cet axiome de la Haute Science ? Des expériences soigneusement conduites et sérieusement contrôlées ont fait conclure que tel corps solide, le radium, semblerait être de la lumière condensée, solidifiée, de la lumière devenue ténèbre et restée néanmoins lumière ; un physicien qui n'est point un rêveur vient d'écrire un livre très documenté sur la *dématérialisation de la matière.*

De ces constatations de la physique, conclure que, si le Solide peut redevenir fluide, c'est qu'il l'a été et que cette fin indique son origine, c'est de bonne logique, et le vrai philosophe souscrira ; mais donner ensuite le chaos comme l'origine des choses, ce n'est plus faire de la science, c'est contredire la Science; car c'est la science, la science exacte par excellence, qui nous dit que le *moins* ne peut

produire le *plus*, et donc que le désordre ne peut produire l'ordre.

— Mais enfin, éther ou chaos, la matière est éternelle diront les physiciens : le néant n'a jamais existé, non plus que le vide.

Les physiciens ont raison : la matière est éternelle.

Mais ont-ils, eux qui font métier d'analyse, analysé ce que disent ces mots : « Matière éternelle ».

Eternité est un mot latin, et un mot admirable de profondeur, comme tous les mots de la philosophie primitive. *Æ-ternitas*, abrégé de *ævi-ternitas*, signifie « troisième étape, troisième phase de l'Etre ». Première étape : l'Etre est, αἰών, être par soi, cause sans cause, capable de produire tout ce qui sera: donc parfait, infini; infini de la force intelligente et voulante et agissante. Deuxième étape : l'Etre pense, veut, émane. Troisième étape : le produit de cette pensée, de cette volonté, de cette émanation.

Est-ce à dire qu'il y ait intervalle de temps entre ceci et cela ? Non ! dès que l'Etre est, il pense, il émane sa pensée : il y a de l'un à l'autre antériorité logique de la cause à l'effet, mais point antériorité de temps; la cause n'est pas plus sans son effet que l'effet sans sa cause.

Et c'est cet effet éternel que vous appelez *matière*, d'un mot purement qualificatif, qui, par lui-même, ne signifie rien, sinon l'objet travaillé par l'éternel travailleur.

— « L'éternel travailleur », dites-vous ! Vous attribuez donc à Dieu aussi le même qualificatif qu'à la matière ?

— Oui ! mais dans le sens actif, non plus passif.

Pour lui donner un nom, admirable aussi dans son étymologie originelle, j'appelle *Dieu* l'Etre émanateur

qui vit par lui-même cette triple vie de l'être, et j'exprime donc par là tout autre chose qu'une abstraction, comme votre qualificatif *Matière ;* j'exprime le concret par excellence, triunité de la force infinie, de l'Intelligence infinie, de l'Action infinie dans le seul et même Etre infini, parfait, absolu.

Ce que vous appelez *Matière*, mieux vaudrait l'appeler *Substance*, éternel substratum de l'indéfini Devenir, éternel féminin de l'éternel masculin. Et ainsi feriez-vous vraiment du positivisme, car le positif, c'est le fait ; et le fait, c'est le concret, non l'abstrait.

Admirable profondeur des mots, toujours pour qui sait les sonder !

Concret, c'est-à-dire unifié, c'est-à-dire deux en un. Rien n'existe qui ne soit deux en un : l'esprit créant l'idée, la force créant l'action. Et c'est pourquoi notre Evangile ne nous dit pas : « Au commencement était l'Idée, mais « Au commencement était le Verbe, et c'est Dieu qui était Verbe ». C'est-à-dire l'Idée formulée, parlée, proférée. Et proférée par qui ? Par l'Etre Principe.

Tel est le Logos, telle est l'explication logique de tout ce qui est, a été ou sera. Etre réel, non pas abstraction verbale ; être concret, comme la nature qu'il vivifie. La Nature, qui ne produit rien que par l'Union, est le produit, elle aussi, d'une union première de l'Eternel masculin avec l'éternel Féminin, de la Force vitale originelle et de l'originelle substance, qui, après avoir produit le Verbe, image adéquate du Père, du Principe, a produit cette image réfractée que nous appelons l'Univers. C'est en lui, le Logos, qu'est née la Vie, issue du Père ; c'est de lui qu'elle découle dans la Nature éternellement ; et c'est lui qui, par la vie, éternellement unit et unira la cause

avec le Causal, le créé avec le créateur : comme c'est la Parole, incarnation de la Pensée, issue elle-même de mon esprit qui unit mon esprit à mon œuvre. Et le nom de Jésus, en hébreu, symbolise admirablement tout ce mystère, et le Schin, la lettre médiale entre les deux qui représentent le principe et les deux qui représentent la nature, lettre mystérieuse à trois branches dressées vers en haut, nous enseigne que, pour être totale, l'union doit être trine : physique, affective, intellectuelle.

Voilà jusqu'où la raison, logiquement, conduit l'esprit de l'homme dans l'explication généalogique de ce qui est ; et le génial évangile, en résumant ainsi la Genèse du Devenir, formule les conclusions de toutes les écoles comme de tous les temples. L'origine du visible, c'est l'invisible, disent toutes les révélations scientifiques ou religieuses. Et ne savons-nous pas, en effet, si matérialistes soyons-nous, que l'origine réelle d'un homme comme d'un arbre, c'est dans le germe de l'arbre ou de l'homme, non pas l'enveloppe matérielle que peuvent voir nos yeux, mais l'invisible force vitale enclose dans cette matière ?

— Et cependant, la vie était lumière, ajoute l'Evangéliste.

Sans doute ! Mais voyons-nous la Lumière ? du moins, la voyons-nous en elle-même ? Non, nous voyons seulement le relief qu'elle donne à ce qui est ténèbre. « Et la Lumière, conclut Jean, se manifeste dans la Ténèbre ».

Voilà dans le Devenir devenue dualisme la dualité que nous avons logiquement dû admettre dans le Verbe créateur : « Les œuvres du Très-Haut, dit le Sage, vont par couple, le contraire faisant face au contraire. — *Opera Altissimi duo et duo, unum contra unum* ». — Ecclésiastique, XXXIII, 15.

Le fait n'est pas contestable, mais comment l'expliquer ?

Habitués à ne voir par leur esprit que ce qu'ils voient par leurs yeux, la plupart des hommes n'imaginent pas l'intelligence et la vie en dehors de la forme humaine. Pourquoi non ? La forme humaine n'est qu'un vase, un contenant et dont la forme n'est pas plus la condition native ni la forme nécessaire de la vie que le fil électrique n'est la forme ni l'origine de l'électricité.

La condition native et la forme originelle de tout ce qui est, c'est la Pensée de Dieu. Dieu, en lui-même, originellement, pense tout le possible et le formule, avons-nous dit. Et le Possible, c'est l'être sous toutes les formes réalisables, depuis la plus haute jusqu'à la plus basse, depuis la plus proche de l'Infini jusqu'à la plus proche du Néant.

Et toutes ces formes de l'être ont le même droit d'être réalisées. Et l'Infini, parce qu'il est l'Infini, réalisera toute cette infinité du possible.

Mais aussi, parce qu'il est l'Infiniment parfait, il réalisera en puissance parfaite, conformément à la loi du Bien et du Beau.

— Et quelle est la loi du Bien ? Quelle est la loi du Beau ?

La loi du Bien et du Beau, c'est que ce qui est supérieur verse sa bonté et sa beauté à ce qui est inférieur, mais ne soit point diminué, ni gêné ni lié, encore moins supprimé, par ce qui est inférieur. Ainsi, le Soleil, qui est lumineux verse sa lumière aux planètes, qui sont opaques ; mais il ne perd point, dans cette illumination, sa force de lumière; il la multiplie, au contraire, la faisant, par exemple, arriver jusqu'à nous, réflétée par la lune, lorsque, durant la

nuit, il ne nous la verse pas directement ; et la terre elle-même, en recevant la lumière du soleil, ne la supprime point ni le l'opprime, mais ne l'absorbe que pour la restituer plus belle dans les couleurs des feuilles et des fleurs, dans la saveur des fruits. Telle est la loi du Bien et du Beau, telle est la volonté et l'œuvre originelles.

L'être non actif par lui-même, la matière inconsciente et inerte a droit d'exister, et elle existe dès le commencement, puisqu'elle est une forme du possible. Mais, si elle devait être mise en acte par la Force active, si elle devait être vivifiée par la Force vitale, ni la Force vitale ni la Force active ne devaient, dans ce bienfait, devenir esclaves ni prisonnières.

Car que ce qui est moins devienne plus, c'est bien ; que ce qui est à un degré inférieur de l'être monte les degrés supérieurs, c'est beau ; et donc c'est le fait de Dieu. Mais que ce qui est plus devienne moins, que ce qui est à un degré supérieur de l'être tombe à un degré inférieur, c'est mal, c'est laid ; et donc, ce n'est pas le fait du Parfait, ce n'est pas le fait de Dieu.

Or, le fait existe, hélas ! Sous nos yeux, sur notre terre, en nous, la Vie intelligente,moins heureuse que l'inintelligente lumière,non seulement actionnelamatière,comme la Lumière éclaire les Ténèbres ; mais la vie intelligente est unie à la matière par un mariage qui déshonorelavie, car il la salit, il la soumet à la maladie et à la mort ; par un mariage qui dégrade l'intelligence, car il en fait la prisonnière, la dépendante de son inférieure inerte et inepte.

Cela, dit la Raison, ne peut pas être le fait du Parfait, cela ne peut pas être le fait de Dieu. Arrivé là dans sa physiologie générale de l'être, Jean se borne à indiquer

le fait : « Et la Lumière, dit-il, luit dans la Ténèbre, et la Ténèbre n'a pas compris. »

Le texte dit bien « la Ténèbre »,non pas « les Ténèbres », pour indiquer aux esprits réfléchis qu'il veut suggérer un mystère.

Mais il y a suggestion seulement, non dogmatisation. Jamais l'Evangile ne dogmatise. Car la vérité ne s'impose pas, elle se propose. La foi n'est pas abdication, elle est vision. Ce que l'on croit par la foi réellement, non par abdication ou par routine, ce n'est pas des hommes qu'on le sait, c'est de Dieu immédiatement ; et l'immédiat de Dieu, c'est la Lumière : « car Dieu est Lumière, dit saint Jean, et nous n'avons point société avec Dieu, si nous ne marchons pas dans la lumière » ; par la foi, nous comprenons », dit l'épître aux Hébreux, XI, 3. — 1re épître de Jean, chap. I, vv. 5, 6, 7.

« Et la Lumière se manifeste dans la Ténèbre, dit Jean, et la Ténèbre n'a pas compris ». Le moi conscient, qui en moi est lumière, ignore même ce cerveau qui est, dit-on, sa demeure, et en est ignoré. Pareil obscurcissement ne saurait être que le résultat d'une chute, non pas la création originelle.

« Lorsque Adam demeurait dans le jardin d'Eden, dit le Zohar, il était habillé d'un vêtement céleste, qui est un vêtement de lumière. Mais, lorsqu'il fut chassé de l'Eden et qu'il se trouva assujetti aux besoins de ce monde, qu'est-il écrit ? Jéhovah Elohim fit des vêtements de peau à Adam et à sa femme et il les en revêtit, car, avant, ils avaient des vêtements de lumière ». « Au commencement, dit la Genèse, Dieu créa l'homme à son image il LE créa semblable à lui ; il LES créa masculin et féminin... Et Dieu plaça l'homme dans le jardin d'Eden...

lui défendant de manger de l'arbre de la science du bien et du mal... Mais le serpent tenta Eve.... elle cueillit du fruit de l'arbre, et elle en donna à son mari, qui en mangea. Dieu donc chassa Adam du jardin d'Eden, et un chérub, armé d'une épée de flamme, garde le chemin de l'arbre de vie. » *Genèse*, I, 27, etc.

Qu'est-ce que cet arbre et ce serpent ? Qu'est-ce que ce jardin d'Eden ? Et d'abord, que signifie, pour désigner l'homme primitif, cet emploi simultané du singulier et du pluriel ? « *Ad imaginem Dei creavit* ILLUM ; *masculum et feminam creavit* EOS .»

Traduisons en langage positif ce langage symbolique :

Voici un tas de sable, un tas de pierres : le singulier « un tas » n'indique pas unité, mais juxtaposition : les grains de sable ou les fragments de pierres sont artificiellement rapprochés, mais non pas unis. unifiés entre eux par la nature.

Voici de l'eau : les molécules qui en composent la masse, sans être vraiment unis, fusionnent. Quoiqu'il n'y ait pas unité, la séparation est moindre.

Montons un degré plus élevé de cette échelle des êtres. Au-dessus des liquides, il y a les radiants : l'électricité, la lumière. Et que nous enseigne la science sur ces corps, non plus seulement passifs, mais actifs ; non plus résistants, mais irrésistibles ? Ils sont, dans la même unité d'action, une multitude innombrable d'atomes. Je dis « innombrable » pour donner le certificat qui convient aux savants qui ont décomposé, à ceux qui décomposeront encore les prétendus atomes de la science actuelle. Mais, si l'expérimentation pratique n'arrivera peut-être jamais à l'élément indécomposable, la raison nous oblige à concevoir cet élément suprême comme une dualité

formée de deux forces complémentaires l'une de l'autre : celle du pôle positif ou masculin, et celle du pôle négatif ou féminin, unies ensemble par une substance commune et une action réciproque.

Ainsi en est-il, nous dit la Haute Science, des êtres que nous appelons les *anges*, avec la vie consciente et intelligente en plus. Chacun des *individus* célestes qui forment entre eux cette unité que nous nommons « un chœur angélique » est en même temps *un* et *deux*, le masculin uni au féminin dans l'unité indivise d'un même individu, — *individu* n'est que la traduction en latin du mot grec *atome* — ; et c'est pourquoi, selon la parole de Jésus, le mariage est inconnu là-haut, chaque être étant un mariage parfait, une dualité harmonique. — Marc, XII, 25 ; Matthieu, XXII, 30.

Ainsi en était-il de l'Humanité primitive. L'espèce humaine, comme chaque chœur angélique, était un composé d'individus unis entre eux dans une parfaite unité de sympathie et d'action, comme les atomes de l'électricité ou de la lumière ; et chaque atome, chaque individu était dualité parfaite, deux en un, le masculin avec le féminin.

La difficulté que peut trouver notre esprit à recevoir cette idée vient uniquement de l'habitude, du préjugé créés en lui par l'état actuel de séparation en deux corps de chair différents l'un de l'autre. Mais, dans tous les états de la Matière, la science ordinaire retrouve cette union naturelle des complémentaires : l'eau, par exemple, n'est que la naturelle union de l'oxygène avec l'hydrogène, celui-ci passif, celui-là actif.

Cependant, l'unité de cet Un-Deux humain était moins indivisible que l'unité divine. Le péché originel l'a rompue et a séparé l'un de l'autre, les deux qui ne

faisaient qu'un. De là, cette passion — *passion* veut dire *souffrance* — que nous nommons *amour*.

Qu'est-ce donc, enfin, que le péché originel ?

L'être libre, intelligent, puissant, mais imparfait — tout, excepté Dieu, est imparfait — qu'était l'Homme primitif ; esprit uni à un corps, mais à ce corps fluidique qui constitue notre fluide nerveux,dont il était alors le maître absolu, absolument obéi, contemplait ce jardin de la création matérielle, dont il était le roi, et qu'irriguaient les quatre fluides : l'eau, l'air, l'électricité , la lumière.

« Garde-toi du serpent, » disait le Logos; « garde-toi de cette vitalité qui rampe enclose dans la matière végétale et dans le corps animal. Commande aux êtres qui vivent cette vie-là ; ne t'assimile pas à eux. »

Mais l'Homme, peu à peu, répudiant le Verbe divin qui parlait à sa raison, écouta la voix du serpent. Car la Nature inférieure, elle aussi, a une voix : les fleurs, les bêtes, ont leur langage : « Pare-toi de notre beauté, ô homme, disaient les fleurs, orne-toi de notre grâce. » « Fais-toi résistant comme nous, cuirasse-toi de notre force, disaient les animaux. Au lieu de ce corps que Dieu t'a donné, fais-toi de notre matière terrestre un corps qui soit ton œuvre. Tu garderas ce que tu as déjà et tu acquerras ce que nous avons. Ce que Dieu n'a pas fait, tu le feras, toi ; tu logeras l'intelligence dans un corps solide; ce ne sera plus Dieu, ce sera toi, ton véritable créateur. »

Et l'homme, malgré l'avertissement de Dieu, se laissa prendre à la tentation de faire le dieu, lui aussi, et de créer quelque chose qui fût selon son idée, à lui, non pas selon la Loi ; quelque chose qui vînt d'en bas, non pas d'en haut. Il continue du reste, le même contre-bon-sens: dans la science, voulant que ce soit le Chaos qui ait créé

le Cosmos, que ce soit la matière qui produise l'esprit : dans la politique, dans la morale, étouffant la qualité sous la quantité, opprimant la vertu par le vice, noyant l'élite dans la populace. Et il fit la seule chose que Dieu n'eût pas faite, parce que c'était créer lasouffranceet la honte, sans compter la mort. L'homme se laissa aller à une autre union de vie que celle de la dualité spirituelle avec la matière éthérée : il laissa sa féminité, sa vie sensitive, jusque-là virginale épouse de sa virtualité, goûter à cet état inférieur, inintelligent et insconscient. qu'est la vie purement animique et végétative. Et, après sa sensitivité. sa volonté céda. Puis, il y laissa prendre son être tout entier. Et peu à peu englué dans la matière inerte et inepte, le voilà qui mange, non plus les fruits délicieux de l'arbre de vie,amour pur et volupté chaste — il les pleurera toujours et toujours les quêtera dans son lointain exil —; mais les fruits douloureux et les amères saveurs de l'arbre hybride où le bien se mêle pour lui de mal, où l'écorce emprisonne la sève, où la matière solide fait obstacle à la vie, à l'intelligence, à l'action.

Comme l'air qui se condense en vapeur, comme le nuage qui tombe en pluie, en grêle ou en neige,le corps éthéré de l'Humanité Edénique,admirable unité faite d'une multiplicité innombrable, rompit, en se faisant chair, son unité, et égrena sa multiplicité ; cette actualité de vie une devint, dans deux sexes séparés, comme les êtres du régne végétal, semence humaine de milliards de vies avenir.

Tel est le fait de la Chute, genèse lamentable de la matérialisation première.

Car l'homme primitif, dans son unité parfaite, tout intelligence et force vitale, était sans doute plus habile

et puissant créateur que ne l'est à l'heure actuelle ce qui gît fragmenté de cette vitalité primitive dans chaque germe humain. Et cependant, ce germe actuel, ce fragment que la mort peut annihiler avant que la vie lui ait fait prendre conscience de lui-même, sait former et achever, en neuf mois, au sein de la mère, un corps d'enfant. L'homme parfait pouvait donc, bien mieux que cette semence humaine fragmentée, unir sa force vitale à la terrestre matière ; et, par une physiologie habile mais funeste, créant à sa féminité d'abord, puis à sa virilité un corps de chair, il scinda ainsi en deux l'Adam-Eve, et de sa puissance une forma deux puissances, de son corps de lumière deux corps de ténèbre : « Et la Lumière luit dans la Ténèbre, et la Ténèbre ne comprend pas.»

Elle est ténèbre, en effet, et reste ténèbre, malgré cette inoculation de l'esprit humain, cette matière animale, incapable, dans son opacité stupide, de saisir et d'assimiler l'intellectuelle lumière. Car il y a dans cet état solide inhabileté radicale à autre chose qu'à être empêchement à l'action, résistance à l'esprit, obstacle à la lumière. L'esprit et la vie, en s'incorporant cet obstacle, ont ankylosé leur puissance et asservi leur liberté. Il y aura schisme désormais dans l'âme de chacun et dans l'histoire de tous: là où l'esprit dira oui, la chair dira non ; là où le droit voudra telle chose, le fait réalisera le contraire.

De son corps de chair, le seul bienfait pour Adam fut qu'il ferma tristement sur lui la porte de son séjour éthéré, cet infini de l'espace où librement s'ébattent les quatre fluides. Et la seule joie, la seule relique qu'il lui laissa de là-haut dans sa chute ici-bas, c'est cette fulguration de l'infini, cet ange du ciel aux mille épées étincelantes, la Lumière, qui le transperce de ses rayons et qu'il ne peut regarder en face.

Et de ce mariage, esprit et animalité, que défendait la Norme, ce n'est point un dieu qu'enfanta l'Adam-Eve coupé en deux lorsque,tant bien que mal,il put se ressouder par l'union sexuelle. Oh ! non, ce n'est point un dieu, comme Eve l'a crié, dit la Genèse, après son premier enfantement terrestre : c'est un homme animal, un Caïn qui opprimera et tuera Abel ; une bête mal greffée d'esprit qui enténébrera et étouffera l'esprit.

Aussi faut-il que la Lumière, que l'Esprit pur, que la Vie parfaite condescende à l'infirmité de notre être déchu.

Et d'abord,l'Idée se fera,sur notre triste terre, non pas verbe de lumière, comme dans le paradis, mais bruit de paroles ; non plus ange céleste, c'est-à-dire émission éthérée — *ange* veut dire *émission* — ; mais son de voix, langage artificiel. Et l'intelligence, quoi qu'elle en ait, commencera par l'inintelligence ; la science, par l'ignorance ; la liberté de penser, par la docilité. Car la raison des futurs génies, ici-bas, commençant par les yeux fermés et le cerveau obstrué de l'enfant qui vient de naître, est forcée d'écouter avant de savoir ; est obligée d'apprendre par autrui, même à parler, même à penser. Même de la lumière, il faut qu'on nous apprenne que c'est elle la Lumière ; même de la Raison, il faut que quelqu'un nous enseigne en quoi elle est la Raison, et dresse notre raison à raisonner.

Raison, Lumière, il faut que leur introduction ici-bas, en ce puits de ténèbre et de déraison qu'est le pauvre cerveau humain, soit faite par un intermédiaire. Il faut, dans ce monde merveilleux issu de l'inepte mariage de l'Homme avec la Bête, il faut que quelqu'un qui n'est pas la lumière rende témoignage à la Lumière ! La Lumière, ici-bas, a besoin d'un certificat.

Impassible, presque ironique, voilà ce que va nous dire après ce mystérieux prologue du Logos, le philosophe inspiré, le profond initié qu'est Jean l'Evangéliste. C'est de la Science Originelle que venait ce secret des origines : toutes les grandes religions de l'Orient avaient, gardé et transmis cette science ; par une initiation qui eût dépassé l'intelligence des autres apôtres, « le disciple que Jésus aimait » l'avait apprise de Jésus; discrètement, il la suggère aux esprits capables, non pas seulement de cette éruditionmatérielle qu'est la science critique, mais. de ces profondeurs d'intuition qu'est la Haute Science.

ALTA.

LES ENSEIGNEMENTS SECRETS DE LA GNOSE

IV

La Voie Rédemptrice

Nous avons vu dans quelle prison de chair l'esprit humain se trouve empêché, et quels obstacles les choses extérieures conjurées, — c'est-à-dire le Démiurge — opposent à son évolution bénéfique. Nous savons déjà que le Rayon Céleste, tel que nous l'avons défini au commencement de ces études, est à la fois la cause seconde et le moyen immédiat de cette évolution. Enfin,nous concevons que la volonté de l'homme est le moteur indispensable à l'individu pour générer, sur le plan où nous sommes, et pour accélérer cette marche ascensionnelle.

Il apparaît donc que la volonté humaine, élément libre de s'employer ou de se refuser à la tâche qui lui est présentée par la raison, influe d'une façon souveraine sur l'évolution. Si donc un homme, doué comme tous les autres de volonté, d'intelligence et de puissance person-

nelles, néglige de pousser sa volonté et d'en extraire les actes qu'il convient, on pourrait penser que l'évolution s'arrête et s'annihile, et que l'être humain demeure dans une inertie apathique et décisive, dans laquelle il lui est loisible de s'immobiliser définitivement, au grand détriment de ses destins normaux.

Cette considération n'est exacte qu'autant qu'elle ne sort point du plan où elle fut conçue, c'est-à-dire du plan humain. L'homme, en tant qu'homme, ne saurait disposer de mieux et de plus que de son destin hominal, dont il est libre d'arrêter, en effet, la marche individuelle. Mais cet être contingent, doué de vertus et de possibilités contingentes, ne saurait se mouvoir, ou s'arrêter ou s'influencer soi-même en dehors du plan contingent spécial où, pour l'heure, il est placé et exerce ses facultés. Il est déraisonnable de supposer qu'il puisse modifier, *a fortiori* arrêter la marche éternelle du cycle universel.

Ce cycle universel, dont l'humanité ne constitue qu'une phase, a un mouvement propre, indépendant de notre humanité, de toutes les humanités, de tous les plans, dont il forme la Somme indéfinie. Ce mouvement propre, qu'il tient de l'affinité essentielle du Rayon Céleste vers son origine, l'aiguille invinciblement vers sa Fin, qui est identique à son Commencement, avec une force directrice ascensionnelle et divinement bienfaisante. C'est ce que la Gnose connaît sous le nom de *Voie Rédemptrice.*

En Gnose, la *Voie Rédemptrice* se manifeste dans un symbolisme tout à fait complet, et dont toutes les parties sont à retenir. Ce symbolisme forme un triptyque qui sert d'emblème parfait au troisième degré de l'initiation

gnostique, degré d'association, où le candidat reçoit le premier baptême. Ce triptyque représente à gauche un navire isolé sur la mer, et du haut du navire, un homme s'élançant dans les flots ; au centre, un dauphin, surgissant à point nommé des eaux pour prendre l'homme sur son dos ; à droite,l'homme sauvé des risques de l'Océan, abordant au rivage, et se reposant sous une tonnelle où s'entrelacent le lierre et la vigne.

Sur l'Océan sentimental, qui est véritablement le centre de ce haut symbolisme, le navire représente le monde moral humain,la particularisation psychique et psychologique des individus. La carène, les mâts, toute la matière de ce navire aveugle, sans gouvernail et sans machines, sont faits des instincts passionnels, des conventions morales, des acquêts traditionnels, des qualités personnelles qui constituent le fonds héréditaire de l'humanité. C'est là la gangue physique, ce sont les impedimenta sensuels dont le Démiurge a recouvert et alourdi l'esprit humain. Ce navire perdu dans l'immensité figure l'isolement de l'être humain, lorsqu'il s'individualise, au milieu de l'esprit universel, qui doit être cependant son normal soutien.

De ce navire, qui ne se dirige point lui-même, dont les œuvres sont mortes, et qui vogue au gré des vents hasardeux et des courants de la mer qui bat et use ses flancs, un homme se précipite dans les flots, qu'aucun rivage ne semble terminer, et sur lesquels n'apparaît aucun auxiliaire sauveur. Retenons cet instinctif mouvement, inexplicable, par quoi l'homme semble se vouer à la perdition — et qui le sauve — et qui, seul, pouvait le sauver. C'est la ψυχὴ plongeant dans l'océan sentimental.

Aussitôt après la plongée, le dauphin mythique et

légendaire offre au plongeur le tutélaire abri de son dos et le symbolique véhicule de ses puissantes nageoires. Sphinx de l'océan sentimental, il conduit la ψυχὴ, qui s'est confiée à lui jusqu'à exposer sa vie individuelle, vers la terre nouvelle. C'est là le secours céleste dont il convient de déterminer l'essence et la cause, et d'apprécier l'action.

Sur cette terre nouvelle, l'homme aborde et se repose sous la tonnelle où le lierre et la vigne marient leur feuillage symbolique. Le régime Noétique de la vigne promet à l'homme régénéré la prospérité spirituelle ; le lierre lui promet l'immortalité et la connaissance intégrale qu'acquérait l'adepte de l'antiquité en sortant du Labyrinthe, que la Tour de lierre terminait et couronnait.

Eclairons maintenant le symbolisme en expliquant les gestes des acteurs de ce drame occulte.

C'est l'individu, dans toutes les conditions et avec toutes les imperfections restrictives de l'individualisme, que représente le navire errant isolé sur l'Océan sans bornes visibles. L'individu a forgé, autour de soi-même, cette sorte de radeau qui le porte, et qui, en le portant, l'isole ; car c'est le propre de l'œuvre démiurgique de présenter sous un vernis d'utilité et de nécessité les pires inventions de la contingence. Certainement, les impedimenta matériels dont l'homme est ainsi entouré sont des obstacles que sa raison conçoit déplorables pour son évolution ; mais, par un mirage des plus dangereux, ces impedimenta constituent, par leur assemblage, le navire sans lequel la sentimentalité personnelle sent qu'elle sombrerait dans l'océan et s'y perdrait. Et c'est là l'explication de l'ardent entêtement avec lequel

l'homme s'attache instinctivement aux contingences péjoratives de l'individu,qu'il prend pour des sauvegardes.

Sur le pont du navire, l'esprit humain, la ψυχὴ, va de long en large, inquiète de l'Océan qui l'entoure et l'étreint, mais sentant aussi, et profondément, qu'elle se déracine, se décapite et se suicide à demeurer sur le navire qui l'isole et qui, tout en la préservant de la chute immédiate, est incapable, sans direction et sans gouvernail,de la conduire au port souhaité. Bien mieux, ce navire ne peut que retarder le mauvais destin, car, secoué par les flots, dévoré peu à peu par l'assaut des lames, il s'en ira pièce par pièce et sombrera au jour dit,emportant dans son désastre, sans profit et sans gloire, son pitoyable passager.

Après ce naufrage, que les destins infligent à l'âme contre sa volonté, naufrage qui représente la mort physique, impatiemment supportée, et par conséquent subie sans mérite, cette ψυχὴ , qui n'a pas su se dégager à temps des liens charnels,et qui y a pris un attachement anormal, court aux débris informes et épars du navire qui jadis la porta, et s'y accroche désespérément, tout en reconnaissant l'inutilité de cet effort.Et ainsi,au lieu de se coordonner aux lois évolutives, elle demeure aux « coques » brisées de sa précédente existence,et se présente de la façon la plus médiocre à ses inévitables destins.

Cette pitoyable aventure de la « Course à l'Abîme » autour d'impuissants débris, la ψυχὴ peut l'éviter en renonçant délibérément aux avantages factices et aux inconvénients réels de l'individualisme. Mais, quelle raison supérieure va pousser l'âme humaine à mépriser ainsi,pour un avenir plus ou moins hasardeux et lointain, ses intérêts apparents les plus immédiats?

C est ici que nous retrouvons,mais inversée,l'œuvre du Démiurge, et sa propre punition incluse en germe dans les conséquences de son action maléficiante.

La ψυχὴ, entourée des artifices démiurgiques, s'éprend à la contemplation des choses extérieures, des charmes de la nature ; et,sur cemotif inférieur, l'élément contemplatif prend possession d'elle.De la contemplation immédiate des contingences, la ψυχὴ remonte à la contemplation et à la recherche des causes médiates, secondes et premières. Or, si la contemplation de la nature n'émeut que sa sensibilité la plus basse, sans la moindre élévation d'idée, les contemplations qui suivent soulèvent des points d'interrogation de plus en plus nombreux à mesure que la contemplation s'approfondit et s'avance, et tous insolubles. Avec toute l'appétence de son état, la ψυχὴ tend vers la clarté ; il lui faut la résolution des problèmes ; il la lui faut,inévitablement,expressément,et, dans cette ardeur incoercible de la lumière, elle se précipite dans l'Océan inconnu, dont elle ne sait rien, sinon qu'il la lui donnera.

De même, le Démiurge présente à la ψυχὴ le miroir où elle se reflète, et où, suivant le mythe symbolique de Narcisse, elle adore sa propre image, sous l'impulsion d'un égoïsme paroxysmal. Mais de ce mal sort un bien. Cet égoïsme se transmue en amoureuse appétence de soi-même, aussi de son semblable, ce qui est le premier et le plus bas échelon de l'amour. Cetamour, d'abord unique et sexuel même se change en amour de l'humanité, qui est l'altruisme (le Christ a dit : « Aimez-vous les uns les autres »), et enfin en amour universel, qui est correspondant à la stase bouddhique (Bouddha a dit : « Que tous les êtres soient heureux. ») Parvenue à ce degré su-

prême, la ψυχὴ est saisie de l'unique et triomphant désir de communier à l'Universel, et elle tâche à y parvenir en employant le seul moyen qui lui soit présentement offert, c'est-à-dire en opérant volontairement la plongée psychique dans l'océan sentimental, symbole excellent, quoique encore tangible, de l'Infini à quoi tout est destiné.

Qu'est-ce donc que cet océan qui est le centre de tout le symbolisme, et qui figure à la fois le moyen de destruction du navire individuel et le moyen d'évolution de la ψυχὴ ?

Toute la vibration matérielle, tout l'ensemble des mouvements physiques et des sensations qu'ils éveillent, constituent l'océan sensuel où bouillonne l'instinct démiurgique. Toute la vibration spirituelle, tout l'ensemble des idées premières et des pensées qu'elles causent constituent l'océan conceptuel où luit le Verbe divin. C'est le plus bas degré, ou l'acte, et le plus haut degré, ou l'essence de l'Amour.

Tout ce qui existe entre ces deux océans constitue l'océan sentimental, c'est-à-dire la mer des perceptions et des sentiments avec tous les effets directs et réflexes, les conséquences immédiates et lointaines, c'est-à-dire le milieu naturel de l'âme et le plan de travail et d'ascèse de l'humanité collective.

La plongée de la ψυχὴ dans cet océan est nécessaire; car, et seulement alors, elle se dépouille de son sentimentalisme particulier, elle abandonne volontairement et pour toujours son domaine individuel, et elle communie au sentiment universel, c'est-à-dire à cette totalité des perceptions hominales qu'elle doit connaître et expéri-

menter, pour être vraiment l'Ame humaine et se porter vers son évolution (1).

Par analogie, au moment de la plongée, le corps humain, qui ne tient donc plus à la ψυχὴ que par un lien très ténu, très vague, et très propre à être rompu au moment logique où il convient, le corps, à son tour, penche vers l'océan sensuel, qui est au plan inférieur correspondant, et y subit toutes les sensations de la matière. C'est là la symbolique Descente aux Enfers, dont la remontée est si difficile, mais qui, lorsqu'elle est accomplie avec succès, est le commencement de l'ascèse bienfaisante par où l'on sort de la stase humaine.

Ainsi, dans cette plongée, la ψυχὴ trouve la connaissance et prend conscience de son ardeur. Echappée de sa forme et entrée dans la forme totale, la voici prête à se sauver elle-même, et, avec soi, tout l'Univers. Le sacrifice qu'elle fit de son destin égoïste la rend digne d'un destin plus général, la fait capable de résister à la tentation matérielle comme aux influences sentimentales, et appelle invisiblement le moyen de sa délivrance, c'est-à-dire le Sauveur qui la tirera des flots qu'elle a bravés.

Dépersonnalisée par la plongée dans l'océan sentimental, la ψυχὴ en sort éclatante et synthétique, comme sortit Aphrodite du sein des eaux. Cette « femme de mer », symbolisme complet de la ψυχὴ régénérée, est bien la *Marie*, image de la perfection féminine, et aussi la *Maia*, synthèse de l'illusion qu'est tout l'océan sentimental.

(1) Cet Océan sentimental est la mer symbolique, *Mare*, *Marie*, *Maia*, où se recueillent et se retrouvent les traditions hindoues, grecques, judaïques et chrétiennes.



Ce principe femelle, exacerbé, purifié par son propre effort, mérite le principe mâle, l'appelle et le nécessite. Le voici venir sous la forme du dauphin, sphinx de la mer, qui, causé par la vaillance et l'émoi de l'Aphrodite, lui prête sa puissance, et forme avec elle le principe double, conscient de soi, à qui la victoire est facile sur toutes les embûches.

Concordant avec la remontée de la mer sentimentale, l'ego spirituel descend vers la ψυχὴ régénérée, et, sous cette forme du dauphin, donne la volonté à son ardeur, la puissance à son désir, et la réalisation à son espoir.

L'un et l'autre se dirigent vers le rivage protecteur, y abordent et y trouvent la terre nouvelle et l'image du nouveau ciel vers lequel ils se dirigeront désormais. Sous la tonnelle qu'ombragent le lierre et la vigne, c'est-à-dire vers la tour initiatique qui couronnait le labyrinthe, ils sont désormais libres et capables de préparer leur définitive évolution.

Dans cette tour, le dauphin et la ψυχὴ élaboreront leur union et vont la rendre parfaite. Dès lors, ils se mettront en marche vers le sanctuaire, dont ils ont les clefs, grâce à leur unification ; l'être unifié passera ainsi entre les colonnes de la porte dont il sait les noms ; il ouvrira la porte du Temple, et il contemplera, sans la comprendre encore, la Vierge de Lumière, symbole éclatant et inexpliqué de la Divinité.

Il est attiré vers elle par le Rayon divin émané d'elle, et qui, s'individualisant pour lui, au temps où il n'était qu'une âme humaine, lui donna le secours du dauphin. Lien mystérieux et infrangible, ce rayon divin, qui compose l'être et l'amène à la porte du Temple, demeure tou-

jours et quand même partie intégrante de la Vierge de Lumière.

Ainsi, la Vierge de Lumière, qui est tout ce que nous savons présentement de la divinité, s'irradie dans la spiritualité de tous les êtres, se prête à toutes les âmes, et c'est pourquoi elle est aussi, suivant la vigoureuse expression de l'Aréopagite, qui l'appliquait à Dieu même — la Grande Prostituée. Océan spirituel d'en haut, de toutes ses effluves elle dégage les êtres de l'Océan sentimental d'en bas. Elle fait précisément le rôle de la divinité dans toutes les âmes ; et cette prostitution sacrée est vraiment la manifestation féminine du Ciel (Dieu).

Mais, n'oublions point que cette manifestation n'existe qu'après la plongée de la ψυχὴ dans l'océan sentimental, et que, par suite, s'il est vrai de dire que Dieu se manifeste fémininement aux plans de l'esprit, il est faux de dire que Dieu se manifeste dans ses œuvres. Il n'y a point de manifestation d'en haut dans les choses de la nature : il n'y a que l'œuvre du Démiurge, œuvre maléfique, mais, grâce au Ciel, œuvre finalement inutile et illusoire.

SIMON THEOPHANE.

LA GÉOMÉTRIE A *N* DIMENSIONS

II

Analyse de la Notion de Dimension

Une dimension est une longueur dirigée dont le rapport à une unité choisie contribue à déterminer une figure géométrique. Au premier abord, on sera tenté de considérer comme dimension toutes lignes principales d'une figure : côtés d'un polygone, diagonales, axes principaux d'une courbe, etc. Mais, la finalité même qui définit la notion de dimension étant de déterminer la figure, on cessera naturellement de considérer comme dimensions les lignes, si évidentes qu'elles soient, qui ne contribuent pas à atteindre cette détermination ou qui apportent des données surabondantes pour cette détermination. Peu à peu, l'observation a amené l'homme à choisir pour étalons des figures très simples dont il détermine la situation, et toutes les autres figures ont été déterminées en mesurant la situation des points nécessaires à connaître par rapport à ces figures étalons : ces figures

sont les systèmes de coordonnées. Les mathématiques ont découvert, dans ces derniers temps, un grand nombre de systèmes de coordonnées; mais il en est un (sans doute le plus ancien) qui semble tiré plus naturellement de nos conditions d'existence, et qui a été intuitivement employé dans la pratique de la vie bien avant que Descartes ait fondé sur lui la géométrie analytique : c'est le systême de 3 axes rectangulaires (vertical, transversal et antéro-postérieur,) découlant de la structure de l'homme, dont le corps est symétrique, suivant un plan vertical situé dans la direction normale de sa locomotion et de sa vision. Ce même caractère, dans sa généralisation géométrique correspond au maximum de contraste simultané au sein d'une variété spatiale, maximum marqué par la perpendicularité. Or la perpendicularité ne peut se développer que par des lignes planes et droites : chaque variété dimensionnelle sera donc une figure rectiligne : ligne plan, cube indéfini, etc.

L'idée de dimension repose donc sur le maximum de contraste entre des variétés spatiales, et autant de fois on peut superposer ce maximum de contraste, autant une variété spatiale contient de dimensions. Il suit de là que la réitération d'un même facteur se combinant au résultat de l'opération précédente qu'il a réalisé lui-même, autrement dit l'algorithme des puissances, est l'expression exacte du développement de l'étendue par les dimensions. Celles-ci sont les exposants ou les logarithmes de la quantité qui exprime la capacité des ordres spatiaux correspondants. Pour la même raison, tout lieu géométrique composé d'éléments plans ou rectilignes s'exprimera par des fonctions homogènes du premier degré; car chaque monôme de la fonction exprimera une

seule dimension et le polynome qui constitue la fonction homogène représente l'analyse, c'est-à-dire, l'isolement de ces directions contrastantes qui constituent les dimensions.

La distinction des 3 dimensions repose sur le contraste 2 fois superposé de la perpendicularité dû à nos conditions d'existence. Dans un même milieu, des êtres construits, d'après une structure symétrique, autour d'un axe (ou autour d'un point) n'auraient vraisemblablement que la notion de deux (ou d'une seule) dimensions, associées, comme elles le sont pour nous, à l'idée de rotation. Ainsi, le cyclope, avec son œil formé par la glande pinéale au sommet du crâne concevrait difficilement notre espace comme ayant deux ou trois dimensions, surtout s'il avait pour pieds des roulettes, et pour bras des tentatcules attachées comme l'humérus, c'est-à-dire pouvant décrire des cônes de divers angles autour de son point d'attache.

Je ne parle pas ici d'êtres superficiels, assujettis à se mouvoir seulement dans un plan et tels que le sont à peu près les hydromètres, ces araignées qui se meuvent à la surface des rivières. Pour ces animaux, sans doute, il n'existe qu'un espace à 2 dimensions. Mais un être se mouvant réellement dans un espace à 3 dimensions pourra ne pas distinguer cette triple mensuration, si, dans son organisation, aucun contraste ne vient les distinguer nettement. Ainsi, un être cylindrique ou conique ne connaîtrait spontanément que 2 dimensions ; la 2e étant parcourue inconsciemment suivant des lignes courbes et répondant aux géométries non euclidiennes. Un être parallélépipédique comme nous distingue les 3 dimensions, parce qu'il perçoit aisément les contrastes

entre elles. L'inégalité continue, provenant d'un profil elliptique serait perçue comme une accélération dans la rotation. Donc, une variété de même dimension pourra passer subjectivement perçue ou inaperçue, suivant que l'être percevant sera différencié ou non d'une manière discontinue, suivant cette dimension. Il est donc possible que notre structure organique participe de la 4e dimension, mais qu'étant symétrique axialement par rapport à cette 4e dimension, nous la percevions seulement comme variation d'intensité de volume.

On voit aussi que, pour prendre conscience d'une dimension, il faut être polarisé suivant cette dimension Et peut-être la 4e dimension est-elle celle suivant laquelle notre polarisation est encore incertaine. Nous avons une image d'une telle condition, par rapport à la 3° et même à la 2e dimension dans l'état cosmique de ces tourbillons dont la rotation n'obéit pas encore à un plan fixe, et dans ces sphères en formation n'ayant pas encore de pôles stables. Les librations des mouvements astronomiques semblent montrer que notre système solaire tout au moins n'a pas atteint la stabilité complète suivant les 3 dimensions.

Il semble que la double vue, la claire audience, enfin, cet état sensoriel accessible à certains sujets exceptionnels doués d'une sorte de perception intérieure du monde objectif, soient des ébauches de cette prescience emencore embryonnaire de la 4e dimension.

L'idée de dimension implique à la fois une longueur et une direction, donc une translation et une rotation combinées. Elle implique un contraste, mais en même temps une continuité permettant de relier les éléments

de contraste,et de les rapporter à une commune mesure. Sans cela, les directions diverses seraient jugées comme de pures qualités incomparables entre elles sous le rapport de la grandeur spatiale.

Cette continuité qui relie les directions contrastantes peut être considérée comme un espace capable de contenir toutes les directions intermédiaires, mais évalué avec d'autres unités. Ce point de vue répond aux coordonnées cartésiennes, qui impliquent des axes et des angles convenus. Mais on peut relier les directions contrastantes par une nouvelle longueur dont la direction dépendra des directions précédentes, et établira entre elles le lien de continuité nécessaire. On a alors une coordonnée de plus, remplaçant l'angle convenu ; ce sont alors les coordonnées trilinéaires. Il ne faut sans doute pas remonter bien loin pour trouver l'origine de la notion de dimension. Il est fort à croire que le contraste entre la verticale et les 2 dimesions horizontales a dû longtemps paraître irréductible. Les gens incultes de nos jours présentent encore à notre époque un état mental peu enclin à embrasser sous le concept de dimensions les 3 directions perpendiculaires de notre milieu. Sans l'architecture, qui, avec la taille des matériaux, en est arrivée à découvrir le privilège du trièdre droit de pouvoir se retourner dans les trois directions, la notion des 3 dimensions serait beaucoup moins claire, tant la pesanteur crée une différence d'effort et de situation partout où intervient la verticale et tant la cohésion distingue par un effort intense toute perforation d'avec les parcours superficiels ou linéaires. Il suffit donc d'un manque de lien, entre les 3 dimensions et un nouveau contraste spatial, pour nous empêcher de le concevoir comme une 4e dimension et pour le perce-

voir comme pure qualité. Et peut-être l'évolution objective de notre milieu ou l'évolution subjective de la peception humaine, suivant le pressentiment de M. Poincarré, nous découvrira-t-elle un jour cette 4ᵉ dimension quand nous pourrons relier continûment aux 3 autres le contraste qu'elle fait avec elles.

D'une manière générale, *percevoir une dimension, c'est réduire une différenciation qualitative à une mesure de quantité spatiale,* c'est-à-dire *à une grandeur dirigée.* Mais il ne suffit pas d'avoir déterminé la mesure d'une qualité quelconque pour l'assimiler à une dimension : des coefficients de dilatation, des indices de réfraction, etc, ne peuvent être envisagés comme des dimensions tant qu'on n'aura pas découvert la continuité qui permet leur transformation ou leur évanouissement graduel dans une de nos dimensions connues. Il ne suffit donc pas de poser une variable de plus dans une équation pour la nommer dimension. Faute d'observer cette double condition de contraste et de continuité pour qualifier un élément quantitatif de dimension, on tombe dans l'incohérent, et la géométrie se confond avec l'algèbre, et n'a plus l'espace pour objet propre.

Ce qui constitue une dimension pour un sujet, c'est *la perception d'un contraste au sein d'une continuité spatiale.* Une variété spatiale d'un certain ordre est la continuité permettant de relier en passant par un contraste maximum les éléments d'une discontinuité. Et toute discontinuité n'est sans doute que l'insersection, dans un champ restreint d une continuité plus concrète. Ainsi, la surface relie la discontinuité de 2 lignes, et une ligne peut être considérée comme la trace d'une surface.

C'est là une application du principe métaphysique qui

concilie les oppositions dans une synthèse supérieure, et qui résout l'antagonisme des contradictions dans un infini par rapport aux éléments contradictoires, infini qui, vu d'un point de vue supérieur, n'est qu'une continuité.

Développement des Dimensions

On peut se demander si la superposition des contrastes qui établit de nouvelles dimensions peut se poursuivre indéfiniment. Nous venons de voir qu'il n'y a pas dimension sans une continuité corrélative du contraste. Or la continuité peut-elle se poursuivre indéfiniment en expansion indéfinie; ou bien tend-elle à faire prédominer la rotation et par là à effacer les dimensions nouvelles dans l'homogénéité ?

La translation, se superposant à elle-même sans limite, correspond à la fonction des puissances entières dont le développement est illimité. Dans la translation la ligne de base, dans toute son étendue, devient centre ou plutôt axe de la surface ; elle n'a plus de point d'origine. Le point unique qui, dans la rotation est la racine de la 2e dimension par l'intermédiaire de l'infinité linéaire, disparaît ici; la centralisation ponctuelle se multiplie à l'infini et devient une centralisation axiale.

Dans le développement par rotation, le centre persiste à travers tous les degrés et limite l'expansion indéfinie suivant les directions contrastantes, pour lui substituer une expansion homogène. L'action du générateur demeure liée à la racine dont il représente le développement universel, son expansion est refrénée par l'individualité persistante de la racine.

Dans le développement par translation au contraire, c'est une ascension du générateur à une individualité d'ordre supérieur où l'individualité primitive disparaît dans l'universalité acquise qui constitue justement l'individualité supérieure. Et l'unité génératrice se meut sans contrainte de sa racine, celle-ci perdant son unité propre d'élément pour s'émietter en infiniment, petits.

Entre ces deux types extrêmes des développements par rotation et par translation se trouvent une masse de cas où les 2 processus se combinent. Ainsi, des rotations imparfaites réaliseront les sections coniques, des multiplicités de centres échelonnés sur une translation donneront lieu aux coubes des divers degrés.

Dans la 3e dimension, la persistance du point comme centre réalise la sphère avec la plan, le cône avec la ligne la persistance de la ligne avec le plan donne le cylindre. On peut remarquer que la rotation d'un plan ou celle d'une ligne autour d'un point réalisent l'une et l'autre des volumes, c'est-à-dire des formes du même ordre, bien que l'ordre du plan soit supérieur à celui de la ligne. Cela tendrait à prouver qu'avec la persistance l'influence centralisatrice, on ne peut, avec des éléments de l'ordre surface, dépasser l'ordre volume.

Au contraire, si l'on suppose un développement par translation, chaque translation nouvelle contrastant avec la précédente réalisera une variété d'ordre supérieur.

Il serait intéressant de rechercher dans l'univers, ces deux sortes de génération dont la géométrie montre les schémas. Les êtres vivants semblent les retracer. Certains organes ayant pour origine une cellule centrale prolifèrent autour d'elle et restent toujours centrés ; tels

sont en général les glandes en grappes, les viscères principaux ; d'autres, au contraire, se forment d'une accumulation de cellules dont l'individualité s'efface dans une unité supérieure ; par exemple, les fibres musculaires, les nerfs, les vaisseaux appartiennent à ce type avec des variantes diverses.

La sociologie et l'esthétique fournissent aussi des exemples de ces deux genres de hiérarchie : tantôt, l'individu persiste dans les groupements, au sommet ou à la base de la hiérarchie; tantôt plusieurs individus se fondent dans une idée anonyme qui est le véritable chef.

On peut se demander s'il n'existe pas une contre-partie de l'influence frénatrice de la centralisation. Et le processus dispersif que nous avons rencontré dans les géométries non euclidiennes, comme formant l'opposition du processus convergent se retrouve naturellement ici à propos de la question des dimensions. Et en face de π se présente le facteur e qui préside aux fonctions hyperboliques formant, avec les fonctions circulaires, une antithèse dont le moyen terme est la formation quadratique.

Je remets à plus loin l'étude de ces 3 modes de génération par π, par l et par graduation : c'est une question trop importante pour être traitée incidemment. Constatons seulement ici que la constitution hyperbolique d'une variété spatiale tend à aspirer vers l'infini son contenu au lieu de legrouper autour d'un centre, et, que cette aspiration se résume en deux directions doubles, tout comme la structure quadratique et la structure trigonométrique, dont l'extrême est représentée par le triangle rectangle et répond à $\sqrt{2}$, nombre sur lequel π est construit. Le nombre e répond ainsi à l'évanouissement d'une variété dimensionnelle en vidant le genre de ce qui lui

confère une réalité individuelle, pour ne lui laisser que ses principes radicaux, orientés maintenant (asymptotes) de façon à neutraliser l'orientation primitive.

Ceci tend à montrer que le développement des dimensions, bien qu'étant possible indéfiniment, doit être en fait limité par les deux facteurs e et π : π empêchant la translation de multiplier les espaces indéfinis et leur imposant, dans une certaine mesure, une centralisation relative qui restreint l'infinie prolifération et établit des cycles ; e empêchant la superposition de plus en plus dense d'une hiérarchie écrasante, en sublimant sa matérialité et en réduisant à des tendances vers l'équilibre quaternaire infini l'effort de la constructivité hiérarchique.

Or, en nous rappelant l'étude sur les géométries non euclidiennes, nous voyons que, dans la sphère physique, e répond à l'expanion des gaz et à l'idéation ; il nous offre donc la porte de sortie de l'espace, la solution de cet équilibre provisoire établi pour enrayer le chaos ; π géométrise les liquides, état qui est le point de départ indifférencié entre les gaz et les solides. Et, tandis que le gaz tend à émanciper le mouvement, le solide établit une stabilité enrayant l'agitation désordonnée. Le liquide, comme élément neutre, fournira par son universalisation la parité coronale du système, c'est-à-dire l'animal, ainsi que nous l'avons vu déjà (1).

Or l'équilibre mobile de notre monde repose sur la combinaison des 3 états : solide, liquide et gazeux, et sans doute, l'espace lui-même repose sur la triple géométrie : l'euclidienne servant de base aux deux autres,

(1) Voir la Synthèse Concrète (1re partie et I).

l'une, la Riemannienne, tendant à contracter les dimensinons, l'autre, celle de Lobatschewsky, à les disperser. On peut donc se demander si le nombre trois, qui correspond aux dimensions de notre espace, n'est pas une condition même du maintien de cet équilibre entre les individualités qui coexistent séparément, et si l'établissement d'une 4e dimension ou l'élimination d'une 3e correspondraient à deux états réalisables sans détruire la possibilité des coexistences individuelles séparées qui constituent l'essence de la notion d'espace. On peut se demander si la suppression de la 3e dimension ne ramènerait pas la pluralité d'individus à se confondre en une seule individualité plus confuse et chaotique, à un milieu d'instinct borné ; si la réduction à une seule dimension ne serait pas l'évanouissement même de toute conglomération d'énergie et l'état d'impulsion aveugle et unique; enfin, si la réduction au point ne représenterait pas le germe pur du désir impuissant à l'acte, plongé dans l'angoisse infernale dont parle J. Boehme. Et, d'autre part on peut penser que l'établissement de la quatrième dimension ne pourrait se faire sans dissoudre cette résistance qui constitue l'individualité matérielle, sans transformer cette obscure limite de la connaissance que nous oppose les corps. La distinction individuelle qui pourrait persister ne nous est présentement concevable que comme le foyer d'une personnalité dont la corporéité ne serait plus qu'un domaine pénétrable à tous et caractérisé par un ordre déterminé, dont les 4 dimensions constitueraient le rythme. Le désir de l'amour conjugal semble être la prescience confuse de cet état dont la 4e dimension représenterait la conscience clairement spécifiée. La musique, par sa suggestion, nous donne aussi un avant-goût

intellectuel de cette pénétration des corps. Or cette pénétration nous est concevable plutôt encore comme une unification que comme une distinction. Le quaternaire des dimensions serait peut-être au point de vue de l'espace, la perfection d'une évolution vers laquelle il tend, l'unification qui parfait la distinction intellectuelle caractéristique du ternaire.

Ainsi, on peut concevoir l'établissement de la 4e dimension à deux points de vue : 1° subjectivement, en supposant que des êtres placés déjà dans un espace à 4 dimensions ne prennent que successivement conscience de chacune; l'humanité, en possession de la 3e depuis quelques milliers d'années, commencerait à entrevoir cette quatrième dimension ; 2° objectivement, en supposant la même évolution dans un kosmos déterminé, qui, sortant du chaos se développe successivement suivant les 4 dimensions. En définitive, subjectivité et objectivité n'étant que des points de vue relatifs, le kosmos acquérant à travers les 4 dimensions peut, à son tour, être considéré comme prenant simplement conscience d'une virtualité au sein de laquelle il plongeait dès son origine.

Peut-on maintenant poursuivre indéfiniment la sériation des dimensions ainsi que tendrait à l'établir la géométrie analytique ? Ou bien la superposition de nouvelles dimensions aboutit-elle à supprimer l'espace, c'est-à-dire ce mode de coexistences individuelles distinctes et ce mode de pluralité d'une même forme. Les équations qui expriment chaque dimension par une variable se prêtent à leur accumulation indéfinie. Mais cette possibilité algébrique ne peut nous renseigner sur la possibilité métaphysique. Elle considère une virtualité abstraite, et

toute virtualité de ce genre est,par sa nature même,illimitée, car se dépouillant de la qualité,elle ne conserve que la quantité pure, qui, nous l'avons vu, est ce qui demeure indéterminé dans la pénétration incomplète de la matière par l'esprit. Mais,comme toute réalité concrète, est, suivant les principes de Wronski, pour le moins une synthèse ternaire d'éléments radicaux qui ne peuvent exister que l'un par l'autre, toute existence concrète définit une quantité en lui appliquant une tendance qualitative.

De là, une première détermination : les nombres, sorte de qualités à l'état de germe. Le développement spatial de ces germes constitue ce qui distingue les individualités similaires ; ce sont les dimentions spatiales. C'est par les dimensions qu'il est possible d'obtenir à la fois la distinction individuelle des formes et la répétition numérique d'une même forme.Et,puisque les dimensions dérivent des nombres, il doit y avoir des degrés dans leur collectivité jouissant de propriétés particulièrement remarquables de même que pour les nombres. La possibilité d'accumuler indéfiniment les variables dans une équation ne permet pas de conclure à la possibilité de superposer indéfiniment des dimensions, pas plus que la possibilité d'additionner indéfiniment des nombres ne permet de superposer indéfiniment des pierres sur une base donnée.La dimension possède en quelque sorte une masse; c'est une sorte de tension qui s'oppose à la conjonction des individualités, et il est extrêmement probable que le jeu combinatoire de ces diverses tensions entraîne une limitation dans leur nombre. La sélection des polyèdres réguliers en est la preuve.

Conception par Rotation ou Translation

Les notions spatiales se ramènent à la combinaison des données de la rotation et de la translation. — Pour un être privé de translation et doué de rotation, l'espace consisterait en un contenant divisé en zones concentriques d'intensité décroissante avec la distance, et en secteurs résultant des contrastes établis par les objets ou par les intensités de rotation nécessaires pour amener un objet à la place d'un autre. Il n'y aurait aucune notion des dimensions dans un tel espace, mais seulement des directions contrastant plus ou moins. Cet espace serait un point étendu, cercle, sphère ou hypersphère, estimé homogène en soi et divisé par des contrastes de directions déterminées soit par les objets contenus, soit par les mouvements du sujet, Cet espace serait conçu comme une totalité divisible, puisque les contrastes, après avoir passé par certains maximum, ramèneraient périodiquement les situations primitives par une progression continue.

Dans un tel espace, toute la distance serait estimée par l'arc, qui est une fraction du cycle total, avec une intensité variant avec la profondeur. Cela suffit pour établir des coordonnées polaires, le module étant considéré comme un facteur d'intensité, sans idée de longueur.

— Un être doué de translation et privé de rotation ramènerait au contraire toute chose à l'idée de distance. Les changements de directions seraient perçus par lui comme des chocs, autrement dit, comme des intensités, et se distingueraient en outre par les qualités des objets

rencontrés. Pour lui, l'espace ne serait pas une totalité, mais une capacité sans bornes, avec virtualité ouverte à la multiplicité d'éléments qui sont considérés non comme des fractions d'un tout, mais comme des individualités distinctes. Si les contrastes passaient par des maxima, ces maxima seraient saisis comme de pures différences de qualités, et un retour au point de départ serait estimé comme un nouveau lieu ressemblant absolument au premier. Les directions seraient alors déterminées par l'intensité ou le nombre de certains chocs séparant certaines distances. Cela permettrait d'établir des coordonnées axiales avec un angle convenu et connu seulement comme une certaine qualité. Un tel espace n'aurait pas de dimensions véritables. On y remarquerait seulement que, suivant les cas, un point se trouverait déterminé par un nombre plus ou moins grand de qualités n'ayant entre elles aucune commune mesure.

Si un être ne concevant que des translations parcourt un cycle, il considérera comme une pluralité d'individus similaires l'unique objet rencontré après chaque réitération du même cycle.. — Inversement, si un être ne concevant que des rotations se meut sur une ligne indéfiniment prolongée, et si le long de ce parcours, une même séquence se reproduit périodiquement, cet être croira à chaque période être revenu au point de départ, et il considérera comme une individualité unique plusieurs fois perçue la pluralité d'individus similaires.

Ceci prouve combien est relative l'individualité que nous attribuons aux objets. Elle n'appartient pas, à proprement parler, aux objets, mais dépend du sujet qui la perçoit. On voit aussi combien est relative la pluralité d'individus similaires qui répond à la notion d'espace, et

à quel point les réalistes au moyen âge avaient raison d'attribuer autant de réalité aux universaux qu'aux objets particuliers. Nous avons expliqué précédemment le sens métaphysique de la translation et de la rotation en définissant la translation : *une fonction du sujet comme unité par rapport au non-moi ;* et la rotation : *une intégration de collectivités partielles au sein du sujet amenant un changement de relations avec le non-moi.* Or, suivant qu'un sujet est doué de translation ou de rotation, il substitue la pluralité à l'unité ou inversement. La distance et l'étendue sont donc relatives, et là où une distance existe pour un être doué de translation, il n'y a qu'un mouvement sur place pour un être doué de rotation. Ainsi, un être doué de rotation, j'entends rotation pure, mouvement de pivot et non révolution circulaire) percevra, toutes autres choses égales, une dimension de moins qu'un être doué de translation. Cette restriction dimensionnelle a pour corrélation une restriction dans la pluralité des individualités. On peut rapprocher ce fait de celui qui attribue plusieurs perceptions similaires à un même objet, la mémoire équivalant, au point de vue de la conscience psycholgique, à un mouvement de rotation.

Par conséquent, si toutes nos translations se trouvaient ramenées à des rotations, autrement dit, si au lieu de parcourir l'espace, nous pouvions l'envelopper autour de nous et l'explorer en pivotant sur place, bien des pluralités s'identifieraient dans une individualité unique répondant à la collectivité que nous nommons espèce. Inversement, ce que nous considérons comme individualité deviendrait collectivité si nos rotations se transformaient en translation.



Cela fait déjà pressentir où se trouvent les dimensions qui dépassent la 3e ou qui sont en deçà de la première. Ainsi, la transformation de la translation en rotation et vice versa fait apparaître ou évanouir une dimension, et en même temps une pluralité (1). Le problème de l'espèce et de l'individualité se trouve ainsi lié à celui des dimensions de l'espace.

F. WARRAIN.

(1) La sous dimension correspondrait donc aux choses que nous percevons par rotation (?)

LA SYNTHÈSE ET LE SYMBOLE

IV.

Comme les Personnages divins ne sont pas trois Dieux, qu'ils constituent les relations vivantes d'un seul Dieu avec lui-même, tous les attributs, toutes les facultés de ce Dieu appartiennent aux trois Personnages indistinctement.

L'on peut cependant dédier certains attributs à certains Personnages, non pour leur en réserver la possession exclusive, mais par motif de similitude, pour faire comprendre que tel attribut, sans cesser d'appartenir à la Trinité entière, offre avec tel personnage divin un rapport d'analogie et de symbolisme profond. De même, trois frères étant les seigneurs et propriétaires d'une seule et indivise forêt, on dédierait, par analogie, les chênes au plus robuste, les hêtres au plus élancé et au plus méditatif, les bouleaux d'argent au plus gracieux. Cette comparaison est fort imparfaite, puisque les Personnages divins ne sont pas trois frères séparés, mais un seul Dieu en trois synthèses ; elle rendra néan-

moins plus clair ce que j'entends par dédicace de tel attribut à telle Personne de la Trinité.

Knoll de Bulsano, Hugues Victor, Pierre Lombard, Richard Victor, le bienheureux Albert le Grand, saint Bonaventure, saint Laurent Justinien dédient la puissance au Père ; au Verbe, la sagesse ; au Saint-Esprit, la bonté.

C'est une distribution toute naturelle. Car le Père, l'équilibre antérieur et générateur, correspond évidemment à l'attribut de puissance ; le Verbe, étant généré par l'expansion intellectuelle, correspond plutôt à l'attribut de sagesse, et le Saint-Esprit, procédant de l'attraction d'amour, correspond davantage à l'attribut de bonté. Mais il faut se souvenir que puissance, bonté, sagesse, n'en restent pas moins la propriété indivise des trois Personnes. Il s'agit d'une distribution idéale, symbolique et non pas d'un démembrement réel.

Saint Augustin et saint Hilaire dédient l'Eternité au Père, la ressemblance divine au Fils et la jouissance à l'Esprit. Saint Augustin rapporte au Père l'unité ; au Fils l'égalité, à l'Esprit la concorde.

Ce sont encore des distributions normales. L'éternité correspond au Père parce que, s'il n'est pas plus éternel *en fait* que les autres Personnages divins, il demeure le seul des trois qui, même au point de vue *logique*, n'offre pas de commencement, alors que le Verbe ne peut se concevoir logiquement qu'après le Père, qui l'engendre, et le Saint-Esprit qu'après le Père et le Verbe, dont il procède. La ressemblance correspond au Fils, puisque, généré par l'expansion intellectuelle, il forme la représentation mentale du Père; il est Dieu épanchant en sa lumière intérieure, par la soi-conscience, l'exacte image de Dieu. Que le Saint-Esprit, l'attraction d'amour, corresponde à

l'attribut de jouissance ou de béatitude, il suffit de l'énoncer pour l'admettre. L'attraction qui ramène Dieu vers Dieu n'est-elle pas vouée à la suprême jouissance ?

L'unité se rapporte au Père, non que l'unité générale divine lui appartienne, *en fait*, plus qu'aux deux autres Personnages, mais parce qu'il la renferme, au point de vue *logique*, avant qu'on ait eu besoin de concevoir le Verbe et l'Esprit. Il nous présente, par conséquent, l'aspect direct et primordial et l'unité, avant ses relations logiques avec des aspects ultérieurs d'elle-même.

L'égalité se rapporte au Fils, parce que, seconde Personne, il renferme aussi l'unité de Dieu, mais pensée par Dieu,et donc forcément en relations *d'égalité* avec Dieu pensant, qui est le Père. Et la concorde se rapporte au Saint-Esprit parce que, troisième Personne, dernier terme du processus logique,il renferme l'unité de Dieu, mais qui aime Dieu et ramène, par une concorde sublime et tendre, une attraction chaleureuse, l'unité divine pensée, le Verbe, au Père, unité divine pensante.

Tels sont les principaux attributs que l'on dédie habituellement aux différents Personnages de la Trinité.

Pourrait-on aller plus loin et distribuer de la sorte toutes les facultés divines ?

Oui, à mon sens, hors une seule : la Perfection, qui résulte inaltérablement de toutes les facultés rassemblées en l'unité immuable des trois synthèses.

Même par simple dédicace, par relation symbolique, la Perfection ne saurait être spécialisée à tel Personnage. Elle consiste dans l'immensité pléromale et unique de tout le Divin.

Il y a là pour nous une révélation souveraine. Ce n'est point par la spécialité, le développement exclusif d'une

ou plusieurs facultés que nous devons tendre à la Perfection, mais par le développement immense et harmonieux de toutes. Le Mage chrétien, l'Initié, ce n'est point le chercheur étroit qui s'emprisonne dans un système, un effort, même un génie particulier, c'est le travailleur humble et colossal qui met au service de tous les attributs de Dieu toutes les volontés et toutes les idées, le synthétique par excellence qui, dans sa vie du dehors, peut avoir un métier ou une œuvre spéciaux, mais qui, dans la vie de son âme, consacre ses méditations et les effluves télépathiques de son labeur invisible à toutes les vertus, à toutes les sciences, à toutes les beautés, à un progrès tellement universel qu'il arrive à se confondre avec l'illimité et invariable Absolu !

Albert JOUNET.

DEUXIEME PARTIE

L'AFFAIRE DE LA VILLA CARMEN

I. — Quelques Documents.

Les lecteurs de *la Voie* nous doivent excuser. Mais, après leur avoir présenté, en liberté, les arguments de M. Gabriel Delanne et de ses tenants, il est de la plus élémentaire loyauté d'agir de même sorte vis-à-vis de leurs adversaires : c'est à ce titre que nous donnons ici un extrait d'une lettre de M. le docteur Rouby, qui, comme on sait, fit une conférence sensationnelle, au cours de laquelle, par des procédés de physique amusante,il reproduisit les phénomènes de la villa Carmen et présenta au public le cocher Areski dans le rôle de simulateur. Nous devons ce document à la gracieuseté du directeur du journal *les Nouvelles*, dont nous avons, à l'époque où nous hivernions à Alger, déjà éprouvé la confraternelle amabilité. Voici les passages typiques de la lettre du docteur Rouby :

« Mlle Marthe B... non seulement a joué le rôle de Bergolia, la sœur de Bien-Boâ, en en riant follement, mais chose plus importante, chose capitale, elle a déclaré en même temps à deux honorables avocats de notre ville,que toutes les apparitions de la Villa Carmen étaient des fumisteries, et que c'était tantôt elle-même, tantôt d'autres médiums qui remplissaient ce rôle. Si Mlle Marthe a continué à jouer Bien-Boâ, il faut le lui pardonner, n'ayant pas eu, pauvre enfant, une mère pour la guider et lui ouvrir les yeux sur les conséquences graves d'une plaisanterie qu'elle ne croyait pas nuisible. Ne jamais tromper, ne jamais mentir, telle est la loi morale. Or personne ne la lui avait enseignée.

« .... on a surpris le cocher Areski cachant une pièce de *haïck* dans le cabinet des manifestations de la villa Carmen, entre le baldaquin et le rideau. Tel est le fait : étudions-le.

« Qu'est-ce que le haïck? C'est une pièce d'étoffe arabe très légère, soyeuse,dont Bien-Boâ était vêtu dans ses apparitions, si nous en croyons les descriptions faites des voiles qui l'enveloppaient. Donc, Bien-Boâ s'approvisionnait de vêtements chez les marchands de la rue de la Lyre. Cette pièce d'étoffe était placée dans le cabinet de toilette de la générale ; on la portait avant les séances dans le pavillon.

« Le paquet d'étoffes une fois saisi,a-t-on demandé à Areski pourquoi il cachait de haïck dans le cabinet noir? Non,c'est fâcheux, c'est même très fâcheux !

« Car enfin, Areski avait une raison de cacher là ce tissu ?

« Interrogé par nous, Areski nous a déclaré « qu'il avait apporté ce haïck dans le cabinet des apparitions pour s'en draper, devant ce jour-là représenter Bien-Boâ,et,ajouta-t-il, je n'ai pu le faire, n'ayant rien pour m'envelopper. M. Delanne corrobore son dire dans son journal :» Du reste, ce soir-là, il n'y eut aucune manifestation. »

On voit que la lettre du Dr Rouby met en cause deux avocats à la Cour d'appel d'Alger. L'un d'eux, M. Marsault, pris à partie par Mme la générale Noël, à la rescousse de qui le

général Noël vint en personne,donna dans une lettre ouverte une série d'explications dont nous extrayons le passage suivant relatif à la véracité des médiums et à l'authenticité des phénomènes de la villa Carmen. (La lettre est adressée à Mme la générale Noël.)

« C'était au mois de novembre 1904,à la suite d'une visite de condoléances que je vous rendis, mon confrère et ami M[e] Edmond Journau et moi fûmes invités à maintes reprises et avec insistance à venir assister à une séance de matérialisation.

« Il s'agissait de nous montrer une nommée Bergolia, esprit matérialisé, sœur de Bien-Boâ.

« Nous nous rendîmes au souper et à la séance qui devait le suivre, auxquels vous nous aviez conviés.

« A la fin du repas,vous étant absentée un moment avec M. le général Noël, mon ami et moi restâmes seuls avec Mlle B.

« Celle-ci nous dit alors : «Voulez-vous vous amuser? Vous « savez : Bergolia c'est de la frime : mes sœurs et moi nous « vous amuserons. »

« Si surprenante que nous parut cette déclaration, nous nous tînmes dans l'expectative, désirant alors savoir jusqu'à quel point pouvait être poussée une pareille plaisanterie.

« Rentrés dans la salle de séances,nous vîmes parfaitement à la lueur faible d'une lanterne munie d'un verre rouge, Mlle M. B. se lever de la table où elle se trouvait à côté de nous, rentrer dans le cabinet à médium, en ressortir avec un voile blanc dont elle s'était recouvert la tête et les épaules.

« En répondant à vos questions dans un langage qu'elle qualifiait d'hindou, Mlle M... B... laissait échapper de petits rires étouffés que nous entendions très distinctement.

La simulation ou l'amusement était si grossier et les rires si perceptibles,que nous pensions à chaque instant que tout serait découvert par vous.

« Pendant les vingt longues minutes que dura cette plaisanterie, il n'en fut rien.

« Nous partîmes absolument convaincus de l'amusement auquel Mlle B... M... et ses sœurs se livraient.

« Cette constatation faite,et pour ne pas avoir à continuer un rôle qui nous déplaisait, mon ami et moi, prîmes le seul parti qui restait à prendre: ne plus revenir à vos séances.

« Nous n'y renvînmes pas, malgré les invitations pressantes dont nous fûmes l'objet par la suite. »

Pour ne pas allonger demésurément le débat, nous sommes obligés de passer sous silence la lettre de M. Marsault à M. Ch. Richet, et aussi les controverses concernant la trappe de la villa Carmen, et la collaboration volontaire ou involontaire de Mme la générale Noël à la revue *Luce e Ombra*. Et nous avons hâte de laisser la parole aux principaux auteurs et spectateurs de l'affaire, lesquels ont bien voulu, spécialement pour *la Voie*,résumer et préciser les éléments de la discussion.

Mais auparavant,il nous sera permis de demander respectueusement si, depuis quinze ans et plus qu'elle s'adonne aux pratiques du spiritisme, et que, mes amis et moi, nous avons suivi de loin et retenu les succès divers de ses expériences, si Mme Carmencita Noël n'a jamais été mystifiée, si sa bonne foi n'a jamais été surprise, et si elle ne l'a pas su et reconnu.

Nous ne souhaitons pas de réponse à cette question, qui— chacun le voit par la façon dont elle est posée — n'est qu'un courtois rappel au passé de la part de gens que ces polémiques ardentes et inutiles n'intéressent point, mais qui voudraient bien que la vérité et les savants fussent,*a priori*, respectés et mis hors de cause.

Il convient également, pour nous maintenir sur le terrain de la plus impartiale franchise, de faire connaître le mauvais procédé dont M. le colonel de Rochas vient d'être victime. Il a publié récemment, dans un magazine illustré de langue française, un article de vulgarisation sur les fantômes, avec des reproductions de clichés. L'un de ces clichés représente Bien-Boâ avec cette légende : « Le fantôme, soi-disant celui du prêtre indien Bien-Boâ, n'était qu'un habile faussaire. »

Or, le colonel de Rochas n'a jamais écrit cette légende, qui est bien, elle du moins, l'œuvre d'un faussaire. Le colonel de Rochas réserve son opinion sur le cas Bien-Boâ, et il serait téméraire de prétendre la connaître avant qu'il l'ait formulée.

M. G.

II. — Déclarations

« Je suis convaincu, dit M. Richet, d'avoir vu les phénomènes ; mais, si on peut me donner la certitude scientifique qu'ils étaient simulés, je suis prêt à reconnaître que je me suis trompé. Je ne puis pas reconnaître m'être trompé tant qu'on ne m'opposera que des objections aussi misérables que les quatre objections qui m'ont été faites (1). D'ailleurs,

(1) Résumons, pour les lecteurs de *la Voie*, ces quatre objections :

a L'apparition a un casque; de quel magasin d'accessoires sort-il ? — L'objection est vaine : il n'est pas plus difficile de matérialiser un prince indien habillé et casqué qu'un prince indien tout nu.

b Areski a déclaré avoir joué le personnage de Bien-Boâ. Oui, mais il a déclaré le contraire cinq minutes après. Areski est de la catégorie de ces indigènes qui, pour vingt sous, disent une chose et, pour quarante sous, la chose contraire. Areski a dit qu'il y avait une trappe ; or il est constaté qu'il n'y avait pas de trappe, et les adversaires mêmes du cas Bien-Boâ le reconnaissent.

c Mlle Marthe B. a avoué avoir *bluffé* et joué la comédie dans le cas Bergolia. — Il n'y a pas à tenir compte des dires de cette jeune fille, soit qu'elle avoue Bergolia, soit qu'elle la nie. Mlle B... est médium ; et on sait que les médiums sont, consciemment et inconsciemment, portés à tromper. Ils trompent — et se trompent les premiers — pendant le cours même de l'expérience. D'ailleurs, Mlle B... a, dans son ascendance immédiate, des tares intellectuelles et nerveuses, sur lesquelles il serait peu charitable d'insister, mais qui interdisent d'ajouter la moindre foi, tant à ses affirmations qu'à ses dénégations. Au surplus, les phénomè-

la personnalité de Mme Noël et de ses médiums et l'ambiance de la villa Carmen ne sont pas en cause, puisque cette nuit (2 mai), j'ai obtenu, en présence de trois savants et par l'intermédiaire d'Eusapia Paladino, des phénomènes se rapprochant beaucoup de ceux qui ont été le plus souvent observés à la villa Carmen. »

En ce qui concerne les conséquences et les théories scientifiques que ces faits peuvent faire surgir, M. Richet fait de très explicites déclarations, et nous sommes trop heureux de lui laisser la parole :

« Souvent, les spirites, dont la conviction, profonde comme celle des apôtres, n'est pas toujours appuyée sur des preuves irréfutables, nous reprochent de ne pas oser dire tout haut ce que nous pensons tout bas, et de mettre une prudence exagérée, presque lâche, dans nos paroles ou nos écrits. Nous aurions dans la main des trésors de choses vraies, et, par timidité, nous n'oserions pas ouvrir la main pour laisser s'envoler de par le monde ces vérités que nous détenons jalousement. Il me paraît que ce reproche est bien injuste. Nous ne sommes encore, ni les uns ni les autres, parvenus à ce degré d'ineptie. Quoi ! voici une vérité dont je suis absolument certain, et que, par je ne sais quelles enfantines craintes, je n'oserais pas énoncer ! Serions-nous assez sots pour ne pas être sûrs qu'une vérité finira toujours, tôt ou tard, par apparaître au grand jour et faire irruption parmi les hommes?

---

nes ont été constatés indépendamment des paroles et de la personne de Mlle B... Et quand Mlle B... essayait de *corser* les séances, les spectateurs, ou tout au moins M. Richet, s'en apercevaient ; et il n'a jamais été fait fonds sur un phénomène douteux auquel Mlle B... aurait été mêlée.

d Enfin, on a dit que Bien-Boâ se composait d'un masque japonais au bout d'un bâton. M. Richet affirme que la bouche et les yeux du *fantôme* remuaient d'une façon appréciable pour chacun, et qu'il n'y avait pas, en l'occasion, de masque possible.

Vraiment non ! Si nous hésitons à raconter tel ou tel fait, à publier telle ou telle expérience,c'est qu'il nous reste encore des doutes. Car, si notre certitude était complète, nous n'hésiterions pas à parler *urbi et orbi*. Quel pauvre calcul que de ne pas oser dire la vérité, sous prétexte qu'elle va soulever des appréciations hostiles ! C'est un peu de cette manière naïve et sotte que procèdent certains gouvernements, quand ils ont reçu la nouvelle d'une défaite militaire ; ils n'osent pas la communiquer à la presse et publient des bulletins mensongers. Cependant, ils doivent bien savoir qu'un jour ou l'autre, la défaite sera connue dans tous ses détails.

« Si parfois on hésite à raconter des faits dont on a été témoin, ce n'est pas seulement parce qu'un doute subsiste c'est aussi parce qu'il ne suffit pas d'avoir observé un fait isolé pour le publier. La science n'est pas le récit d'un fait, ni même le récit de plusieurs faits. Elle est plus compliquée qu'une série d'histoires entassées l'une après l'autre. Elle demande que ces faits épars soient plus ou moins coordonnés, avec des preuves, des démonstrations et des répétitions qui les éclaircissent. Comme on a l'espoir de faire sortir les sciences psychiques de la période empirique pour les faire entrer dans la période expérimentale, on attend que l'expérimentation ait complété, et plus ou moins élucidé, un fait empirique isolé ; et souvent on est forcé d'attendre longtemps. *Experientia fallax, judicium difficile*, disait déjà Hippocrate.

En outre, il est parfois certaines preuves morales, qui sont décisives pour nous, mais qui ne peuvent être considérées comme telles par le public. On pourrait citer bien de curieuses histoires, très instructives, mais qui n'ont que notre conviction personnelle pour preuve de leur valeur scientifique. Elles n'ont donc pas droit d'admission dans la science,et j'estime que, provisoirement, il vaut mieux ne pas les publier. Ce n'est pas par défaut de courage, ce n'est pas par déférence pour l'opinion publique, c'est par respect d'une critique scientifique très légitime. J'avoue même que, si un excellent

observateur venait me citer certains faits singuliers, établis uniquement sur sa conviction intime, j'aurais peine à y ajouter foi, et je supposerais quelque défectuosité dans l'observation ou quelque tromperie habile dans la production du phénomène.

« L'hypothèse de puissances intellectuelles, évoluant autour de nous dans cette immensité mystérieuse de la nature, n'est ni invraisemblable ni impossible. Mais ce n'est pas sur ce terrain de la possibilité ou de la vraisemblance qu'il faut placer la discussion. L'hypothèse est possible assurément : il s'agit de savoir si elle est nécessaire.

« Or, jusqu'à présent, cette nécessité ne me paraît pas évidente ; car les limites de l'intelligence humaine et des forces matérielles ou psychiques qu'elle dégage n'ont pas été tracées encore. Plus on approfondit la conscience, plus on y découvre des couches profondes, inconnues de nous-mêmes, des consciences subliminales, des personnalités secondes, se superposant, se succédant tout à tour, et prenant les apparences de personnalités réelles, bien distinctes de notre *moi*.

« Et qui sait ce que peut produire la vibration nerveuse ? Elle produit de la chaleur et de l'électricité. Elle provoque des actions chimiques. Elle donne une forme matérielle à la pensée. Pourquoi n'agirait-elle pas sur les objets inertes ? On pourrait fournir à cet égard bien des arguments favorables ou contraires ; mais il ne me semble pas sage d'aborder cette discussion. Il ne paraît pas que les temps soient mûrs encore. Avant de faire la théorie d'un fait, il faut déterminer le fait lui-même, et nous serons fidèles à la vraie méthode expérimentale en recherchant les conditions d'un phénomène avant de disserter sur sa cause même.

« D'autant plus que le phénomène lui-même est bien loin d'être accepté universellement et reconnu par tous comme authentique. Alors, à quoi bon nous perdre dans les nuages de la théorie ? Etablissons solidement la réalité des faits, et nous pouvons être certains que la théorie en sera donnée un jour.

« En vérité, nous ne savons rien des conditions dans lesquelles un fantôme apparaît sur une plaque photographique. Donc, si la photographie a été prise sur une plaque marquée à l'avance, si cette plaque a été développée par l'expérimentateur lui-même, savant de bonne foi incontestée, sans que cette plaque ait jamais, pendant un seul instant, quitté ses mains, alors, sans que cela me trouble beaucoup, j'accorderai à l'image fantomatique toutes les apparences qu'on voudra, de poupée ou de mannequin, à condition, bien entendu, qu'on puisse plusieurs fois répéter cette expérience. Mais précisément le manuel opératoire de ces photographies spirites est confié à des praticiens peu scrupuleux, et ils ont toutes facilités pour faire les manipulations nécessaires à la production d'une image parasite juxtaposée au personnage principal.

« Donc, chaque fois qu'un cas nous est signalé où il y a eu des lumières, des apparences lumineuses, des matérialisations visibles à tous, il faudrait aussitôt en recueillir la photographie, et cela avec toutes les précautions nécessaires pour que pas un doute ne pût s'élever sur l'authenticité de la plaque.

« Si la certitude expérimentale est absolue, peu nous importera alors que l'image soit dramatique ou non : il suffira qu'une tache blanche quelconque, non imputable à une erreur de technique, apparaisse sur la plaque; car c'est une question d'intérêt secondaire que d'obtenir des formes ayant apparences humaines. Nous devons borner nos désirs à de plus modestes constatations : un lumière, si vague qu'elle soit, nous suffira, pourvu que ne soient pas vagues les conditions dans lesquelles elle a été recueillie et fixée. Ce ne sont pas les phénomènes les plus extraordinaires et les plus compliqués que nous devons rechercher, mais ceux qui sont le plus rigoureusement observés. Notre grand effort doit tendre à obtenir des faits, élémentaires peut-être, mais des faits auxquels on ne puisse rien reprocher.

« Si les photographies authentiques ne sont pas plus abondantes, c'est probablement parce qu'on n'a daigné, bien

à tort, essayer d'enregistrer de simples stries lumineuses. On a voulu probablement attendre que ces lueurs aient pris l'apparence d'une personne humaine. Car on avait toujours l'espoir que cette image humaine, reproduite par la photographie, serait une preuve de la survivance. Mais j'oserai dire qu'il faut reléguer au second et même au troisième plan ces aspirations, d'ordre non scientifique, vers la survivance de la personnalité humaine. Attachons-nous seulement à ceci, qui est probable, quoique encore contestable, qu'autour de certains rares médiums, dans des conditions particulières, il se forme des vibrations lumineuses que la rétine humaine peut percevoir et que la plaque photographique peut enregistrer.

« Plus tard, il ne sera pas interdit d'aller plus loin, et ce n'est pas moi qui conseillerai la timidité aux expérimentateurs. Mais la sagesse conseille de commencer par le commencement. Quand on construit un édifice, on se préoccupe d'abord de lui donner des bases solides, et on ne va pas mettre de décorations au chapiteau et au fronton quand les assises mêmes, sur lesquelles repose le temple, sont encore branlantes.

« Nous conclurons donc que, pour tous ces phénomènes lumineux, ces fantômes, ces apparitions, il faut, de parti pris, abandonner les récits sensationnels et faire comme les physiciens devant un difficile problème de physique, c'est-à-dire s'occuper de ce qui est simple, éliminer les causes d'erreur et les complications, ramener le problème à sa forme élémentaire.

« Ce n'est pas le hasard qui rend incertaines nos expériences de métaphysique subjective ; c'est notre défectueuse méthode d'expérimentation, car nous ne savons pas tenir compte suffisamment d'un phénomène psychologique d'essentielle importance, trop souvent méconnu, la mémoire inconsciente.

« Il y a eu de ce fait tant de graves erreurs, qu'il convient de nous expliquer formellement à cet égard.

« Autrefois, la mémoire était considérée comme une faculté intellectuelle très simple. Il est des faits dont on se souvient,

d'autres dont on ne se souvient pas ; par conséquent, la limite est nettement tracée entre les réminiscences et les créations mentales. D'un côté, des choses que l'on a connues et qui reparaissent ; de l'autre, des choses qu'on ignore et qu'on construit par l'imagination et le raisonnement.

« Mais l'étude approfondie de l'hypnotisme a eu, entre autres ce précieux avantage de nous faire connaître toute une série de phénomènes bien singuliers sur la mémoire, et de nous révéler que la mémoire est une faculté *implacable* de notre intelligence ; car aucune de nos perceptions n'est jamais oubliée.

« Dès qu'un fait a frappé nos sens, alors, de manière irrémédiable, il se fixe dans la mémoire. Peu importe qu'il puisse être évoqué à notre gré ; peu importe que nous ayons gardé la conscience de ce souvenir : il existe, il est indélébile. Il va s'unir et se combiner à d'autres perceptions également inconscientes ; et il peut, dans certains états mentaux particuliers, reparaître en son intégrité, alors que, s'il fallait en croire le témoignage de notre conscience, toute trace semble en avoir à jamais disparu. Mais non, il n'a pas disparu : il dort en nous, complètement ignoré de nous.

« En un mot, *la conscience oublie souvent ; l'intelligence n'oublie jamais.*

« Cette mémoire inconsciente, subliminale, pour employer l'heureux mot de Fréd. Myers, est toujours éveillé, attentive, perspicace. Elle se mêle à tous nos sentiments, à toutes nos volontés, à tous nos actes ; elle agit, pense, raisonne ; elle constitue un véritable *moi*, mais un *moi* inconscient, qui a, sur le *moi* conscient, cet avantage inappréciable de ne jamais laisser perdre la plus petite parcelle de ce que les choses et les hommes, dans le cours de notre existence, nous ont apporté.

« On voit combien sont graves les conséquences de cette persistance des souvenirs. Nous avons tous, les uns et les autres, — surtout ceux dont la vie est déjà à son déclin, — lu, vu, entendu tant et tant de choses qu'il est impossible,

malgré la sûreté de notre mémoire, d'affirmer que nous n'avons pas, à tel ou tel moment, lu telle phrase, entendu telle parole, assisté à tel événement. Aussi peut-on, en parfaite bonne foi, certifier que ce que nous pensons, en ce moment même, est une création mentale et non un souvenir ; car non seulement nous ignorons l'avoir su, mais même nous ne comprenons pas comment nous avons pu le savoir. Si nous pouvions contempler cet immense amas de souvenirs dont notre mémoire inconsciente est la vigilante gardienne, nous serions véritablement stupéfaits ; car nous trouverions, dans ces images qui ont fixé tout le passé de notre existence, des trésors absolument ignorés.

« Aussi bien, les phénomènes de soi-disant lucidité ne sont-ils souvent que des souvenirs; et, quoique la personne lucide affirme, en toute sincérité, et avec toute l'énergie d'une bonne foi ardente, qu'elle ne savait rien, ce n'est pas assez pour que nous affirmions sa lucidité. Il faut que la preuve nous soit donnée qu'il lui a été absolument impossible d'avoir jamais rien su du fait qu'elle affirme. Ignorer aujourd'hui n'est rien ; il faut prouver qu'on a toujours ignoré. Si l'on était plus sévère à constater cette impossibilité d'avoir su autrefois, on éliminerait beaucoup de phénomènes de merveilleuse apparence, explicables très simplement par la reviviscence de souvenirs que la conscience avait totalement oubliés.

« Il paraît vraisemblable que des forces inconnues agissent, soit sur la matière pour provoquer certains phénomènes matériels, soit sur l'intelligence humaine pour donner la lucidité.

« Faire la théorie de ces phénomènes matériels et de cette lucidité, c'est chercher en quoi consistent les forces qui leur donnent naissance.

« Deux hypothèses se présentent tout de suite à nous. Ces forces inconnues sont humaines ou extra-humaines.

« (*a*) Si elles sont humaines, il faudrait alors supposer à notre organisme nerveux la puissance de s'extérioriser par

des mouvements sans contact (télékinésie), et la puissance de percevoir des phénomènes extérieurs que nos sensations ordinaires ne nous révèlent pas (clairvoyance).

« (*b*) Si ces forces sont extra-humaines, il faut supposer qu'il existe dans l'univers des forces intelligentes pouvant interférer dans les choses de notre monde terrestre, mouvoir des objets et agir sur notre pensée. Cette hypothèse comporte elle-même deux sous-hypothèses bien distinctes, selon que ces forces extra-humaines sont (B') des êtres intelligents) complètement différents de l'homme ou (B") des consciences d'hommes ayant vécu.

« Autrement dit, ces forces sont soit des génies, des δαίμονες des élémentaux, des anges, pouvant communiquer avec les hommes, soit des âmes humaines ayant quitté le corps, et poursuivant leur existence psychique après la décomposition du corps.

« C'est cette dernière théorie, très simple, qui est celle des spirites ; et il est inutile d'insister pour montrer qu'elle soulève de terribles objections.

« Quant à la théorie qui admet l'existence d'êtres intelligents complètement différents de l'homme, elle n'est guère défendue que par les théologiens pour des raisons qui ne sont pas d'ordre expérimental.

« Reste la théorie qui attribue tout à des forces humaines: elle est peu séduisante, et elle ne s'appuie sur aucune preuve solide.

« Nous voici donc en face de trois théories également invraisemblables et irrationnelles, ce qui nous permettra sans doute d'en proposer une autre.

« Elle ne sera ni longue à exposer, ni difficile à comprendre ; car, cette nouvelle théorie, explicative des phénomènes, je ne la saurais formuler, ne la connaissant pas, ne prévoyant même pas ce qu'elle peut être.

« C'est une théorie x que l'avenir nous révélera.

« Oui ! je crois bien que, dans un temps très prochain, après

que de nouveaux faits seront constatés, après que d'habiles expérimentateurs, aidés par de puissants médiums, auront mis en lumière des phénomènes qui sont encore ténébreux, nous serons amenés à modifier si profondément toutes nos conceptions sur la métapsychique, que nous aurons d'autres hypothèses à formuler que celle des *anges*, des esprits, ou des *effluves humains*. Cette théorie x, inconnue, qui est inattaquable puisqu'on ne la formule pas, a toute chance d'être vraie, aussi vraie que la théorie de la sélection était vraie avant Darwin, que la théorie de Képler était vraie avant Képler, que la théorie chimique était vraie avant Lavoisier, que la théorie de l'électricité était vraie avant Ampère, Faraday, Maxwell et Hertz.

« Avant que les découvertes fondamentales de ces sciences eussent été faites, on n'avait émis que des théories absurdes (comme la théorie du phlogistique, par exemple, ou la théorie géocentrique). La vérité n'avait été ni prévue ni soupçonnée. Et je crois bien qu'il en est de même pour la théorie de la métapsychique, théorie que personne, je crois, n'a encore ni prévue ni soupçonnée.

« Assurément, au lieu de nous décourager, cette constatation d'insuccès doit nous engager à multiplier nos travaux avec prudence, audace, patience.

« Jusqu'à présent, nous ne connaissons que des phénomènes épars. Le lien qui les réunit nous échappe. Soit. Il ne nous échappera pas toujours. Un jour viendra où une explication en sera donnée, différente de toutes celles que notre ignorance a construites. La découverte est peut-être très simple, mais il faut bien savoir qu'elle n'a pas été faite encore ; car, quoique plusieurs des phénomènes racontés soient véritables, les théories qu'on a édifiées sur eux sont ridicules. »

Ch. RICHET.

AILES ET FUMÉES

Pour Albert de Pouvourville.
Bac-Ninh, 8 mars 18. . .

C'est le temps où le cœur s'apaise,
Le cœur douloureux qui n'a plus
Regret des beaux jours révolus
Ni souci de l'heure mauvaise,
Des lendemains où vont fleurir
Encor ennui, doute, malaise.
Le présent est doux à mourir,
C'est le temps où le cœur s'apaise.

Après tant d'horribles secousses,
Le cœur pacifié sait bien
D'où lui vient ce calme,et d'où vient
Comme un battement d'ailes douces
Invisibles autour de lui.
Opium, c'est toi qui repousses
Bien loin doute, malaise, ennui,
Après tant d'horribles secousses.

Au battement des douces ailes,
C'est toi qui doucement l'endors,
Et pour lui dresse tes décors

Peuplés des formes les plus belles.
Ton cœur ne s'éveillera plus,
Oublieux des heures cruelles
Et des plus beaux jours révolus,
Au battement des douces ailes.

C'est comme l'aile du vampire,
Qui vous assoupit aux forêts
Dans un souffle léger d'air frais,
Tandis que son bec vous déchire.
Mais vous ne sentez rien, et vous
Vous endormez dans un sourire ;
Et l'opium si doux, si doux,
C'est comme l'aile du vampire.

Au battement des ailes lentes
Invisibles autour du cœur,
Voici bientôt tourner le chœur
Des visions ensorcelantes.
Mais ils filent, les rêves fous,
Tramés de vapeurs ondulantes,
Et rien ne reste autour de nous
Que ce battement d'ailes lentes.

Cœur blessé par l'heure mauvaise,
Cœur qui saigne et que l'aile endort,
Voici l'exquise et lente mort,
Sans trouble, doute ni malaise.
Faites silence autour de lui ;
Voici l'heure où le cœur s'apaise ;
Silence autour du vieil ennui :
Voici l'heure où le cœur s'apaise.

JULES BOISSIERE.

BIBLIOGRAPHIE

Sadisme, Satanisme et Gnose

Par FABRE DES ESSARTS

Paris, Bodin, 1906.

Le nouvel opuscule du patriarche gnostique qui succéda à Valentin II nous intéresse d'autant plus, que c'est dans notre revue que les gnostiques didactes instaurent définitivement les principes dogmatiques et rituéliques de la Gnose Moderne.

Cette Gnose Moderne a ceci de particulier qu'elle n'a précisément rien de contemporain, et qu'elle rejette comme impur et controuvé tout élément nouveau de doctrine C'est le traditionnalisme gnostique découlant de sa source primitive et immaculée, que deux de nos amis, qui sont en même temps prélats gnostiques du plus haut degré blanc, traduisent pour la première fois en un volume qui sera comme un évangile pratique et définitif Ils n'ont pas la prétention de découvrir, ni même de reconstituer. Alors même qu'elle sommeille, la

vérité ne meurt point Mais les vicissitudes récentes par où passa l'Eglise gnostique ont été pour ses chefs une profitable leçon ; et il importe que, par-dessus les erreurs ou les apostasies des hommes, et après la disparition des individus, la Science sacrée demeure intacte et facilement transmissible. Le verbe n'y suffit pas toujours, en ces temps de déplacements et d'éparpillement. C'est pourquoi la mise au jour des « Enseignements secrets de la Gnose » nous parut une œuvre méritoire, et que nous lui ouvrîmes volontiers les pages de la *Voie*.

C'est donc pour nous un devoir, et aussi un plaisir, de signaler toute nouvelle production du patriarche gnostique, et nous pensons bien que superfétatoire est la précaution qu'il a prise de différencier soigneusement le Gnosticisme, même moderne, surtout moderne, des aberrations contemporaines, aberrations que semblent encourager certaines revues pseudo-occultes, occupées surtout à prôner des aphrodisiaques ou des abortifs, et plus normalement destinées à la correctionnelle qu'à la Bibliothèque nationale

***

Miracles et Magie

Par JEAN MARESTAN

Librairie du Libertaire. Paris 1906

L'esprit libre qu'est Jean Marestan, dont nous sommes heureux d'annoncer, par cette occasion, la future collaboration à la *Voie*, donne quelques pages, nourries de saine logique et de ce clair bon sens qui fut autrefois le principal apanage des cervaux français

Il recherche succinctement ce qu'est le miracle, quels sont les caractères distinctifs des faits dits miraculeux,les conséquences psychologiques habituelles de l'apparition des faits anormaux et inexpliqués, les exagérations inconscientes, la possibilité de la démonstration de l'intervention divine.

Il conclut que jamais on ne peut dire savamment si un miracle est un miracle,c'est-à-dire un fait contraire aux lois de la nature, ou un fait conforme à une loi exceptionnelle que nous ignorons encore. La croyance au miracle n'est, en somme qu'une preuve de l'orgueil humain. Il croit tout savoir et tout comprendre ; ce qu'il ne comprend pas, il *faut*, pour la satisfaction de cet orgueil, que ce soit surhumain, surnaturel ou divin. — Soyons à la fois moins vaniteux, moins crédules et surtout meilleurs observateurs des leçons du passé. Ce qui jadis fut réputé miracle, et est aujourd'hui reconnu comme purement normal et naturel, est innombrable. Rien ne nous empêche donc de croire que tout paraîtra naturel et normal à nos descendants, tout, sauf notre incroyable prétention de faire à chaque instant descendre Dieu sur la terre pour nous étonner, nous émouvoir et nous entourer d'exceptions et de mirages. L'homme qui n'est pas à la fois savant et humble est la bête la plus insupportable de cet univers—et probablement aussi des autres.

MONTAGNY.

NÉCROLOGIE

Un événement tragique vient de priver la *Voie* d'un de ses correspondants d'Extrême-Orient, et moi-même d'un ancien compagnon et d'un ami précieux. Le marquis Elie de Commaille, dont nos lecteurs doivent encore avoir présent à la mémoire un travail tout original sur l'*Evolution des sociétés secrètes chinoises*, et qui continuait pour nous ses investigations dans le monde occulte de l'Indo-Chine, vient de périr en mer, dans un voyage sur les côtes tonkinoises, entre Haïphong et Namdinh. Dans cette courte traversée que, pour ne pas attendre le bateau des Messageries, il avait entreprise à bord d'une jonque indigène sans qualités nautiques suffisantes, il a été surpris par une bourrasque, sous l'effort de laquelle la jonque sombra, engloutissant jusqu'au dernier ses matelots et ses deux cents passagers. Le corps d'Elie de Commaille, seul Européen qui fût à ce bord, a été rejeté sur la plage, et sera ramené en France, pour être inhumé dans la sépulture ancestrale, au château de Landifer.

Je ne puis plus compter, depuis de si longues années, les amis que j'ai perdus par les fièvres mauvaises ou par les pirates irréductibles de ces terres lointaines, que nous avons conquises et pacifiées, où nous avons dépensé le meilleur de nos existences, et à qui nous conservons, malgré tout, une profonde affection. Parmi tous ceux qui, pleins d'espoir, d'ambition, ou seulement de curiosité, partaient avec moi vers cet Eldorado intellectuel, qui n'a point failli à ses promesses, minime est le nombre de ceux qui sont revenus. La plupart ont succombé au cours de leur tâche ; la terre promise, devenue fatale, les a gardés.

Et ce long cortège mélancolique se déroule, chaque fois plus ample et plus confus, lorsque, à la liste déjà si longue, vient s'ajouter le nom d'un ami qui, comme Elie de Commaille, avait su joindre, aux dons de la nature et aux privilèges de la naissance et de la fortune, les qualités les plus rares de l'esprit, et les plus délicats sentiments du cœur.

MATGIOI.

REVUE DES REVUES

L'Echo du Merveilleux.

Un article amusant sur les « Pressentiments des chiens. »

Un article sur les miracles laïques, dont voici un extrait de l'attestation, signée à Valenciennes, le 13 nivôse an III :

Considérant qu'il résulte du rapport du général Jacob qu'il est constant que la fille dont vient d'accoucher la citoyenne Mercier porte, sous le sein gauche, le bonnet de la liberté, en couleur et en relief ;

Considérant que le peuple français n'a brisé ses antiques idoles que pour mieux honorer les vertus ; que le jour de la Liberté, en dissipant les ténèbres mensongères de fanatisme, rend tout leur éclat aux œuvres de la nature, qui s'est plu, pendant le cours de notre Révolution, à nous prodiguer ses bienfaits ; que, si les miracles inventés par l'imposture sacerdotale étaient accueillis par l'ignorance et la sottise, il n'appartient qu'aux esprits éclairés et à la raison d'observer attentivement les prodiges variés du moteur secret de l'univers;

Considérant que le phénomène dont la fille de la citoyenne Mercier offre le premier exemple prouve, non seulement que la nature aime à marquer de son sceau le règne de l'indépendance, mais encore atteste l'attachement intime que la mère de cet enfant porte aux signes sacrés de la liberté,

Arrêtent que, sur le vu du présent arrêté, le receveur du district du Quesnoy payera à la citoyenne Mercier la somme de quatre cents livres, à titre de secours provisoire ;

Arrêtent, en outre, que le présent arrêté sera adressé aux Comité de Salut public et d'Instruction publique de la Convention nationale.

Le présent arrêté sera imprimé et affiché.

Signé : Roger Ducos et J.-B. Lacoste.

Les Nouveaux Horizons de la Science et de la Pensée.

Avis de M. Sage sur Bien-Boâ :

On a beaucoup parlé du rapport de M. Richet. Des conférences contradictoires ont été données ici, où le Dr Papus-Encausse plaidait pour Bien-Boâ et le Dr Valentin contre le même Bien-Boâ. Ce dernier docteur voyait des perches là où il n'y en a peut-être pas eu. Le fait est que les photographies, telles qu'elles sont dans les *Annales*, manquent de netteté. Mais il n'y avait pas grand mal à ces discussions. Là où l'on crie, là où l'on se chamaille, il y a de la vie, et c'est ce qu'il faut. L'adoration béate est le premier pas vers la mort de l'esprit, la pire de toutes.

Bulletin de la Société d'Etudes psychiques de Nancy.

Extrait d'un discours du colonel Collet sur les « premiers chrétiens et le spiritualisme moderne » :

Le conférencier fait ressortir les traits de ressemblance qui existent entre ceux-ci et ceux là : même foi robuste, même morale, mêmes vertus, mêmes principes sociaux et aussi même intolérance.

Il a comparé les réunions de quelques groupes spirites populaires aux assemblées de fidèles des premières communautés chrétiennes, et a fait remarquer qu'il y a similitude parfaite entre les médiums parlant et écrivant, des séances

spirites, et les prophètes des deux sexes, inspirés de l'Esprit-Saint, des assemblées chrétiennes. Quant aux miracles d'autrefois, on les appelle aujourd'hui des phénomènes naturels.

— « Le spiritualisme moderne, a dit le conférencier en terminant, doit être, par sa philosophie si belle et si consolante, un puissant instrument de régénération intellectuelle, morale et sociale pour l'humanité; mais il ne doit pas devenir une religion comme le christianisme, qui fut, à son origine, une admirable philosophie, libre et ouverte au progrès, et ne tarda pas à se donner un sacerdoce autoritaire, des dogmes inflexibles et un culte obligatoire. »

Revue de l'Hypnotisme.

Trois cas d'hypersuggestibilité, par le docteur *Panart.*

Voici le troisième cas :

Le troisième malade, le plus remarquable, est âgé de 20 ans. Il est élève de l'Ecole dentaire de Paris. Comme vous le voyez, il est grand et mince, d'apparence peu robuste et le teint très pâle. Il est venu nous trouver pour guérir sa timidité extrême. Il se rend parfaitement compte que, toute sa vie, il a obéi à toutes les influences qui l'ont entouré. Il y a un mois, il n'aurait jamais osé sortir de chez lui après la chete du jour, et, me disait-il, s'il avait été attaqué, il aurait été incapable de se défendre, mais paralysé au point de ne pouvoir même s'enfuir. Il n'aurait pas osé parler devant quelques personnes, ni traverser une rue quelque peu animée. On comprend quelle aurait été la triste situation de ce jeune homme au moment de passer ses examens ou, plus tard, dans ses rapports avec la clientèle ; les clients aiment que ceux qui les soignent paraissent confiants en eux-mêmes.

Ce jeune homme s'endort d'une façon absolument instantanée ; à peine ai-je touché son front du bout du doigt qu'il pousse un profond soupir et qu'il renverse la tête, en état d'hypnose complète. Mais il n'y a pas là une accoutumance particulière de malade à médecin ; n'importe qui peut en

faire autant. Je réveille le sujet et je prie l'un des assistants de s'approcher, de dire ce seul mot : « Dormez ! » Vous voyez que le résultat est aussi instantané, aussi complet. Heureusement, les camarades d'études de mon malade ne se sont pas aperçus de cette hypersuggestibilité extrême ; ils auraient peut-être été tentés d'en jouer.

Revue du Spiritisme.

Conclusion de M. Delanne sur l'affaire de la villa Carmen :

Je n'ai pas attendu les critiques pour discuter les seules hypothèses raisonnables en fait de fraudes : celle du mannequin et celle du déguisement. Mais, comme ni l'une ni l'autre de ces suppositions ne peut soutenir le contrôle des faits, qu'elles ne s'accordent pas avec les phénomènes vus identiquement par tous les observateurs, il faut en conclure que l'apparition du fantôme est bien réelle, en dépit de toutes les clameurs et de tous les ricanements des matérialistes.

La Lumière.

Bonne étude, signée *Lux*, sur Alfred Russell Wallace et ses œuvres.

Notice biographique sur Mme Bosc, collaboratrice de Mme Lucie Grange.

L'Etincelle.

De l'abbé *Julio* :

L'Esprit de Dieu ne souffle plus dans les temples : la vraie religion sort du cœur du laïc, qui est le vrai et l'unique chrétien de nos jours ; et, chose étonnante ! la Vérité s'élance d'où il me semblait que je ne l'aurais jamais attendue.

L'Esprit de Dieu souffle où il veut, et, devant ces laïcs de toutes les religions, et même parfois sans culte apparent, moi, prêtre, je m'incline profondément.

La Voix universelle.

Excellent article de M. *Rougier*, en analyse d'une conférence de notre collaborateur et ami Lalande (*Marc Haven*), sur le symbolisme.

M. *Sédier* nous permettra quelques réserves sur ce qu'il dit du Taoïsme, dans son article sur les théories anciennes des phénomènes psychiques.

Ne mentionnons une monographie, signée E. Bosc, sur la Hotayoga et la Rajayoga que pour constater que cet auteur ne connaît même pas la définition des Yoga, qu'il prétend expliquer. Notre éminent ami, le brahmine D. S. N. D., nous enverra, par un des courriers prochains, une étude sur cette méthode d'ascèse, qu'il connaît bien pour l'avoir pratiquée.

La Vie Nouvelle.

Le chanoine Maret s'était gaussé du potard Courier· M. Courier, à son tour, se gausse du chanoine Maret, qui recommande le « talisman de Vénus »..

Luce ombra.

Sommaire d'avril 1906 :

A. Marzorati : Sempre Avanti ? — G. d'Angrogna Ancora alla villa Carmen. — Conferenze Spiritualiste. — Letture e discussioni del Giovedi. — Una smentita del Prof. Richet. — E. Bozzano : Delle apparizioni di defunti al letto di morte. — Libri ricevuti in Dono. — M. T. Falcomer : Premonizioni Metapsicofisiche Spontanee a Venezia ? — Cronaca : E. Carreras : Intorno alle Sedute di Villa Carmen — A Firenze — La Società per le ricerche Psichiche di Firenze.

Reçu en outre : *La Nouvelle Revue, les Temps meilleurs, la Resurrection, La Nuova Parola, Rebus, le Spiritualiste.*

Leo Caie.



LA MORT DE PIERRE CURIE

La Voie doit un regret officiel et éclatant à l'humble et illustre savant qui vient de disparaître. On ne peut se douter, Curie peut-être seul se doutait du pas gigantesque que sa découverte magnifique va faire faire à la science moderne, malgré elle. Nous attendons, d'un avenir sans doute lointain mais sûr, les effets prodigieux de l'application du *Radium*, enfin pratique, en ses composés et ses dérivatifs, aux principales circonstances de la vie et à la vie elle-même. La substance essentielle, cette *Energie Solide*, que nous révéla Pierre Curie, avec cette naïveté modeste qui n'appartient qu'aux génies, deviendra, si son emploi peut,un jour, être généralisé, un moteur puissant et un réservoir universel d'activité. Qui sait si de futures générations ne puiseront pas,à ce réservoir, de quoi alimenter les sources naturelles de l'existence prêtes à se tarir ?

Pour nous, que des initiations lointaines et sûres ont avertis des secrets tout puissants encore cachés dans le sein de la prudente nature, nous pouvons dire que la découverte de Pierre Curie est de celles qui sont destinées à changer les conditions connues de la *vie*, et que, en isolant le radium, Curie

a devancé son époque de plusieurs siècles. Il n'est pas douteux, pour nous, que cette prodigieuse découverte demeurera longtemps encore théorique, et qu'elle ne prendra son aspect pratique que bien plus tard, au moment prévu par la normale évolution de l'humanité.

Mais il importe de se rappeler le nom de Curie, comme on s'est rappelé celui d'Archimède ou de Pythagore ; et nous ne devons pas montrer à l'inventeur du radium l'ingratitude que les anciens montrèrent au découvreur de la poudre, au constructeur de la boussole, au dessinateur du Zodiaque, ou à l'auteur du Zohar.

LA VOIE.

FUMERIES D'OPIUM

On lit dans le **Petit Parisien :**

« Afin de mettre un terme aux ravages causés, dans nos grands ports militaires, par les fumeries d'opium, M. Thomson, ministre de la Marine, vient de se mettre d'accord avec M. Clémenceau, ministre de l'Intérieur, pour inviter les autorités maritimes à s'entendre avec les autorités administratives pour supprimer l'usage de ce produit dangereux.

Depuis quelques années surtout, les fumeries d'opium se sont multipliées en France. De plus en plus nombreux, les fumeurs emploient tous les moyens pour se procurer le poison qui les abrutit. Ils trouvent, paraît-il, certaines complaisances chez des médecins, ceux-ci ne craignant pas de leur prescrire de l'opium dans des ordonnances de complaisance.

On va s'efforcer d'empêcher la vente de ce toxique, sauf pour les usages pharmaceutiques, et fermer les fumeries qui seront signalées aux autorités compétentes. »

Nous avons toujours désiré, à la **Voie**, indiquer, ne fût-ce que sommairement, ce qu'est,chimiquement d'abord, intellectuellement ensuite, cet opium dont on dit tant de bien et tant de mal. Nous n'avons pas encore trouvé le temps

ni la place pour cette étude expérimentale intéressante, mais, à tout prendre, secondaire. Notons toutefois la levée de boucliers que les autorités toulonnaises font contre cet opium, dont les autorités marseillaises autorisent la consommation pendant l'Exposition coloniale de M. Charles Roux, et dont le gouvernement général de l'Indo-Chine a le monopole de fabrication et de vente !

Le présent entrefilet contient d'ailleurs une perle à ne point perdre : les fumeurs fumeraient l'opium que d'aimables médecins leur procurent par des ordonnances de complaisance. Or tout un chacun, fumeur ou chimiste, sait que l'opium pharmaceutique ne peut pas être fumé. Mais on n'y regarde pas de si près quand il s'agit de réformer les mœurs.

COMMUNICATION

Nous apprenons avec plaisir que, à la date du 24 février 1906, S. A. le Bey de Tunis a conféré le grade de *Grand Officier du Nichan-Iftikar* à notre collaborateur Matgioi, et que, à la date du 4 Gada 1323 (30 décembre 1905), S. M. le Sultan a conféré le grade d'*Officier du Medjidié* à notre ami S. E. Aly Zaky Bey.

N° 26 — JUIN 1906

LA VOIE

REVUE MENSUELLE

De Haute Science

SOMMAIRE

PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

PRIX DU NUMÉRO......... **Un franc**

Abonnements:

France.	Un An......	12 Fr.	Union postale.	Un An...	15 Fr.
—	Six Mois. ...	7 Fr.	—	Six Mois.	8 Fr

RÉDACTION - ADMINISTRATION
5, rue du Pont-de-Lodi
PARIS

VENTE ET DÉPOT
Lucien BODIN
Libraire Éditeur
5, rue Christine — PARIS

PREMIÈRE PARTIE

LES INFLUENCES ERRANTES (1)

Textes et Documents

Laotseu a écrit le *Tao* et le *Te* ; sous son inspiration directe et verbale sans doute, ses disciples ont écrit le *Kan ing*, qui est le dernier enseignement dogmatique

(1) Il convient de remarquer que, dans l'ordre des textes taoïstes, le *Kan ing*, ou *Livre des Sanctions*, doit suivre le *Tao* et le *Te*, et terminer la série. Mais, pour la compréhension même du Kan ing, il n'est pas mauvais que le texte populaire et vulgaire des « Influences Errantes » précède le dernier Livre sacré de Laotseu. On verra, en effet, de quelle sorte d'Influences les Tao-sse modernes prétendent l'humanité entourée, et quelles conséquences ils ont, pour le peuple naïf, tirées des enseignements antiques. En tout cas, et bien qu'il soit patent, aux yeux les moins clairvoyants, que lesdits Taosse ont à la fois abusé de

du Taoïsme. Il ne faut pas prendre le *Traité des Influences errantes* pour un texte primordial, ou traditionnel ou sacré. Non plus que la doctrine synthétique, on ne retrouve ici la phrase cadencée du Maître. La nécessité de définir les formes analytiques d'une question spéciale, le désir d'être entendu de chaque lettré dans ce domaine pratique, revêtent le texte qui suit d'une foule de symboles et de légendes propres à frapper la mémoire et l'imagination, et introduisent, parmi les propositions didactes, les périodes d'une littérature inférieure. D'une composition moins ancienne, d'une inspiration moyenne, c'est ici un exemple curieux de l'adaptation,au plan intellectuel moyen, des concepts antiques et, malgré tout, indéformables. C'est un exemple surtout de la spécialisation des principes de la Voie à la théorie des Influences errantes, dont les savants de certaines époques ont si longuement parlé, et dont l'importance semble ici éclater à nouveau.

Il faut donc n'attribuer à nulle école philosophique, à nulle tradition, les propositions dont on va lire l'étrange assemblage, assemblage dans lequel on pourra imaginer, tantôt Dante, tantôt Paracelse. En Chine même, devant ces textes, que rien n'impose à la vénération, le sourire ne serait point puni, si d'aucuns s'avisaient de sourire. Mais un sourire vaut-il une réflexion ? L'attitude, durant et après la lecture, est une juste mesure de l'intelligence du lecteur.

---

la faculté d'interprétation des textes et de la crédulité des foules, il n'est pas mauvais que l'on sache immédiatement que les « Sanctions » sont autres que des récompenses ou des punitions matérielles, et qu'elles ont à s'appliquer à d'autres entités qu'à nos actions et qu'à nos individus.

Je voudrais seulement que ce texte ne fut pas un objet d'erreur ou de scandale. En réalité il constitue un « *Ngoclich* » ou « *Manuel* ». Il est fait pour être lu de la classe moyenne chinoise, celle qui, dans notre Occident, correspondrait au militaire retraité, au bourgeois, au notable commerçant. Il me paraît certain que cette classe moyenne croit à ce qu'elle lit, dans les termes précis où est écrit ce qu'elle a lu. Et tel était bien le projet des Sages, qui cachèrent la vérité, incluse en ces textes, sous un fatras de brillantes ou amusantes erreurs

La classe moyenne, la classe aisée — aisée par ses moyens d'existence et non par ses méthodes d'investigation— n'est pas faite pour la réception ni pour la compréhension de la vérité : toute nue, elle lui paraîtrait ridicule ou insupportable ou incompréhensible, et, en tout cas, inutile. Il convient donc d'habiller cette vérité des vêtements illusoires et trompeurs qui la feront accepter dans la compagnie où les Sages ont entrepris de la faire descendre. Ne les en blâmons pas plus que nous ne blâmons les opticiens de nous présenter des verres fumés pour regarder le soleil.

Mais admirons, au contraire, combien les Sages avaient raison de craindre, pour la vérité, l'involontaire pollution des esprits médiocres. Ceux-ci, de l'ensemble qui leur est présenté, ne retiennent facilement que l'illusoire ; et c'est l'erreur seule qui surnage dans leurs cerveaux. — La vérité y sombre, sans avoir même un instant flotté à la surface.

Ne faisons donc point comme ceux-là ; et que ce nous soit un avertissement pour ne point sourire des abracadabrances, voulues et raisonnées, du texte chinois, et pour démêler, sous le fatras logique des apparences, la part de vérité soigneusement contenue et cachée.

Les Influences Errantes constituent, dans le vocabulaire occulte de l'Extrême-Orient, toutes les forces et toutes les énergies extérieures aux individus (mais retenons que, en Orient, l'individu est constitué, non pas seulement par un être humain, ou par un spécimen du règne animal, mais par tout organisme formel). On voit bien à quoi correspond cette dénomination dans l'occultisme occi dental, et que les « Influences Errantes » définissent tout le psychisme, et même tout le métapsychisme, avec cet immense avantage, sur ces sciences spécialisées, que l'Orient n'indique pas la source nécessaire de ces influences. Elles sont toujours naturelles, en ce sens qu'elles sont normales, mais elles peuvent tout aussi bien provenir des auras humaines et des coques abandonnées, que du travail évolutif de toute la nature, ou des effluves radiantes de corps invisibles ; elles satisfont ainsi à la fois les occultistes, les spirites, les électriciens et les psychistes.

Mais, d'où qu'elles viennent, ces Influences peuvent être captées, suivant des lois inconnues du vulgaire, mais lois naturelles et sans plus d'exceptions que les autres lois naturelles que nous connaissons tous. L'individu qui, par l'application raisonnée de ces lois, réunit en lui, et à la discrétion de sa volonté, une certaine valeur de ces Influences, possède dès lors ces pouvoirs occultes qu'on dit surhumains mais, qui sont tout à fait naturels, et qui ne paraissent extraordinaires que parce que, réunis en un seul être, leur addition présente un total considérable et au-dessus de la moyenne humaine ; mais, toutes les unités qui composent ce total étant naturelles et normales, le total est lui-même naturel et normal, ainsi qu'il ressort des règles axiomales de l'a-

rithmétique enfantine. Disons, sans y insister outre mesure, que les Sages connaissant ces lois singulières, mais que la connaissance seule les passionne, et qu'ils se désintéressent de l'application. En dehors des Sages qui connaissent, il y a des gens qui appliquent sans connaître, ou du moins en connaissent très imparfaitement ; ce sont ces demi-ignorants que, dans l'Inde, on nomme des *fakirs :* ils ne sont pas les causes, ni les promoteurs, ni les maîtres, mais bien seulement les théâtres inconscients des phénomènes. Et cette seule explication suffira pour faire connaître que la plupart des Européens se trompent sur la valeur et sur le rôle des fakirs,et pour faire comprendre que, en réalité,ils ne méritent pas plus d'estime que leurs compatriotes ne leur en accordent.

Telle est, très rapidement, la doctrine des Influences Errantes. Elle semble très normale dans le développement de ses conceptions.Je n'ignore pas que les effets physiques et psychiques qu'on en peut tirer sont absolument stupéfiants, et dépassent de beaucoup tout ce que peut s'en forger l'imagination occidentale. Les principes, les méthodes, les moyens, les résultats, sont consignés dans cet admirable mémento de l'occultisme chinois, qui s'appelle le *Phan-Khoa-tu,* ou *Livre du Revers.*

J'ai dit ailleurs comment se transmettaient les enseignements de ce livre, qui contient 22 pages, ou chapitres. Je ne crois pas qu'il puisse être donné à un homme, en dehors des Sages chinois ou thibétains, de les connaître en leur entier. Je les connaîtrais que je n'aurais aucun droit à les vulgariser. Ce que j'en connais, bien qu'infiniment précieux à mes yeux, est minime, et serait, au point de vue pratique, de nul usage pour un Européen en Europe.

D'ailleurs, le Traité des Influences Errantes, dont la traduction suit, ne les considère qu'au point de vue nosologique (ou mieux, nosogonique, si on veut me permettre ce barbarisme expressif et précis). C'est, j'imagine, le seul côté de la théorie que les Sages chinois présentent au public, parce que, même si le public ne la saisit pas, il peut en tirer d'utiles pratiques de médecine et d'hygiène. Je veux espérer que les intellectuels de langue française, qui ne sont ni bourgeois ni commerçants notables, et qui n'appartiennent pas à la classe moyenne, sauront découvrir, sous la pulpe, un peu de bon fruit, et, sous les habits menteurs, un peu de la chair lumineuse de la vérité.

Matgioi.

LE TRAITÉ DES INFLUENCES ERRANTES

I

Un esprit, mon Maître, est descendu du ciel et m'a expliqué clairement ce que j'écris. Par années et par siècles, la raison des souches humaines grandit : maudit qui y touche ou qui la brise. Le Seigneur d'en haut est doux et bon. Le sage est un peu de ses manifestations. Ils conversent ensemble, marchent à la suite l'un de l'autre : le sage reçoit ses idées de lui. Sa volonté rend la maison heureuse et pleine de biens. Or la bonne influence et l'amélioration sont produites par ce livre. Tous ceux qui veulent connaître par là les hommes doivent beaucoup réfléchir auparavant. Car ce n'est pas une chose de peu d'importance. C'est une chose mauvaise de parler sans raisonner des Rois et des Hommes : une vie d'homme n'y suffirait pas. Il faut rester respectueux avec les sages, si peu nombreux. De mois en mois, l'esprit marche et se promène la nuit. Ceux-là qui marchent la nuit, il faut se les concilier. Car les

influences extérieures agissent sur les hommes, et le planétarisme le démontre. Tous en parlent sans en rien savoir ; mais celui qui connaît peut changer le mal en bien. Les maladies augmentent, mais il en connaît le terme, et le moyen d'une longue existence. La femme, le mari, les enfants sont ensemble, mais leurs pensées sont opposées. Une volonté lucide change leurs maladies en santé, et leurs discordes en harmonie. Mais la maladie enlevée s'abat au loin sur un autre. Le vent maladif danse comme une crête de vague,et se glisse comme un pirate. Celui qui réfléchit à ces choses peut s'en préserver. Il va, vient, traverse et revient : son influence est grande. Ainsi l'arbre est fort et le ver le traverse. Néanmoins le sage a confiance : il travaille, pense toujours, et sait que, la nuit froide, l'esprit glacé et errant voltige au ras de terre. C'est un danger pour l'homme sain et vivant. La nuit, il empêche son sommeil, et lui envoie la tristesse, commencement de la maladie.

II

Pour tous les hommes,en vérité, un esprit est descendu du Ciel pour me faire écrire. Les grands et les Sages eux-mêmes qui n'ont pas entendu cela ne peuvent le connaître ; tous ceux qui se sont rassemblés pour en disserter et y réfléchir seront, après leur mort, de grands esprits : les mauvais, non. Tous ceux qui vivent désirent la continuation de leur famille : les plus riches parfois ont peu d'enfants, car ceux qui sont toujours malades n'ont pas la possibilité d'en avoir, peut-être vivront-ils vieux, peut-être ne mourront-ils pas par l'eau, le fer ou le feu?

peut-être mourront-ils de famine ou de peste ? L'esprit du Ciel préservera de ces maux l'homme qui sait et qui respecte. Quelqu'un qui veut faire et agir, peut-être prendra-t-il au hasard, pour son action, le premier et le quinzième jour de la lune. Veux-tu agir, agis suivant ta force. La bonne ou la mauvaise action est déjà dans ton cœur ; mais sa manifestation peutê tre rapide ou retardée. Que les Rois et que les grands qui ont à agir consultent le Dieu qui est dans le Ciel, et non pas le dieu des pagodes.Et le Ciel en sera satisfait.La mauvaise action est connue et retenue de Dieu au moment de son intention. Il ne faut agir en aucun excès, mais suivant le Bien. Une mauvaise action a toujours un principe mauvais, déjà ignoré ou oublié.Quand tu agis et avant d'agir, pense à agir, mais pense à l'Esprit, pour qu'il te permette d'agir comme tu as pensé. Tous les penseurs ont dit cela. Toutes les affaires ne pèsent alors pas plus qu'à un Roi. Il faut prononcer son nom de souche, le nom de son village, l'époque de l'affaire, et consulter l'oracle. S'il y a moyen ou non dans ces conditions, l'esprit te le dira. Les esprits disposent en bien ou en mal des trente-huit espèces. Donc pensez à Dieu et adorez-le. Le sage qui écrit ce livre pense, en l'écrivant, aux moustiques, aux papillons, aux hommes, aux femmes, à tout, aux fautes et aux repentirs, à toutes choses créées, et qui se reproduisent. Ce qu'il trouve au dehors, il le réunit en son esprit. Le sage parle pour les hommes des deux principes pour les « *diatang* », les « *bothat* », les dix-huit classes. Et il dit tout ce qu'il a de bon dans l'âme. Il commet une grande faute, celui à qui l'homme qui ne sait qu'un caractère veut demander la science, et qui ne répond pas : il est semblable à l'ignorant :

quand il meurt et descend aux ténèbres, il perd la langue.

III

Ce sont des prescriptions sages que contient ce livre. Le sage peut connaître tout dans le livre Tam Giao. (*Voici ce qu'il dit*) : Le moindre mot, clair ou obscur, bon ou mauvais, sorti de ta bouche, a déjà été marqué. Les Saints, les esprits et les hommes vivants forment trois races distinctes. Ils ont tout similaire, mais rien de pareil. Les biens terrestres que le Ciel ne te donne pas, et que tu prends, t'échappent et ne te servent de rien. Or tout le monde recherche le bonheur. L'esprit parle dans les temples. Voilà le moyen de voir au loin. Le soleil éclaire tout, et fait pénétrer tout dans le cerveau ; on ne peut confondre ni mettre ensemble les bons et les mauvais. Le jugement frappant les uns, sauvant les autres ne peut être changé. Il y a donc au milieu de la terre un Espace. Les hommes, confiants et véridiques, verront clair comme au milieu de la mer. Vivants et morts sont au milieu de la mer : toutes les affirmations, toutes les négations sont éclaircies. L'homme méchant a sa punition après la mort ; mais le Ciel le laisse vivre parfois longtemps. L'acte, suivant qu'il est bon ou mauvais, ne donne que des fleurs, ou bien des fruits. De plusieurs arbres pareils, pareillement vivants, l'un devient grand, l'autre reste petit. La chaleur donne des fleurs, et les fleurs tombent à terre. Ceci est vrai. Ainsi Thaituong et Batkhoi étaient semblables. Ils sont devenus longs comme une heure de marche. Vivants, ils étaient puissants, et tuèrent quarante fois dix mille hommes : aus-

si, après leur mort, l'un est devenu serpent, l'autre cochon de mer: ils ont été frappés du tonnerre afin que l'on vît bien *le* [*dessein du Ciel*]. Ils sont tombés au milieu des immondices. Sous le roi Nhaduong, Lylamphu était un grand dignitaire méchant. Quand il mourut, il devint porc, et sept générations [d*e ses ancêtres*] avec lui ; et neuf avant ces sept furent buffles ; et ses enfants sont et seront des porcs : s'il fait du vent et que la foudre gronde, ils fuient au nord des fleuves ; et, quand ils y meurent, ils deviennent moustiques. Ils ne peuvent rien faire de bon. Le Roi alors a ordonné à tous les villages d'apprendre la loi, de la savoir, et de la répéter souvent. Ainsi cent générations ont appris ; jadis ils ne savaient rien des choses *inférieures*. Aujourd'hui ils savent, et sont tranquilles. L'homme qui vit longtemps mal devient buffle aussi longtemps au Dianguc. Trois fois méchant, une fois bon, la peine est remise. Le livre Tamgiao indique donc ce qui concerne le bien et le mal dans leurs rapports. Chacun peut ouvrir une fois la bouche pour bien parler ; mais, si le cœur est mauvais, le Ciel le marque, et Kongtzeu dit : « Non, ce n'est pas vrai. » Le temple est clair et paré : l'esprit du ciel y descend, et distingue les bons des méchants.

IV

Ce que je vais dire est pour les Sages, très difficile, et à la portée de peu de gens. Celui qui perd sa fortune, dit Mengtzeu, n'a pu le prévoir à l'avance. Les hommes sont comme les racines de l'arbre ; les dieux et les ancêtres lui donnent les fleurs et les fruits. Ce qu'ils donnent, il ne faut pas le jeter, mais le garder en sa maison. De même

qu'on dit que la perte de la fortune est le plus grand des malheurs, de même il ne faut rien perdre de l'enseignement et le garder au dedans de soi. Dans la richesse, le souvenir de la détresse passée doit engager à la prévoyance pour l'avenir. Celui qui, en marchant, s'élève et arrive à voir toutes choses de ce point élevé, est grand, celui-là peut nous comprendre. Il se peut qu'un écrit se trompe ; mais plusieurs écrits qui concordent sont dans la vérité.. Lorsque Chiquang monta sur la haute montagne, il vit tout d'un seul regard, et fut apte à la Science; il connut les forces obscures qui travaillent sous la terre. C'est dans cette région que demeure le Roi des Inférieurs, et qu'il juge les esprits, bons ou mauvais, des hommes morts. L'homme a dix-huit pensées : les inférieurs réservent dix-huit vengeances (*aux pensées mauvaises*). Les Saints sont bien disposés pour le bonheur des hommes. Celui qui, de l'œil ou de la bouche, les méconnaît, descend aux inférieurs. Il y a cent trente-huit sortes d'inférieurs. Dix-huit sages ont pensé ceci. Croyez-y : ils ont conversé ensemble, et ont fait un savoir nouveau. L'empereur a vu tous les prisonniers et ensuite a fait le livre du Ciel, de la Terre et des Inférieurs. Sa parole est limpide comme le diamant : sa voix éclatante comme la foudre. Ceux qui travaillent avec lui et vont à sa suite sont exempts de tourments. L'enfant d'un père savant est préparé à l'être lui-même. Il n'y a pas que le Khiduong : il y a le Khiam et le Khiduong étroitement unis: le khiduong est le souffle de l'homme vivant; le khiam est l'esprit inférieur des morts. Si on ne reconnaît pas cette union, toute pensée est illusoire. L'esprit vivant traverse neuf cercles. La parole du roi est comme le diamant ; celui qui l'étudie a l'œil universel. Cette parole

équivaut à celle de dix rois qui descendraient du ciel. Celui qui l'a dit voit les vingt cercles de l'univers, dans le passé et dans l'avenir. Il a vécu : il vivra.

V

Sous les astres et la lune, qui brillent sur l'Univers entier, il y a écrit, en caractères, la destinée des enfants, comme au livre Tuvi.

VI

Maintenant ceci est la Science résumée qui doit rester présente à la mémoire de chacun. Tongduongtu, bothat, est venu du ciel pour l'enseigner. Hantien écrivait son enseignement. Et ainsi tout est bien transcrit. Or Tongdongtu voit les Inférieurs, et l'influence de l'esprit des morts. Cette Science doit être gardée ; c'est la racine de toute science et de toute existence. Les hommes doivent en recueillir les préceptes, les conserver, les transmettre à leurs enfants. Par exemple, il y a vingt types humains : l'homme fort a le visage rouge et l'œil saillant. Ainsi a parlé Tongduongtu. L'homme ainsi fait n'agit guère ; mais quand il agit il est fort et bon. Bienduc, dans ses études et commentaires, dit que, dans le sommeil, voir un parent ou un ancêtre déjà mort n'est pas un mauvais présage. LiKhandhoc dit que l'hommage au ciel, lorsqu'il ne sort pas d'un cœur humble et bien disposé, est nuisible. Tous ces sages ont pris la route de la montagne Quangtien, sont arrivés au sommet, et ont alors connu la science, en regardant de l'autre côté. Sous le règne des

rois Nhaduong et Nhaly, ces sages songeaient à la science et pratiquaient la vertu ; ceci est de la première importance. Le savoir change les mauvais en bons : ceci est de la deuxième importance Le bothat Monglan a affirmé l'excellence du Livre et s'est approché pour l'affirmer. C'est pendant le grand été que Monglan a confirmé : troisième importance. Le savoir parle directement de tout ce qui est bon et mauvais : troisième importance.

VII

Lydonkhan a collaboré à cette œuvre, Chuhué a donné ses réflexions. Le diatang Vuong a soigné la transcription en caractères. Le maître du tonnerre les a inspirés tous. Il est venu une fois, mais il n'est pas de moyen de le rappeler ni de le connaître. C'est lui qui dirige tout l'univers, et qui met partout la clarté. La Science a toujours existé ; mais du jour où elle est écrite, elle s'appelle actuelle. Elle eût pu servir à tous les enfants du temps passé. C'était un mystère sans indication et très difficile. Aujourd'hui il est divulgué.

VIII

Il a été donné au roi prudent qui a écrit ce livre d'entrer dans l'esprit constitutif des inférieurs. Le roi Giacanh avait un cœur excellent : il était le premier. Le neuvième cercle de l'enfer est une masse de métal glacé. Le dixième cercle est d'une eau noire et obscure. Dans le treizième, une chaleur intense brûle les morts. Dans le seizième cercle, les typhons règnent éternellement. Le

premier cercle est un abîme sans fond. Au deuxième, les ombres courent sans nul repos. Au sixième, la foudre retentit et tombe ; au septième,est un marécage boueux. Au onzième, les ombres meurent, renaissent et meurent. Dans le treizième, les condamnés sont cuits et retournés sur le feu. Dans le quatorzième, ils sont serrés et comprimés entre d'énormes rochers. Au premier cercle, ils sont écorchés et ont le ventre ouvert. Au quatrième cercle,ils sont étroitement emprisonnés ; au neuvième, on leur enlève les muscles et les nerfs ; au dixième, ils sont ligottés et couchés au fond. Au cinquième cercle, on leur arrache les boyaux; au huitième,on leur brise les os à coups de bâton ; au onzième, ils sont desséchés jusqu'à la mort [*comme devant un soleil ardent*]. Au treizième, on leur arrache la langue ; au quatorzième, ils sont pendus par les pieds ; au quinzième, ils sont écartelés. Au dixième, ils sont dévorés par les vers et les sangsues. Au quatorzième, ils sont infectés de mauvaises odeurs jusqu'à leur mort, et leur pourriture subsiste.

IX

Ceci est la science actuelle. La volonté de l'homme agit de suite. Thienquan,qui habitait Quandong, près de la mer, savait frapper les esprits mauvais ; il était bon, fort, droit et sans détours. A ceux qui nient son pouvoir, il répond : ALLEZ VOIR LES ÉCAILLES, LE PREMIER JOUR DE LA QUINZAINE : PARLEZ AUX ROIS VAN ET VU : AUSSI DEVANT L'AUTEL DE L'ESPRIT DES CITÉS, ET LAISSEZ TOMBER LES SAPÈQUES DE CUIVRE. REGARDEZ LA FUMÉE DES PARFUMS. Giacanh fut huit ans malade, et fit huit ans brûler des parfums dans un brûle-parfums d'or ;

il avait des fièvres ardentes, saisissait les médecins et les secouait. Tous ses serviteurs tremblaient ; puis il se refroidissait et retombait. Il dormait, et la nuit, se levait, marchait et son œil croyait voir Le coi Vu et Thienquan, connaissant cette maladie, vinrent et apérçurent le Honda. Ils demandèrent à Giacanh s'il voulait guérir et interdirent l'entrée dans la maison de toute viande de buffle, disant que, alors, le Honda parlerait, et lui donnerait moyen de guérir. Or tout le monde en cette maison mangeait impunément de la viande de buffle depuis dix ans. Daoquang, depuis neuf ans, restait dans sa maison; un jour, il vint dans celle de Thienquan, malade et courbé en deux ; il montra son corps ; son sang était en plaques noires ; il s'était piqué d'une pointe, et le sang avait coulé, large comme une sapèque, mais coulait sans cesse. Cela était bien difficile à guérir. En s'adressant au ciel, il est possíble de guérir ; en consultant l'oracle, en jetant cent sapèques, et en les coupant, le sang cessera de couler. Si semblable maladie existe, il faut prendre le livre, parler au Ciel, allumer des parfums, et, sortant de la maison, faire aux quatre angles des supplications à Thienquan. Thienquan apprivoisera la mauvaise influence. Le matin, on doit faire la cérémonie des sapèques, et jeter du riz. Thienquan guérira. Voilà le vrai. Pour parler au Ciel, il faut avoir quelque chose devant soi. Quand le cœur est sincère, l'époque et la valeur n'importent pas. Tous ceux qui veulent l'aide de Thienquan doivent placer son image [*sur l'autel*]. Ceci est de première utilité. Si on rencontre le poisson Quangu, il ne faut pas le donner à d'autres; car le bon devient méchant, et le bien portant, malade. Il est vrai qu'il y a très peu de Quangu. Ouvrez vos yeux pour comprendre la science

Le septième mois de l'année Than Mao, Daoquang jeta le Honda dans le fleuve. Ceci est la vérité, et a été vu.

X

Ceci est le savoir, qui guérit les affections mauvaises. Pour guérir,la connaissance de l'esprit suffit,il n'y a pas besoin de tâter le pouls. Il est bon que les hommes soient tous comme l'or et le diamant, et non comme les choses vulgaires qu'on peut acheter et conserver avec de l'argent. Celui qui garde la science en son esprit, ressemble à l'or et au diamant, et est rempli de bonheur et de richesses. Celui qui ne la garde point abrite chez lui le malheur et la misère. C'est ainsi que Daoquang, en l'année Ngamtinh, au mois Doan, était triste et malade. Je ne sais combien de remèdes avaient déjà été pris et jetés : malgré cela,il était toujours très malade. Le vent le faisait frissonner et grincer des dents. Tous les gens, effrayés, levaient les bras au ciel ; il se laissait mourir. Sa mère, très âgée et encore forte,lui parlait en vain : il est comme un enfant avant sa naissance ; il ignore s'il vit ou s'il meurt ; demain sera-t-il mort ou non ? Or la science dit que cette maladie s'appelle Tuyenhao. Elle dit que l'on peut en guérir ; il faut toujours penser à guérir suivant la volonté du Ciel. La science agit, et la guérison vient, immédiate. Mais il faut toujours, pour réussir, agir avec franchise et confiance. C'est ainsi que Daoquang, en l'année Ngamtinh, au mois Doan, ayant fait les sacrifices avec une pensée droite, vit finir son mal.

XI

Le sage donne ici la science à tous hommes et femmes vivants, afin qu'ils connaissent leurs existences antérieures, et que, de mauvais et méchants, ils deviennent bons. Le sage dit aux hommes, clairs ou non clairs, que les âmes des sages sont et vivent aux inférieurs. Si toute la multitude des hommes et des animaux pouvait joindre les mains et les abaisser, les Saints les combleraient de savoir et de biens. Le sage a pitié des ombres des hommes morts. Si elles sortent, et que le soleil les frappe, elles ne peuvent plus redescendre, et les forces errantes se saisissent d'elles. Elles s'en saisissent, les torturent, et les font entrer dans la prison des six chemins. Ce sort est réservé aux méchants : le sage sait qu'ils y souffrent beaucoup. Ils reconnaissent que, vivants, ils ont mal agi et ne peuvent pas s'en excuser. Pour une action mauvaise, que les Saints connaissent et vengent, deux bonnes actions effacent et délivrent. Quand les hommes agissent bien, leurs enfants agissent déjà bien facilement. S'ils sont ainsi à leur mort, les esprits les conduisent au bonheur. Si deux actions sont mauvaises, après la mort le malheur est triple ; le sage veut indiquer aux vivants les routes du bonheur. Les mauvais sentiments, les désirs de vengeance et d'envie, même pendant l'enfance, mènent aux inférieurs. Le sage désire que tous les hommes aillent aux routes du bonheur : quand ils ont bien agi, leur esprit ne va pas aux inférieurs. Quand ils ont été savants, bons et studieux, ils commandent aux forces errantes, et ne vont pas aux inférieurs, où les esprits sont tristes, méchants, malades,

après une vie triste, méchante et malade. Ceux-là, de mauvais cœur, qui méprisent la Loi et les Ancêtres, sont incrédules, et dont l'esprit est sanglant, sont rejetés du ciel, meur ententièrement, et leur ombre est bleue. Leur langue, qui a mal dit, leur cœur, qui a mal pensé, sont punis. Sitôt après la mort, on voit les forces errantes ; mais avant, c'est impossible. L'homme qui, au bout d'un siècle, perd peu à peu son sang et ses forces, l'ignore. Tout cela meurt, mais l'âme survit entièrement. Et l'âme mauvaise descend aux inférieurs. Il faut que tous les hommes m'imitent. J'ai vu bien des vivants être malheureux après leur mort, ne pouvoir ni agir ni penser comme des hommes. Ils connaissaient le Lichdaï et même le Tamgiao, mais ils n'avaient pas la science. Nhaduong et Nhangu les savaient. Tous les hommes ignoraient comme eux *la science*. Ils pouvaient agir cent fois, mais pas une action excellente. A présent, on voit l'apparence.

XII

Les saints m'ont donné un œil pour les voir. Que tous les hommes agissent bien dans leur cœur. Tous les vivants qui sont malades, hommes ou femmes, jeunes ou vieux, ont commis le mal. Leur cœur fut mauvais. Les sages m'aident à écrire ; ils veulent que tous les hommes changent de conduite. La bonne action, ignorée de tous, est connue dans le lieu d'après la mort, et l'esprit écarte le malheur. Les disciples qui méprisent les sages, les enfants qui n'observent pas le respect envers leurs pères, mourront mal et violemment. Les tigres et les serpents seront acharnés après eux ; ils tomberont alors dans les



prisons inférieures. Agir bien ou mal, en avant ou en arrière, du premier au dernier jour tout est marqué. Ceux qui agissent bien ne descendent pas aux inférieurs ; il est facile de les reconnaître ; la vie bonne est offerte en exemple à tous. Le roi des inférieurs fait que tous les esprits des morts se rassemblent et parlent. Thien giai dit : « Bien, bien, il faut faire attention ; pour n'être pas malheureux, il ne faut pas redoubler une mauvaise action. » Une action énergique peut changer le mal en bien. Mais le mal est quand même acquis. Ceux qui pensent constamment à la vertu ne font jamais rien de mal [*les hommes*]. Celles [*les femmes*] qui agissent bien deviennent hommes sur le chemin du ciel. Le père mort, dont les enfants supplient le Ciel, a un sort heureux. Même s'il a commis une mauvaise action, il faut parler avec confiance et de suite. Il faut parler à Thodia, à Thanhngoang et à tous les esprits ; il faut prononcer le nom du mort, il faut toujours penser à lui, qu'il soit ou non « phung ».

XIII

Le grand sage a ainsi parlé : Tous les hommes, vivants ou morts, ceux qui sont bons, et ceux dont l'esprit est au pouvoir des inférieurs, sont énumérés ici. Les esprits mauvais sont comme un pic de pierre au milieu de la mer : la route qui y conduit va à l'ouest : l'eau est jaune : le chemin est noir : les hommes au cœur droit ne les voient jamais. Les enfants, mâles ou féminins, morts sans avoir agi, sont là, après avoir passé par le Thaploaî. Le sage voit les actions des hommes, et, d'après elles, peut changer les hommes en femmes et les femmes

en hommes. Ainsi une femme pauvre, au cœur généreux, devient homme ; un homme riche et avare devient femme. Ceux qui auront mal agi souvent, pour peu de bien, iront en cette maison de pierre, qui est grande de dix viên. En haut du mur, du côté de l'Est, il y a sept caractères, devant lesquels restent les illettrés. Ceux qui auront mal agi, ou opéré la magie *avec leur corps*, le roi les rassemble en son royaume inférieur. Ils ont mal agi involontairement. Ils ont amassé l'or, sans le connaître : ils ont, vivants, agi comme ils ont voulu. Ils sont entrés dans les pagodes, et leurs yeux n'ont rien vu ; morts, ils sont tombés dans le dernier supplice inférieur. Hommes, ils se riaient des dieux qui leur ont donné l'existence : pourquoi agissaient-ils mal avec leur père ? Ils n'étaient pas reconnaissants envers leurs bienfaiteurs ; et ils croyaient bien agir. Or, poussés par leur mauvais génie,ils voulaient se jeter à l'eau pour y mourir. Ceux qui sont reconnaissants envers les dieux et les ancêtres n'ont rien à craindre des tentations de leur esprit. Ceux qui cachent leurs mauvaises pensées ne meurent pas de suite : on ignore ce qu'ils sont, mais leur place est déjà marquée aux inférieurs. Morts, ils descendent au temple des six chemins, et, même là, restent isolés. Quand ils renaissent, c'est à l'heure du chien ou du porc. Ils ne peuvent vivre longtemps. Cela se reconnaît à leur apparence générale. Peut-être ne vivront-ils que soixante-dix jours ; peut-être atteindront-ils un ou deux ans. Mais ils ne peuvent pas vivre plus longtemps. Leur corps va toujours à leur perte. Leur mère aussi est mauvaise [*et ils sont sa punition*]. Leur naissance inspire l'effroi. Une mauvaise vie antérieure amène à des enfances semblables. Tous les mauvais sont gar-

dés après leur mort en un seul lieu, et y sont conduits et gardés par les forces errantes. Ils deviennent enfants et meurent de suite et retombent aux inférieurs, et ainsi de suite. Tel est l'enseignement du sage, que le mal prive de la vie. Au bout des expériences que le Ciel a comptées, alors ils peuvent redevenir hommes, et bien agir, alors ils peuvent redevenir hommes, et bien-agir, et ne plus craindre le châtiment. Peut-être quel qu'un se moqua-t-il du Ciel et des lois : sa figure est rouge et ses dents serrées : le vent de ses paroles descend aux inférieurs : il tombe aux grands abîmes, où la face est coupée, et ne peut, de longtemps, retourner chez les hommes. De même que le lettré, même très savant, qui se rend aux examens, oublie un caractère en présence de ses juges, de même les hommes qui, au milieu de bonnes actions, ont parfois mal agi, descendent en des limbes moins tristes. Dehors, ils sont des savants ; dedans, ils sont froids et noirs de frayeur. Et leur esprit est obscurci. Iraient-ils dix fois, l'esprit est toujours le même. Leur pensée est bonne, mais, en l'écrivant, ils renversent l'encre sur le papier ; quand ils meurent, ils ne peuvent prétendre de suite au Ciel. C'est donc que leurs existences sont mauvaises, et ils ne peuvent quitter les inférieurs. Tous les hommes et toutes les femmes parlent au maître du Ciel avec leur bouche. Il faut lentement penser à lui dans le cœur, et alors il est inutile de parler et d'écrire des prières. Les prières doivent se faire le premier de chaque mois : ce jour-là le Ciel vient apporter ses dons et savoir les intentions. Le premier jour du deuxième mois est un jour heureux, où les mauvaises actions ne doivent pas se commettre. A la moindre mauvaise action la mort vient. Que l'homme doué fasse offrande

d'une robe bleue et d'une petite statue d'enfant. Voilà le bien.

XIV

Les inférieurs sont la demeure des méchants. Un océan sans bornes s'y agite. Les hommes et les femmes obéissant à la loi encore jeunes, qui se sont mariés, ont peur des esprits qu'ils voient, craignant de ne pas avoir d'enfants. S'ils sont soumis à leurs parents, qu'ils aient confiance aux Livres. S'ils sont mal avec eux, alors ils oublient un caractère. Quand Daoquang était malade, un médecin venait le soigner consciencieusement, mais il ignorait les forces errantes, et tout l'argent dépensé ne servait de rien à la guérison. En s'adressant au Ciel, on peut guérir de suite. A présent, tous ceux qui sont malades n'ont pas constamment besoin de médecin, mais du secours du Ciel, suivant le Livre. Fussé-je malade cent ans, au dépit des médecins, un instant de prière au Ciel me rendra la santé. Peut-être que j'ai mal agi dans une circonstance antérieure dont je n'ai plus conscience ; le repentir de ces méchancetés inconnues me guérira. Mais il faut avoir une pensée droite et une science profonde pour rejeter aux inférieurs les forces errantes. Et si les forces errantes ne tombaient pas sur un innocent qui prie le Ciel, le Ciel ne les rejetterait pas aux inférieurs. Ils subissent les reproches et la punition du Ciel.

LA LOI DE CAUSALITÉ DANS LE BOUDDHISME

Si nous ouvrons les yeux et regardons l'univers, nous voyons le soleil et la lune, le ciel et les étoiles ; sur terre nous voyons des montagnes, des rivières, des plantes, des animaux, des poissons et des oiseaux. Le froid et la chaleur se suivent alternativement ; le beau temps et la pluie font place l'un à l'autre, sans fin.

Maintenant, fermons les yeux et réfléchissons avec calme sur nous-mêmes.

Du matin au soir, nous sommes agités par des sentiments de plaisir et de peine, d'amour et de haine ; nous sommes parfois pleins de désir et d'ambition, et, d'autres fois, la raison et la volonté règnent en souveraines. L'activité de l'esprit ressemble à l'écoulement continu d'une fontaine. Les phénomènes de l'esprit ne sont pas moins variés et merveilleux que les phénomènes du monde extérieur.

Quelle est l'explication de tout cela ?

Le Bouddhisme la fournit, et c'est la loi de causalité.

La nature de cette loi a été expliquée par le Bouddha, qui en a établi les cinq caractères :

1° Nature complexe de la cause ;

2° Progression infinie de la causalité ;

3° Action de la causalité dans les trois mondes ;

4° Autoformation de la cause et de l'effet ;

5° La causalité comme loi générale de la nature.

1° *Nature complexe de la cause.*

Un phénomène particulier n'est pas le résultat d'une seule cause, mais dépend de plusieurs conditions ; en d'autres termes, un effet ne peut apparaître que par l'action combinée de plusieurs causes. Prenons le feu pour exemple. Les uns disent qu'il a pour cause l'huile, d'autres que sa cause est le combustible sur lequel on a versé l'huile ; mais ni l'huile ni le combustible ne peuvent isolément donner naissance à la flamme. L'atmosphère, l'espace et beaucoup d'autres conditions sont nécessaires pour qu'une flamme apparaisse. Toutes ces conditions nécessaires, combinées ensemble, peuvent être appelées la cause de la flamme.

2° *Progression infinie de la causalité.*

Une cause est toujours précédée par une autre, et un effet est toujours suivi d'un autre effet. De sorte que, si nous cherchons la cause d'une cause, le passé d'un passé en remontant en arrière jusqu'à l'éternité, nous ne pouvons jamais arriver à une cause première. L'affirmation d'une cause première est contredite par le principe fondamental de la nature, puisque n'importe quelle cause a pour origine une cause antérieure, ce qui fait que toute cause est un effet. De la constatation que toute cause est

un effet d'une cause antérieure, qui elle-même fut précédée d'une autre, et ainsi de suite à l'infini, il nous faut conclure qu'il n'y a jamais eu de commencement dans l'univers. De même qu'il n'y a pas d'effet qui ne soit cause à son tour, il n'y a pas de cause qui ne soit un effet.

Le Bouddhisme considère l'univers comme n'ayant jamais eu de commencement et comme ne devant pas avoir de fin.

En remontant vers les origines, on ne peut pas concevoir, autrement que par une paralysie subite de la conception, une cause qui ne soit un effet ; et, en descendant vers les conséquences, ce n'est également que par une paralysie de la faculté de concevoir qu'on peut imaginer un effet dernier qui ne serait pas une cause. Le dernier des effets conçus étant une cause, lui aussi, l'univers ne peut avoir de fin.

Les eaux de la mer et des rivières s'évaporent pour former des nuages ; ceux-ci redeviennent de l'eau sous forme de pluie, qui, après avoir roulé comme eau. redeviendra vapeur. La loi de causalité est un cercle dans lequel la cause devient effet et l'effet devient cause.

3° *Action de la causalité dans les trois mondes.*

Toutes les religions soumettent, plus ou moins, la conduite humaine à la loi de causalité. Elles disent généralement que le bonheur de la vie future dépend de la pureté de la vie présente. Ce qui caractérise le Bouddhisme, c'est qu'il applique la loi de causalité, non seulement au rapport de la vie présente avec la vie future, mais aussi à celui de la vie présente avec la vie passée. De même que la physionomie de chaque individu est différente de celle des autres, les hommes sont caractérisés par des quantités différentes de sagesse, de talent,

de richesse, de naissance. Ni l'éducation ni l'expérience personnelle ne peuvent suffire à rendre un homme sage, intelligent, riche ; ces qualités dépendent aussi de sa vie passée.

Quelles sont les causes ou conditions qui produisent les différences de qualités et de conditions sociales dans les hommes ?

Ce sont les différentes qualités des actions accomplies par les hommes dans leur vie passée. Nous souffrons ou nous jouissons, dans la vie présente, par suite de ce que nous avons fait dans notre vie antérieure.

Si nous observons attentivement la conduite de nos compagnons d'existence, nous remarquons que chaque individu agit d'une façon qui lui est particulière. De là nous pouvons conclure que, dans sa vie future, chacun jouira ou souffrira suivant les actions accomplies par lui dans l'existence présente.

4° *Autoformation de la cause et de l'effet.*

Le bonheur dont nous jouissons et la misère dont nous souffrons ont pour cause nos propres actions ; il n'y a pas d'autre cause de notre bonheur ou de notre malheur que nos propres actions.

Il n'y a personne dans l'univers pour nous récompenser ou nous punir, autre que nous-mêmes. Nous récoltons le fruit de nos actions. Il en sera de même dans les existences à venir. C'est nous-mêmes qui faisons notre ciel ou notre enfer. Il n'y a pas de Dieu pour nous appeler à l'un par un caprice de sa grâce, ou nous condamner à l'autre par un acte de sa fantaisie. Le bonheur glorieux d'une vie future ne peut être que l'effet des actions vertueuses de l'existence présente.

5° *La causalité comme loi générale de la nature.*

Bien que les différentes sectes du Bouddhisme considèrent la loi de causalité de différents points de vue, elles sont toutes d'accord pour la regarder comme une loi de la nature, indépendant de la volonté de Bouddha, et encore plus de la volonté des êtres humains. Cette loi existe de toute éternité, sans commencement ni fin. Les choses croissent et dépérissent, et cela n'est pas le résultat de l'action d'un pouvoir extérieur, mais d'une force interne située au cœur même des choses. Cette force agit suivant la loi de causalité, est la loi de causalité elle-même qui détermine l'immensité des phénomènes de l'univers.

Nous vivons dans le monde de la diversité : les uns sont pauvres et malheureux ; les autres sont riches et heureux. Cet état de diversité ira se répétant sans trêve ni cesse dans les existences futures. A qui nous plaindre de notre misère ? A personne, sinon à nous-mêmes. Nous nous récompensons nous-mêmes ; c'est ce que nous ferons dans l'existence à venir. C'est la loi de causalité qui détermine la longueur de notre vie, c'est elle qui rend cette vie misérable ou fortunée. La santé corporelle, la richesse matérielle, le génie, les souffrances sont le résultat infaillible de la loi de causalité, qui gouverne tous les atomes de l'univers, toutes les circonstances de la vie humaine.

Dans le Bouddhisme, la source de l'autorité morale est la loi de causalité. Soyez bons, soyez justes, soyez humains, soyez honnêtes, si vous souhaitez un heureux avenir.

La malhonnêteté, la cruauté, l'inhumanité vous condamneront à une vie future misérable.

Bouddha n'a pas créé cette loi de la nature, mais c'est

lui qui l'a découverte,et par là, put mener ses disciples sur les hauteurs de la perfection morale.

On ne saurait avoir trop de vénération pour celui qui découvrit la vérité la plus importante de l'univers, qui, par son enseignement, a sauvé et sauvera encore des millions et des millions d'êtres humains condamnés, sans lui, à la misère des existences inconscientes.

CHAKOU SOJEN.

LES PREMIERS TANTRAS DES HINDOUS

(*Suite*)

Et encore :

« L'amour divin est féminin ; la sagesse divine est le principe masculin dans la nature divine. Ils sont inséparables, coexistants, animant et agissant de compagnie. Ils sont les pôles positif et négatif de l'aimant infini. Ils existent et se perpétuent par l'action et la réaction de l'un sur l'autre. L'activité de l'amour, c'est la bonté ; la forme de la sagesse, c'est la vérité. La bonté divine et la sagesse divine sont les sexes de Dieu, attirés l'un vers l'autre par une attraction infinie, unis par un mariage divin. Leur action réciproque est la cause de toute vie, amour et lumière, en un mot « *Mahàmàyà* ». J'ai essayé d'expliquer l'expression aussi complètement qu'il m'est possible parce qu'elle est la clef des *Tântras*, et pourtant, elle n'est pas généralement comprise par tous. Pour en revenir au sujet principal, les premiers *Tantriks*, comme il a été dit auparavant, étaient une troupe mystérieuse

d'êtres humains qui vivaient principalement dans les retraites des montagnes. Ils étaient très en avance de leur temps à la fois en savoir et en pensée, et pratiquaient leur culte, leurs expériences et leurs recherches sans être observés ni dérangés par la curiosité ou l'intervention vulgaires. Ils venaient rarement dans la société. Leurs habitudes de retraite, leurs formes mystérieuses de culte amenèrent les hommes à se défier d'eux et à les considérer avec terreur. Mais le temps arriva cependant où ils entreprirent eux-mêmes la tâche de la Réformation.

Il est nécessaire d'essayer d'expliquer un mystère qui a jusqu'ici été considéré comme tel et qui est néanmoins le trait principal et l'élément du culte *Tantrique*, c'est-à-dire le pouvoir mystique de certaines lettres de l'alphabet et de leurs combinaisons appelées *Bijes*. Le pouvoir de certaines lettres procède, à ce que je comprends, de la supposition que Dieu, aussi bien que les êtres célestes, sont *Burnorupà*, c'est-à-dire qu'ils doivent être compris au moyen de certaines lettres ou d'une combinaison de lettres qui produirait une certaine idée des attributs de l'être adoré ou invoqué, pour établir un lien entre l'adorateur et l'adoré. L'argument, comme il est, devrait être basé sur la supposition qu'il existe des choses comme celles mentionnées ci-dessus et que toutes les manifestations en provenant, si de telles manifestations sont de nature suffisamment fortes pour la présomption d'une action plus élevée que la personnalité de l'adorateur, ces manifestations devraient être classées comme de simples phénomènes de l'esprit. Expliquons ce point par un phénomène réel d'un rêve.

Une personne intelligente et instruite (un de mes amis) vit une fois en rêve la figure d'une femme qui ne ressem-

blait à aucune personne connue de lui. Dans de telles circonstances, assez naturellement, il demanda, dans son sommeil, qui elle pouvait être. Elle sourit simplement, comme pour éluder une réponse,et s'assit tranquillement à côté de lui et ouvrit un almanach pour lui montrer,par les signes du zodiaque,que,de telle époque à telle époque, lui (le dormeur) aurait beaucoup d'ennuis, et qu'à partir de telle époque, il serait occupé à certaines recherches qui lui attireraient certaines distinctions. Le dormeur s'éveilla et, avec le temps, trouva que la prophétie du fantôme n'était littéralement que trop vraie.

Dans ces circonstances, il sera difficile à un individu, d'ignorer l'individualité d'un être inconnu, distinct de sa propre personne dans le phénomène très étrange de son rêve.

Dans son article sur l'analyse du langage, publié dans le « Open Court » le 2 janvier 1890,le professeur Max Müller écrit : « Maintenant, laissez-moi vous dire tout d'abord que cette analyse chimique des mots n'est, en aucune façon, une invention nouvelle. Elle a été faite pour la première fois,il y a plus de deux mille ans,par les grammairiens de l'Inde.Ils réduisirent tout leur langage abondant à 1.706 racines environ. Avec ces racines, ils déclaraient pouvoir expliquer tous les mots du *Sanscrit*,et,jusqu'à un certain point, ils accomplirent cela.Considérant le temps où cette expérience fut faite, elle nous frappe comme parfaitement merveilleuse. Pourtant, nous avons fait des progrès sur Pânini, et son « Edgren » a réduit le nombre des racines nécessaires à 816, ensuite à 630 et enfin à 587. Avec ces racines, il pense qu'on peut expliquer la plus grande partie du vocabulaire sanscrit. Dans le *Shastras* hindou, et plus particulièrement dans les

Tântras, bien qu'il y ait de nombreuses descriptions d'ordres variés d'êtres à adorer et à invoquer, ils sont représentés par quelques combinaisons de lettres appelées *Bijes* ou semences. Elles sont ainsi appelées parce qu'il est possible d'en faire dériver les quatre buts de la vie, à savoir : la vertu, la fortune, l'accomplissement des souhaits et le salut. Les *Bijes* représentent les noms et les ordres des êtres invisibles qui transmettent certains charmes mystérieux ou pouvoirs qui leur sont inhérents.

Qu'ordinairement quelques noms aient un charme, personne n'en disconviendra. Quels sentiments de la nature la plus tendre et la plus sainte ne sont pas éveillés en nous par le mot mère. Quel grand nombre d'associations agréables nous enchantent quand nous employons le mot « vernal », printanier. Mais les charmes ou pouvoirs mystérieux des *Bijes* tantriques, ne doivent pas être compris dans le sens indiqué ci-dessus. On suppose qu'ils exerçent un influence sur la vie et le caractère d'un individu quand il est désireux d'éveiller cette influence, et de là cette croyance populaire que, quand un homme est poursuivi par des malheurs successifs, ses amis lui conseillent de se faire *dikhita* ou initier par un guru particulier ou instructeur.

Supposant ici, pour l'argument, que les *Bijes* ont les pouvoirs mentionnés plus haut, la question se pose naturellement. D'où sont les pouvoirs ? La réponse est : l'esprit.

C'est un fait reconnu que le scepticisme n'engendre rien que la stérilité, tandis que la foi, qui donne bien parfois naissance à maintes végétations vigoureuses appelées des superstitions, la foi vaut beaucoup mieux que la stérilité absolue. L'âge, l'étude, l'expérience et les

bonnes associations peuvent enlever les superstitions et égayer la terre pour son possesseur et les passants, pendant que le scepticisme ne présente rien que l'aspect morne d'un désert aride, inaccessible à cause de la clarté brûlante de l'égoïsme incessant. La foi exerce son action sur l'intelligence, et l'intelligence est le pouvoir dans l'homme. Sous l'influence vivifiante de la foi, les facultés de l'intelligence sont, non seulement nourries et fortifiées chaque jour, et, suivant la nature du croyant, les conditions de sa vie et le ressort de son enquête, elles donnent naissance parfois à des images et à des idées mentales extraordinaires — nous les qualifions d'extraordinaires et elles seront toujours considérées comme extraordinaires en l'absence d'une histoire écrite de telles images phénoménales et des idées des penseurs imaginatifs depuis la naissance de la civilisation, images arrangées, classées et indiquées, comme nous avons l'histoire des incidents remarquables de la vie des rois, des ministres, des hommes d'Etat. Ces images et ces idées ouvrent de nouveaux rapports et établissent de nouvelles connexions entre le croyant visible et les ordres invisibles des êtres, de la même façon que la nature parle intelligiblement à ceux qui lui sont dévonés, et ouvre de nouveaux rapports et établit de nouvelles connexions entre eux et les mondes organiques et inorganiques.

Le dicton : « Pensez au diable et il apparaîtra » n'est pas moins vrai que celui-ci : « Pensez à un ange et il est près de vous », ce qui veut dire : pensez aux attributs de l'ange, profondément, sincèrement et affectueusement, et vous ne pourrez faire autrement que d'avoir une percepception de l'être. Ses attributs se convergeront vers une

image — une image dont la gloire et l'éclat vous feront tressiallir vous-même — une image *qui vous conduira pas à pas vers des conditions meilleures et plus heureuses.*

Les images elles-mêmes peuvent être des illusions, bien qu'on nous assure, dans les *Tântras*, qu'elles ne le sont pas, et capables d'être, avec le temps, développées sous formes tangibles ; mais le mot illusion suppose l'existence de quelque chose dont l'illusion assume momentanément la forme et le caractère, bien qu'en elle-même, elle puisse être immatérielle.

Prenons un phénomène physique, « perihélion » ou soleil idéal, par exemple ; nous trouvons de très belles planches sur ce sujet dans le n° 1 du *Journal de la Société asiatique* en 1854. Ce phénomène astronomique est dû à un grand froid, et dépend de cristaux minuscules de glace suspendus dans l'air, pour leurs couleurs prismatiques; en d'autres termes, c'est la réflexion du soleil dans les molécules de glace suspendues dans l'air. Les images mentales, en tant que mentales, semblent être du genre des phénomènes physiques cités avant. Je crois que je puis aller jusque-là avec les hommes de science ; mais il y a des circonstances accessoires qui m'empêchent d'endosser leur opinion et qu'ils étaient complètement chimériques. Il y a une cérémonie entre nous appelée la cérémonie de *Momà*, par laquelle, si elle est bien accomplie, l'adorateur peut, jusqu'à un certain point, converser intelligemment avec l'invisible et interpréter, d'après les signes visibles, les incidents prochains de la vie et l'accomplissement de l'objet en vue. Il y a des circonstances physiques qui accompagnent cette cérémonie et sur lesquelles l'esprit de l'adorateur ne peut avoir aucun contrôle et que, dans les cas opposés, il éviterait certai-

nement ou tiendrait en suspens s'il le pouvait; mais étant hors de contrôle, elles sont attribuées à l'invisible. Pourtant, le culte, la cérémonie elle-même est fondée sur la foi. Eloignez cette foi, et l'adorateur, comme le speudo-prophète dans le conte persan, après que sa boîte magique fut brûlée, n'était plus capable de s'envoler dans l'air à volonté et était soumis à la même loi de pesanteur que tout individu ordinaire. Aimez une femme tendrement et avec dévouement, et vous trouverez en elle de nouveaux charmes tous les jours. Perdez foi en votre amour, et elle n'est rien pour vous. Le médecin qui, après des années de pratique, dit qu'en matière de guérison, les remèdes ne sont rien — que la constitution humaine est tout, a perdu sa foi dans l'exercice de sa profession et en lui-même, et devrait être la dernière personne à envoyer chercher dans les cas de maladies sérieuses. C'est ainsi que la foi est la base du succès, non seulement en religion, mais dans toutes les branches du savoir. Il est dit dans le *Bhagbat-Gita*, et très à propos, que la foi entre où le savoir n'a pas réussi à entrer, et ainsi les passages les plus sublimes dans les Ecritures des Hindous, des Chrétiens ou des Mahométans sont dus à ces moments inexplicables d'inspiration qui ont leur base dans la foi. Le savoir a été représenté, dans ce travail précieux, comme le masculin et la foi comme le féminin. Le savoir est souvent hésitant, méfiant, sombre et lourd ; la foi toujours assurée et confiante, légère et joyeuse. Laisser la religion seule avec le savoir, c'est la laisser au désordre.

Quelques-uns des *Tântras* semblent cependant être d'une date plus récente puisque leurs prensées et leur langage sont plutôt du Bengali et Hindi que du sanscrit—

détail qui me porte à croire qu'ils furent composés beaucoup plus tard que les poèmes de *Bidyapati* et *Janandas*. Nous savons ce que les premiers *Tantriks* étaient, comment ils vivaient et s'arrangeaient pour continuer leurs études et leurs recherches. Nous savons en même temps qu'ils existaient avant l'ère bouddhique, mais que leurs opinions et leurs doctrines ne furent généralement acceptées par la société qu'après la grande révolution religieuse. Leurs vues religieuses ne furent jamais opposées à celles exprimées dans les *Védas* et les *Pouranas*; mais ils introduisirent une fraîcheur et une simplicité qui leur étaient propres, et qui se recommandaient de suite à l'esprit des gens.

Malheureusement pourtant, leurs intentions ont été si grossièrement dénaturées de nos jours que le nom même de Tântra impressionne parfois désagréablement nos nerfs ; pourtant, les deux tiers de nos rites religieux sont *tantriques*, et, à un moindre degré, un tiers de presque toutes les autres religions est basé sur le *Tantrikisme* et presque la moitié de nos médicaments sont *tantriques*. Avons-nous le droit de décrier ainsi les *Tântras*, simplement parce que des hommes mauvais parfois en dénaturent la signification ou traduisent en actions les pratiques variées de nature répréhensible qui y sont mentionnées, pour servir leurs propres desseins méprisables ?

La science est obligée de traiter toute sorte de faits. Il ne peut y avoir rien d'inconvenant, de répréhensible ou de nuisible dans la science. Sans doute, on a fait souvent mention d'actions telles que *Màran*, *Stambhum*, *Uchàton*, etc.: devons-nous en conclure que les *Tantriks* doivent les accomplir au détriment de leurs voisins ? On a parlé, de nos jours, d'une mort sans douleur par l'élec-

tricité, et on a dit que c'était possible scientifiquement; il ne s'ensuit pas que nous devons nous tuer l'un l'autre pour cela, pas plus qu'un chimiste n'empoisonnera un homme ou même un animal parce que les poisons sont toujours à sa portée. Il y a bien des passages inconvenants dans les *Tântras*, mais leurs inconvenances cessent tout à fait quand nous les considérons au point de vue de la science.

Tântra est la science, *Tântra* est la religion. Les deux ont été fondus ensemble pour les raisons données auparavant. Les *Tântras* ne sont pas uniques à cet égard. L'Astronomie, la Géométrie, l'Algèbre et la Médecine et les lois hindoues ont toutes été liées en quelque façon avec la religion.

D. S. N. D.

Brahmine.

ÉVANGILE SELON JEAN

L'annonciateur et l'annoncé

Traduction.

« Parut un homme envoyé par Dieu. Son nom était Jean, et il était venu pour rendre témoignage : pour rendre témoignage de la Lumière, afin que par lui tout le monde crût.

« Il n'était pas, lui, la Lumière, mais pour rendre témoignage de la lumière.

« La Lumière véritable existait, éclairant tout homme qui vient dans ce monde ; elle était dans le monde, et le monde a été fait par elle, et le monde ne la connaissait pas.

« Elle vint dans son domaine, et ses vassaux ne la reçurent pas.

« Mais à ceux qui la reçurent elle donna le pouvoirde devenir enfants de Dieu : à ceux qui croient en son nom, qui sont nés, non pas du mélange des sangs ni de

la volonté de la chair ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu.

« Car le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous, et nous avons vu sa gloire : la gloire digne de l'Unique Engendré du Père, la plénitude de la grâce et de la vérité.

Commentaire.

Les occultistes diraient que le nom de Jean est expressif de ce que représente ici le personnage. Car la première lettre, iota en grec, iod en hébreu, symbolise le Principe actif, comme dans le nom de Iévé, comme dans le nom de Jésus. Mais la lettre féminine qui suit n'est plus le Hé pur, symbole du Féminin céleste ; c'est le Hé souscrit, représentant du Féminin terrestre, du Passif inférieur. Et le Iod en est séparé par la lettre symbolique du Masculin terrestre, surmontée toutefois du point en haut pour indiquer l'influx supérieur.

C'est toujours en bas effectivement, dans les choses terrestres, que se joue, puisque nous sommes en bas, êtres tombés d'en haut, le drame plein de péripéties, dont Dieu reste, malgré tout, à l'encontre du péché originel et de ses résultats, le miséricordieux coryphée. Il faut bien, s'il veut relever l'homme, que Dieu prenne l'homme où il est, dans cette fange de la matière charnelle ; il faut, comme du limon terrestre la lumière physique sait faire jaillir la vie des plantes et la beauté des fleurs, que la Lumière spirituelle fasse naître de la boue humaine le Rédempteur précédé de son testificateur.

La boue humaine, ici, c'est le sacerdoce juif. C'est du sacerdoce juif matérialisé que naît le Précurseur de l'Envoyé Céleste par qui le sacerdoce juif doit périr. Jean le

Baptiseur, testificateur du Messie, est fils d'un prêtre juif.

Toutefois, c'est un autre écrivain sacré, Luc,qui nous indique ce trait d'histoire. L'évangéliste du Logos, qui regarde la profondeur, non pas la surface, souligne simplement, pour les véritables agents divins, même fils du miracle, leur rôle de serviteurs, de simples témoins, d'échos très humbles, non pas de Vérité Incarnée : « Cet homme, si envoyé de Dieu qu'il fût, nous dit notre évangéliste, cet homme n'était pas la Lumière ; la Lumière était avant lui et hors de lui, illuminant toute raison humaine. »

Et l'on se demande quel sourire de quelle ironie grandiose, quel sourire d'un « Fils du tonnerre » — ainsi fut surnommé par Jésus son évangéliste — soulignait, comme un éclair de foudre aux lèvres inspirées du génial écrivain,cette déclaration qui tranquillement flagelle notre ineptie humaine : « Cet homme était là tout exprès pour rendre témoignage à la Lumière. » La Lumière de l'esprit ayant besoin que quelqu'un dise à notre esprit que c'est elle la Lumière ! O prodigieux esprit humain ! O merveilleux succès du sacerdoce officiel !

« La Lumière vraie, la lumière du Vrai, reprend l'évangéliste, était dans ce monde, illuminant tout homme qui vient en ce monde. Et le monde a été fait par elle, et le monde ne l'a pas connue. »

Pourquoi ce monde n'a-t-il pas reconnu la Lumière ? Parce que ce monde est le monde de l'opaque, du grossier, et que la Lumière n'est ni opaque ni grossière. Parce que ce monde est tout extérieur, et que la Lumière est intérieure, « *Regnum Dei intra vos est* » ; ce sont les ténèbres qui sont extérieures, « *in tenebras exteriores* ».

Et, dans ce monde terrestre, tout extérieur, tout ténèbres, la Lumière est obligée de se vêtir, l'esprit est obligé de prendre corps ; et ce vêtement et ce corps est ténèbres. Et vainement éclaterait-elle à travers les ténèbres : son éclat ici-bas serait éblouissement, éblouissement de l'Inconnu et éclat de l'Incognoscible, dont la vision directe exige l'extase, c'est-à-dire le dégagement de l'esprit hors du corps. Le rayon d'en haut, pour ne pas aveugler, n'arrive que par reflet ici-bas ; l'esprit doit se faire matière pour éclairer l'homme fait chair.

Aussi le Verbe, le Logos, ici-bas, fût-il resté inconnu du grand nombre, impuissant à toujours sur la foule sans raison, s'il se fût borné à briller par la raison humaine.

L'histoire, avant Jésus-Christ, en témoigne à l'excès.

Et donc le Verbe s'est fait chair pour apparaître aux hommes.

Mais ce que les hommes aiment dans la chair, c'est le vice de la chair. Et le Verbe de Dieu, même dans la chair, ne pouvant être que vertu, que pureté, qu'incorruptibilité, « les hommes ne l'ont point accueilli, le monde ne l'a pas connu », avoue l'évangéliste du Verbe. « Mais nous, nous l'avons reconnu », ajoute-t-il ; et l'on sent dans ce mot frémir toute son âme, une âme qui d'avance, sans le voir encore, hélas ! est éprise du Vrai, du Beau, et, dès qu'il apparaît, le reconnaît à l'attraction de pureté et de bonheur intime qu'il exerce sur elle. « Car nous, nous avons vu en lui la gloire de l'Unique Engendré du Père » ; et, pour voir réellement, c'est cela qu'il faut voir dans l'Homme-Christ Jésus.

Ainsi le Dieu de l'Incarnation, comme le Dieu de la raison, se débat ici — il faut bien oser le dire, puisqu'il

a consenti à le faire — sous la fatale antinomie créée, à l'encontre de la création primitive, par la déplorable chute originelle.

La Raison comme l'Amour, la Religion comme la Raison ne peuvent apparaître ici-bas qu'incarnés. Il faut donc au véritable amour, même dans la chair, aimer l'au-delà : c'est la beauté, c'est la vie,c'est l'âme, qui doivent se montrer à lui dans ce corps au travers duquel elles transparaissent, car seul ce noble attrait est frère du bonheur. Ainsi, pour la raison, bienheureux ceux qui entendent, non pas seulement le mot, la formule, mais le mystère, que l'expression, quelle soit-elle, peut révéler seulement, c'est-à-dire revoiler, non pas dévoiler. Bienheureux de même ceux pour qui le Verbe fait chair transparaît, et qui adorent, non pas l'homme-chair, Jésus de Nazareth — « la chair, dira-t-il tout à l'heure, n'est utile à rien » — mais qui dans l'homme Jésus adorent la bonté divine et la divine lumière : « car nous, c'est sa gloire que nous avons vue ; la grâce et la vérité dont il était rempli», dit l'évangéliste, indiquant ce que, pour bien voir, il faut voir dans toute religion divinement inspirée.

« Je suis un porte-voix, *Ego sum vox clamantis* », dira de lui-même Jean le Baptiseur, « le Verbe seul est vérité ». Tout homme, en effet, sans le vouloir, par fatale impuissance du relatif devant l'absolu, tout enseignement, quel qu'il soit, par invincible infirmité de la pensée et de la parole humaines, ment à la Vérité Pure, « *Omnis homo mendax* », nous dit la Bible elle-même. Aussi le dogmatisme, s'il n'y prend garde, tourne-t-il, malgré soi, au crime irrémissible, au péché contre le Saint-Esprit, en se faisant oppression de l'esprit.

Et c'est là qu'en était le dogmatisme juif, celui-là même qui, selon ce que nous affirment les orthodoxes actuels, était l'orthodoxie du temps de Jésus-Christ. Matérialisme, formalisme, traditionalisme, fonctionnarisme, telle était devenue l'Eglise mosaïque, lorsque apparut en Jésus, selon ce que dit saint Jean, le Verbe fait chair. Quiconque sentait en soi une âme, quiconque, étant esprit dans la chair, voulait vivre la vie de l'esprit, étouffait, oppressé par la lettre, opprimé par le sacerdoce surtout, ce tiers ordre toujours et partout occupé à supprimer les deux ordres supérieurs.

C'est pourquoi, selon le Livre nouveau, Jean le Précurseur naît d'un prêtre, mais par miracle. L'évangéliste qui nous apprend cette genèse ajoute même que le prêtre père du précurseur fut condamné au mutisme jusqu'à ce que naquît ce fils miraculeux ; et, quand sa bouche s'ouvrit, ce fut pour glorifier le nouveau révélateur, non pas l'ordre existant.Né du prêtre — ce n'est pas le quatrième évangile qui souligne tout cela, car au moment où cet évangile fut écrit, le sacerdoce juif n'existait plus, et le prêtre chrétien, tiers d'apôtre, s'élaborait à peine — né du prêtre, le précurseur ne reste point parmi les prêtres, mais il fuit au désert, se dégageant des chaînes du passé pour faire appel à l'avenir.Et, lorsque l'avenir lui apparaîtra incarné en Jésus, Jean le Précurseur attendra encore, nous dit Jean l'Evangéliste, jusqu'à ce qu'il entende et qu'il voie, non pas Jésus se rendre témoignage à lui-même, comme feront plus tard les vicaires de Jésus : « Si je me rends moi-même témoignage, dira Jésus, ce n'est pas un vrai témoignage » — Jean, V, 31 ; — mais le Saint-Esprit rendra témoignage à Jésus : « J'ai vu, nous dit-il, j'ai vu l'Esprit, la céleste

Colombe, descendre sur lui et y rester ». — Jean, I, 32 ; Matthieu, III, 16 ; Marc, I, 10 ; Luc, III, 32. — Et alors seulement il croira : parce qu'il a vu, « *quia vidi* » ; parce que, des yeux de l'intelligence, au delà de ce que voient les yeux du corps, par delà l'apparent, il a vu le réel. Faisant alors écho à l'Esprit, il rendra témoignage, lui aussi,que cet homme qui est là devant lui n'est pas homme seulement, mais Homme-Christ, mais Verbe de Dieu incarné : « Car le Verbe s'est fait chair, dit l'évangéliste, et il a habité parmi nous. »

« Le Verbe s'est fait chair » ! Adorable parole, à la honte de toute parole ; témoignage éclatant de cette inéluctable ténèbre qu'est toute parole humaine pour exprimer le divin.

Car enfin, qu'est-ce à dire : « Le Verbe s'est fait chair» ?

Sera-ce le vulgaire qui discernera l'exacte vérité cachée sous cette inexacte formule? Elle est inexacte,en effet, quoique sublime : Jean le sait bien ; et ceux-là seraient d'étranges voyants, qui ne verraient pas cette inexactitude.

Mais alors, que voient donc ceux qui voient, dans cette imparfaite parole ? Voici :

Le Verbe s'est fait chair, à peu près comme la sève se fait écorce. La sève se faisant écorce reste la sève. Des éléments du sol, de la graine et de l'air, elle se forme un corps avec lequel elle ne fait qu'un même être, cet arbre : elle vit une même vie avec cette écorce, avec ce tronc, avec ces rameaux, avec ces feuilles, avec ces fleurs et ces fruits, qu'elle vivifie dans cet arbre ; et néanmoins, très différente en elle-même de tout cet arbre qu'elle est devenue, elle reste, elle, toujours la même et toujours elle, dans cette incarnation si peu semblable à elle.

Ainsi, avec la différence de l'Infini au fini, le Verbe de Dieu. Car Dieu ne peut pas être autre qu'il n'est ni devenir autre : l'Infini ne peut pas devenir fini, ni le Fini Infini ; mais lui qui est supérieur à tout ne peut pas non plus être inférieur à ce moins que rien qu'est la sève d'un arbre, à ce presque rien qu'est mon esprit. Comme la sève cachée dans cette graine peut faire devenir cet arbre ; comme mon esprit caché dans mon cerveau fait devenir de soi ma pensée, et de ma pensée ma parole, invisible produisant le visible : ainsi peut-il, Lui, Dieu, l'Etre-Verbe infini, faire devenir le fini ; Etre-Verbe absolu, faire devenir le relatif ; Lui, suprême invisible, s'incarner dans le visible.

Et, si vous estimez devoir nier que cela puisse être, parce que vous ne comprenez pas comment cela peut être, je vous dirai qu'alors il vous faut nier aussi votre esprit, votre pensée, votre parole ; car vous ne voyez pas davantage comment de votre *moi* peut naître votre pensée, et de votre pensée votre parole. Ainsi toujours, dans le fait que nous ne pouvons nier se cache un mystère que nous ne pouvons expliquer, sinon par un autre mystère, et c'est pourquoi le fait seul est dogme, non pas l'explication du fait ; et c'est pourquoi le vrai catholicisme nous unit dans la conviction du fait, non pas dans la théologie du mystère. Même de ce fait qui est *toi* le *comment* reste pour toi mystère. Et donc le mystère qui est *toi*, pour peu que tu réfléchisses, te suggérera le mystère qui est Dieu. Car enfin de ton *moi*, tu ne peux le nier, devient indéfiniment ta pensée, de ta pensée ta parole; et dans ta parole c'est ton *moi* qui vit et qui parle ne faisant qu'un avec elle ; et nées ainsi de toi mille et mille pensées, mille et mille paroles vont, à leurs

risques et périls, hors de toi, sans que tu y sois pour rien désormais, sinon de leur avoir donné l'être. Que tu l'expliques ou non, le fait n'est pas niable.

Ainsi vont, depuis qu'ils sont devenus, distincts de l'Eternel, distincts de l'Absolu par la relation de l'effet à la cause, et par cette relation aussi unis à l'Absolu, unis à l'Eternel, tous les êtres finis qui indéfiniment deviennent, et desquels tu es, et desquels je suis. Et ainsi est tout ce qui est, a été ou sera : pensées de Dieu proférées par Dieu, et qui sont de Dieu, mais ne sont point Dieu. Telle est la création.

Quoi encore ? Tu es dans ta parole, n'est-ce pas ? dans toutes les paroles qui sortent de toi. Mais es-tu dans toutes au même degré ? N'en est-il pas qui te tiennent à cœur plus que d'autres, où tu mets davantage de toi, où l'on sent vibrer toute ton âme ?

Ainsi des êtres proférés par Dieu : Dieu est dans chacun, Dieu est dans tous ; mais inégalement, puisqu'ils sont inégaux. Dieu est d'une certaine façon dans cette pierre, puisqu'elle existe ; il est d'une autre façon dans cette plante, à laquelle il donne,non pas l'être inerte, mais la vie. Dieu agit moins dans l'espèce animale, moins douée de raison, que dans l'espèce humaine. Dans la même espèce l'inégalité persiste entre les individus : car Dieu agit davantage dans tel homme mieux doué que tel autre.

Et dans l'homme Jésus, affirment ses témoins, Dieu est, Dieu agit comme en nul autre homme. Dieu est dans l'homme Jésus, et mieux encore, comme ta pensée, comme ton esprit, comme ta vie est dans ta parole, non pas écrite, mais parlée, dans la parole où tu mets toute ton âme, et au moment même où tu la profères.

Comme à travers toute l'extériorité sensible, c'est la sève intérieure de l'arbre que tu aspires dans le parfum de sa fleur et que tu assimiles en mangeant son fruit ; comme dans telle parole au moment où elle jaillit de ton âme, c'est bien toi qui vis et qui vibres : ainsi, et mieux encore, dans l'homme Jésus, c'est vraiment le Verbe divin que ton esprit, au delà de la chair, doit voir et entendre ; c'est le Verbe divin avec qui, par Jésus, communique l'Humanité déchue comme, dans l'Eden l'Humanité primitive le voyait, l'entendait, communiait à sa parole et à sa vie plus directement encore, sans ce nuage de la chair.

Dans le royaume originel de la lumière, là-haut, au delà de l'atmosphère terrestre, la lumière est pur éther, sans ombre de nuage. Mais il faut, pour éclairer et vivifier notre terre, qu'elle unisse son pur éther à cet éther déchu qui est notre atmosphère, et qu'elle nous apparaisse, dans les vibrations de cet air qui est notre air. Ainsi faut-il, pour arriver jusqu'à pour nous et nous apparaître que le Verbe de Dieu unisse sa substance première à la substance seconde, telle que l'a faite notre chute, et qu'il devienne en tout semblable à nous, hormis le péché.

Donc le Verbe s'est fait chair pour apparaître aux hommes.

Mais, pour reconnaître le Verbe à travers la chair, point ne suffit d'être chair ; pas même d'être esprit, si l'on reste esprit terrestre qui ne voit que l'extérieur, esprit déchu qui ne goûte que le sensible, esprit fermé qui ne veut pas de l'au-delà. Non il ne suffit pas d'être un homme né de la passion ni même de la volonté de l'homme et de la femme. Il faut s'être dépris de la chair, et s'être élevé au-dessus même de sa raison personnelle jusqu'à l'impersonnelle raison.

Ecoute donc et comprends, ô homme !

Pas plus que ce n'est ta poitrine au dedans de toi qui crée l'air que tu respires, ni ta respiration au dehors qui crée l'air que tu aspires — ta respiration vicie l'air, mais ne le crée point ! — pas plus que ce n'est ton œil qui crée la lumière dont s'éclaire ton œil ; comme la lumière existerait, même s'il n'y avait aucun œil humain pour s'en éclairer, et que l'air respirable existerait quand même il n'y aurait pas une poitrine humaine pour le recevoir, ainsi dois-tu comprendre que ce n'est point le premier homme qui a créé la Vie ; mais que c'est la *Vie* qui a créé toute vie, éternel Masculin-Féminin, qui n'a rien reçu et qui a tout donné, qui encore donne à tous sans recevoir de qui que ce soit. Et il te faut, si tu veux aller au fond des choses, sentir en toi, à force de creuser ton *moi*, cette source de vie qui infuse en toi la vie, cette fontaine d'intelligence qui te verse l'intelligence,ce foyer d'amour qui allume en toi l'amour. Il te faut, volontairement et pratiquement comme rationnellement, par ta liberté d'homme comme par ta logique, t'être ramené de la matérialité visible à l'invisible réalité, de l'animalité à cette spiritualité. Il te faut, sentimentalement, avoir dépris ton âme de tout ce qui est borne pour elle, et l'avoir attachée à cet Infini,qui toujours plus lui donnera d'être et de vivre. Il te faut avoir compris que ce que les hommes appellent leur nature et qui les entraîne vers en bas, n'est pas nature, mais déchéance ; que toute cette infirmité humaine,inintelligence,maladies,passions désordonnées, tout cela, étant le mal, ne peut venir du souverain Bien, et donc que tout ce qui est vice vient de la volonté de la chair, de la volonté de l'homme, non de la volonté de Dieu, et que tout cela est contraire au bonheur de l'homme comme à la Loi de l'Etre.

Discerne, ô homme, ce qui en toi est de la mort ; dégage-toi de cette chair de pourriture ; sache vaincre par la vertu comme tu te glorifies de dominer par la science ; arrache-toi de cet Arbre du bien et du mal auquel malencontreusement tu t'es enté, et insère-toi de nouveau à l'Arbre de vie. Emploie à bien, pour revenir au bonheur, ta volonté que, pour ton malheur, tu employas à mal dans le péché d'origine. Oui, il le faut : sauvageon dégénéré de ta sève divine, coupe en toi les branches mortes, malsaines ou inutiles, et greffe-toi toi-même — tu entends : toi-même ; non pas seulement par procuration ou symboliquement dans une cérémonie rituelle — greffe-toi toi-même, sous l'influx d'en haut, à ce Dieu qui est en toi, et qui est l'Absolu de la Vie, de l'Intelligence et de l'Amour. Atome qui stupidement t'es séparé — *atome* disait *non séparation* — *relie-toi* de nouveau — c'est cela seulement qui est *religion* — relie-toi de nouveau à ton principe. Il est toujours en toi, quoique tu n'en aies pas conscience. Prends conscience qu'il est en toi et que tu es par lui ; unis indéfiniment ton être fini à son Infini. Et alors,fils né à nouveau de Dieu en t'affranchissant de la chair, tu reconnaîtras le Fils Premier Né de Dieu, sous son vêtement de chair ; tu reconnaîtras le Verbe de Dieu en Jésus, puis en toi ; et, dans la chaste volupté de l'Eden reconquis,tu adoreras ton libérateur ; tu pressentiras à travers le voile de chair l'esprit pur qui se dévoile ; tu goûteras, dans un instant d'extase, l'Ineffable, que la contemplation là-haut te livrera éternellement ; et, comme un mineur sorti de dessous terre après des années d'enfouissement reconnaîtrait dans la clarté du jour, après le premier éblouissement qui aveugle, la lumière de ce soleil qui illumina son enfance lointaine, tu chanteras sur terre à ton Père céleste l'Alléluia qu'on chante aux cieux.

ALTA.

LA GÉOMÉTRIE A *N* DIMENSIONS

Qualité et Relativité des Dimensions

Puisque la transformation d'une translation en rotation suffit à déplacer l'individuel et l'universel, puisque la considération d'un groupe plus ou moins complexe suffit à extraire de l'individualité certains caractères pour les attribuer à l'espace, et vice versa ; puisque, enfin, l'individualité se déploie avec l'ordre spatial ambiant, on voit combien sont relatives la constitution et la nature d'un espace (1). L'espace peut être considéré soit comme une virtualité universelle, soit comme une forme individuelle. Une même étendue peut être considérée comme un espace ou comme une figure.

(1) Ces trois modes de déplacement de l'individualité correspondent aux trois algorithmes fondamentaux : le premier, à l'algorithme neutre de reproduction ; le deuxième, à celui de sommation ; le troisième, à celui de graduation.

C'est d'après ce principe que certains géomètres ont considéré les espaces non euclidiens comme des variétés diverses de formes à quatre dimensions. Et nous avons vu, du reste, que ces espaces équivalaient à des milieux affectés d'un influence altérant les directions, influence qui peut se concevoir comme une force quant au mouvement, comme une forme quant à l'inertie. Ces espaces équivalent donc à des formes ayant une courbure de plus que les surfaces gauches. Et, comme toute courbure ne peut se définir qu'avec une dimension de plus que l'élément rectiligne du même ordre, on conçoit qu'une courbure de l'ordre volume soit pour nous irréprésentable géométriquement.

A l'extrême opposé, on peut concevoir un point courbe. C'est le point imaginaire représenté par la relation additive de deux termes de qualité hétérogène. Ce point complexe ou courbe peut être conçu comme synthétisant l'opposition du + et du — au sein du point ; sa polarité demeure virtuelle, et ne peut se réaliser que dans la première dimension.

Ainsi, un même objet est un espace illimité, un corps fini ou un infiniment petit, suivant que le champ de perception correspond à un ordre supérieur, égal ou inférieur. Nous avons observé plus haut que l'homme, à raison de la diversité de ses sens, peut se placer dans trois ordres différents : la ligne, la surface, le volume ; de là la notion synthétique qu'il construit de l'espace avec trois dimensions.

La question des *n* dimensions présente ainsi plusieurs aspects. On peut concevoir un champ de perception embrassant plus de trois ordres spatiaux, et se demander si l'homme un jour pourrait acquérir cette extension de

données spatiales, sans perdre celles qu'il a. On peut concevoir, au contraire, la notion même d'espace comme liée au ternaire de dimensions, si l'élévation du champ perceptif à un ordre supérieur n'entraîne pas sa suppression dans l'ordre inférieur. S'il en était ainsi, le ternaire des dimensions se transporterait avec le sujet, un même objet étant, suivant la situation d'un sujet, simple point, ligne, surface, volume, etc.

On peut aussi se demander si, une n^e dimension étant possible, il existe un nombre maximum de dimensions correspondant à la pleine connaissance de l'espace, que l'homme atteindrait progressivement à travers diverses étapes évolutives.

Dans tous les cas, nous pouvons nous demander quelle est la relation, par rapport à l'espace, de ce qui est pour nous en deçà de la ligne, et même du point, ou au de là du volume et si, parmi nos perceptions échappant à une localisation spatiale, mais connues ou senties comme une certaine qualité des objets extérieurs, on peut pressentir ce qui correspondrait à la quatrième dimension ou aux supra-dimensions, et, d'autre part, aux infra-dimensions (que ces données soient susceptibles d'être intégrées dans un espace plus complexe que le nôtre, ou qu'elles soient des modalités bornant et enserrant tout l'espace dans sa plénitude).

On a montré comment une variation de poids se manifeste sur une surface par une pression occasionnant une déformation de la figure intersectée par le volume pesant. On a conclu de là que nos perceptions de pression et de dilatation et, en un mot, tout ce qui affecte la masse, pouvait provenir de variation d'hypervolumes intersectés par des volumes. C'est donc la masse qui

semble répondre à cette quatrième dimension. S'il en était ainsi, pour des êtres doués de la 4e dimension, les corps ne pèseraient pas ; ils seraient des figures géométriques se mouvant à travers cette 4e dimension. Et peut-être l'instinct de l'amour, rêvant la fusion des conjoints en un seul être, n'est-il que le vague pressentiment de la possession de cette quatrième dimension, qui permettrait la pénétration des corps, sans neutraliser la polarité des deux individualités conjointes.

La perception d'une dimension de plus nous apparaît ainsi comme une émancipation dans la limitation individuelle. Cette quatrième dimension paraît répondre à ce qui pèse sur nous, ce qui nous condense en corps pesant fixé au sol, restreint dans sa libre expansion. La possession de cette quatrième dimension permettrait de pénétrer les volumes, qui deviendraient pour nous ce que sont les surfaces et les lignes, c'est-à-dire de pures limites abstraites, des accidents. Mais en l'état actuel, la quatrième dimension représente la matière, c'est-à-dire ce qui nous limite, ce qui pèse sur nous comme contrainte. Les ordres spatiaux répondant à nos trois dimensions représentent le domaine exploré analytiquement par notre intelligence, la région des êtres que nous sommes en train de redistribuer mentalement pour nous les assimiler, et les trois dimensions représentent trois degrés de cette espèce de digestion cérébrale. Ce qui est parfaitement assimilé rentre dans l'inconscient, du moins quant à ses éléments ; c'est un contingent qui fonctionne en bloc ; nous nous en servons comme d'un outil dont le maniement nous devient si familier, que nous oublions sa structure, simplement reconnu alors d'après son caractère synthétique, et goûté à raison de ce qu'il produit : c'est une qualité.

Le domaine sensible semble correspondre en un sens à la synthèse des infra-dimensions. Il est tel relativement à ce qui est reconnu comme qualité, c'est-à-dire relativement à la perception. Mais la sensation contient encore un élément affectif d'attraction ou de répulsion, contact avec quelque chose d'indéfinissable, qui, loin d'être un acquis, constitue au contraire le domaine encore impénétré. La sensation est un phénomène complexe, une limite entre la matière inintelligible seulement éprouvée, et la qualité, qui est la reconstitution d'une synthèse marquée de l'empreinte du sujet. Elle jaillit du choc entre le sujet et l'objet, entre l'esprit et la matière ; elle renvoie à l'esprit, en même temps qu'une empreinte étrangère, le reflet de sa propre constitution. Elle répond donc à la fois aux infra et aux supra dimensions : aux infra-dimensions en tant que qualité reconnue, aux supra-dimensions en tant qu'intensité subie.

Or, nous l'avons déjà vu à plusieurs reprises, l'intensité représente la quantité pure ; la grandeur et le nombre sont deux jalons intermédiaires, la grandeur représentant la première délimitation de la matière, sa périphérie ; et le nombre étant la racine de la qualité, la charpente ordonnatrice de la matière. Or les dimensions sont l'adaptation la plus immédiate du nombre à la grandeur, le lien entre la continuité et la discontinuité dans l'étendue, ce qui conduit de la forme sensible au concept. L'état géométrique le plus voisin du nombre consiste dans la considération des points. La géométrie ponctuelle se résout ainsi dans l'algèbre, tandis que la géométrie des formes sensibles s'oriente vers l'esthétique plastique.

L'assimilation par l'esprit des données géométriques

tend ainsi, par les deux extrêmes, à transformer la quantité en qualité. *La multiplicité des dimensions, synthétisée par l'esprit, est perçue comme qualité ; l'excès des dimensions encore non soumises à l'élaboration analytique est éprouvé comme intensité.*

On se trouve ainsi amené à considérer à la fois des infra et des supra dimensions, les premières étant devenues inconscientes comme éléments assimilés constituant la synthèse qualitative ; les secondes, non encore distinctes comme éléments, encore non appréhendées par l'organe d'élaboration intellectuelle. Et la sensation est la combinaison de ces deux extrêmes ; elle représente donc l'enveloppe de l'espace, le point de contact de l'esprit et de la matière. L'espace, au contraire, nous l'avons vu maintes fois, est ce qui sépare l'un et l'autre ; la sensation est donc l'annulation de l'espace, et les dimensions sont les étais empêchant les contacts d'où naît la sensation, et s'évanouissant avec elle.

Par rapport à cet espace intérieur, constitué par la mémoire, le sentiment joue le même rôle que la sensation vis-à-vis de l'espace extérieur. Comme elle, le sentiment se compose d'une émotion qui représente ce qui n'est pas assimilé, et d'une idée qui est la perception subjective. Le sentiment est une sensation ayant son siège dans le centre de l'individualité ; il déplace le sujet en translation ; la sensation est un sentiment ayant son siège dans une partie du sujet et le déplaçant en rotation.

Vis-à-vis de la sensation et du sentiment, le plaisir et la douleur dépendent de la prédominance de l'ordre ou du désordre, du rythme ou du non-rythme qu'ils comprennent. Le nombre reparaît ici comme l'élaboration

de la qualité. Puisque les dimensions sont des degrés de transition dans la transformation de la quantité en qualité, leur superposition ne doit pas se poursuive indéfiniment ; et, puisque l'espace n'est qu'un état intermédiaire entre deux modes d'existence extrêmes (celui de la soumission à la quantité, et celui de l'affirmation de la qualité pure), il doit s'évanouir dès que la transformation des êtres est accomplie. L'existence de l'espace et le nombre de ses dimensions dépendra donc des états extrêmes des êtres qui se transforment et de leur nature même.

Un espace d'un nombre infini de dimensions correspondrait à des êtres dont l'état primitif,purement quantitatif, est infiniment éloigné de l'état qualitatif. Or, par le seul fait que l'on dénombre des dimensions, on introduit dans les conditions de ces êtres la loi du nombrevet avec elle la qualité. Il semble donc qu'un espace ne peut avoir un nombre infini de dimensions qu'à la condition d'aboutir à un nombre transcendant. Or un tel nombre est justement la réduction d'une accumulation infinie de quantité à un nombre fini incalculable exactement, mais parfaitement défini par une forme ou une qualité dont il est l'expression rigoureusement exacte. Si donc le nombre des dimensions de l'espace est infini, ces dimensions ne sont pas exprimables par des valeurs égales dans la série dont la totalité définit l'espace ; car, si ces valeurs étaient égales, la série serait divergente. Il faudrait donc que les termes de la série soient affectés de coefficients différents; autrement dit, que les dimensions soient différenciées entre elles autrement que par leurs directions ; or c'est justement là détruire ce qui constitue l'essence même de la dimension, car on

retourne ainsi vers la qualité que la dimension a pour caractère de représenter, la qualité extraite des objets et appliquée au non-moi universel, c'est-à-dire à l'espace; et là, elles deviennent cette chose mixte entre la qualité et la quantité, une grandeur dirigée.

La série des contrastes superposés donnant un total infini avec des termes tous égaux, on ne peut concevoir non plus ces termes comme infiniment petits et infiniment nombreux, sans quoi le contraste qui les distingue s'évanouirait dans la continuité, ou tomberait dans un espace homogène et sans dimensions. Pour la même raison, plus cette série comprendra de termes (autrement dit, plus l'espace contiendra de dimensions), plus s'atténuera le contraste qui distingue les termes (ou dimensions). Par conséquent, l'intensité ou la capacité de perception d'un sujet conscient étant supposée constante, la multiplication du nombre de dimensions perçues ne pourra s'effectuer sans transformer ces contrastes en qualités à mesure que le contraste de situation s'affaiblit. De toute façon, la dimension perçue comme telle s'efface. Donc, pour un sujet intellectuel donné, le nombre de dimensions perceptibles doit être restreint et voisin des nombres 3 et 4, qui déterminent les contrastes maximum successifs et simultanés. Or cette prérogative des nombres paraît absolue et indépendante de toute constitution psychologique spéciale, et on serait tenté de conclure que le nombre des dimensions, subsistant comme tel en fonction d'un être donné (objet ou sujet), ne peut être que de 3 ou de 4, l'excédent se résolvant nécessairement en état de qualité (infra-dimensions) ou état d'intensité pure (supra-dimensions).

L'espace serait donc aussi bien, par rapport aux mo-

dalités universelles du kosmos que par rapport aux modalités particulières d'un sujet, la réserve alimentaire que les individus absorbent en se qualifiant, le vitellus de l'œuf d'or d'où le monde s'est développé, et où il continue à se nourrir encore jusqu'au jour de l'éclosion complète. Toute sensation représente une digestion de cet aliment, toute notion une assimilation, toute différenciation une transformation de la quantité en qualité. Ouvrir le cycle sans limites, c'est supprimer la sensation, et lui substituer un enchaînement analytique et progressif, c'est développer le domaine de la pensée abstraite. Réduire le cycle à une unité globale, c'est tout ramener à l'intensité dynamique et à l'activité. Ainsi, le développement illimité des dimensions correspond aux déductions sans bornes de l'intellect ; son inclusion, à la conclusion par l'acte, à la réalisation. L'acte sort de l'espace, et, partout où s'accomplit un acte,s'opère une réalisation de qualité, une réduction de l'espace. La sensation enveloppe l'espace, mais ne l'enclôt pas absolument, car le rapport entre l'affectivité et la connaissance qui la constitue aboutit à une évolution progressive ou régressive, suivant que la notion se dégage ou que la passion envahit. Les supra et les infra dimensions, autrement dit la quantité pure et la qualité pure, sont telles par rapport à un sujet pris pour base et non objectivement. La sensation ou, plus généralement, le domaine sensible est le lien qui les relie ; c'est un pont jeté sur l'espace entre deux individualités.

La série spatiale est donc constituée par des cycles dont chacun représente une modalité d'existence.

La multiplication indéfinie des dimensions n'est pas impossible pour cela, mais elle doit se ramener à la re-

production périodique d'états analogues sur des plans successifs. C'est toujours l'hélice du Tao. L'existence sensible représente la condensation de plusieurs périodes cycliques s'interpénétrant. Et cela s'effectue par la transformation de la quantité en qualité, transformation manifestée par la complexité des attributs des corps. Nous en saisissons les racines dans la loi de sélection et dans la loi de différenciation des formes.

Nous avons vu qu'à mesure que les dimensions se multiplient, il s'opère une restriction dans les possibilités de groupement d'éléments similaires. D'autre part, le développement des dimensions fournit des possibilités plus nombreuses de combinaisons hétérogènes. Il en résulte une substitution croissante de la qualité à la quantité. La dissymétrie d'un être, en différenciant en lui un plus grand nombre de dimensions distinctes, l'affranchit graduellement des relations purement quantitatives. Les dimensions représentent une phase transitoire entre la quantité et la qualité, et la géométrie n'est autre chose qu'une conquête sur la quantité inqualifiée (1).

On passe de la distinction spatiale de situation à la distinction qualitative en englobant dans une seule figure l'individualité considérée avec ses paramètres. C'est donc par une appropriation, par une sorte d'assimilation de ses relations spatiales qu'une individualité

(1) Aussi ne voyons-nous pas sans danger la tendance de la géométrie actuelle à rejeter les figures et à envisager parfois les éléments géométriques comme des formes algébriques, sans trop s'inquiéter de leur trouver une représentation spatiale directe ou projective.

sortira de l'espace. Le corps humain nous fournit déjà un exemple de cela : nos sensations et nos actions, bien que se localisant dans nos organes, s'effectuent généralement comme hors d'un lieu, sous forme d'une qualité ou d'un mode.

La qualité paraît être la porte de sortie par laquelle les êtres s'affranchissent de l'asservissement quantitatif et quittent l'espace. Cet évanouissement des séparations établies par l'espace peut se concevoir comme correspondant à un nombre transcendant de dimensions et à la différenciation absolue.

Les individus tendent ainsi à devenir à eux seuls leur propre espèce à mesure qu'ils se spiritualisent. Quand ils n'ont plus entre eux aucun élément commun quantifié, ils échappent à cette condition spatiale qui exclut d'un même lieu la répétition spécifique qui enrégimente sous un même uniforme tous les individus similaires. Ils tendent vers ce mode d'existence attribué par saint Thomas aux substances incorporelles telles que les anges : chacune d'elles individuellement est son espèce tout entière. On conçoit alors la possibilité pour ces êtres de coïncider localement sans se confondre, ou plutôt, étant affranchis de cet isolement créé par l'espace entre les êtres, ils s'interpénètrent sans perdre leur autonomie. En eux se réalise dans sa plénitude la personnalité, qui n'est autre chose que la synthèse de l'individualité et de l'universalité.

C'est le désir d'atteindre cette personnalité qui est le ferment du rêve des amants d'être deux en un, rêve déçu à cause de notre assujettissement quantitatif, résultat du Nahash avide, rêve pourtant auquel répond une intersection de cet état supérieur par notre espace

et qui est la procréation. On comprend ainsi les doctrines qui enseignent la fin de l'union sexuelle et de la procréation, puisque la sexualité réalisant sa fin ne serait autre chose que l'épanouissement complet de la personnalité humaine, qui n'est presque que virtuelle en chacun de nous (1).

Généralisation de la notion de dimension et cycle des dimensions.

Nous avons envisagé jusqu'ici le concept de dimension dans son intégrité, chaque dimension étant un élément distinct, entier, irréductible. Il y aurait maintenant à examiner les altérations et les ébauches de ce concept, et considérer la fonction-puissance qui correspond à la superposition des dimensions dans toute sa généralité. On serait conduit à considérer des dimensions fractionnaires et irrationnelles permettant aux divers ordres spatiaux de se développer continûment. Rien ne s'oppose à cette conception, et nous sommes très portés à croire que les dimensions se développent dans un kosmos continûment, de même que les phases de l'embryon se transforment insensiblement. Le passage de la blastuta à la gastrula paraît être un symbole assez pur de l'accession d'une dimension nouvelle ; il s'opère là un un retournement de surface qui d'extérieure devient en partie intérieure, et crée une double cavité dont la plus interne, reliée d'abord à l'extérieur, s'isole peu à peu à

(1) Je renvoie sur ce sujet le lecteur à l'étude de la doctrine de Wronsky ; elle rendra plus claires pour lui ces considérations et lui découvrira des horizons que je ne puis montrer ici.

l'intérieur par une soudure de la double enveloppe, tandis qu'une perforation transforme le cul-de-sac de la cavité intermédiaire en une zone annulaire.

L'introduction des quantités imaginaires dans cette fonction de puissance, de quelque manière qu'elle s'opère, donnerait des résultats qui outrepasseraient la notion de dimension. Elles introduiraient des modalités d'existence dont le mode spatial ne serait qu'un cas particulier. Je ne m'étendrai pas davantage sur la discussion des cas spéciaux de cette fonction, et je renvoie pour cela à l'étude générale de la fonction exponentielle, que nous aborderons plus loin.

Si l'on s'en tient à la notion purement linéaire de dimension en faisant abstraction de leurs directions, il est évident que leur fonction-puissance peut croître sans limite et réaliser des ordres spatiaux indéfiniment superposés. En ce cas, les divers degrés de la fonction que l'on pourrait exprimer ainsi, surface = dimension^2 ; volume = dimension^3, etc. Corporification spatiale du n^e ordre = dimension^n, et chacun de ces termes correspondrait à une véritable modalité spatiale. Mais, si l'on tient compte de l'orientation, et si l'on considère, non plus l'étendue entière engendrée par l'élévation de puissance d'une dimension considérée comme intensité pure, mais la position nécessairement occupée par cette dimension primitive pour développer l'étendue qui correspond à ses diverses puissances, le facteur $\sqrt{-1}$ intervient à chaque degré, et la fonction devient périodique (1).

(1) Cette différence de point de vue devrait être mise en évidence dans les ouvrages de mathématiques. On épargnerait des efforts pénibles inutiles et souvent stériles pour arriver à résou-



Si donc les divers ordres spatiaux sont envisagés comme de pures capacités prises en bloc sans tenir compte de leurs formes, les ordres spatiaux sont susceptibles de croître sans cesse ; mais c'est là bannir la notion même de l'espace, car un espace sans orientation et sans formes n'est qu'une intensité pure, et ne permet plus de distinguer en son sein des situations. Il faut donc, pour que le développement de la fonction-puissance de la dimension réalise des modalités spatiales, que l'orientation ne s'évanouisse pas avec le développement des puissances. Le facteur $\sqrt{-1}$ interviendra donc dans la

---

dre les contradictions apparentes de l'interprétation matérielle des formules. Dans la géométrie cartésienne plane, les deux coordonnées x et y sont supposées réelles l'une et l'autre, car le plan tout entier est supposé réel ; x et y sont dépouillés de leur différence qualitative et considérés comme deux mesures de nature identique et purement numérique ; on leur conserve bien une orientation pour appliquer ces mesures, mais cette orientation est effacée, une fois le résultat acquis. Ce qu'on veut, c'est déterminer un point dans le plan par rapport à l'origine, et les axes ne sont que deux béquilles rejetées aussitôt que le point est déterminé. Il s'ensuit que les solutions imaginaires se situent hors du plan.

Au contraire, dans la représentation géométrique adoptée des nombres complexes, on place tous les nombres réels sur une même ligne, et les nombres imaginaires simples sur la perpendiculaire. C'est qu'alors on fait de la géométrie à une dimension, et toute solution imaginaire est rejetée dans la deuxième dimension. Ici, les deux axes sont considérés comme persistants et hétérogènes. On ne multiplie pas les coordonnées x et y, on ne leur fait pas engendrer des surfaces, mais des angles, c'est-à-dire de simples virtualités et non des réalisations dans la deuxième dimension. De là le double aspect de la formule trigonométrique ($\cos a + \sin a$) et ($\cos a + \sin a$ [$\sqrt{-1}$]), suivant que l'on prend pour univers réel le plan ou la ligne.

fonction. La discussion algébrique de la fonction aboutit donc à la même conclusion que l'analyse métaphysique, c'est-à-dire à considérer la superposition des dimensions comme assujétie à un développement cyclique La période de la fonction sera celle des puissances de $\sqrt{-1}$, c'est-à-dire : la deuxième dimension sera positive et imaginaire ; la troisième, négative et réelle ; la quatrième, négative et imaginaire la cinquième, positive et réelle, etc. On a donc un cycle quaternaire. Le schéma de la surface considérée par rapport à la ligne serait imaginaire, celui du volume réel, mais négatif, celui de l'hypervolume à quatre dimensions imaginaire et négatif ; enfin la cinquième dimension serait de nouveau une ligne d'un ordre supérieur. Et un nouveau cycle quaternaire commencerait, ayant toujours pour période $2\pi\sqrt{-1}$.

On voit que la ligne et le volume appartiendraient à des réalités de même nature, mais de sens opposés ; la surface et l'hypervolume seraient de nature contrastantes à la fois avec la ligne et le volume en deux sens opposés.

On remarquera que le volume et l'hypervolume paraissent ramener une régression dans l'expansion dimensionnelle, comme si le volume résultait de la puissance cubique, dimension négative, car($-D^3$, $=-D^3$.)

Or $-D^1$, autrement dit la dimension négative, paraît réalisé par attraction vers le point-origine, c'est-à-dire l'attraction vers le principe individualisant et centralisateur. Il semblerait donc que, si l'espace à trois dimensions est infini en étendue, il est attiré vers un centre, et que les volumes tendent à se contracter.

La quatrième dimension serait un acheminement ré-

gressif vers la forme linéaire, intensifiée cette fois ; autrement dit, vers l'unité de direction animée d'une force de tension résultant de la condensation des produits des quatre puissances primitives. Elle serait donc assimilable à la densité, et la cinquième, au mouvement de projection vers un but.

La surface est imaginaire et positive par rapport au volume et à la ligne, c'est-à-dire qu'elle annule la tendance à direction unique de la ligne et la tendance à la centralisation du volume ; elle est expansive et distinctive positivement ; elle étale, elle représente le végétal. L'hypervolume serait de la nature de la surface, mais négativement : ce serait un plissement du volume en surface interne, et cela fait penser à l'évolution animale qui se replie pour mieux synthétiserl'action et condenser la force, ou encore à une sorte de pile productrice d'électricité. Cette quatrième dimension peut, il me semble, se concevoir comme la surface intérieure formée par l'intégration de l'infinité des coupes possibles dans un volume. Or, dans cette intégration, on peut supposer des degrés, et ce serait là ce qui déterminerait la densité des corps ou, à un point de vue externe, leur masse, cet agent passif de l'intensité de la force.

Ainsi, la progression des dimensions spatiales semble aboutir, au point de vue purement spatial, à un cycle complet en quatre dimensions ; mais, en même temps, la progression indéfinie s'accomplit grâce à la transformation des intensités spatiales en éléments dynamiques.

Il serait donc bien, suivant la conception des anciens, le shamaïm du Bæreshit, la matrice des énergies qui s'organiseraient suivant le quaternaire des éléments, et les quatre éléments répondraient chacun à l'une des

dimensions; ils se réaliseraient l'un après l'autre, et se transformeraient suivant une évolution. Nous avons observé, au début de cet ouvrage, que les végétaux, les animaux et les minéraux réalisaient à une puissance supérieure les fonctions des éléments ; les végétaux répondant aux gaz, les minéraux aux solides, les animaux aux liquides. Si on remarque que l'eau est du feu éteint, on voit que les deux éléments eau et feu répondent l'un et l'autre à l'élément neutre du ternaire de toute réalité (suivant le schéma de Wronsky), élément qui se trouve être à la fois la racine et le lien résultant. C'est lui enfin dont l'universalisation réalisera la parité coronale du système. Or l'animal semble, d'après la géologie, avoir paru avant le végétal au sein des eaux · sa fonction est de relier les parties éloignées du globe ; mais il a en lui un feu intérieur, qui commence à se dégager des autres éléments, dans les espèces supérieures, par la chaleur animale. Le fluide nerveux, électricité animale, paraît être l'état de transformation du passif en l'actif du principe binaire dont sont constituées les eaux. Enfin le psychisme est ce feu supérieur, différent du feu élémentaire, et réducteur comme lui dans une certaine mesure, mais en vue d'un ordre supérieur d'existence. Et ce psychisme, qui, chez l'animal, est à l'état encore confus se trouve synthétisé dans l'homme par la raison, qui, en le fécondant, créée le quatrième règne humain, celui du feu. Je ne fais qu'évoquer ici le mythe de Prométhée, laissant au lecteur le soin d'en méditer les significations profondes et multiples.

Nous avons donc sous les yeux, on peut le dire, des espaces à *n* dimensions : les éléments, les règnes nous représentent les deuxième et troisième périodes de la fonc-

tion-puissance, dont les dimensions, perçues par nous comme telles, forment les trois premiers degrés de la première période.

L'évolution spatiale

A cette question : l'espace est-il susceptible de dimensions? Il faut donc, pour répondre, bien préciser l'extension attribuée aux notions d'espace et d'individualité.

La quatrième dimension, ayant pour caractère de réaliser, ou de préparer tout au moins, la synthèse de la triplicité dimensionnelle qui isole les individualités matérielles, détruit ou altère gravement le caractère essentiel par lequel nous définissons l'espace, qui est l'isolement des individualités par la distance. Néanmoins, synthèse n'est pas confusion, et la distinction persiste entre les éléments dans l'unité synthétique ; l'individualité est transformée, mais il subsiste d'elle une certaine distinction qui la caractérise : son principe isolant seul est supprimé, sa matière est réduite.

Donc, ce mode spatial à quatre dimensions appelle un nom distinct, et on l'a justement nommé hyperespace.

Inversement, un espace à deux dimensions ne répond plus à la notion de l'espace proprement dit, car tout élément superficiel n'est réalisable que comme intersection ou limite de volumes. Ces éléments ne constituent donc pas, pour nous du moins, des individualités existant en elles-mêmes. Et alors, l'espace à deux dimensions ne répond plus à la notion de milieu établissant coexistence disincte d'individualités. En effet, nous pouvons les su-

perposer indéfiniment sans être obligés de traverser le champ spatial qu'ils enlèvent au milieu à deux dimensions. Or une telle opération est jugée impossible pour des êtres enfermés dans ce milieu à deux dimensions. Pour eux, les éléments superficiels jouissent bien de l'individualité matérielle ; mais il en résulte l'attribution à ces éléments d'une troisième propriété qui leur manque pour nous, celle de retrancher une portion du milieu spatial, et cela pour correspondre à une troisième dimension. La dualité de dimension correspond à la possibilité d'une continuité reliant les deux termes d'une opposition radicale et à la possibilité pour un organisme de modifier les positions relatives de ses parties (1). Ainsi, la triplicité de dimensions définirait précisément l'essence d'un espace proprement dit, mais cette triplicité serait relative aux êtres qui peuplent un milieu, ce milieu n'étant un espace pour eux que lorsqu'ils y perçoivent suivant ces trois intensités de grandeur (2).

On comprend alors que plusieurs dimensions se fondent en une seule à mesure que l'on pénètre dans une variété spatiale d'ordre supérieure, et ainsi, un être qui s'élève à travers cette hiérarchie se trouverait toujours

---

(1) Elle ne définirait pas l'essence de l'espace mais celle du groupe.

(2) Nous n'aurions là que l'application du principe établi par Wronsky, que toute réalité est une triplicité. La notion d'espace correspondrait à l'état mental intérieur, qui permet d'analyser les éléments abstraits dont est composée toute notion de réalité, et de les concevoir simultanément distincts et en relation réciproque.



au sein d'un espace à trois dimensions, mais les objets auxquels cet espace servirait de milieu seraient des êtres d'un ordre plus elevé. De plus, chaque être, chaque kosmos passerait par les quatre étapes de la période, et retrouverait sur chaque plan quatre modes d'existence répondant aux quatre dimensions, aux quatre éléments, aux quatre règnes. L'état actuel qui caractérise notre modalité humaine se trouverait à chaque dimension de degré ($4\ n + 3$.).

Cette conception, que nous ne présentons que comme simple présomption, mais à laquelle nous sommes conduits par une déduction rationnelle, rendrait compte de la thèse ésotérique et des visions mystiques parlant de joyaux et de jardins paradisiaques, d'animaux célestes, de divinités anthropomorphiques, etc. L'analogie des phases d'existence sur les divers plans justifie ce langage.

Les périodes supérieures à celles où un être perçoit les dimensions distinctes ne font plus partie de l'espace pour lui, mais des ordres physiques, biologiques, psychiques, spirituels. En ce sens, l'espace ne peut avoir une somme de dimensions supérieure à la troisième, la réalisation de la quatrième aboutissant à résoudre la multiplicité des individualités en unité synthétique et vivante. La cinquième dimension exprimerait l'action, la sixième l'épanouissement de l'action, la septième sa fixation, la huitième l'unification du produit avec le producteur de l'acte. Et de là se formerait une synthèse vitale supérieure dont le binaire pourtant serait le caractère fondamental, mais ici non le binaire additionnel, irréductible et elliptique, mais le binaire par multiplication, répondant à la lemniscate, cette courbe qui, par un symbolisme probablement voulu, est justement

le chiffre 8. La neuvième dimension serait un acte nouveau résultant de ce dualisme cubique, tendant vers le carré du nombre racine des cubes. La dixième serait un nouvel épanouissement, la onzième une individualisation nouvelle, la douzième une nouvelle synthèse réunissant la triplicité et le quaternaire, etc. On retrouve ainsi les sephiroths et le Tarot. Je me contente de signaler cette série, sur laquelle nous aurons l'occasion de revenir.

Mais, dans cette superposition cyclique, il faudra tenir compte du temps, ainsi que nous le verrons plus loin. Je renvoie aussi en son lieu la question générale de savoir si la progression cyclique doit avoir un terme ou se poursuivre indéfiniment. On peut se demander si les modalités perçues par nous comme dimensions et, par conséquent, renfermées dans la période élémentaire pour nous (celle qui constitue l'espace proprement dit), n'est pas déjà elle-même placée au-dessus de périodes qui sont ses racines, et qui, pour nous, seraient des sous-dimensions. Ces sous-dimensions seraient les racines de divers ordres des dimensions. Ainsi, si la ligne est D^1, ces sous-dimensions seraient de la forme $D^{\frac{1}{n}}$. Or on sait que toute quantité a *n* racines d'ordre *n*. Pour les quantités réelles, une seule de ces racines est réelle; pour les autres, toutes sont imaginaires conjuguées. Or nous avons vu qu'une quantité imaginaire était la manifestation d'une hétérogénéité de qualité impliquant un genre dont les quantités réelles ne sont qu'un cas particulier. Ainsi, nos dimensions réelles seraient les puissances de sous-dimensions réelles suivant le même cycle que nous avons observé. Mais, en outre, toute dimension, de quelque degré qu'elle soit, pourrait être en même temps une résultante d'éléments extra-spatiaux.

Je renvoie en son lieu l'étude de la génération par les racines imaginaires ; je n'en retiens ici qu'un point : c'est que nous entrevoyons l'espace comme susceptible d'avoir pour origine diverses modalités d'existences différentes. Il nous apparaît, non plus comme le milieu indispensable à l'existence, mais comme un cas particulier de modalités d'existence de natures différentes et inconcevables pour nous. L'espace se révèle alors comme une résultante de diverses combinaisons, et, par conséquent, nous entrevoyons la possibilité de sa résolution et de sa formation. Il redevient ainsi une relativité, une limitation entre des choses, et nous sommes conduits à un résultat analogue à celui que donne l'étude de la conception de la matière. Il semble que cela contredise l'affirmation de l'objectivité de l'espace que nous avons soutenue ailleurs. Mais il n'en est rien, car toute objectivité est relative. L'espace est objectif en ce sens qu'il n'existe pas seulement dans nos concepts, mais qu'il régit les objets indépendamment de notre pensée. Seulement, ce qui est pour nous un objet devient simple concept pour une sphère de mentalité supérieure ayant intégré en elle ces objets. Et l'espace, qui est pour nous et pour bien d'autres êtres, une condition nécessaire pour l'existence et la perception, peut très bien, pour un orbe d'existence et de pensée plus vaste, n'être qu'une limite d'images, un accident des objets.

L'espace que nous jugeons abstrait est celui des ordres inférieurs à celui auquel nous appartenons. De là notre tendance à n'attribuer de réalité qu'à l'ordre d'êtres auquel nous appartenons nous-mêmes, et à considérer comme de simples créations de notre esprit les êtres d'un ordre moins concret, mais réels pourtant et racines

de notre ordre. Cette même tendance explique l'idéalisme philosophique : la pensée,s'élevant par son acte au-dessus de la sphère où la synthèse humaine actuelle a son siège, co nsidère le milieu représentatif comme une création de l'esprit dont l'objectivité est illusoire ; cette objectivité est seulement moins concrète et se résout en éléments de cette pensée connus comme rapports (phénomènes, abstractions). Le réalisme philosophique, au contraire, place la réalité dans les limitations de l'acte, dans les éléments mêmes de la synthèse que construit la pensée. L'idéalisme considère l'acte du cycle, le réalisme envisage les projections du cycle sur la base. Pour l'idéalisme, la pensée s'isole dans son plan, et les plans inférieurs lui apparaissent comme de simples reflets ; pour le réalisme pensée, règnes et éléments sont confondus dans la projection commune de divers tours de spire sur la base.

Ces deux systèmes sont donc deux points de vue abstraits de la même réalité, également vrais si on les combine, également faux s'ils s'excluent.

Enfin, relativement aux modalités inférieures, l'espace est une sorte de paradis,c'est-à-dire l'ensemble des conditions du non-moi nécessaires à la réalisation des aspirations du moi. Il est pour le chaos l'aurore de l'ordre et de l'harmonie. C'est la stase préparatoire à l'éclosion de la synthèse concrète, c'est-à-dire de la Vie. Il établit dans le chaos une première possibilité d'être ordonné. Nous avons établi d éjà cette thèse pour d'autres considérations; nous la verrons confirmée par l'étude des fonctions mathématiques, et nous retrouverons dans e et dans π, dont nous avons entrevu l'influence vis-à-vis de l'espace, les facteurs principaux de l'évolution vitale. Mais ceci nous découvre les liens qui existent entre

la géométrie et la vie, et nous donne le droit de raisonner sur la métaphysique de la vie en lui appliquant les fonctions mathématiques et les schémas géométriques, qui sont, dans leur forme abstraite, les premiers jalons posés par le Verbe dans l'indétermination chaotique, et les racines qu'y plonge la Vie.

F. Warrain.

DEUXIÈME PARTIE

INFLUENCE DU HASCHISCH SUR LA SANTÉ

J'ai réservé une place à part pour ce genre d'influence, parce que c'est celui où les prédictions sont le moins sûres, et où il est le moins permis de généraliser. Des influences que le haschisch a eues sur *ma* santé, suis-je bien autorisé à conclure et à prédire celles qu'il aura sur *la* santé ?

En abordant cette question, ce n'est plus l'enfant terrible du mystère, le vérificateur des chimères, le prophète en herbe qui va se répandre en feuilles de chêne sibyllines, c'est le simple observateur qui se prendra pour sujet de ses notations.

Cette influence du haschisch sur ma santé était pour moi d'une importance primordiale. Si mon prétendu

sublimant avait été un sublimant corrosif, s'il avait été d'une dépression consécutive aussi néfaste qu'on le dit, j'eusse été obligé de renoncer à son emploi, vu la délicatesse de mon tempérament de sensitif. Si le résultat sur la santé avait été pris pour le fait arbitral dans la campagne entreprise, j'opine qu'il eût été en sa faveur. Sous l'influence du haschich, j'étais guidé par des malaises de gare, des bienaises, des appétences, des tolérances qui étaient souvent de bon conseil.

Nous avons déjà distingué l'abus des doses très fortes et celui des doses modérées très répétées. Nous avons conclu contre les premières, sauf quelques cas spéciaux mentionnés. C'est des doses modérées qu'il va s'agir dans ce chapitre.

Je remarque tout d'abord que, même lorsqu'elles ont échoué sur le cerveau, elles n'ont jamais endommagé l'estomac. Le lendemain d'un excès de table ou de soucoupe, elles poussent aux éructations, expectorations, éternuements et autres réactions violentes de Messire Gaster, jusqu'à ce qu'il ne reste plusrien en lui qui... reproche.Elles poussentaux émonctoires naturels,et cette puissance éliminative, dispersive, incisive, les rendrait préventives des rhumatismes et des épidémies aussi,si la force éliminante du fameux dynamophore par rapport à certains miasmes l'emportait sur sa force absorbante.

Au résumé, c'est dans les cas d'anémie cérébrale de neurasthénie, de dépression de vide, de basse pression nerveuse, mais sans complication, sans autre irritation que celle qui est produite par l'anémie, le lendemain, par exemple, d'un journée de travail excessif, que le haschisch m'a le plus fidèlement réussi, en *influxiphore, splenifuge.* Le travail de la veille eût-il été fait au has-

chisch, dans la matinée qui suit, si je prends une nouvelle dose, mais que je cesse de l'affecter à la composition, que je m'applique à ne pas beaucoup penser, elle ne réveillera plus les facultés cérébrales, mais elle ne *passera pas debout* pour cela, et elle ira activer d'autres parties de l'organisme. On dirait que notre nervin répand de l'électricité dans les membres,qu'il en emmagasine dans les rotules, et,de fait, il m'a aidé à faire plus d'une fois des marches de 50 kilomètres par jour, pendant lesquelles l'imagination se délassait en toute fantaisie. Le traitement par la jachère, au haschisch !

Lorsque l'irritation s'ajoute à la pression, ce qui arrive aussi les lendemains d'exténuation cérébrale, la sensation de malaise produite par l'irritation est augmentée, et il semble que l'irritation l'est aussi, et elle le serait, si vous vous le figuriez trop. Rassurez-vous en vous disant qu'un pharmacon peut s'annoncer mal, secouer violemment aux premières phases, alors qu'il commence bel et bien son action de reconstituant et combat ainsi l'irritation qui est le résultat de l'anémie.

N'avoir pas mis de virgule après *irritation* pour distinguer cette irritation de celle qui est produite par d'autres causes, soit quelque obsession fâcheuse. En période de gêne ou de chômage, le simple souci de la dépense diminuerait fort l'action du meilleur des toniques ou apéritifs. Les gains l'emporteront sur les pertes, au contraire, si l'ouvrier de la pensée qui en use n'a d'autre remords pour son surmenage que celui d'avoir dépassé une limite avec une excuse de circonstance, soit d'avoir mené à bonne fin un travail d'urgence. L'irritation initiale, sous l'influence des vapeurs de la résine verte, ne tardera pas à se modifier, à se manifester en un prurit

non douloureux qui n'est pas forcément un signe de modification désavantageuse.

La démangeaison est le symptôme d'une revivification aussi bien que d'un commencement de désorganisation. Elle accompagne les éréthismes les plus suspects, comme aussi les bourgeonnements, les turgescences de bon aloi, les rentrées en circulation du sang et de la vie se réveillant sous les meurtrissures. La démangeaison a encore ceci d'embarrassant qu'à son égard, la nature se montre tantôt bonne et tantôt mauvaise conseillère. Bonne, lorsqu'elle se conseille pour se calmer les lotions froides, les antiphlogistiques ; mauvaise, lorsqu'elle pousse à l'exaspérer en se grattant jusqu'à ce que cuisson s'ensuive, jusqu'à ce qu'une plaie s'ouvre ou se rouvre.

Ici deux traitements en présence :

1° Prescrire des contre-irritants en même temps que des fortifiants. Ainsi ont procédé les Orientaux, qui, tout en provoquant des excitations avec le haschisch, en engourdissent d'autres avec les bains et l'opium. Les bromures, le tilleul, les mouvements monotones des hamacs seraient aussi opportunément sédatifs et diminueraient ces espèces de fourmillements, de frétillements nerveux dont le corps est parcouru, s'il reste au lit après sommeil suffisant. Surtout aux genoux et au crâne, il appète vers des mouvements violents et des chaleurs vives. Le *besoin de l'aliment chaleur est très prononcé à l'état haschischéen*, ce qui le rapproche de l'état médiumnique. Les bouillottes aux genoux augmentent ces singulières appétences en leur donnant un commencement de satisfaction, comme un bock chez un assoiffé en appelle un deuxième ; et elles mettent sur la trace du second traitement à suivre, qui consiste à ne pas combat-

re les éréthismes anormaux, mais à les apprécier comme des indications de la nature et à les satisfaire sagement.

Les souhaits matérialistes que l'on fait pendant les accès sont la traduction des sensations de passage, l'expression exagérée des besoins de l'organisme. Le conseil est d'en tenir compte tout en faisant le décompte de l'exagération. Ecoutez vos voix internes, sollicitant la chaleur et d'autres modes de mouvements intenses ; mais rappelez-vous que les bouches comme les ventres affamés,n'ont pas de retenue et se précipitent en goulus vers toutes sortes d'indigestion. La nature leur dit bien ce qu'il leur faut, mais non combien il en faut, et il convient d'obéir à la raison qui conseille de recourir aux rations distancées, de mettre une petite quarantaine entre chaque satisfaction accordée à une fringale, de compenser la violence d'un plaisir par son atténuation prolongée. La force compensée par le temps, est un des principes de la mécanique... et de la morale.

Si vous arrivez près d'un bon feu après de longues marches dans les neiges, vous vous réchaufferez graduellement, n'est-ce pas ? et ne céderez pas à l'instinct brutal qui vous pousserait à rapprocher votre chaise jusqu'à vous rôtir les mollets. La sagesse consiste à diluer en tiédeurs les chaleurs du désir, à ne donner à la fringale que la portion de la faim, aux capricieuses boulimies que les droits du « sens du corps ». Les appétits avivés se croient trop insatiables. Lorsqu'on leur offre des aliments solides, ils ont le temps de s'apaiser pendant les longueurs de la mastication et de se prouver, devant les victuailles qui restent et qu'ils croyaient dévorer, que les yeux ont été, comme on dit, plus grands que le ventre.La diminution de ces appétits et leur satis-

faction auront eu lieu graduellement et à peu près simultanément. Pour les liquides, l'absorption étant plus rapide, les indigestions sont plus à craindre. Il est sage de résister à notre soif, lorsque notre soif dit : encore ! de laisser aux premières lampées le temps de produire leur effet. Vous voulez beaucoup boire, soit ! Mais buvez lentement, à petites gorgées, à petits coups,et pratiquez, à l'égard des petits ou des grands verres,le sage principe des doses réfractées.

J'ai voulu vérifier ce que deviendraient ces singuliers éréthismes provoqués par le haschisch sur un cerveau endolori, si on ne les calmait pas, et si on n'en diluait pas la satisfaction. Elles amènent alors une véritable interversion de la sensibilité, de l'appétence pour certaines douleurs. Hier, par exemple, j'ai martelé mon cerveau au delà de la moyenne. Pourquoi, moi, si douillet d'ordinaire,je brûle d'être chauffé jusqu'à la brûlure? Pourquoi je me figurerais de vrais régals dans des meurtrissures,des coups à la tête, des pincements,étirements, enlèvements par les cheveux ? Et pour les genoux donc ? Qui a appelé atroce le supplice des 4 ou 8 coins ? Quel dommage qu'il y ait détérioration consécutive ? Sans quoi des bourreaux seraient bien attrapés s'ils savaient qu'ils fonctionnent en instruments de frénétiques voluptés !

On s'est déjà demandé s'il fallait approuver un procédé attribué à Cardan : se créer des besoins pour avoir le plaisir de les satisfaire, si c'est chose facile ; avaler, par exemple,du sel pour se donner l'envie et le plaisir de boire On a pu vérifier que l'homme pourrait rendre agréable ce qui ne l'était pas, grâce à une préalable saturation en sens inverse. Ainsi,la même douche froide dont la vue

vous donne des frissons de répulsion, paraîtra attractive au sortir d'une étuve brûlante. Or ne serait-ce pas un paraoxed, à la rigueur admissible que celui qui nous permettrait de rendre, non seulement insensibles, mais encore attrayantes, les opérations chirurgicales, en suscitant artificiellement ces sortes de priapismes friands de sensations violentes auxquels s'appliqueraient ces trois vers de Victor Hugo :

« Oh le martyre est joie et transport ; le supplice
Est volupté ; les feux du bûcher sont délices.
La souffrance est plaisir ; la torture est bonheur . »

C'est sans doute parce que Damiens en était arrivé aux combles de l'exacerbation par la douleur qu'il s'écriait : encore, encore, chaque fois qu'on versait de l'huile bouillante dans ses chairs entaillées.

On a remarqué que les spasmes de l'extrême souffrance ressemblaient à ceux de l'extrême jouissance, et c'est matière à un paradoxe fort optimiste, d'après lequel de ravissantes détentes suivraient les dernières contractions de la douleur.

Voici un fait personnel qui prouverait que ces états simili-histériques,analogues à ceux des convulsionnaires de saint Médard, ne sont pas tout à fait imaginaires. Un jour que,pendant un de ces états,je fus pris d'un évanouissement accidentel, l'instinct profita du sommeil de la raison pour s'offrir le malsain plaisir de me faire cogner fortement contre le parquet.

A noter que ces sortes d'éréthismes suspects se distinguent des érotismes. Ils feraient rêver à des paradis simplistes et grossiers, à des paradis de bêtes, mais délicieux tout de même.

Il y a des précautions à prendre pour que ces « chaleurs de paradis » ne s'exaspèrent pas « en combustion » ; et le double traitement consiste dans l'atténuation et dans la satisfaction adoucie des appétits et appétences manifestés. Votre cerveau réclame des chocs, des ondulations, des tripotements ? Il n'est pas besoin de se faire épiler, assommer, scalper, trépaner.

Eteignez ou trompez vos ardeurs avec des sédatifs et des stupéfiants, ou bien recourez à des frictions aromatiques, de rudes shampooing, des topiques cuisants, aux douches chaudes aussi, puisqu'elles réunissent les avantages du choc et de la chaleur, ces deux modes de mouvements communiqués, qui sont des aliments de circonstance. Les monotones cahots d'un véhicule sont aussi une autre force alimentaire et sédative. On n'a pas besoin d'y penser, et ils agissent alors en accompagnement comme ces fauteuils automobiles à secousses calculées que Charcot faisait construire pour ses névrosés.

Lorsque le haschischéen ne trouve pas dans son lit les plaisirs de hammam qui lui semblent indiqués, autant alors se débarrasser de ces éréthismes, en les dissipant dans les mouvements variés de la vie debout.

Puisque je suis déjà entré dans la vieillesse, mon exemple semblerait confirmer qu'à la rigueur on peut vivre au haschisch sous certaines conditions. A propos de mes tolérances pour certains esprits naturels, j'ai entendu dire : « Faut-il qu'il soit robuste pour supporter un pareil régime? » Or, comme je me porte mieux que dans mes jeunes années, plus je deviendrai âgé, plus je serai en droit de répondre : « N'est-ce pas ce régime précisément qui m'a rendu robuste ! » Il est vrai que ce régime n'est pas facile à suivre dans les temps présents, et cette objection, je l'accepte davantage.

J. GIRAUD.

REVUE DES REVUES

La Nouvelle Revue.

Fabrè des Essarts, patriarche de l'Eglise gnostique de France, donne une monographie de Jean Huss, avec un résumé, aussi simple qu'impressionnant, de son emprisonnement, de ses interrogatoires et de son martyre. Les ascètes et les moines avaient, en ce temps-là, à souffrir autre chose que des inventaires. Et il apparaît qu'ils souffraient avec courage, silence, et même générosité. Les temps, véritablement , sont changés.

Quand Jean Huss fut appréhendé par le bourreau et ses aides et lié sur le bûcher, un vieillard, tout cassé par l'âge — une vieille femme, disent quelques uns — vint déposer un lpetit fagot dans le bûcher, afin d'avoir sa part de mérite à 'acte qui allait s'accomplir : *Sancta simplicitas!* s'écria Jean Huss. Légende ou histoire, peu importe ! Le mot peint admirablement l'état d'âme du grand martyr, qui n'éprouvait qu'une tendre commisération pour cette foule en fureur, fanatisée par la haine des prêtres indignes dont il avait flagellé les turpitudes.

Quand, au signal donné par le comte palatin, le feu fut mis au bûcher, Jean Huss cria par trois fois : « Jésus, Fils

du Dieu vivant, ayez pitié de moi ! » Puis, un grand vent s'éleva, activant le brasier, dont la flamme s'élança jusqu'au visage du patient. On aperçut à travers ses ondulations la tête de Jean Huss s'agiter et ses lèvres remuer comme s'il murmurait une suprême prière.

Revue de philosophie.

Signalons l'article de notre ami ***Francis Warrain***, sur les principes de mathématiques de M. Couturat et la métaphysique.

Notons, dans la même Revue, un article de M. *Gardair*, sur l'Etre divin, où nous relevons ce passage délicat :

« Nous pouvons des effets, qui sont les créatures, remonter, par application de nos principes rationnels de raison suffisante et de causalité, à la Cause première, affirmer que cette Cause, que nous nommons Dieu, *est*, et voir avec évidence que notre affirmation est vraie.

Quelle est la valeur du terme *est* dans cette affirmation ? Ce n'est assurément pas l'expression d'une connaissance propre et directe de l'être de Dieu, puisque nous venons de voir que nous sommes incapables d'une telle connaissance. Ne serait-ce qu'un mot utile, nécessaire même, au fonctionnement de la faculté logique de notre esprit, sans que nous puissions rien en tirer, eu égard à la réalité de l'acte d'être en Dieu ? Si l'on ne veut pas s'en tenir à l'interprétation kantienne de tout jugement humain, exprimée par une proposition liée au centre par le verbe *être* ; si l'on admet que nos jugements, bien établis et bien compris, sont conformes à la réalité même, il faut avouer que la formule *Dieu est*, qui signifie : *il y a Dieu*, ou *Dieu est réel*, est conforme à la réalité positive de Dieu, pourvu que l'argumentation qui nous a conduits à cette affirmation, en partant des créatures, soit fondée en raison et bien construite.

La Résurrection.

Cette conclusion éloquente d'un article d'*Albert Jounet :*
La vie de ce monde est la Dalila de l'esprit. Tant qu'il ne se soumet à elle que par des fautes secondaires et n'abandonne point la foi en Dieu, principe de la force surnaturelle et profonde, la vie peut le tourmenter de ses obsessions, le capturer momentanément ; elle ne triomphe pas de lui. Qu'il abandonne la foi en Dieu, le voilà désarmé, esclave des puissances de la matière, aveuglé. Si la foi renaît, il recouvre sa force ; plus heureux que Samson, il recouvre même la vue, et, quand la force qui vient de la foi a comme ébranlé et renversé autour de lui l'univers matériel, il n'est point écrasé sous les ruines, mais, debout au milieu de l'écroulement, il contemple de ses regards, à travers les poussières envolées, le Dieu qui ne trahit pas.

La Revue du spiritisme.

Avec l'aigreur de l'homme qui a tort, mais ne l'avouera jamais, M. Delanne vitupère la *Voie*, qui, à propos de l'affaire de la villa Carmen, ne s'est pas agenouillée devant le spiritisme en général, et M. Delanne en particulier.

Nous n'avons pas l'intention d'instituer un nouveau débat :les fantômes algéro-hindous n'ont déjà que trop occupé l'opinion, et il est temps de passer à d'autres exercices. Bienboa ne fait plus d'argent.

Mais, bien entendu, M. Delanne, pour les besoins de sa colère, nous fait dire précisément le contraire de ce que nous avons dit. Il s'est passé *certainement*, comme il s'en passe partout ailleurs, des phénomènes singuliers à la villa Carmen. Le seul spectateur qui avait assez de science et d'indépendance pour en tirer des conclusions, M. Richet, a refusé et refuse d'en tirer ; c'est ce qui ressort parfaitement des déclarations qu'il nous a faites. Et, en l'enrégimentant contre son gré sous le drapeau falot du spiritisme, le chef de cette troupe

commet une vilaine action. Nous n'avons pas eu l'intention de dire autre chose. Ce point éclairci, nous nous retirons d'une discussion oiseuse et sans portée ! M. Delanne aura donc beau jeu pour se déclarer vainqueur d'un combat où nous dédaignerons de lui servir d'adversaire. Et il pourra, bien à son aise, comme dans son dernier numéro, clamer » *qu'il ne croit qu'à ce qu'il voit et à ce qu'il touche.* « Nous croyons bien qu'il n'y voit malheureusement rien. Quant à ce qu'il touche, c'est affaire entre lui et ses commanditaires.

Revue de l'hypnotisme.

L'excellent article du docteur tunisien *Bouhageb,*» Pourquoi les aliénés ou demi-aliénés sont-ils vénérés par les indigènes et deviennent des marabouts ? « serait tout entier à citer. Retenons-en la conclusion, spéciale aux pays de fatalisme :

« Bientôt aussi on arrive à croire que cet esprit se dévoile, se révèle à quelques élus de Dieu. Ceux-ci, pour jouir de cette communication, doivent être dans un état d'extase où ils deviennent indifférents à tout ce qui les entoure, sont absorbés par le monde invisible et conversent avec les esprits qui le peuplent. Si, à ce moment, leurs paroles paraissent embrouillées, dénuées de tout enchaînement, vides de sens, c'est qu'elles ne s'adressent pas aux mortels, mais aux esprits avec lesquels ils sont en communication. Cependant, ces paroles servent d'indication et d'augure aux personnes qui les entendent. Celles-ci les interprètent, leur donnent un sens. Par une sorte d'autosuggestion, elles arrivent à y trouver l'expression d'un événement réellement arrivé. Appliquées à un évènement ultérieur, elles y trouvent sa prédiction.

« Dans ces conditions, nul mieux que les fous inoffensifs ne réalise l'état d'extase avec les caractères indiqués.

« Il n'est donc pas étonnant de voir quelques-uns d'entre eux, servis par le hasard et des circonstances exceptionnelles,

prendre le caractère de marabouts aux yeux de la foule ignorante.

« Et voilà par quelle déviation de l'esprit populaire, l'obligation si rationnelle de compatir au sort de l'aliéné et de l'entourer de soins s'est transformée, pour certains esprits, en une vénération aveugle, irraisonnée, contraire même aux principes de la religion musulmane. »

Les Nouveaux Horizons.

Très heureux de reproduire ici la fin d'une analyse de M. *Jollinet Castelot,* au sujet d'un volume de William James:

« Méfions-nous des convictions absolues. Elles séduisent, mais elles égarent. Trop de mystères et de contradictions enveloppent nos humbles concepts pour que nous leur accordions volontairement une valeur définitive.

« Les concepts de Dieu, de l'Univers, de la Vie, de la Providence, des Origines et des Fins, du Bien et du Mal, ont changé radicalement en notre esprit et se transformeront sans cesse. Savons-nous, malgré toutes les révélations des multiples religions, malgré les savantes arguties des métaphysiques, ce qu'est le Mal et pourquoi nous souffrons sur la route cruelle de la Vie en abandonnant aux ronces innombrables une parcelle de notre chair ? Savons-nous *quelque chose ?*

« Non, mais nous vivons, *nous sommes,* et nous sentons Dieu en nous. Proclamons-le sans l'amoindrir par d'absurdes formules et marchons de l'avant.

« Dieu et le Monde constituent l'Etre.

« Le Monde est en Dieu; il représente la forme extérieure et fragmentée de Dieu qui s'incarne en lui. Etant de même Nature ils sont Un. Nos moi sont des limitations de cette vaste Conscience, à laquelle nous sommes intimement reliés. Notre destinée réside dans ce retour éternel de l'Existence, du Paraître, à l'Etre. »

L'Echo du Merveilleux.

Une série de très intéressants articles dans le numéro du 1er juin, dont voici le sommaire :

Reportages dans un fauteuil, Posen et le Merveilleux, Georges MALET. — *Le Procès de la voyante de Saint-Quentin.* — *À propos de la guerre avec l'Allemagne*, Dr L. C. — *Les maisons hantées que j'ai étudiées*, César LOMBROSO. — *Une prédiction*, baron de NOVAYE. — *La sensation du vol aérien pendant le sommeil.* — *L'intuition de l'heure ou l'horloge cérébrale* (suite et fin), Dr CARL DU PREL. — *Les prédictions de l'Old Moore pour juin* 1906.

La Nuova Parola.

Très sérieuse monographie sur l'énergie lumineuse du corps humain :

Gli effetti motori di questa energia radiante del corpo umano si potrebbero sperimentalmente constatare con un istrumento adatto, lo *stenometro* di Joire ; gli effetti luminosi, più rari ad osservarsi, si manifestano sotto forma di bagliori che emanano dalle estremità. Sono sopratutto i soggetti nevropatici ricchi di energia nervosa o avetti da uno squilibrio di questa energia, che presentano il fenomeno in quistione. Sembra che due condizioni ne favoriscano la produzione : l'esaltazione del soggetto e la presenza di un dolore.

L'aureola dei santi non sarebbe pertanto una fantasia pittorica, ma sarebbe veramente esistita in taluni individui, santificati poi dallaChiesa. *Féré* afferma di aver visto parecchie volte il fenomeno, non nell'estasi religiosa, ma nel mal di capo molto forte. In una malata egli constato, durante una emicrania di grande violenza, un'aureola luminosa del raggio di circa venti centimetri, attorno alla testa. Un'aureola simile attorniava le mani che apparivano di colore emaciato.

Reçu en outre :

Revue de langue française : *L'Etincelle*, la *Vie nouvelle.*

Revue de langue italienne : *L'Universo.*

Revue de langue russe : *Rebus, le Spiritualiste.*

LEO CAIE





